



Fall

Phaeton, Jupiter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JUPITER PHAETON



II

LES SECRETS
D'ISHA



Jupiter Phaeton

Fall

LES SECRETS D'ISHA

TOME 2



Crédits

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Les erreurs qui peuvent subsister sont le fait de l'auteur.

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Crédits

Design de couverture : ©Hannah-Sternjakob-Design.com

Design de page : ©adobe stock

Relecture et corrections du texte : Porte-plume

Contrôle qualité : Julie Goubin

Maquette : Blandine Pouchoulin

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Jupiter Phaeton Éditions 35 rue Fonbalquine 24100 Bergerac.

ISBN : 9782384010899

Jupiter Phaeton Éditions

Première édition : Octobre 2021

Dépôt légal : Octobre 2021

Copyright © 2021 Jupiter Phaeton

www.jupiterphaeton.com

Précédemment

La mère de Winter est morte, mais la jeune fille n'a pas renoncé pour autant à son ambition la plus profonde : mettre sa famille à l'abri du besoin. La tour de la Haute s'est écroulée, ce qui signifie que son père et ses frères n'ont plus de toit. Elle compte réunir la somme nécessaire pour les reloger, leur donner une meilleure vie et faire en sorte de les tirer de la misère dans laquelle ils ont vécu ces dernières années.

Elle a un plan pour y parvenir : aider Kaplan à récupérer un artefact dans le bureau de son père, le ramener à Aïgo, le chef de leur guilde, éponger sa dette et en profiter pour écouler quelques objets précieux qu'elle piquera dans le bureau du général Darshian. Elle pourra alors commencer une nouvelle vie et qui sait ? Peut-être qu'elle parviendra à intégrer la prestigieuse guilde des marchands.

Kaplan et elle mettent au point leur plan, ils s'introduisent dans le palais, parviennent jusqu'au bureau du général et trouvent l'objet qu'Aïgo réclame. Le médecin de la guilde des voleurs tremble à chaque pas, la simple idée que ses parents le trouvent ici, le reconnaissent après toutes ces années qu'il a passées à se cacher, le terrorise. Aussi, quand il reconnaît la voix de sa mère à travers la porte, il est paralysé. Winter le pousse presque par la fenêtre pour qu'il s'échappe, avec sa sacoche dans laquelle elle a glissé l'artefact, un livre et un écrin, avec l'espoir que les vendre lui permettent de changer de vie. Quand la porte s'ouvre, elle a même trouvé une solution pour qu'Igor, son caméléon, s'enfuie. Alors qu'on l'arrête et qu'on la jette dans les geôles, elle apprend que Graham, le roi, est mort et que Fall a été poignardé. Fall n'est autre que le frère de Graham, il est donc le nouveau roi et surtout il est le meilleur ami de Winter. Le sang de la jeune fille se glace, et quand elle découvre que sa cellule est à flanc de falaise, elle comprend qu'elle n'a aucun moyen de s'en sortir.

Pourtant, elle doit s'en sortir. Car dehors, à Isha, les mystères ne cessent de s'épaissir. Qui a fait exploser l'auberge du Coin-des-Malfrats ? Quelles sont ces frictions qui ne cessent d'éclater entre la guilde des voleurs et la guilde des assassins ? Qui est vraiment Sir Antonin, ce marchand qui était la cible de Winter et qui semble se trouver sur son chemin où qu'elle aille ?

Et comment va-t-elle s'échapper ?

Chapitre 1

Mia n'a jamais pensé que les choses pouvaient déraiper aussi vite. Elle a passé sa vie à protéger la famille royale, après avoir choisi sa voie, il y a bien longtemps. C'est l'unique mission qu'on lui a confiée, à la guilde et elle a toujours revendiqué cet honneur.

Et voilà qu'en quelques jours, sous sa surveillance, tous les membres de la famille royale sont tombés, les uns après les autres.

Impossible de ne pas y voir le signe de son incompétence. Elle se mord la lèvre inférieure tandis qu'elle observe le visage du jeune prince, Fall, encore endormi. Un bandage recouvre son abdomen. La blessure a cessé de saigner, elle ne suinte pas, ce qui est bon signe. La fièvre a baissé et tout laisse à penser qu'il va ouvrir les yeux d'un instant à l'autre.

Mais il ne l'a toujours pas fait.

Trois jours qu'elle attend, à son chevet, sans dormir, sans manger. Trois jours qu'elle serre les phalanges sur la garde de sa dague, avec l'espoir que dans les prochaines minutes, le destin du royaume basculera à nouveau.

— Réveillez-vous, Prince, souffle-t-elle.

Combien de temps la guilde la laissera-t-elle opérer ici, après tous ces échecs ? Elle ne peut s'empêcher de penser que c'est sa faute, que c'est parce qu'elle n'était pas la meilleure de la promotion de sa guilde. Ce rôle, qu'elle a endossé avec fierté, était destiné à un autre.

— Si vous ne revenez pas parmi nous maintenant, les Darshian prendront le pouvoir, murmure-t-elle.

Fall ne bouge pas d'un cil sur le lit de sa chambre où il est allongé. Elle a fait évacuer le canapé dans lequel il a été trouvé : les taches de sang ne seraient jamais parties, elle n'avait pas envie qu'il se réveille en revoyant la scène, même si elle a besoin qu'il se rappelle chaque minute.

Mia a organisé les fouilles du palais, elle a fait interroger chaque personne qui dispose d'un accès à cette chambre. Dan, qu'elle connaît personnellement, jure qu'il n'a laissé entrer personne, ce qui signifie qu'un passage secret a été ouvert. Mia est supposée tous les connaître, mais elle a pris soin de faire fermer ceux qui mènent aux appartements royaux. Qui l'a rouvert ? Qui en a découvert l'existence ?

Elle prend une lente inspiration pour calmer les battements de son cœur. Pendant qu'elle est ici, à veiller le prince, les Darshian s'emparent du palais. Ils ne peuvent encore rien faire, pas tant que Fall

respire, mais sous peu, ils déclareront l'état de guerre. Ils pourront le faire sans mal avec les tensions aux frontières.

— Qu'est-ce que je dois faire ? chuchote-t-elle. Qu'est-ce qu'Aïgo ferait ?

Elle aimerait lui demander conseil, mais il ne mettra jamais les pieds au palais, même pour elle. C'est lui qui aurait dû récupérer cette mission. Il était le premier de la guilde, il avait obtenu les meilleures notes, il avait survolé les épreuves comme si elles avaient été créées pour qu'il excelle dans chacune d'entre elles. Elle l'avait regardé avec envie prendre la tête du classement, pour ne jamais le quitter.

C'est lui qui aurait dû se trouver dans le palais il y a deux jours. Il aurait sûrement trouvé un moyen d'empêcher ça. Mais il a préféré tourner le dos à la guilde des assassins.

— Mia ?

La voix de Fall est rauque, timide, hésitante, ce qui n'empêche pas le cœur de Mia de se gonfler d'espoir.

— Prince ! s'exclame-t-elle.

Elle ose lui attraper les doigts et les serrer, pour lui montrer son affection et son soulagement. Elle les relâche aussitôt, mais Fall n'a pas l'air d'avoir remarqué quoi que ce soit. Elle ne s'est jamais permis un geste aussi familier.

— Que... que s'est-il passé ?

Il prend une lente inspiration et pousse une grimace. Il essaie de se redresser dans son lit, mais il n'a pas encore assez de forces. Mia l'assiste, elle attrape les oreillers, les glisse dans son dos, et l'aide à soulever son poids pour qu'il prenne une position assise. Ses yeux ne quittent pas le bandage, pour voir si la blessure se rouvre. Elle a effectué elle-même les points de suture, elle n'a voulu laisser cette tâche à personne d'autre. À qui pourrait-elle faire confiance, maintenant ? Il n'y a que Dan, et il garde la porte.

Peut-être qu'il est temps d'appeler la cavalerie. Elle a hésité jusque-là, mais ses erreurs ont déjà été trop nombreuses. Elle doit reconnaître son échec et faire appel à une escouade. Elle devra supplier, révéler toutes ses erreurs et encaisser l'humiliation de la Shamkra, mais elle le fera.

— Vous avez été poignardé, explique-t-elle.

— Hein ?

Il porte la main à son flanc, ses yeux tombent sur le bandage en même temps que ses doigts effleurent le pansement.

— Ça fait un mal de chien, grogne-t-il. Où est Graham ? Il a envoyé des fleurs ? Il doit bien se moquer de moi à l'heure qu'il est, probablement en train de dire que de nous deux, s'il y en a qui aurait dû subir une attaque, ce n'est pas moi et qu'ils se sont trompés de cible.

Mia déglutit. Elle croise le regard du prince et réalise qu'il est le nouveau roi, elle ne devrait plus employer son ancien titre pour s'adresser à lui. L'a-t-elle fait inconsciemment pour lui donner le temps d'émerger avant de lui annoncer la triste réalité ?

— Graham est mort, Votre Grâce, annonce-t-elle sans trembler.

Elle s'assoit sur le rebord du lit, tandis que Fall garde la mâchoire ouverte, prêt à dire quelque chose, mais qu'aucun son ne franchit ses lèvres.

— Il a été victime d'une attaque similaire à la vôtre et a été poignardé, la même nuit que vous.

Fall ne réagit pas.

— Le général Darshian a pris les commandes en attendant votre rétablissement. Il a organisé des funérailles, mais maintenant que vous êtes réveillé vous allez pouvoir en valider les détails. Il n'a pas lésiné sur les hommages militaires. Il convient bien sûr d'organiser votre couronnement dans la foulée, mais comme nous ne savions pas si vous alliez vous...

— Graham est mort ? lance alors Fall en sortant de sa torpeur.

Mia hoche la tête. Il n'y a aucun mot qui pourra calmer la peine que ressent Fall. Elle s'attend à ce qu'il explose en larmes à tout instant. Elle fera venir une boisson chaude, elle restera avec lui de longues minutes, elle aimerait prendre encore plus de temps pour aider le roi à s'en remettre, mais du temps, ils n'en ont plus.

— Il est vraiment mort ? insiste-t-il.

— Oui, votre Grâce.

Fall inspire. Aucune larme ne roule le long de ses joues. Son regard se perd dans le vide, il semble réfléchir.

— Est-ce que la menace a été neutralisée ? enchaîne-t-il.

Mia pince ses lèvres.

— Non, avoue-t-elle.

— C'est un grave problème.

— Oui, votre Grâce.

— Le général Darshian a-t-il lancé une enquête au minimum ?

— Oui, mais elle n'a rendu de résultats pour l'instant. J'en ai lancé une de mon côté également.

— Toi ?

Le ton étonné de Fall lui rappelle qu'il n'a jamais été destiné à endosser le rôle de monarque et qu'il a été gardé dans l'ombre sur bien des secrets.

— Il y a beaucoup d'informations que je dois vous communiquer. Graham était au courant, mais...

— Je dois me marier, la coupe-t-il. Je dois produire un héritier, sinon le pays risque de céder à l'instabilité. Il suffirait que l'assassin ne rate pas son coup, la fois suivante.

Elle grimace au terme assassin, ce n'est pas un assassin qui a fait son œuvre. C'est un voyou, c'est un brigand, c'est un idiot. Il n'a aucune idée des ficelles qui sont tirées bien plus haut. Il est venu, il a accompli son crime, est parti chercher son or et ne reviendra peut-être jamais. Mais un assassin, un vrai assassin, n'aurait pas laissé le prince en vie.

— Fall, vous devez d'abord vous reposer.

— Graham ne se reposerait pas. Il se lèverait, il irait dans le couloir, il montrerait à tout le monde qu'il peut tenir sur ses deux jambes et gouverner le royaume. C'est ma responsabilité maintenant.

La ferveur avec laquelle il prononce ces mots émeut Mia. Elle ne s'attendait pas à ce qu'il prenne son nouveau rôle au sérieux. Elle a toujours vu Fall comme un enfant qui ne voulait pas grandir. Il a trouvé maintes excuses pour échapper à ses leçons, aux réunions barbant, aux soirées mondaines et aux prétendantes qui lui couraient après.

— Oui, vous devez faire tout ça, confirme-t-elle.

Elle ne peut pas le contredire.

— Mais avant, nous devons parler. Il y a des choses que vous devez savoir. D'abord vous n'êtes pas seul.

— Je suis seul, ricane-t-il. Il n'y a plus que moi. Je suis le dernier rempart de Krömlin. Si je meurs, les vautours viendront s'emparer du trône, peut-être que le général en fera un état militaire et se proclamera lui-même roi. Je ne connais pas ses intentions, mais il n'est pas question de le laisser profiter de la situation. Je suis le seul qui peut empêcher une telle chose de se produire.

— Fall, vous n'êtes pas seul.

Et alors elle lui raconte tout.

Chapitre 2

Kaplan lorgne les abords du palais, un capuchon recouvre son visage. Il n'a jamais été aussi paranoïaque de sa vie. Les dernières annonces lui ont arraché le cœur.

Graham est mort.

Rien que d'y penser, son sang se glace. Il a passé son enfance et une partie de son adolescence à protéger le futur roi. Il a même cru que... il a cru l'aimer, pendant un temps, jusqu'à ce que Graham lui parle d'amour et que Kaplan comprenne que jamais, dans sa vie, il n'a éprouvé une telle chose.

Peut-être parce que les Darshian sont dépourvus d'émotions dès la naissance.

Ses doigts glissent sur les grands barreaux du portail qui marque la délimitation entre le palais et le reste de la ville. Il a réussi à s'échapper, il y a deux nuits de ça, mais depuis il n'a trouvé aucun moyen de s'introduire à l'intérieur. Il a beau se creuser les méninges, rien ne fait surface. Il a songé à tous les passages secrets qu'il connaissait, il a essayé de graisser la patte des gardes à l'entrée, il a voulu utiliser la même stratégie que Winter, mais c'est trop tard : la sécurité a été renforcée, les consignes sont strictes et quiconque faillira à sa mission aura la tête tranchée, ce qui est une bonne raison pour ne pas laisser un seul invité entrer dans les jardins.

Winter aurait trouvé une solution, il le sait. Si les rôles avaient été inversés, elle aurait trouvé le moyen de passer le portail, de le retrouver et de le tirer de ses geôles. Est-elle seulement encore vivante ? Il ne le sait pas. Il a tenté de faire passer des messages, de soutirer des informations, mais là aussi, il a fait chou blanc.

Une main se pose sur son épaule et il sursaute, attrape le poignard à sa ceinture, se retourne et le pose sur la gorge de l'inconnu. Ce dernier lève les mains, lui sourit et Kaplan calme les battements de son cœur.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il en gardant son poignard levé.

Il attrape la silhouette par l'épaule de sa main libre et l'entraîne dans une ruelle adjacente à l'enceinte du palais. Pas question de créer un esclandre près des gardes.

— Sir Antonin, répond l'inconnu.

Kaplan passe ses yeux sur lui, essaie de déterminer qui il est vraiment. Un nom ne lui dit rien. Mais la cape, de bonne manufacture, lui en apprend bien plus. Il est riche. Un marchand peut-être ? Non ! Il l'a vu dans le palais, avec Winter, quand ils s'y sont introduits.

— Je connais la petite, ajoute-t-il.

— Quelle petite ? rétorque Kaplan sur un ton féroce en poussant la lame contre la peau de Sir Antonin.

— Winter. Je connais Winter.

Est-ce un piège ? Kaplan recule d'un pas, incertain de la suite. Il ne peut pas tuer un homme juste pour lui avoir mis la main sur l'épaule, et puis il faudrait se débarrasser du corps. Winter lui a dit qu'elle le connaissait, il doit arrêter de se méfier de tout le monde.

— Et toi, tu es Khan, ajoute Sir Antonin. Le fils disparu du général Darshian.

La stupeur est telle que Kaplan en oublie de tenir son poignard. Ses doigts s'ouvrent, la lame tombe et c'est le marchand qui la récupère avant qu'elle ne s'abîme au sol. Il retourne le poignard d'un geste expert et en présente la garde à un Kaplan stupéfait.

— Que...

Les mots ne veulent plus sortir de la gorge du médecin de la guilde des voleurs. Il hésite : battre en retraite et s'enfuir, ou faire preuve de force et reprendre le contrôle de la situation. En est-il seulement capable ? Il se targue d'avoir reçu un entraînement exceptionnel, administré par son père et les meilleurs soldats de la ville, mais voilà des années qu'il entretient sa forme physique seul. Il ne sait plus ce que ça fait de se battre en duel, il n'est pas certain d'avoir les réflexes nécessaires tout à coup. Sa bouche devient pâteuse et sa trachée s'assèche.

Il pense à Winter. Elle verrait une troisième voie : écouter ce que le marchand a à lui dire. Winter fait toujours des choix risqués, ce n'est pas pour rien qu'elle s'est retrouvée sur sa table de consultation autant de fois.

Mais il a peur : ce type le connaît, il l'a identifié physiquement, il a prononcé son nom, son vrai nom, celui qu'il redoute tant.

— Je ne te veux aucun mal, le rassure-t-il comme s'il lisait dans les pensées. Je ne suis pas là pour te dénoncer. Reprends ton arme si ça te fait te sentir plus en sécurité.

Kaplan pose les doigts sur la poignée de sa dague avec hésitation. Est-ce un coup foireux ? Va-t-il en profiter pour lui asséner un direct ? Rien ne se passe, il attrape le poignard et le garde en main, sans le ranger.

Sir Antonin a une posture calme, comme l'aurait un marchand tout à fait normal. Il ne paraît pas être sur le qui-vive, mais Kaplan a vu la vivacité avec laquelle il a rattrapé le poignard. Il ne peut pas l'oublier. Engager le duel est une mauvaise idée : il ne remporterait pas un combat contre ce type.

— Je cherche à récupérer Winter, explique Sir Antonin. Mais je crains que ma couverture tombe si je tente de le faire.

— Hein ?

Le mot lui a échappé. Il bougonne intérieurement. Une des règles que son père lui a apprises est de rester neutre en toutes circonstances et de ne jamais montrer ses émotions. Il ne peut rien, c'est la surprise. Comment est-ce que cet homme peut tomber du ciel et chercher à obtenir la même chose que lui ?

Ce n'est pas sa paranoïa qui agit, c'est son bon sens : c'est un coup foireux. Il le sait avec certitude maintenant. Il cherche une solution pour s'échapper. Les toits sont libres d'accès, s'il saute assez haut, il pourra agripper la gouttière du magasin fermé derrière Sir Antonin. Il se hissera en un rien de temps et bondira de toit en toit, pour rejoindre les quartiers du sud. Il lui suffit de bousculer le marchand, de filer tout droit sans se retourner et oui, il aura une chance de s'en sortir.

— Au risque de me répéter, je ne suis pas l'ennemi, ajoute son interlocuteur.

— Est-ce que vous lisez dans les pensées ? demande Kaplan en retrouvant la capacité de parler.

Il a un plan et il se sent déjà plus en sécurité. « Un homme sans plan est un homme mort. » C'est sa mère qui lui répétait ça à longueur de journée quand il avait cinq ans et qu'il peinait à lui dire ce qu'il allait faire de sa journée car il n'arrivait pas à retenir son emploi du temps. Elle le frappait alors à la joue du revers de la main. Kaplan a découvert qu'on pouvait vraiment faire rentrer quelque chose dans le crâne de quelqu'un : comme la trace d'une bague sur une joue. La solution a fonctionné, puisque maintenant sa mémoire ne lui joue plus de tours.

— Non, fait l'homme en levant la main et en observant ses doigts comme s'ils étaient magiques. Mais je sais reconnaître la peur quand je la vois.

Kaplan déglutit, il est mal à l'aise et il a la désagréable sensation d'avoir commis une erreur. Enfin, une... qui essaie-t-il de leurrer ? Il n'aurait jamais dû laisser un étranger s'approcher de lui, encore moins le toucher sur l'épaule, sans s'apercevoir de sa présence.

— Winter, souffle Kaplan. Je ne connais pas de Winter.

Sir Antonin sourit et un air amusé apparaît sur son visage.

— Winter est spéciale, reprend le marchand. Elle a besoin de moi. Rares sont les personnes qui possèdent le don de naissance.

— Le don ? Quel type de don ?

Sir Antonin croise les bras et fait signe à Kaplan de se décaler pour se coller au mur. Le voleur obtempère, sans vraiment savoir pourquoi il obéit. Une poignée de secondes plus tard, il entend le bruit familier d'une cohorte qui quadrille les abords du palais. Les soldats les dépassent sans entrer dans la ruelle. Kaplan est au sommet de la

tension. Il va finir par exploser s'il reste plus longtemps dans les parages.

— Je ne peux pas en dire plus, j'en ai bien peur. Je veux retrouver Winter, mais je ne peux pas y aller sans risquer de fâcheux ennuis pour ma couverture. En revanche, je peux te faire entrer et tu peux faire en sorte qu'elle s'échappe.

Kaplan cligne des yeux plusieurs fois. C'est un mauvais rêve, il ne l'explique pas autrement. Il se met à bégayer :

— Qu... quoi ? Co... comment ? Q... qui ?

Et puis même s'il disait oui, alors que tout l'incite à dire non, il prendrait des risques énormes ! S'il croisait le général ? Ou sa mère ? Ou Maëva ? Ou un de ses professeurs ? Si on le reconnaît... Sa respiration se coupe en imaginant ce qu'il se passera.

— Tu ne te feras pas prendre, j'y veillerai. Enfin, tant que tu seras avec moi, tu ne te feras pas prendre. Une fois que je te lâcherai dans le palais, tu te débrouilleras. Je pourrai créer une diversion pour que tu puisses vous sortir tous les deux de là, mais je ne pourrai pas t'aider à quitter les lieux.

Le médecin secoue la tête.

— C'est de la folie. Ils me reconnaîtront.

Sir Antonin ricane.

— Qui te reconnaîtra ? Tu étais un adolescent quand tu as quitté ces murs, tu es un homme maintenant. Je dirai que tu es mon neveu, ils n'y verront que du feu.

Kaplan continue de se méfier. Il n'a aucune raison de croire cet individu.

— Qu'est-ce qui me dit que vous n'êtes pas en train de me tendre un piège ? Comment connaissez-vous Winter ? Pourquoi voulez-vous l'aider ?

— Je crains de ne pas pouvoir répondre à tes dernières questions. Pour la première, si j'avais voulu te tendre un piège, tu serais déjà mon prisonnier.

Le sang se glace dans les veines de Kaplan. La menace n'est pas voilée, et le ton tranquille sur lequel Sir Antonin prononce ces mots lui donne l'impression qu'il pourrait mettre à exécution son avertissement en claquant des doigts.

— Tu veux récupérer Winter ? demande le marchand.

Le voleur hoche la tête.

— Je suis ta meilleure chance d'y parvenir, ajoute-t-il.

— Vous vous rendez bien compte que rien dans votre discours ne m'incite à vous faire confiance ?

Sir Antonin prend une courte inspiration, son regard se détache de Kaplan et se pose sur un point derrière l'épaule du voleur. Le médecin imagine qu'il observe le palais.

— Et si je te disais qu'Aïgo me fait confiance ? propose-t-il soudain.

Comment connaît-il le nom du chef de sa guilde ? Kaplan ne peut pas répondre, si c'est un coup dans l'eau pour savoir qui est le Joyau, pour obtenir une confirmation, il la donnerait en ouvrant la bouche.

— Je suis supposé savoir de qui il s'agit ? lance-t-il.

Sir Antonin affiche un nouveau sourire.

— Est-ce que nous devons aller le trouver pour que tu acceptes mon plan ?

— Ce n'est pas un plan, c'est une mission suicide. Quand bien même nous entrerions tous les deux dans ce palais, et je ne sais pas comment vous pourriez y entrer, à la seconde où vous me lâcheriez, je serais pris dès que je vous perdrais de vue.

— Voyons, tu connais ton chemin mieux que personne dans les couloirs.

— Peut-être que je parviendrais jusqu'aux geôles, je dis bien peut-être. Est-ce là que Winter se trouve au moins ?

— Ils l'ont mise dans une des cellules qui donne sur le flanc de la falaise.

Un frisson parcourt la colonne vertébrale de Kaplan, de la sueur se met à perler dans son dos et il ferme brièvement les yeux pour chasser les souvenirs qui remontent à la surface. Il connaît ces cellules. Sa mère l'obligeait à y dormir quand elle estimait qu'il n'avait pas atteint ses objectifs, qu'il n'avait pas eu la note parfaite, ou qu'il n'avait pas fait aussi bien qu'il aurait pu. Être meilleur que les autres ne lui suffisait pas. Il en fallait toujours plus, et encore plus. Il songe aux marques de fouet dans son dos, aux traces qui ne disparaîtront jamais, et à toutes les leçons qu'elle lui a enseignées à la dure.

— Elle ne tiendra pas une semaine là-dedans, décrète Kaplan.

Il a tenu douze jours, une fois. C'est le garde chargé de le surveiller qui l'a sauvé au moment où il s'apprêtait à sauter, pour que son corps s'écrase sur les rochers et qu'il en finisse avec cette existence. Il ne l'a même pas entendu ouvrir la porte de la cellule, il ne l'a pas entendu s'approcher et il a crié quand il a saisi son bras et l'a forcé à reculer.

Ce jour-là, il était prêt à mourir, à en finir. Il aurait sauté trois secondes plus tôt, il aurait été libéré de cette vie.

— Non, elle ne tiendra pas une semaine. C'est pour ça que le temps nous est compté pour la sortir de là, confirme Sir Antonin avec douceur.

Est-ce qu'il lit dans les yeux de Kaplan la détresse qu'il ressent en cet instant ? Il a été sauvé, parce qu'on lui enseignait une leçon. Le garde avait pour mission de l'empêcher de sauter. Mais personne n'empêchera Winter de sauter quand la faim, la soif et la peur la tiendront en tenaille.

— Très bien, annonce Kaplan. Je suis partant.

Chapitre 3

La nuit est en train de tomber, ce qui permet à Winter de mesurer le temps qu'elle a passé ici. Elle contemple les vagues, assise en tailleur devant l'immensité de la mer. Elle ne distingue que les rochers, dont les pointes sortent de l'eau. Elle a observé pendant des heures et des heures chaque aspérité, chaque vague, chaque remous, pour essayer de trouver un endroit où elle pourrait sauter sans se briser les os. Elle n'a rien trouvé. Et quand bien même elle trouverait : il faudrait survivre à la chute de plusieurs dizaines de mètres, il faudrait nager jusqu'à contourner les jardins du palais, trouver un endroit où elle pourra rejoindre la terre et rentrer dans la ville par la porte ouest. La laissera-t-on seulement rentrer ? Est-ce que les gardes disposeront de sa description ? Est-ce qu'à la seconde où elle sautera, un soldat se précipitera dans sa cellule, tirera son arc et la criblera de flèches pour s'assurer qu'elle n'en réchappera pas ?

Personne ne viendra la secourir. Le seul qui aurait pu faire en sorte de la libérer, Fall, a été poignardé et doit être mort à l'heure qu'il est. Elle a essayé de pleurer son décès, sans succès. Aucune larme ne roule sur ses joues. Son cerveau est en ébullition, elle ne parvient pas à dormir, elle continue de chercher une solution pour quitter cette prison. Personne n'est venu l'interroger encore, ils doivent avoir beaucoup à faire, là-haut, si toute la royauté est morte. Elle s'attendait presque à entendre des coups de fusil et de canon, elle imaginait une révolution en marche.

Il n'y a rien d'autre que le bruit des vagues qui berce ses journées et ses nuits. Elle n'a même pas dormi.

— J'aimerais dire à Bà que je l'aime une dernière fois.

Au moins, Basil a son apprentissage, il va ramener de l'argent sonnante et trébuchant. Les balkars qu'elle a donnés à Sebastan iront dans la poche de son frère, et sa famille sera à l'abri du besoin pendant un long moment. Kaplan est tiré d'affaire, il doit être loin d'ici à l'heure qu'il est. Peut-être qu'Aïgo lui a versé une récompense pour avoir ramené l'artefact, qu'il a empoché toute la somme et a filé vers l'ouest pour commencer une nouvelle vie.

Ils vont la laisser moisir ici, elle le sent. Personne ne lui a apporté à manger ou à boire. Elle a crié, elle a hurlé, on ne lui a pas répondu. Il n'y a pas même un soldat dans le couloir qui longe les cellules. Aucune autre voix de prisonnier que la sienne ne se fait entendre. Est-ce ça, leur stratégie ? La laisser mourir ? Attendre qu'elle supplie pour qu'elle révèle des informations ? Qu'elle hurle si fort tout ce qu'elle

sait qu'ils l'entendront à l'étage au-dessus ? Elle n'a pas tué le roi et encore moins Fall ! Elle tient à lui. Elle ne lui aurait jamais fait de mal ! Pourquoi la garde-t-on ici si on ne l'interroge pas ? Est-ce qu'ils n'auraient pas mieux fait de lui passer tout de suite l'épée au travers du corps, plutôt que de la laisser seule à se demander ce qu'il va advenir d'elle ?

Elle songe à tous les mensonges qu'elle a proférés. Elle les emportera dans sa tombe maintenant.

— Il y a quelqu'un ? crie-t-elle encore une fois.

Il n'y a que le bruit des vagues qui lui répond. Elle ferme les yeux, s'imaginer en train de flotter dans cette vaste étendue d'eau. Arriverait-elle jusqu'à Stym si elle se laissait porter par le courant ? Qu'est-ce qui l'attendrait là-bas ? Rien qu'à l'idée, elle sent sa gorge se nouer. Elle ne peut pas partir sans prévenir sa famille. Quel scénario s'inventent-ils à l'heure actuelle ? Est-ce que Kaplan les a prévenus ? Est-ce que Basil est parti à sa recherche ? Où sont-ils ?

Un petit piaillage la tire de ses tourments. Elle ouvre les yeux, et tombe nez à nez avec un caméléon perché sur son genou.

— Igor ! s'exclame-t-elle en attrapant l'animal et en le portant à sa joue pour le câliner.

Elle le repose quand il grommelle. Son bandage à la patte a disparu.

— Il faut que je te prévienne quand même : tu pues.

Il lui tire la langue, croise les pattes avant et se détourne d'elle, comme s'il boudait. Elle sourit, heureuse de retrouver son mauvais caractère.

— Je suis tellement contente de te voir, ajoute-t-elle.

Il soupire, décroise les pattes et vient se nicher au creux de sa hanche pour lui montrer son affection.

— Tu m'as manqué aussi.

Elle lui caresse le haut du crâne, il vire du vert au jaune, puis du jaune au vert, et se met à ronronner. C'est un drôle de caméléon quand même : il piaille comme un oiseau, il ronronne comme un chat et il la comprend comme un autre humain le ferait.

— Par où es-tu venu ?

De sa queue, il pointe la grille de la cellule. Les espoirs de Winter s'envolent encore une fois. Bien sûr, Igor peut se glisser entre les barreaux, mais pas elle. Ce n'est pas faute d'avoir essayé, à maintes reprises.

— Y a-t-il d'autres prisonniers ? l'interroge-t-elle.

Il fait non de la tête, puis se met à courir vers la falaise. Il s'arrête en observant les vagues, recule de deux pas avec prudence et, quand il en a assez vu, revient se réfugier contre Winter.

— Oui, c'est haut et ça fait peur, confirme-t-elle.

Il hoche la tête, elle lui sourit, le simple fait de pouvoir parler à quelqu'un la rassure et lui donne la force de continuer de chercher une solution pour s'échapper.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas parti ?

Il se met à piailler et à faire de grands gestes avec sa queue et ses pattes avant. Sa gueule prend toutes sortes d'expression tandis qu'il a l'air de narrer le récit de ses aventures. Ses couleurs changent, il passe du vert au bleu, au violet puis au marron. Winter comprend qu'il a rencontré beaucoup de dangers, a été chassé dans le palais, qu'il a eu peur, qu'il a hésité à partir, mais qu'il ne pouvait pas la laisser seule. Alors il a reniflé tout le château à la recherche de son odeur, jusqu'à la trouver, ici.

Il a l'air fier quand il finit ses petits bruits et elle ne peut s'empêcher de lui sourire et de le féliciter.

— Tu es le meilleur ami dont on puisse rêver.

Il bombe le torse, redresse sa queue et elle s'amuse de son attitude.

— Mais tu ne peux pas rester ici.

Sa queue retombe, il prend un air affligé et déçu.

— Ce n'est pas que je ne veuille pas, Igor, mais tu vois bien que...

Elle tend la main, il avance pour montrer sur sa paume et elle tourne son bras autour de la cellule.

— ... il n'y a pas d'issue pour moi. Je ne vais pas te laisser me regarder mourir. Tu peux trouver une autre...

Elle n'est pas vraiment son maître, alors elle peine à trouver ses mots.

— ... amie, qui pourra te nourrir, avec laquelle tu vivras de nouvelles aventures. Va trouver Kaplan, je suis certaine qu'il prendra soin de toi comme personne, et en plus il est médecin. S'il est encore en ville et qu'il n'a pas filé, il s'occupera de toi.

Igor fait non de la tête.

— Non, tu ne veux pas, ou non il n'est plus en ville ?

Pourquoi est-ce que ça l'intéresse de savoir si le médecin a pris la poudre d'escampette ? Il ne lui doit rien. Et puis comment est-ce qu'Igor pourrait être au courant ?

— D'accord, tu ne veux pas. En temps normal, je te remercierais pour ta loyauté, et ça me fait chaud au cœur que tu sois venu me trouver mais...

Elle lève la tête, contemple encore les vagues, hausse les épaules et soupire :

— ... je suis dans un trou à rats, Igor. Ils vont me laisser mourir sans même m'interroger. Ils diront « oh zut, on l'a oubliée » et c'est même possible qu'ils m'aient oubliée. La seule personne qui peut me tirer d'affaire, c'est Fall, et de ce que j'ai compris, il est peut-être mort à l'heure qu'il est. Il n'y a plus d'espoir pour moi, mon petit camélé...

Elle s'arrête au milieu de sa phrase car Igor pousse un tas de cris outrés. Il a les yeux écarquillés et essaie de lui dire quelque chose.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Doucement, je ne comprends pas tout.

Elle ne sait même pas comment elle comprend en temps normal. C'est comme s'ils étaient sur la même longueur d'onde, qu'il était capable de comprendre le langage humain et qu'elle savait traduire les piailllements de son caméléon.

— Fall ? C'est de Fall qu'il s'agit ?

Elle devine, car Igor lève ses pattes au-dessus de sa tête, comme s'il posait une couronne dessus. Graham, le frère de Fall, est mort, il ne peut donc pas s'agir de lui. Et si Graham est bel et bien mort, alors Fall est le nouveau roi, car il est le prochain dans la succession. Il est même le dernier.

— Fall est vivant ? devine-t-elle quand le caméléon pose les pattes sur le cœur de la jeune fille et mime des battements.

— Fall est vivant !

Elle répète ces mots, se lève avec une énergie nouvelle et se met à sautiller en tenant Igor contre elle.

— Mais il ne sait pas que je suis ici, réalise-t-elle après sa joie de courte durée.

Son enthousiasme retombe aussi sec. Igor pousse une série de cris.

— Non, il n'est pas question que tu files d'ici à sa recherche. Il ne comprendrait rien, et tu prendrais trop de risques. Je dois... je dois tenir bon, avec l'espoir que quelqu'un lui dise qu'il y a une prisonnière, que j'ai demandé à le voir, que...

Pourquoi s'accroche-t-elle ? Personne ne passera le message à Fall. Ils ne l'ont pas crue quand elle a dit qu'elle connaissait le roi.

Elle se met à faire les cent pas. Peut-être qu'elle pourrait envoyer un message ? Attirer un pigeon jusqu'ici et le dresser pour qu'il s'envole et aille taper à la fenêtre de la chambre de Fall ? Mais pour qui se prend-elle à croire qu'elle peut dresser des animaux ainsi ?

— Qu'est-ce que je peux faire ?

Igor lui mordille la main, elle le repose par terre, il lui jette un coup d'œil et fonce vers les barreaux de sa cellule. Il passe entre les barres de fer et se retrouve de l'autre côté. Winter se précipite et l'appelle.

— Ne fais pas ça, Igor ! C'est dangereux, je ne veux pas qu'il t'arrive malheur !

Le caméléon souffle par les narines, piaille encore une fois et dessine un cœur avec sa queue à l'arrière de son corps. Il file ensuite le long des murs et disparaît, laissant Winter seule à nouveau.

Quand elle n'aperçoit plus l'animal et n'entend plus un seul son de sa part, elle marche jusqu'au bord du précipice.

Elle ne peut plus vraiment sauter, n'est-ce pas ? Plus maintenant

que l'espoir fait de nouveau battre son cœur. Igor est là, dehors, à se démenner pour trouver Fall et lui faire passer un message. Elle ne peut pas abandonner de sitôt. Elle a beau avoir faim et soif, elle sait que ce n'est que parce qu'elle n'est pas occupée. Elle a connu bien pire dans la Haute. Ce ne sont pas deux jours sans nourriture qui vont saper son moral.

Elle retourne aux barreaux de sa cellule, et se remet à crier. Peut-être qu'à force, on l'entendra. Si Igor n'abandonne pas, elle n'a pas le droit de cesser ses efforts non plus. Elle hurle :

— Il y a quelqu'un ?

Et, pour la première fois depuis deux jours, on lui répond.

Chapitre 4

Fall essaie de faire entrer les informations dans son crâne, sans être bien certain de ce qu'on lui explique.

— Alors, la guilde des assassins est au service de la couronne ? s'étonne-t-il.

Il a beau répéter cette phrase pour la quatrième fois, elle semble toujours aussi surréaliste.

— Oui, confirme Mia. Enfin, pas tout à fait. Le but de la guilde des assassins est d'œuvrer pour le bien du royaume avant tout. La guilde a été fondée par l'un de vos ancêtres. Il cherchait à créer un réseau d'espionnage dans tout le pays, qui lui ramènerait des informations sur les différents soulèvements, les traîtres, et aussi les tensions aux frontières. Il ne voulait pas que les nobles de la cour soient au courant qu'il mettait en place une équipe pour les espionner, parce que ça aurait grandement terni sa réputation, alors il a fait en sorte que notre éducation se déroule à l'extérieur des murs du palais.

— Où ? souffle Fall.

— Ce n'est pas une information que je peux révéler.

Elle use de ce stratagème à chaque fois qu'il lui demande de lui en dire plus, et il a l'impression que ce n'est pas lui qui commande, mais la guilde. Pourquoi doivent-ils garder autant de secrets s'ils sont aux ordres du roi ? S'ils ont été créés par l'un de ses ancêtres ?

— Patron, votre arrière-arrière-arrière-arrière...

— Je vois qui était Patron, la coupe Fall.

Il faut remonter au moins dix générations dans le passé pour trouver des traces de ses écrits. Il a fondé la dynastie dont fait partie Fall, il a amené la paix à Krömlyn et depuis, de père en fils, la famille tente de poursuivre l'œuvre de Patron.

— ... a placé son propre frère à la tête de la guilde. Il lui faisait confiance plus qu'à n'importe qui d'autre. Mais quand Patron a commencé à ne plus avoir toute sa tête, son frère, Limenel, a pris la décision : il l'a fait assassiner.

Fall serre les dents. Ce n'est pas l'histoire qu'on lui a racontée et il a du mal à croire que le propre frère de son ancêtre serait allé tuer son roi.

— C'est à partir de là que la guilde est vraiment devenue indépendante. Limenel a dressé des règles : notre rôle consiste à protéger le royaume, parfois même quand il faut le protéger de son propre monarque.

— Est-ce que la mort de Grin...

Il suspend sa phrase, il doit plus de respect que ça à celui qui a dirigé Krömlyn pendant des années.

— Est-ce que la mort de mon père est liée à la guilde ? demande-t-il d'une petite voix. Est-ce que je suis le prochain sur la liste ?

— Non, Fall, lui sourit Mia. Personne ne compte attenter à votre vie. Mon rôle est de vous protéger, coûte que coûte.

— Ce n'était pas ma question, insiste-t-il.

— La guilde n'est pas responsable de la mort de votre père, ou de votre frère.

Elle a l'air sincère, mais peut-il la croire ? Il n'a jamais imaginé qu'elle faisait partie de la guilde des assassins.

— Alors le rôle de la guilde est de protéger le royaume et ses habitants, reprend Fall en essayant de mettre de l'ordre dans ses idées. Donc je ne suis pas seul, j'ai toute une guilde derrière moi pour m'épauler.

— Des personnes indépendantes qui ne risquent pas de s'empêtrer dans des complots de nobles et dont la seule volonté est d'assurer l'intégrité des frontières, la stabilité du royaume et la sécurité de ses habitants.

Le nouveau roi hoche la tête. Ce sont au moins des objectifs sur lesquels ils s'entendent. Même si tout ça est nouveau pour lui, il reconnaît que l'idée qu'il n'est pas le seul à tirer les ficelles le rassure.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demande-t-il.

— Remplir votre nouveau rôle de roi.

— Est-ce que... est-ce que la guilde a prévu quelque chose ?

— Je suis la seule représentante de la guilde dans ce palais, explique Mia. Je suis la personne à qui vous pouvez vous confier et en qui vous pouvez avoir totalement confiance.

— Et Dan ? Il n'est pas...

Dan est le garde du corps de Fall. Il a été assigné à son service sur ordre de Mia, quand le roi est mort.

— Non, Dan n'est pas de la guilde, mais vous pouvez considérer qu'il a ma confiance.

— Il n'est pas soupçonné de m'avoir poignardé ?

Il désigne la plaie à son flanc. Il est torse nu et en temps normal, il rougirait de se savoir ainsi exposé aux yeux d'une femme. Mia a beau être séduisante, il n'a jamais envisagé qu'elle puisse être attirée par lui, ou le contraire, car ils se connaissent depuis longtemps. Elle l'a vu grandir.

— Non, il est celui qui vous a trouvé. Il a frappé à la porte après avoir entendu votre cri.

— Et il n'aurait pas pu...

— Non, tranche Mia. Dan n'aurait jamais fait ça. Il était terrorisé de voir que vous aviez été attaqué alors qu'il était de service, et la

culpabilité se lit encore sur son visage. J'ai dû le convaincre de poursuivre sa mission, il voulait donner la main à quelqu'un d'autre.

Fall hoche la tête pour acquiescer. Dan est donc au-dessus de tout soupçon.

— Est-ce que vous vous souvenez de quelque chose ?

Il essaie de fouiller ses souvenirs, sans y trouver d'indices. Il songe à Nataly, la femme de son frère, qui est venue le voir. Puis ses pensées s'égarent et il revoit la silhouette de Blanche. Il veut en faire sa future promise.

— Nataly, réalise-t-il. Nataly est la dernière personne que j'ai vue. Comment va-t-elle ?

— Nataly est maintenant une suspecte, fait remarquer Mia.

— Non, elle a pris soin de moi, je ne la vois pas me transpercer avec un poignard. Et puis on parle de quelqu'un qui a raté sa cible.

— Raison de plus pour que ce soit Nataly. Elle n'a jamais été versée dans les arts du combat.

— Elle sait où se trouve un cœur, enchaîne Fall. Elle n'est pas stupide.

— Alors je devrais orienter mes recherches vers quelqu'un de stupide ? propose Mia.

Son ton est sarcastique et excédé. Elle soupire et s'excuse aussitôt, mais Fall ne lui en veut pas. Il voit, aux cernes sous ses yeux, qu'elle n'a pas dormi depuis un moment et qu'elle vit toute cette situation comme un échec cuisant.

— Je comprends que Nataly soit suspecte, confirme Fall. Mais je ne la crois pas capable d'un tel geste. Elle cherchait du réconfort, elle m'a aidé. Elle est passée par la grande porte.

Mia acquiesce.

— Dan m'a déjà donné son nom, je l'ai interrogée. Ses réponses étaient difficiles à obtenir, au milieu de ses larmes, mais effectivement, je ne la crois pas capable d'un tel geste. Néanmoins, par sécurité, je l'ai confinée à ses appartements.

— Elle doit être si mal de la mort de Graham. Que va-t-il advenir d'elle ? Elle est quand même reine, non ?

— Le couronnement n'a pas eu lieu, fait remarquer Mia. Elle n'est pas vraiment reine. Et la lignée de votre père prévaut, vous êtes le roi.

— Je ne suis pas couronné non plus.

— C'est une chose que nous pourrions arranger dans les jours à venir, une fois que les obsèques auront eu lieu.

Fall essaie de démêler les nœuds de la situation, mais son esprit est encore embrouillé par la fièvre et la douleur.

— Il y a donc des assassins qui se baladent dans le palais.

— Pas des assassins, le corrige Mia.

— Des traîtres, propose Fall.

- Oui. Ils peuvent être partis à l'heure qu'il est.
- Non, ils n'ont pas accompli leur mission, je suis toujours en vie.
- Je me charge de faire en sorte de vous protéger.
- Comme tu as protégé Graham ?

Elle ouvre la bouche pour répondre, mais aucun son ne sort. Elle ne peut que reconnaître ses torts.

— Je vais faire appel à des renforts, pour assurer une meilleure sécurité au palais, trouver le traître et faire en sorte que personne n'attende à votre vie encore une fois, Votre Grâce. Je vous demande de me renouveler votre confiance. Je me charge de cette partie.

— Je n'ai pas trop le choix, n'est-ce pas ? grimace Fall. Si tu te charges de cette partie, de quelle partie est-ce que je dois me charger ?

— De Stym, des tensions au sud, du général Darshian, de produire un héritier, de rassurer la population, de lui dire qu'il y a toujours un roi qui prend des décisions et œuvre pour leur survie à tous.

Le visage de Blanche danse devant ses yeux. Il n'a rien écouté après le fait de devoir produire un héritier. Il n'y a pas de mal à joindre l'utile à l'agréable, n'est-ce pas ? Il pourrait organiser le couronnement, puis le mariage dans la foulée. Blanche deviendrait reine, il ne serait plus seul, même si Mia ne cesse de lui répéter qu'il ne l'est pas, et l'avenir ne paraîtrait plus aussi noir.

— Très bien, répond-il.

Il pense à Graham, il pense à son père. Il pense au poids de la couronne sur ses épaules, à sa blessure, à Nataly à qui il doit aller parler, à Dan qui culpabilise, à Mia qui ne tiendra bientôt plus debout si elle ne prend pas de repos. Il songe à son incompetence, aux difficultés qu'il va rencontrer, à la manière dont son autorité sera défiée, jour après jour, car il n'a pas été préparé pour ça.

Mais il peut y arriver. Il doit y arriver. Il n'a pas le choix. Il ferme brièvement les yeux, essaie de trouver la paix, et il les rouvre en sursaut quand Mia assène un coup sur les couvertures, par-dessus ses jambes.

— Qu'est-ce que... ? commence-t-il.

— Un animal ! Là ! Il porte peut-être du venin !

Fall cherche des yeux l'animal en question, mais il a disparu sous les draps, il soulève les couvertures, s'extirpe de là avec difficulté et en grimaçant. Mia abat sa dague sur le matelas et manque de trancher la queue d'un caméléon.

— Igor ! s'exclame Fall. Stop ! Stop ! Il s'agit d'Igor.

Mia garde le bras levé au-dessus du lézard, ses yeux vont du roi à l'animal, de l'animal au roi.

— Igor ? répète-t-elle.

La bestiole a l'air terrorisée, sa queue est entortillée autour de son corps, elle tremble et a les pattes au-dessous de sa tête pour se

protéger.

— Igor, murmure Fall. C'est moi. Pardon, je suis désolé. Mia ne te connaît pas, elle a peur et a employé les grands moyens.

Il tend la main pour inciter l'animal à venir grimper dessus. Igor hésite, puis se faufile à toute allure, les membres crispés. Fall le colle contre son torse et lui murmure des paroles rassurantes.

— Que fais-tu ici, hein ? ajoute-t-il.

Il n'émet pas un seul bruit, ce qui est rare pour Igor. Mia n'a pas l'air d'accord avec cette proximité.

— Il pourrait être dangereux, indique-t-elle.

— Je le connais. C'est l'animal d'une amie. Nous en avons la garde partagée. Il ne ferait pas de mal à une mouche. S'il est ici, c'est sûrement qu'elle est dans les jardins. Elle a dû chercher à me faire parvenir un message, sans succès.

Il se lève avec difficulté. Igor grimpe sur son épaule, Fall utilise le mur pour avancer et Mia se précipite pour l'attraper et l'aider.

— Elle n'est pas là, murmure-t-il quand il scrute les jardins à sa recherche.

— Qui ?

— Mon amie. Elle est peut-être dans un recoin que je ne vois pas. Il faut que j'aille dans les jardins.

Igor ne cesse de piailler sur son épaule, mais Fall n'a jamais été aussi doué que Winter pour traduire ce qu'il dit. Il essaie de comprendre, lui pose des questions, mais n'obtient rien de concret.

— Nous n'avons pas le temps pour ces inepties, indique Mia.

En temps normal, il lui aurait dit que si, il a le temps. Il s'agit de sa meilleure amie. Il a envie de lui parler de Blanche, de ses nouvelles responsabilités, de la mort de son frère, du fait qu'il ne ressent presque rien en cet instant.

Mais il est roi.

Il attrape Igor et le fait glisser sur les couvertures de son lit.

— Personne ne touche à lui, décrète-t-il.

Puis il s'avance vers le paravent sur lequel il a entreposé une pile de vêtements. Il attrape la première tunique qu'il trouve, Mia l'aide à l'enfiler. Il ne sert pas de ceinture, pour éviter de comprimer la blessure à son flanc.

— Allons montrer à tout le monde qu'il y a bien un roi, qu'il est vivant et que le royaume tient encore debout.

Mia hoche la tête, tout sourire. Igor proteste et essaie de grimper le long du pantalon de Fall.

— Je ne peux pas t'emmener. Attends-moi sagement ici et quand je reviens, ce soir, nous pourrons essayer de trouver Winter, d'accord ?

Il quitte ses appartements en faisant de son mieux pour se tenir droit malgré la douleur. Il refuse l'aide de Mia. Il salue Dan en sortant

et se met à marcher dans le couloir en souriant à tout-va pour montrer qu'il va bien.

Il a perdu son père, il a perdu son frère, il a bien failli mourir, et pourtant il n'y a que les apparences qui comptent. Il n'y a que cette force de façade et ce sang-froid qu'il affiche qui montreront à tous qu'il peut le faire, qu'il sera à la hauteur de son nouveau rôle. C'est le meilleur moyen de tenir les vautours à distance.

— Votre Grâce ! crie un messenger en accourant.

Fall se force à sourire, il s'arrête sans grimacer, attend que le messenger se courbe en deux, l'autorise à se relever et tend le bras pour saisir une missive, qui ne vient jamais.

— Pardonnez-moi Votre Grâce, mais le général n'a pas eu le temps de rédiger un message. Il m'envoie vous dire que les bateaux de Stym sont arrivés. Le blocus a commencé. Nous sommes coupés de tout ravitaillement par la mer.

Fall déglutit. Il ne pouvait pas rentrer dans sa peau de monarque d'une manière plus abrupte.

Stym s'apprête à leur déclarer la guerre.

Chapitre 5

— Ils sont là, répond la voix dans le couloir.

— Hein ?

— Les bateaux, ils sont là.

Winter se retourne dans sa cellule, elle quitte les barreaux et se précipite vers les vagues et l'air marin. Elle met sa main au-dessus de ses yeux, comme si ça pouvait l'aider à avoir une vue plus perçante. Elle les distingue au loin : les bateaux sont en train d'arriver. Elle sait ce qu'il va se passer ensuite : ils vont s'aligner, former un blocus et empêcher tout commerce par la mer. Fall a évoqué plusieurs fois cette menace, il savait que ça arriverait.

Elle retourne auprès des barreaux et se remet à crier.

— Je croyais qu'il n'y avait personne à cet étage.

— Pas besoin d'hurler. Je suis là.

Mais aucune silhouette ne se dessine pour autant devant la grille. Elle se tord le cou pour essayer de voir s'il y a quelqu'un dans le couloir. Igor lui a dit qu'il n'y avait personne et elle fait confiance au caméléon.

— Là où ? enchaîne-t-elle.

— Tu ne cherches pas au bon endroit, répond-il.

C'est un homme, sa voix lui donne l'impression qu'il a quelque part entre quarante et soixante ans. Il parle d'un ton assuré, il n'y a pas de tremblements dans sa gorge et aucune hésitation entre ses mots.

Elle tourne la tête de l'autre côté, sans trouver quiconque pour autant.

— Dans quelle cellule es-tu ?

— Je te dis que tu ne cherches pas au bon endroit, insiste-t-il.

Elle grommelle, retourne vers les vagues et s'assoit en tailleur. Elle n'a pas besoin d'un type qui parle par énigmes et a probablement perdu la tête. Elle doit tenir bon. Igor va revenir avec Fall, le prince va la libérer de cet endroit maudit. Il expliquera que tout ça n'est qu'un malentendu et elle pourra repartir sans qu'aucune charge ne soit retenue contre elle. Elle retrouvera Bà, Basil et ses autres frères. Elle ira voir si Kaplan est resté en ville et s'il tiendra sa promesse de lui donner une récompense pour l'avoir aidé. Elle s'imagine tout ce qu'il se passera quand elle quittera cette cellule. Elle le visualise jusqu'à avoir l'impression que c'est vrai et qu'elle vit déjà l'événement.

— Tu sais que tu pourrais déjà être sortie, indique la voix.

C'est étrange d'entendre le son aussi clairement alors que le bruit des vagues devrait couvrir ses mots. Elle se redresse, retourne près de

la grille et s'assoit là-bas.

— Qui es-tu ? demande-t-elle.

— Ta mère m'a demandé de venir te chercher.

— Ma mère ?

Il doit confondre avec son père et quand bien même, c'est impossible, comment connaîtrait-il quelqu'un dans le palais qui pourrait l'aider ?

— Enfin, elle ne m'a pas vraiment demandé, soupire la voix. Nous avons passé un pacte, elle et moi, il y a fort longtemps. Si un jour il devait t'arriver malheur, je devais te secourir. Je crois qu'on peut considérer que ce jour est arrivé.

— Je ne sais même pas qui vous êtes.

— Un ami de ta mère.

— Je connais tous les amis de ma mère.

— Non, tu ne les connais pas tous.

— Elle est morte.

Winter se sent obligée de le préciser.

— Je sais. Sa mort a été grandement pleurée dans nos rangs.

— Qui êtes-vous ? insiste-t-elle.

— Je reconnais là l'esprit de ta mère. Je peux te sortir de cet endroit, mais il y a une condition.

Elle est agacée de ne pas réussir à identifier d'où vient la voix.

— Igor va revenir, lâche-t-elle. Je n'ai pas besoin de sortir.

— Tu es certaine qu'il va revenir ? Tu penses que tu peux te tirer de cette situation seule ? Si oui, je m'en vais.

Elle réfléchit à toute vitesse. Elle ne peut pas tourner le dos à quelqu'un qui lui propose de l'aider. Bien sûr qu'Igor va revenir, mais s'il revient les mains vides ? D'un autre côté, comment faire confiance à une voix qui est soudainement apparue dans sa tête ?

Oh bon sang, voilà ça y est, elle est en train de devenir folle. Entre le manque de nourriture, d'eau, l'isolement, voilà qu'elle entend des voix. Et si Igor n'était en fait jamais venu ? Si elle avait halluciné sa présence ? Est-ce qu'elle ne ferait pas mieux de se jeter contre les rochers pour en finir tout de suite ? Elle cherche un signe qui montre qu'elle a tort et que le caméléon l'a bien trouvée, qu'elle n'est pas en train de s'inventer des événements qui n'ont jamais eu lieu. Ce serait bien son genre ! À force de préférer des mensonges, voilà qu'elle se met à croire les siens.

Elle tombe sur les traces de ses petites dents, au creux de sa main, preuve qu'il était bien là quelques minutes plus tôt. Elle prend une lente inspiration, elle n'entend plus la voix, peut-être qu'elle a réussi à chasser ce spectre de ses pensées.

— Ta mère n'aurait pas voulu que j'utilise cette faveur si tu n'en avais pas vraiment besoin.

— Si tu es un ami de ma mère, où étais-tu quand elle est morte ? Où étais-tu quand la Haute s'est écroulée ? Quand je suis tombée ? Quand il a fallu porter son corps ?

— Le deal était de te surveiller après sa mort, indique-t-il. Avant sa mort, elle était en charge de ta sécurité. Je reconnais avoir prié plusieurs fois pour que tu meures tôt et que je sois délesté de cette promesse.

Il parle d'un ton nonchalant et elle n'a pas l'impression que pour lui tout ça est une question de vie ou de mort. La désinvolture avec laquelle il s'exprime donne envie de lui mettre des claques.

— Ma mère n'aurait jamais été amie avec quelqu'un d'aussi hautain.

— Ta mère était bien plus hautaine que je ne le suis.

Elle écarquille les yeux. Comment ose-t-il salir la mémoire de sa mère ?

— Si vous êtes ici, c'est que vous êtes prisonnier, je ne vois pas comment vous pouvez m'aider. Alors taisez-vous.

Il pousse un soupir de lassitude.

— Tu me confirmes que tu ne souhaites pas être sauvée ? insiste-t-il encore une fois.

Winter ouvre la bouche pour répondre sèchement que non, elle ne compte pas jouer le jeu de fou de ce type, mais elle a déjà parlé trop vite à de maintes reprises. Et s'il pouvait vraiment la faire sortir d'ici ?

— Montrez-vous, réclame-t-elle. Prouvez-moi que vous avez vraiment le pouvoir de me libérer.

Elle guette les barreaux, mais personne ne se montre.

— J'ai bien peur que tu doives accepter ma condition si je fais ça.

— Parce que tenir parole envers ma mère n'inclut pas de vous montrer ?

— Non, pas vraiment. C'est contraire aux règles.

— Quelles règles ?

C'est une certitude, elle devient folle. Si ça se trouve, elle parle à une âme errante. Sa mère a toujours été superstitieuse concernant les morts, peut-être que c'est parce qu'elle avait une sensibilité à ce sujet qu'elle a passée à sa fille ?

— Oh, je n'ai pas de temps à perdre, soupire la voix. Finissons-en.

Le silence l'enveloppe et elle se dit qu'elle a enfin réussi à chasser ses hallucinations.

Quatre minutes plus tard, une silhouette intégralement vêtue de noir tombe dans sa cellule, en provenance de la falaise, comme s'il avait escaladé la paroi en descendant. Il marche jusqu'à une bille qu'elle n'avait pas remarquée auparavant, qui se trouve le long de la paroi de sa cellule. Il la récupère, la glisse dans sa ceinture, pose les mains sur ses hanches et observe Winter. Elle ne sait pas vraiment s'il

observe, parce qu'elle ne distingue ni ses yeux, ni sa bouche. L'intégralité de son visage est recouverte d'un masque, elle se demande comment il voit au travers. La tenue qu'il porte est en cuir souple, il a l'air à l'aise, comme s'il passait sa vie à escalader des falaises et à atterrir dans des prisons.

Winter ne sait pas quoi lui dire. Elle l'observe sans trouver ses mots.

— J'ai dit « finissons-en », répète-t-il. J'ai d'autres missions qui m'intéressent plus que celle-ci.

La jeune fille bougonne, croise les bras sur sa poitrine et se renfrogne. D'autres missions, hein ? Elle n'est qu'une mission, pas une vie qu'il souhaite sauver. Tout ce qui l'importe c'est de respecter la promesse faite à sa mère. Que risque-t-il s'il n'y parvient pas ? Une malédiction le touchera ?

— Comment connaissez-vous ma mère ? souffle Winter.

C'est la seule question importante, elle le sait au fond. Elle n'apprendra plus rien de la bouche de sa mère, maintenant qu'elle est morte. Elle ne sera jamais proche d'elle.

La voix de l'inconnu est différente maintenant, plus réelle. Elle se demande si ça a un rapport avec cette bille qu'il a ramassée.

— Tu vois, j'aimerais pouvoir répondre à tes questions, enfin je ne suis pas certain parce que tu as l'air du genre à en avoir beaucoup en réserve, et je n'ai pas de temps à perdre. Mais j'aimerais pouvoir te dire tout ce que je sais. Néanmoins, j'obéis aux règles.

— Et ?

— Et c'est contraire aux règles de te dire comment je connaissais ta mère.

— Donc vous allez juste me sauver et ne rien me révéler ? Elle était ma mère, elle est morte, vous n'allez pas trahir sa confiance ou je ne sais quoi.

Elle ne voit pas ses lèvres, derrière son masque, mais elle a l'impression qu'il sourit malgré tout. Il porte une large ceinture, qui disposent de plusieurs emplacements : sacs, poches, dagues, tout son attirail pend à cet endroit.

— C'est là notre force et c'est ce qui fait que nos serments sont aussi importants : ils ne s'arrêtent pas à notre mort.

La solennité avec laquelle il prononce ces mots est si forte, que Winter se sent obligée de hocher la tête pour acquiescer.

— Alors le seul choix que j'ai, c'est d'accepter que vous me sauviez la mise aujourd'hui, ou de garder cet atout dans ma manche pour plus tard ?

— Oui.

Il est arrivé par la falaise, il a donc un attirail pour l'escalader, il pourrait effectivement l'emmener, mais où iraient-ils ensuite sans se

faire repérer ? Il faut encore longer toute l'enceinte du palais, à flanc de rochers, puis réussir à passer sans être aperçu. Est-ce sa meilleure issue ? Il est effectivement venu jusqu'ici, mais parviendra-t-il à l'emmener ?

— Vous avez l'air sûr de pouvoir me tirer d'affaire.

— Je ne peux pas dire que ce sera compliqué.

— Qu'est-ce que vous feriez ?

La question semble le prendre au dépourvu. Il ne s'y attendait pas. Mais Winter a confiance en Igor : si Fall est vivant comme il le dit, alors il le trouvera et fera en sorte de l'amener jusqu'ici pour libérer Winter.

— Pour te tirer d'affaire ? demande-t-il.

— Non, à ma place, qu'est-ce que vous feriez ?

— Je n'aurais pas besoin de quiconque pour sortir de cette prison, je n'utiliserais pas mon ange gardien pour ça.

— C'est ce que vous êtes, un ange gardien ?

— Je ne peux pas répondre à tes questions.

— Comment est-ce que vous avez connu ma mère ?

— Tu es aussi agaçante qu'elle.

— Depuis combien de temps est-ce que vous la connaissiez ?

Les questions fusent dans l'esprit de Winter. Elle en a des tonnes. Elle veut savoir, elle veut tout savoir.

— Je crois que tu as pris ta décision. Débrouille-toi. Si tu es encore là dans trois jours, je reviendrai peut-être. Pour l'instant, tu me fatigues.

— Non ! crie Winter alors qu'il s'élance vers la falaise.

Il s'arrête, se retourne légèrement.

— Tu as changé d'avis ?

Elle ne répond pas. Elle veut juste qu'il reste plus longtemps et qu'il lui parle de sa Mère, qu'il lui raconte tout ce qu'elle ne sait pas. Comme aucun son ne sort de sa bouche, il saute, agrippe la première pierre, elle entend un cliquetis, s'avance et essaie d'observer son avancée, sans succès. La pente est trop raide et elle a peur de tomber si elle se penche encore plus.

Il est parti. Elle avait une opportunité de s'en sortir, et elle ne l'a pas saisie. Elle s'allonge sur la pierre dure, froide et humide. Elle observe le plafond de sa cellule et se demande comment cet homme a bien pu connaître sa mère. Elle a bien une hypothèse, mais elle paraît si peu probable... il porte la même tenue que les gens qui ont attaqué la Fosse. Fait-il partie de la guilde des assassins ? Et dans ce cas, qu'est-ce que ça veut dire sur sa mère ?

S'il revient et qu'elle n'est pas sortie, elle partira avec lui, car une nouvelle chose la pousse à rester en vie.

Elle veut tout savoir sur sa mère.

Chapitre 6

— C'est un mauvais plan, grogne le médecin.

Mais Basil a l'air décidé.

— Je viens de te promettre que je vais la récupérer, insiste Kaplan.

Il attrape le frère de Winter par le bras et le force à le regarder droit dans les yeux. Ils chuchotent depuis tout à l'heure, à l'extérieur du magasin de Sébastan. Basil y a commencé son apprentissage et la seule raison qui a poussé Kaplan à venir lui dévoiler ce qu'il se passe, c'est qu'il s'est mis à sa place.

Bon, pas tout à fait.

Maëva ne lui manque pas.

Mais il a bien vu à quel point la famille est importante pour Winter. Tout ce qu'elle fait, elle le fait pour eux. Il n'a pas voulu prévenir son Bâ, de peur de l'affoler, et il a senti que la jeune fille est plus complice avec Basil. Alors il est venu le trouver, a attendu sa pause et lui a tout révélé, au cas où la mission ne se déroulerait pas comme prévu et qu'il ne parviendrait pas à récupérer Winter. Il assure ses arrières, il donne l'information. Il n'a pas pensé que Basil allait foncer tête baissée dans les ennuis.

— Tu l'as laissée apparemment, fait remarquer le frère de Winter.

Il a les yeux qui lancent des éclairs. Kaplan a vu bien pire, malheureusement.

— Je ne l'ai pas laissée, elle m'a... aidé.

— Et tu ne peux pas me dire ce que vous faisiez, poursuit Basil.

— Non.

Ce serait trahir sa guilde, ce serait trahir Winter, tout ce qu'il voulait, c'était rassurer sa famille, le temps qu'il mette la main sur elle et qu'il la ramène. Il a l'impression d'avoir fait une grosse bourde en venant ici.

— Basil, je te demande de me faire confiance.

Ils s'observent l'un l'autre. Le frère de Winter a le visage couvert de traces noires, il porte le tablier des forgerons, de nouvelles chaussures de sécurité pour protéger ses pieds et il a tout l'air d'un apprenti qu'on traite correctement.

— Winter va bien, lui assure-t-il.

Enfin, pour le moment. Il espère qu'il n'a pas trop tardé et qu'elle n'a pas sauté. Il a tenu bon douze jours. Combien de temps tiendra-t-elle ? Il n'aurait pas tenu douze jours la première fois. C'est à force d'y aller qu'il a développé une zone de confort temporaire autour de ces cellules.

— Tu as jusqu'à demain, décrète Basil.

— Elle ne voudrait pas que tu perdes ton apprentissage parce que tu veux partir à sa recherche. Et certainement pas avec un plan comme « crier son nom partout où tu vas ».

Son interlocuteur se renfrogne, mais Kaplan n'a jamais entendu un plan aussi débile.

— Laisse-moi faire. Je ne suis pas seul, j'ai des alliés.

Enfin, un allié, du nom de Sir Antonin, qui l'attend peut-être déjà à l'heure qu'il est. Il lui a donné rendez-vous devant la guilde des marchands, Kaplan doit s'y présenter propre et coiffé, mais aucun de ces deux points n'est rempli pour le moment. Il a préféré utiliser son temps pour venir jusqu'à Basil.

— Vingt-quatre heures, réclame-t-il. Je te demande vingt-quatre heures.

— Tu les as. Qu'est-ce que je dois dire à Bà ? Et à mes autres frères ?

Kaplan inspire. Il se rend compte à quel point il a été stupide de venir ici. Il n'a même pas songé à une excuse. Bien sûr, il ne peut pas dire à Basil que Winter est enfermée dans une des geôles du palais. À toutes les questions que le jeune homme lui a posées, Kaplan a répondu à côté de la plaque, esquivé ou carrément balancé un mensonge. Il faudra qu'il se mette d'accord avec Winter, sinon elle aura des surprises quand elle retrouvera Basil.

Il lui a juste dit qu'elle avait des ennuis, qu'il était désolé, que c'était sa faute, qu'ils aidaient quelqu'un et que ça s'est mal goupillé. Rien de tout ça n'est faux, enfin pas de son point de vue. Il aidait bien Aïgo à récupérer un objet, d'une certaine manière.

Il serre la sacoche de Winter contre lui, il l'a gardée et ne parvient pas à s'en débarrasser. Il sait qu'il faudrait la planquer en lieu sûr, mais il n'a pas de lieu sûr rien qu'à lui. Quand il a fui le palais, il a erré pendant des jours et des jours avant qu'Aïgo ne mette la main sur lui et lui confie le rôle de médecin de la guilde. Depuis, il vit, travaille et dort dans ce cabinet improvisé à côté de la Fosse. Il n'a aucun endroit pour planquer des objets. Est-ce que Sir Antonin en prendrait la garde le temps de leur mission ? Peut-il lui faire confiance ? Il ne peut pas non plus confier ça à Basil, il vit encore au marché, c'est le meilleur moyen de se faire voler. Un voleur volé. Elle serait bien bonne celle-là.

— Je dois y aller, décide Kaplan alors que Basil se met à le questionner sur le lieu où se trouve Winter, comment la contacter, si elle va bien.

Il laisse Basil devant la vitrine du magasin, sans plus d'explications. Il s'en veut d'avoir perdu du temps de préparation pour prévenir le frère de Winter. Il n'aurait jamais fait ça il y a quelques jours. Il serait

resté bien sagement dans son cabinet. Est-ce que c'est la faute de la jeune fille ou est-ce que c'est la faute de la mission qu'Aïgo lui a confiée ? Pourquoi est-ce qu'il a ressenti le besoin d'aller rassurer la famille de Winter, hein ? Il n'en a rien à faire des émotions d'habitude, il s'en passe, on s'en est toujours passé dans sa famille de toute façon. Il n'y a que la raison qui compte. La raison, et la force.

Il repart dans le quartier, s'oriente vers la guilde des marchands en faisant appel à sa mémoire. Il n'a pas beaucoup fréquenté les rues ces dernières années, mais il connaît le plan de la ville par cœur, et il a encore des souvenirs du temps où il pouvait traverser les rues librement, sans craindre qu'on lui mette la main dessus et qu'on le ramène jusqu'à ses parents.

Il se retrouve devant la guilde et effectivement, Sir Antonin l'attend. Il a la main sur son crâne chauve, comme s'il voulait se protéger du soleil. Ses yeux gris se posent sur Kaplan, un sourire éclaire son visage et il fait signe au voleur de se rapprocher. Le médecin hésite, il n'arrive pas à faire confiance à ce type, c'est plus fort que lui. Il a appris à écouter ses instincts toute sa vie et tout son être lui crie danger quand il est question de Sir Antonin.

— Tu n'es pas propre, indique le marchand. Tu n'es pas coiffé non plus.

— J'avais un message à donner, je n'ai pas eu le temps.

Et puis où se serait-il lavé et coiffé ? S'il remet les pieds à la guilde des voleurs maintenant, Aïgo lui mettra la main dessus. Or, Kaplan a prévu une issue de secours si jamais il ne parvient pas à ses fins avec Sir Antonin : il planquera l'artefact et réclamera à Aïgo une mission de sauvetage pour Winter. Il ne donnera l'objet que si le Joyau accepte. C'est du chantage, et son chef pourra tout à fait décider de lui couper la tête pour ça, mais il n'arrive pas à imaginer abandonner Winter.

Elle a trop fait pour lui, en trop peu de temps. Elle lui a donné sa confiance, elle lui a ouvert la porte de chez elle, elle a accepté sa mission suicide, elle a préféré se sacrifier plutôt que de le laisser être pris.

Il a l'impression qu'il n'aura pas assez d'une vie pour la rembourser.

— Il y a des douches à la guilde, décrète Sir Antonin. Tu les utiliseras et tu dompteras tes cheveux. On te fera essayer quelques tenues aussi. Si tu dois passer pour mon neveu, tu ne peux pas entrer dans le palais dans cet état.

Kaplan cligne des yeux.

— Dans la guilde ? indique-t-il.

Le marchand désigne le bâtiment splendide derrière lui.

— Ils vont me laisser entrer ? insiste Kaplan.

Il y est déjà allé, une fois, mais il ne se souvient pas bien car il était enfant. Son père devait rendre visite au chef de la guilde des

marchands, et il avait pris son fils avec lui. Il lui avait dit de garder le silence, de ne pas jouer les bêtes et de se montrer fier. Kaplan n'avait aucune idée de ce que ça voulait dire à l'époque, mais il avait hoché la tête et fait de son mieux.

— Quiconque m'accompagne a le droit d'entrer, répond Sir Antonin.

— Qui êtes-vous ?

— Eh bien pour les prochaines minutes, je serai Sir Antonin, si tu veux bien.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est sous ce nom qu'on me connaît ici.

— Non, ce n'est pas ma question. Pourquoi vous donnez-vous autant de mal pour récupérer Winter ? Je suis un risque pour vous. M'introduire dans la guilde des marchands n'est pas rien. Je pourrais...

— ... attraper un bibelot et le voler ? Quel est l'intérêt pour toi. Je le lis dans tes yeux : tu veux la récupérer autant que moi. Tu iras au bout de cette mission, je le sais. Et pourquoi est-ce que tu me trahirais ? Je sais qui tu es, Khan, ne l'oublie pas.

Kaplan déglutit.

Sir Antonin se dirige vers l'entrée de la guilde, il ne se retourne pas, il n'attend pas le voleur, comme s'il savait qu'il allait le suivre. Ce que Kaplan s'empresse de faire après deux secondes d'hésitation.

Ils passent l'accueil, signent un registre avec les noms Sir Antonin et Karl Spitzer. Kaplan ne sait pas pourquoi Sir Antonin a choisi ce nom, si c'est une bonne couverture, une personne de son entourage, ou bel et bien le nom de son neveu. Il déteste les plans qui ne sont pas préparés minutieusement et le minimum aurait été de l'informer du nom auquel il doit répondre.

D'un autre côté, qui l'interpellerait ? Personne n'a vu son visage dans ce bâtiment depuis des années. Qui reconnaîtrait le bambin qu'il était ? Et si ce Karl existe, il ne lui ressemble pas.

Ils dépassent le hall central de la guilde, une immense pièce où leurs pas résonnent. Ils croisent une dizaine de personnes, toutes occupées à leurs propres affaires. Des jeunes de son âge rient ensemble, des livres dans les bras. Ils doivent sortir de classe. Il y a des cours toute l'année à la guilde des marchands, du moins c'est que son père lui a appris. « La quête de savoir est éternelle et on ne devrait jamais prendre de repos quand on se lance sur cette voie. » Il ne sait plus si c'est sa mère qui a dit ça, ou son père. Probablement sa mère. Il la voit prononcer ces mots avec un ton froid et hautain. Oui, c'est elle, il en est presque certain maintenant, même si sa mémoire lui joue parfois des tours quand il est question de ses souvenirs d'enfance.

Il se demande si c'est le rôle de ses pensées de le protéger en

manipulant la vérité. Parfois, il a l'impression que les images ont changé, qu'elles sont plus douces, que les couleurs sont moins criardes et que le souvenir n'est plus aussi douloureux qu'il le croyait. À d'autres moments, il sait qu'il grossit le trait dans le seul but de renforcer sa haine et sa peur de sa mère. Non, ses pensées ne le protègent pas. Elles n'essaient que de l'amener à fortifier son humeur : tantôt il a envie de pardonner, tantôt il aimerait lui crever les deux yeux.

Ils empruntent le couloir de droite. La pierre du bâtiment est étincelante, comme si des domestiques la nettoyaient quotidiennement. Y a-t-il des gens dont c'est le métier ici, au sein de cette enceinte ? Frotteur de pierres... Oui, les marchands sont bien capables d'embaucher des gens pour ça.

Ils grimpent une première volée de marches, puis une deuxième et une troisième jusqu'à atteindre un étage où il y a beaucoup d'agitation. La respiration de Kaplan se fait sifflante, il n'apprécie pas les lieux bondés. Il a toujours peur de bousculer quelqu'un, que la personne se retourne, marmonne une excuse à la va-vite, que ses yeux s'arrêtent sur son visage, s'écarquillent et... qu'on réalise qui il est.

Il n'est jamais venu à cet étage il en est certain. Il se serait souvenu de toutes ces boutiques. Bon sang ! On se croirait dans une rue commerçante en plein centre-ville. Est-ce que la guilde des marchands est une ville dans la ville ? Il y a des enseignes de chapeaux, d'armes, de vêtements, de tabac, de fleurs...

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il en passant outre sa gêne.

Les gens déambulent comme si c'était la fête des lucioles et qu'ils voulaient tout acheter et tout consommer.

— Un lieu où les gens peuvent acheter ce qu'il y a de mieux dans la ville, dépenser tout leur argent et en même temps tester de nouveaux concepts de magasins, explique Sir Antonin. C'est un étage de tests.

— De tests ? Qu'est-ce que vous testez ?

— Tout, absolument tout : les produits, les enseignes, les noms, les aménagements de boutique, les couleurs, la manière dont le client est servi.

— Mais... mais pourquoi ?

— Pour apprendre à mieux vendre. Vendre c'est un peu...

Il cherche ses mots et entraîne Kaplan plus loin dans l'allée. C'est si étrange pour lui de trouver des boutiques en hauteur.

— ... comme convaincre quelqu'un qu'il s'apprête à faire le meilleur choix et qu'il doit faire son choix tout de suite. Il y a plein de paramètres qui entrent en ligne de compte. Tous ces paramètres sont étudiés ici. Tout ce qui peut influencer le résultat d'une vente fait l'objet de tests.

— C'est dingue !

C'est une expérience scientifique grandeur nature qui se déroule sous ses yeux. Des clients entrent à droite, puis à gauche, ressortent avec des paquets sous les bras. Kaplan se retient de coller son nez contre une vitrine pour observer un étalage de dagues.

— Il n'y a pas d'artisans ici, précise Sir Antonin. Les produits sont achetés en ville, certains sont acheminés par d'autres voies dirons-nous. Ils proviennent de pays étrangers et ne sont pas forcément autorisés à circuler dans le pays. Il y a des marchandises très rares qui atterrissent dans nos boutiques et partent en un claquement de doigts.

— Et qu'est-ce que vous testez dans ce cas-là ?

— La vitesse à laquelle un produit rare disparaît du marché, le nombre d'obstacles qu'un client est prêt à franchir s'il veut vraiment quelque chose, à quel point le prix peut être indécent et ne pas arrêter une vente pour autant.

— C'est... stupéfiant.

Il n'y a pas d'autres mots. Jusque-là, il n'imaginait pas que la guilde des marchands était comme les autres. Il sait que l'argent y circule à flots et qu'elle contrôle la majeure partie des commerces de la ville. Mais découvrir à quel point leur organisation est rodée, à quel point ils étudient le mécanisme d'achat, c'est tout simplement fou. Si les voleurs mettaient autant d'efforts dans leur art, ils contrôleraient chaque pièce d'or de la ville.

— Et comment est-ce que la guilde vit ?

Il était trop jeune quand il est venu ici pour en comprendre le fonctionnement.

— C'est-à-dire ? demande Sir Antonin.

— Qu'est-ce qui remplit les caisses de la guilde ? précise-t-il.

Chez les voleurs, il s'agit de la commission que chaque membre verse toutes les semaines. Impossible de passer à côté si on ne veut pas subir de punitions. Il n'a aucune idée de la teneur des punitions, la menace a suffi pour qu'il paie sa commission en temps et en heure à chaque fois. Et puis dans son cas précis, Aïgo détient un secret si important sur lui, qu'il n'a pas besoin de le menacer pour obtenir quoi que ce soit en échange. La preuve : Kaplan est allé jusqu'à braver les murs du palais et fouiller dans le bureau de son père pour satisfaire le Joyau.

— Chaque transaction est soumise à une commission, explique Sir Antonin. Quasiment personne ne peut vendre quelque chose dans cette ville sans que la guilde récupère son dû. Nous épluchons les comptes, nous garantissons à la couronne sa part, et en échange nous prenons la nôtre aussi.

— Absolument tout ? Même un achat de... trois tomates, disons ?

— Même un achat de trois tomates, confirme Sir Antonin.

— C'est dingue. Vous pourriez vous substituer à la couronne.

— C'est une information qu'il vaut mieux chuchoter.

Kaplan hoche la tête pour indiquer qu'il comprend. Ils passent devant quantités de boutiques au point que le voleur en a le tournis. Il n'a jamais vu autant de produits étalés dans un même couloir. Il n'ose imaginer les sommes astronomiques qui s'échangent tous les jours.

— Seuls les voleurs échappent à votre système, comprend-il.

— C'est exact.

Ils n'en ont pas parlé, néanmoins si Sir Antonin sait que Kaplan est le fils du général Darshian, il ne doute pas qu'il sache aussi qu'il est le médecin de la guilde des voleurs.

— Mais pas aussi longtemps que tu l'imagines. D'une certaine manière, l'argent revient toujours dans le système. Vous ne volez pas tout. Vous volez pour pouvoir vous nourrir, payer vos loyers. Ces transactions-là sont réelles et nous touchons une commission dessus. Notre guilde n'est pas lésée.

— Alors même les voleurs contribuent à remplir les caisses des marchands.

— D'une certaine manière oui, tout argent dépensé dans un cadre légal est encadré par nos services.

— Et que faites-vous au sein de cette organisation ? Et que faisons-nous ici ?

— Ah ! Nous y voilà !

Sir Antonin le pousse dans un magasin où un mannequin porte un magnifique costume trois-pièces en vitrine. Il reconnaît la qualité du tissu en un coup d'œil. C'est exactement ce que les nobles au château portaient. Sa garde-robe était remplie de ce type de vêtements à l'époque. Même lors de ses entraînements physiques, il avait l'apparence de quelqu'un de riche. Il ne s'en rendait pas compte, parce qu'il fréquentait encore plus riche que lui : Graham. C'est en quittant le palais qu'il a découvert à quel point il avait des œillères.

— Ronan, je te présente mon neveu, Karl. Karl, voici Ronan. Il est un excellent tailleur et il va s'occuper de te confectionner un costume pour ce soir.

Kaplan sait reconnaître quand il doit jouer la comédie. Il ne fait pas mine d'être surpris, il sourit poliment, même si les questions fusent dans sa tête. Bien sûr que Winter est importante pour Sir Antonin, il ne risquerait pas d'introduire Kaplan dans les murs du palais autrement, mais importante au point que le marchand s'apprête à déboursier une fortune pour lui payer un costume qu'il mettra une fois dans sa vie ? À quel point ce type est-il riche ?

Le dénommé Ronan renifle, Kaplan imagine qu'il ne sent pas la rose, il se cherche une excuse, mais Sir Antonin le devance :

— Il vient des champs, il faut l'excuser. Mon frère l'a envoyé pour qu'il apprenne la vie de leurs sujets. Il paraît que ça a été très éducatif.

Il est prêt pour faire son entrée à la cour à présent. C'est ma mission de le présenter ce soir.

Kaplan hoche la tête pour acquiescer aux mots de son prétendu oncle.

— Et c'est un honneur pour moi d'être introduit par vos soins, ajoute-t-il.

Il retrouve le ton qu'on lui a appris à prendre en présence d'autres nobles. L'intonation de sa voix, la manière dont il articule les mots, la vitesse à laquelle il parle et le port de tête qu'il utilise : tout crie noblesse en lui et Ronan s'en rend compte tout de suite. Il acquiesce, un sourire se dessine sur ses lèvres et il pousse Kaplan vers le fond de la pièce.

— Nous allons prendre vos mesures, choisir un costume qui vous siéra... avez-vous des couleurs de prédilection pour votre maison ?

— Nous irons avec les miennes, décrète Sir Antonin.

— Et pendant que je retoucherai les vêtements, vous pourrez aller vous nettoyer et passer au barbier.

Sa barbe ? Va-t-on vraiment lui faire couper sa barbe ? Elle est légère et elle cache ses traits. Elle lui permet de se fondre dans le décor, on reconnaît moins son père en lui ainsi.

Il ne roule pas des yeux affolés, il ne pince pas les lèvres en direction de Sir Antonin pour autant. Il garde un port fier et conserve son calme. Il a l'impression que les habitudes du palais ne l'ont jamais quitté, qu'elles reviennent si vite en lui qu'il ne s'en est pas séparé.

Sa mère trouverait sûrement quelque chose à redire.

— C'est une excellente idée, Ronan, je vous remercie pour cette suggestion.

Sir Antonin hoche la tête pour approuver son jeu d'acteur. Des mesures sont rapidement prises, on lui propose trois costumes, dans les tons bleu foncé à chaque fois, il imagine que c'est la couleur de la famille de son « oncle ». Il valide le second costume. Il est discret, mettra en valeur sa musculature et fera ressortir ses yeux. Bon sang, voilà que tous ses réflexes sont revenus.

— Excellent choix, approuve Sir Antonin.

Pendant que le tailleur s'affaire, ils quittent la boutique, Kaplan serre brièvement les poings et tente de se détendre.

— Je ne couperai pas ma barbe, annonce-t-il.

— Personne ne te reconnaîtra.

— Je ne couperai pas ma barbe, insiste-t-il.

— Très bien, nous la taillerons pour la rendre plus propre. Mais je ne peux pas me rendre dans le palais accompagné d'un voleur. Il s'agit d'enfiler le costume d'un autre.

— Il s'agit de me faire redevenir celui que je ne veux plus être, rétorque Kaplan.

Sir Antonin s'arrête et le prend par les épaules.

— Ai-je eu tort de t'emmener dans cette mission, jeune homme ? demande-t-il. J'ai cru que c'était aussi important pour toi que ça l'est pour moi de retrouver Winter. Si finalement ces efforts te paraissent trop pesants, il est encore temps de renoncer. Car une fois à l'intérieur du palais, il sera trop tard. Si tu trembles quand nous croiserons le général, notre couverture tombera en un rien de temps.

— J'espérais l'éviter, grogne Kaplan.

— C'est bien mon plan, mais même les meilleurs plans ne suivent pas toujours un chemin tout tracé.

— Il n'y a pas de raison qu'il soit là, à moins qu'il y ait une cérémonie, un événement en particulier...

— Il y a une veillée funéraire en l'honneur du roi, explique Sir Antonin. Il sera là. Il compte assoir son autorité et montrer que c'est lui qui dirige à présent.

— Fa... le prince héritier n'a pas repris la main ?

— Il n'a pas montré signe de vie, on raconte qu'il est mort également et que c'est le général qui a organisé les deux assassinats.

Son père est-il capable d'une telle chose ? Non. Mais sa mère, certainement. Quoi que Sir Antonin ait l'air de penser, le général appréciait Graham. Ce n'est pas pour rien qu'il a fait de son fils le garde du corps de l'héritier royal, c'est parce qu'il tenait plus à Graham qu'à la chair de sa chair. Il était prêt à sacrifier son unique fils pour le bien de la couronne, pour la vie de Graham, pour que vive la dynastie.

Et quand il y repense, Kaplan n'arrive même pas à lui en vouloir. Lui aussi était prêt à mourir pour Graham, il a bien failli y passer, à plusieurs reprises, pour mettre le futur roi en sécurité. Et voilà qu'aujourd'hui, il n'était pas là, et il a succombé. Il ne peut s'empêcher d'imaginer ce qu'il se serait passé s'il ne s'était pas enfui, s'il avait été là où il aurait dû se trouver il y a deux jours : aux côtés du roi.

— Il ne te reconnaîtra pas, insiste Sir Antonin en croyant que c'est ça qui a terni l'humeur de Kaplan.

— Je sais.

Le général ne l'a jamais assez regardé pour graver ses traits dans sa mémoire. Le marchand pousse la porte du barbier et Kaplan découvre un salon aménagé, où les hommes et les femmes se côtoient. Il est étonné de voir la mixité.

Et il est encore plus surpris quand ses yeux se posent sur sa sœur, Maëva.

Chapitre 7

Fall garde l'air digne quand Mia l'encourage à poursuivre son chemin jusqu'au bureau du général. Il a peur, il aimerait faire demi-tour, retourner à sa chambre, prendre Igor dans ses bras et pleurer la mort de son frère.

Mais Stym s'apprête à leur déclarer la guerre, ce qui signifie qu'ils ont maintenant deux frontières à défendre : la mer qui borde le palais au nord, qui doit être infestée de bateaux ennemis à l'heure actuelle, et la frontière du sud, où les escarmouches sont si nombreuses qu'on a cessé de les compter.

— Que ferait Winter ?

La question trotte dans sa tête. Mia a l'air de capter ce qu'il dit, elle fronce les sourcils, mais ne relève pas. Sait-elle qu'il fréquente une fille de la ville dans les jardins régulièrement ? Sûrement. Rien ne doit échapper aux yeux des assassins entraînés comme elle. Il n'en revient pas que la guilde ait été créée par l'un de ses ancêtres.

Ils marchent jusqu'au bureau du général Darshian, la douleur est partout dans le corps de Fall, il fait de son mieux pour inspirer et expirer, pour ignorer les lancements dans son flanc, la sueur dans son dos et la faiblesse générale qu'il ressent.

Il est roi.

Bon sang, il est roi.

Il vient d'obtenir tout ce qu'il n'a jamais voulu avoir : les responsabilités, le fardeau, les... assassins. Mais il y a quelque chose qui l'inspire à faire de son mieux tout de même : le peuple compte sur lui. Il aimerait partir en courant, rejoindre Winter dans les jardins et oublier à tout jamais sa vie au palais. Ils pourraient s'enfuir. Peut-être qu'elle l'aimerait même s'il n'était pas roi, non ? Ou est-ce le prestige de son titre qui l'a toujours attirée ? Est-elle seulement attirée ?

Les questions fusent dans son crâne. Winter et lui n'ont jamais vraiment eu cette discussion. Il lui a parlé de la liste qu'il devait établir pour Graham, la liste de ses futures prétendantes. Le visage de Blanche passe devant ses yeux. La fille du dirigeant de la guilde des marchands a laissé un souvenir marquant dans sa mémoire. Il a envie d'entendre sa voix, d'observer son visage, d'effleurer sa peau.

Il secoue la tête, un garde ouvre la porte devant lui et il pénètre dans le bureau du général Darshian. Ce dernier lève la tête de ses papiers. Il n'est pas seul, de nombreux généraux sont avec lui. Une table supplémentaire a été installée dans la pièce et dessus une carte a été étalée avec les petites figurines qui servent à matérialiser les

armées ennemies. Une quarantaine de bateaux sont alignés au nord du palais, tandis que des petits soldats sont au sud de la frontière.

Fall observe la carte pendant de longues secondes, au point que le général se racle la gorge pour rompre le silence. Le jeune homme ne sait pas ce qu'il voit dans cette représentation de leur situation : le résultat d'un échec global de sa famille, le résultat d'un destin inéluctable, ou un test pour savoir s'il est apte ou non à régner.

Il connaît déjà la réponse : il ne l'est pas. Il n'a pas suivi les enseignements que Graham a écoutés avec attention. À chaque fois qu'il a eu l'opportunité d'échapper à ses précepteurs, il l'a fait. Personne ne l'a préparé à prendre la couronne. Son père devait vivre plus longtemps, il n'était pas supposé mourir d'empoisonnement. Et son frère...

Il prend une courte inspiration, pense à la peine que doit ressentir Nataly, et se dit que pour honorer la mémoire de Graham, il doit faire de son mieux. Son frère n'aurait pas aimé qu'il s'enfuit, qu'il prenne la poudre d'escampette et laisse le royaume aux mains du général Darshian.

Mia pose sa main dans son dos avec délicatesse. C'est un geste doux, presque imperceptible, mais qui suffit à le ramener à la réalité.

— Où en sommes-nous, général ? demande Fall.

C'est un truc qu'il a appris de son frère. Parfois, Graham débarquait dans une pièce sans même savoir le sujet de la réunion et il posait cette simple question passe-partout, sur un ton autoritaire et intéressé, qui montrait qu'il était pleinement présent et prêt à faire bouger les choses.

Une odeur de tabac plane ici, signe du stress que ressentent les autres généraux. Ils sont huit, en plus de Darshian. La fenêtre a été ouverte pour laisser l'air entrer, et chasser la fumée des cigares.

On regarde Fall, sa démarche titubante, la manière dont Mia reste collée à lui comme une maman poule. Le roi se redresse, fait de son mieux pour paraître en forme et il tonne d'une voix plus dure :

— Où en sommes-nous ?

Il prend le temps de détacher chaque syllabe et de toiser du regard l'assemblée. Le général Darshian se lève et prend la parole.

— Permettez-moi de vous dire à quel point nous sommes soulagés de savoir que vous êtes mieux portant Votre Altesse, nos prières ont été entendues.

Fall se demande si le général Darshian prie, s'il a seulement une âme. Son crâne dégarni à l'avant brille, ses yeux sont vides et froids, il a rarement un mot gentil et il ne l'a jamais vu faire un compliment à l'un de ses généraux. Non, il n'a pas prié pour la santé de Fall, il a plutôt espéré qu'il ne se réveille pas, pour pouvoir continuer de tirer les rênes du royaume à sa façon.

Mais le temps des intrigues est terminé. Ils ont tous les deux un ennemi commun : Stym. Ni le général ni Fall ne veulent voir leur adversaire du nord fondre sur la ville.

— Je vous remercie général, d'avoir pris de votre précieux temps pour songer à ma santé. Je vais mieux. Je vais répète ma question une dernière fois : où en sommes-nous ?

— Les bateaux de Stym viennent de s'aligner à quelques nœuds de là, explique l'un des gradés près de la table où est posée la carte.

Fall aimerait s'approcher, mais il a peur de trébucher ou pire : de s'écrouler. Moins il fera de pas, moins il risquera de perdre la face. Il ne manquerait plus qu'il tombe au sol et qu'il prouve au général qu'il n'est pas apte à diriger le pays.

— Nous attendons un messenger à l'instant à l'autre, explique le général Darshian. Un canoë est en direction du palais. Nous imaginons qu'il contient une déclaration de guerre.

— Ce que Stym a à nous dire ne m'intéresse guère. Ce sera certainement un message pour dire qu'ils comptent camper là jusqu'à avoir obtenu gain de cause. Peut-être réclameront-ils toutes nos réserves de nourriture et d'or, ou bien la reddition pure et simple d'Isha. Nous ne sommes prêts à leur donner ni l'un ni l'autre. Non, je veux savoir où nous en sommes de l'enquête concernant la mort de mon frère, ainsi que la tentative d'assassinat contre moi.

Les doigts de Mia se crispent dans son dos.

— Est-ce une tentative de Stym ? ajoute Fall. Y a-t-il déjà un de leurs hommes dans nos rangs ?

Les généraux s'observent les uns les autres.

— Votre Grâce, ose dire l'un d'entre eux. S'il y a un suspect à avoir côté Stym, je crains qu'il soit déjà tout désigné.

Une boule se forme dans la gorge de Fall.

— Nataly n'est pas une suspecte, décrète-t-il. Elle aimait mon frère d'un amour profond et elle n'aurait jamais attenté à sa vie, ou à la mienne. Elle n'aurait même pas été reine si j'avais trépassé. Il n'était pas dans son intérêt que Graham meurt, il la protégeait au contraire. Réfléchissez avant de proférer des absurdités.

— Mes excuses, Votre Altesse.

L'homme penche la tête pour appuyer ses mots.

— Tenez-moi au courant quand le message de Stym aura franchi ces murs. Je veux également des résultats sous vingt-quatre heures concernant la mort de mon frère.

Fall fait demi-tour sans attendre de réponse, mais il se retourne avant de franchir les portes.

— Le couronnement, lance-t-il.

— Oui, Votre Grâce ? répond Darshian.

— Il doit avoir lieu avant la fête des lucioles.

— Nous maintenons la fête des lucioles, Votre Altesse ?

— Des jours sombres sont à l'horizon, général. Je n'enlèverai pas au peuple sa dernière source de joie.

Il repart dans le couloir, Mia trotte à côté de lui. Elle ne cesse de jeter des coups d'œil à son visage.

— Je ne vais pas m'évanouir, Mia, grogne Fall.

— Je suis inquiète de vos décisions, répond-elle.

— Mes décisions ?

— Le couronnement, la fête des lucioles, ce sont autant de choses qui peuvent précipiter votre chute.

— Je veux voir mon frère.

— Votre Grâce...

— Mia, je veux voir le corps de mon frère. Je reconnais que visiter mon père après sa mort n'était pas... je n'ai pas ressenti quoi que ce soit. Mais j'aimais Graham. Je veux le voir et lui faire mes adieux.

Ils repassent devant ses appartements, Dan est en poste juste devant. Il devait être parti quand ils sont sortis.

— Et ensuite, j'irai voir Winter, ajoute Fall en observant Igor se faufiler dans l'ouverture de la porte quand il pousse la poignée.

— Winter ? demande Dan.

Le roi hoche la tête.

— Winra, précise-t-il comme c'est sous ce nom que Dan l'a rencontrée.

— Oh. Voulez-vous que je demande aux serviteurs s'ils l'ont vue prendre du service ?

Mia pince ses lèvres en les écoutant.

— Quoi ? demande Fall.

— Je sais où elle est. Elle ne se trouve pas dans les jardins, Votre Altesse.

— Vraiment ? s'étonne Fall.

— Elle ne viendra pas, ajoute-t-elle.

— Pourquoi ? Igor est là, il est notre... animal de compagnie.

— Elle ne peut pas venir. Elle a été enfermée dans les geôles.

— Dans les geôles ? s'étrangle Fall.

Il tend la main pour saisir Igor qui hoche la tête en poussant des paillements. Est-ce ça que le caméléon essayait de lui dire ? Que Winter est prisonnière de son propre palais ? Il n'en revient pas.

— Et que fait-elle dans les geôles ?

— Elle a été arrêtée le soir de votre tentative d'assassinat, en train de voler dans le bureau du général Darshian. L'accusation est très grave, Votre Grâce. Vous ne pouvez pas la libérer. Le général indique que des objets précieux ont disparu, il compte l'interroger.

— Winter n'est pas une vo...

Il s'arrête au milieu de sa phrase. C'est bien ce qu'elle est, non ?

Elle ne lui a jamais dit, elle n'a jamais utilisé le terme, mais toutes ces missions farfelues dont elle lui parle, toutes ces aventures qu'elle mène... S'il démêle le vrai du faux, il doit reconnaître qu'une grande partie de tout ça n'est qu'un tissu de mensonges. Mais l'autre partie n'est-elle pas révélatrice de son quotidien ? Il se demandait il y a quelques minutes encore si elle n'était pas son amie pour son titre.

— Winter n'aurait jamais fait ça.

Ses mots sonnent creux tout à coup, il n'est plus si sûr. S'est-elle rapprochée de lui dans l'unique but de s'introduire à son aise dans le palais pour aller voler des objets précieux ? Pourquoi ne lui a-t-elle pas demandé ? Il lui aurait donné tout l'or du monde.

— Elle a été prise la main dans le sac, mais les objets sont introuvables. Le général a demandé à ce qu'on la laisse seule, il compte l'interroger dans quelques jours, quand la solitude aura vaincu sa raison. Il ne lui a été fait aucun mal, Votre Grâce, je vous le jure. Vous avez des points plus pressants à gérer. Le général ne verra pas d'un bon œil que vous vous mêliez de ça. Et je vous connais, mon roi, vous allez vouloir ouvrir sa cellule et la libérer. D'après vous, quel message est-ce que ça enverra à vos généraux ? Qu'ils peuvent être volés impunément ?

— Je...

Il hésite. Winter ne mérite pas d'être dans les geôles. Il n'y a mis les pieds qu'une fois, pour aller observer Khan, le fils du général Darshian. Graham n'avait pas le droit d'y aller et l'avait supplié d'aller vérifier si son ami allait bien. Sous prétexte d'explorer le palais, Fall avait fini par atterrir dans cet endroit lumineux et pourtant lugubre, là où les falaises bordaient les cellules et où les prisonniers hurlaient parfois à la mort pour qu'on vienne les achever. L'idée de sauter et de ne pas mourir sur le coup les terrorisait. Et s'ils erraient dans les flots, incapables de s'en sortir, pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que les poissons dévorent leurs corps ?

— Elle a choisi son destin, indique Mia.

— Tu savais, l'accuse Fall. Tu savais qu'elle y était.

Il n'est plus dupe : il n'y a presque rien qui peut se passer dans ce palais sans que Mia soit au courant. À part l'assassinat d'un roi apparemment.

— J'ai su de qui il s'agissait quand je l'ai vue, dans le bureau, quelques instants après la femme du général qui venait de la prendre la main dans le sac. Fall, même si j'avais voulu, il n'y a rien que j'aurais pu faire. Elle a volé l'un des membres les plus importants de ce palais. La libérer serait... vous n'êtes pas prêt à faire face à ces conséquences. Vous venez de devenir roi et vous défiez déjà l'autorité de celui à qui appartient la loyauté des armées. Vous ne pouvez pas le provoquer plus que ça, s'il le décide, il peut vous renverser, Votre

Grâce, il en a les moyens.

Elle jette un œil à Dan, qui ne pipe pas un mot. Ils sont encore dans le couloir, mais il n'y a pas grand monde et personne ne les a entendus.

— Bien sûr, Dan, je comprends que ta loyauté aille au général, ajoute Mia. Je veux juste indiquer à notre roi que parfois, il faut jouer avec les cartes qu'on nous donne.

— Tu veux que je laisse croupir ma meilleure amie dans une geôle.

— Il va l'interroger, il ne la laissera pas mourir. Il veut récupérer ses objets. Il n'a même pas voulu me dire ce qui a été volé, c'est donc que c'est... très précieux, j'imagine. Il a besoin d'elle en vie.

— Elle n'a pas été torturée ? demande Fall.

Igor piaille sur son épaule et se met à crier dans son oreille. Le roi attrape le caméléon et le replace dans ses mains. Il n'a pas envie de laisser Winter croupir dans les geôles, au bord des falaises. Mais il n'est plus vraiment maître de son destin, à présent, n'est-ce pas ?

Il est roi.

— Non, répond Mia. Le général a demandé à ce que personne ne la voie, ou ne soit à son étage, il veut qu'elle reste seule.

Il ne sait pas en quoi c'est difficile, d'être seul, lui qui ne l'a jamais été de sa vie et qui aspire parfois à respirer sans qu'il y ait quelqu'un d'autre dans la pièce, ou devant sa porte, qui espionne ses moindres faits et gestes, qui essaie d'anticiper tous ses désirs et besoins.

Il s'est toujours senti prisonnier dans les murs du palais. Voilà que maintenant il est enchaîné à la fonction la plus importante du royaume. Le poids devient plus lourd sur ses épaules tandis qu'il échange un regard triste avec Igor.

— Laissez-moi, réclame-t-il à Mia et Dan en leur claquant la porte au nez.

La femme tambourine aussitôt et lui crie qu'elle ne peut pas le laisser seul, mais c'est trop tard il a tourné la clef dans la serrure. Il marche jusqu'au lit, s'assoit en grimaçant et observe le caméléon campé sur sa paume de main.

— Je suis désolé, mon ami, murmure-t-il. Elle a raison. Je ne peux pas aller contre la volonté du général si Winter l'a volé. Et si elle a été prise la main dans le sac... je ne vois pas le général avoir monté un coup, attiré ma meilleure amie jusqu'ici, tout ça pour la prendre sur le fait. Il a été obligé de parler d'objets qui ont l'air précieux pour lui et dont il ne veut pas révéler la nature. Non, il n'aurait jamais organisé ça par lui-même, c'est un aveu de faiblesse. Winter... est-ce qu'elle l'a vraiment fait, Igor ? Est-ce qu'elle a volé le général ?

Le caméléon pince les lèvres, ses yeux tremblent et sa couleur verte se transforme en un marron aux taches rouges. Il finit par baisser ses grandes paupières et soupirer.

— Elle l’a fait alors, hein ? insiste Fall.

Igor hoche la tête sans oser le regarder. Le monde du nouveau roi s’écroule un peu plus. S’il n’avait pas mal au flanc, il s’allongerait, mais il sait qu’il n’arrivera pas à se redresser tout seul ensuite.

— Tu comprends pourquoi je ne peux pas y aller, Igor ?

Le caméléon fait non de la tête. Il se remet à pousser des petits cris aigus, mais ils sont plus lents et presque fatalistes.

— Je ne peux pas défendre une voleuse, pas maintenant que je suis roi.

C’est comme s’il avait encore moins de pouvoir aujourd’hui qu’il y a quelques jours. Il aurait sûrement pu faire quelque chose il y a quelques jours. Il aurait pleuré, il aurait supplié, il aurait pris la décision par lui-même sans en informer Graham et l’aurait mis devant le fait accompli. Son frère l’aurait blâmé, mais le général n’aurait rien pu dire et ça n’aurait pas terni les rapports entre Graham et Darshian. Oui, ça aurait été plus simple à ce moment-là.

Mais ce temps était révolu.

— Elle doit subir les conséquences de ce qu’elle a fait, ajoute Fall. Je suivrai l’affaire de près, je te le promets, mais je ne peux pas... je ne peux pas effacer son crime. Peut-être que si elle rend les objets au général, ou lui indique où les trouver, je pourrai intercéder en sa faveur. Mais en attendant, je suis pieds et poings liés, Igor. Mia a raison : j’ai des points plus pressants qui m’attendent, je ne peux pas...

Combien de fois, depuis son réveil, s’est-il déjà dit qu’il ne peut pas faire quelque chose ?

— Je ne peux pas tout abandonner pour elle, souffle-t-il. La guerre est à nos portes, Igor. Si je ne parviens pas à empêcher le pire de se produire, la libérer ne servira à rien, nous serons tous massacrés.

Il entend qu’on triture la serrure de sa porte.

— Tu devrais y aller, ajoute-t-il. Je ne sais pas si Mia m’autorisera à te garder et je n’ai pas envie qu’il t’arrive malheur. Va, mon petit Igor, retrouve-la. Dis-lui que...

Il ne sait pas ce qu’il voudrait lui dire. Il ne sait même pas si ce qu’ils ont vécu est réel, ou le fruit des manigances de Winter. Est-ce qu’il y a quoi que ce soit dans sa vie qui soit vrai, au fond ?

Il y a bien une chose. Une personne qui ne lui a encore jamais menti, qui sait qui il est, qui n’a pas peur de son rang.

Mia ouvre la poignée, une dague en main et se précipite dans la chambre comme si un ennemi s’y trouvait.

— Tout va bien, la rassure Fall tandis qu’Igor file le long des rideaux et se fraie un chemin vers la sortie.

L’animal s’engouffre par la fenêtre légèrement entrouverte et disparaît sans même adresser un dernier regard au roi.

— Je veux voir Blanche, ajoute Fall.

Mia souffle, Dan est juste derrière elle. Tout à coup, le soldat tire son épée et la lève au-dessus de la silhouette de la jeune femme.

Chapitre 8

Kaplan n'a pas vu Maëva depuis huit ans. Ils n'ont jamais été proches. Il y avait des jours, après sa fuite, où il regrettait de ne pas avoir échangé plus avec elle, d'avoir essayé d'apprendre ce qu'elle aimait dans la vie. Il y avait aussi des jours où il avait l'impression de l'avoir abandonnée. Subissait-elle un sort similaire au sien ? Il n'en savait rien, et quelque part, il était heureux de ne pas le savoir. Ça ne l'empêchait pas de culpabiliser, mais au moins son imagination ne s'en mêlait pas.

— Je n'avais pas prévu ça, indique Sir Antonin. Mais elle n'a aucune raison de te reconnaître.

— Je l'ai reconnue, fait-il entre ses dents.

Elle a changé. Elle a le teint pâle, les cheveux blonds, elle est le portrait craché de leur mère.

Une partie de lui a envie de lui parler, une autre de rester à côté et de simplement l'écouter, comme pour rattraper le temps perdu, comprendre où elle en est, si leur mère la traite bien, ou si elle en a fait le parfait petit soldat qui pourra accomplir les missions qu'elle lui confie.

Il ne pensait pas qu'il resterait paralysé, sur le pas de la porte, à l'observer comme si elle était une pierre précieuse extraordinaire.

— Avance, quelqu'un va finir par se poser des questions.

Sir Antonin le pousse, il reprend ses esprits et affiche un sourire poli. On l'installe sur une chaise, il tend l'oreille et essaie d'écouter la conversation de Maëva.

— Votre mère a-t-elle décidé de ce qu'elle porterait ce soir au bal ? demande une noble à sa droite.

— Bien sûr, la tenue a été mise de côté depuis une semaine, assure Maëva. Ma mère ne laisse jamais ce genre de détails au hasard, se décider à la dernière minute est le meilleur moyen de ne pas être correctement préparée.

Sa voix n'a pas le même ton sec que celui de leur mère, mais il y retrouve les mêmes mots. Il se sent peiné. Il a l'impression que c'est sa faute si elle est devenue ainsi, à l'image de celle qui dirige leur famille.

— Mon neveu, Karl, a besoin de se laver je pense avant qu'on s'occupe de lui.

C'est Sir Antonin qui s'adresse à un employé de la boutique. On presse son bras, il se lève, suit le mouvement et on l'entraîne vers l'arrière. Il passe devant Maëva, fait de son mieux pour ne pas braquer

son regard sur elle, mais il ne peut pas s'en empêcher. Elle accroche ses yeux, elle aussi, il ne lit aucune stupeur sur son visage. Il n'est qu'un étranger, que pourrait-il être de plus ? Il disparaît dans l'arrière-boutique, on lui verse un bain chaud, Sir Antonin le rejoint, réclame qu'on les laisse seuls et une minute plus tard, alors que la dernière cruche remplit la baignoire, ses ordres sont exécutés.

— Lave-toi, ordonne le marchand.

Il reste près de la porte, il ne détourne pas le regard quand Kaplan se déshabille, mais le jeune homme est tellement perdu dans ses pensées qu'il n'en a rien à faire. Il n'avait déjà aucune intimité au palais, il en avait un peu plus dans la Fosse d'ailleurs. Mais sa paranoïa lui a toujours donné l'impression qu'on le surveillait, où qu'il aille.

— Tu ne peux pas avoir ce genre d'attitude, ni maintenant, ni ce soir, indique Sir Antonin.

— Je sais, répond Kaplan en plongeant dans l'eau chaude.

Il n'a pas connu la sensation d'un bain depuis des années, mais il n'est pas en état de savourer ce privilège. Il plonge la tête sous l'eau, la ressort et reste dans un état contemplatif, les bras accrochés à la baignoire, à se demander comment il a fait pour se retrouver dans une telle situation. Sa propre sœur ne le reconnaît pas.

— Est-ce que je suis en train de fournir des efforts pour rien ? demande Sir Antonin.

Kaplan ne sait pas quoi répondre. S'il est dans cet état en croisant sa sœur... quand il repense à la panique qu'il a ressentie en entendant la voix de sa mère, il se dit que non, il ne sera pas capable de faire face s'il la voit.

— Je ne pourrai pas les affronter, déclare-t-il.

— Ton plan est de te cacher d'eux à tout jamais ?

— Tu ne sais pas ce que j'ai vécu.

La colère le rend amer, il n'a plus envie de marquer le respect envers ce marchand qui pourrait anéantir sa vie en le dénonçant. Il n'aime pas savoir que les autres le font chanter. Et n'est-ce pas ce qu'il est en train de faire, même s'ils poursuivent un but commun ? Il a beau lui avoir dit qu'il ne lui veut pas de mal, il est quand même en train de le forcer à se retrouver dans la même pièce que sa famille, il veut que Kaplan prenne tous les risques pour aller sauver Winter.

— Non, je ne sais pas. Mais je peux le deviner aux traces de cicatrices dans ton dos.

Il n'y a même pas pensé. Il ne s'est pas retrouvé nu devant quelqu'un depuis des années et au palais, les serviteurs ne posaient aucune question, les soldats non plus. Tout le monde pensait que le général Darshian était à l'origine de ces blessures. Oh, certaines, oui. Mais pour la plupart, il fallait compter sur sa mère. Une fois, elle a

même donné le fouet à Maëva, pour qu'elle le prenne en main et découvre comment l'utiliser. Sa poigne n'était pas ferme, mais les coups ont plu sans relâche sur son dos pendant de longues minutes. Il s'efforçait de sourire, pour ne pas montrer à sa petite sœur à quel point il avait mal. C'était du temps où il voulait encore la protéger des maux de ce monde.

Puis il l'a lâchement abandonnée. Il a choisi de sauver sa vie, de cesser de protéger celle de Graham et de laisser sa sœur aux mains du démon qui leur sert de mère.

— Je ne peux pas retourner là-bas. Je pensais que je le pouvais, je pensais que je n'abandonnerais pas Winter, mais au final je ne suis qu'un lâche. Elle n'a pas hésité à se sacrifier pour moi, et qu'est-ce que je fais en retour ? J'erre devant le palais pour me donner bonne conscience, pour me convaincre que je suis en train de chercher une solution pour la sortir de là.

— Tu as accepté de travailler avec moi.

— Parce que j'ai eu l'impression qu'on me mettait un couteau sous la gorge, rétorque Kaplan.

— Je ne crois pas. Je crois que c'est parce que tu sais, comme moi, que Winter est spéciale.

— Elle l'est sûrement, souffle le voleur. Mais je ne le suis pas assez. Le problème, c'est moi. C'est ma lâcheté. Je ne fais que fuir, me terrorer, fuir encore et me terrorer plus profondément. C'est la peur qui me pousse à prendre des décisions, et rien d'autre.

Il réalise que chaque mot qu'il prononce est vrai, il a l'impression de se libérer d'un poids en le disant à voix haute, et en même temps, il réalise qu'il n'aime pas la personne qu'il est aujourd'hui.

— À quoi est-ce que ça servait de fuir le palais si c'était pour aller me jeter dans une autre prison ?

— Nous ne sommes jamais prisonniers, rétorque Sir Antonin avec calme. Nous le sommes uniquement si nous le décidons. Notre esprit est toujours libre de nous emmener ailleurs et de nous aider à trouver des solutions.

— Tu vas me sortir une morale à deux balkars ? Ou me réciter des préceptes du dieu unique ?

Il tourne la tête vers le marchand, qui lui sourit sans s'agacer. Il attrape une chaise disposée dans un coin de la pièce et demande l'autorisation de s'approcher. Kaplan hoche la tête, Sir Antonin dépose le siège près de la baignoire, de manière à pouvoir observer le visage de son interlocuteur, et s'assoit. Il joint ses mains sur ses cuisses, puis prend une lente inspiration.

— Quels sont tes choix, Khan ? demande-t-il.

Il n'aime pas ce prénom, il ne l'a jamais aimé. C'est sa mère qui l'a choisi. C'était le prénom d'un grand monarque, lui a-t-elle dit. Quand

Kaplan a découvert ce que ce monarque avait fait à son peuple, il a manqué vomir sur le livre d'histoire qu'il contemplait.

— Partir, j'imagine.

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas parti quand tu t'es enfui du palais ?

— Parce que...

Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— ... une partie de moi pensait qu'en restant en ville, je continuais d'assumer mon rôle. Que ma simple présence permettait à Graham d'être protégé.

— Le roi est mort, indique Sir Antonin.

— Encore un échec de ma part.

— Je crois que tu n'avais aucune bonne raison de rester à Isha, Khan, à part la vengeance, à part le sentiment de familiarité que tu ressentais envers la ville.

— Toutes les portes étaient gardées, ajoute Kaplan comme il revit ce jour où il a réussi à franchir la grille. Je ne pouvais pas quitter la ville, ils m'auraient reconnu.

— Quelqu'un d'aussi intelligent que toi aurait trouvé un moyen.

— Alors j'ai choisi de rester, c'est ça ce que je dois comprendre ?

— Je crois que notre vie n'est qu'une succession de choix, conscients ou inconscients. Aujourd'hui, tu as le choix d'affronter tes peurs.

— Pourquoi est-ce que je le ferais si je peux faire autrement ?

— Parce que si tu ne le fais pas, tu ne la sauveras pas.

— Vous le ferez.

— Oui, je trouverai une solution, parce que j'ai choisi de la sauver. Tu es ma meilleure solution à l'heure actuelle néanmoins. Si tu disparaissais, je la condamne probablement à rester encore plus longtemps dans cette geôle.

— Vous auriez dû trouver quelqu'un d'autre pour vous aider. Je peux encore vous trouver un remplaçant.

Il ne sait pas qui voudra bien l'aider à la guilde, mais il n'y a pas si longtemps il était prêt à tout mettre sens dessus dessous pour convaincre Aïgo de lancer une mission de sauvetage. Il jette un œil à la sacoche de Winter qu'il a laissée sous ses vêtements avant de se jeter dans le bain. Ce qu'elle contient pourrait très bien décider Aïgo à lancer une mission.

— Khan... je ne vais pas te forcer, parce que je ne veux pas que tu commettes un impair ce soir, qui me forcera à briser ma couverture. J'apprécierais de rester un invité bienvenu dans ce palais à l'avenir. Mais réfléchis bien à l'homme que tu veux être, car il est encore temps de changer. Tu as le pouvoir de devenir qui tu veux. Ce pouvoir est entre tes mains. Tout ce que tu as à faire, c'est le décider. Choisis ton

destin, mon garçon. Ne laisse pas le destin choisir pour toi.

Il se lève, laisse la chaise à sa place et quitte la pièce tandis que Kaplan s'absorbe dans ses pensées. A-t-il vraiment le pouvoir de changer son destin ? De choisir ce qu'il veut pour sa vie ? Non, Sir Antonin a tort. Sa vie a toujours été dans les mains des autres : dans les mains de sa mère, de son père, de la couronne et d'Aïgo. Il n'a jamais été vraiment libre.

Ou peut-être qu'il n'a jamais voulu l'être parce qu'il avait trop peur ?

Il tourne les informations dans sa tête, cherchant la meilleure décision possible. Quelle est sa priorité aujourd'hui ? Continuer de survivre dans la Fosse, comme un animal qui ne voit jamais la lumière du jour, comme un prisonnier volontaire, qui apprécie les barreaux de sa cellule et a peur de les quitter ? Ou bien... ou bien vivre au grand jour, aider les personnes qui comptent pour lui et tenter de donner du sens à sa vie ?

Le sens de la vie : voilà ce qu'il lui manque. Il n'a jamais été religieux, il ne croit pas au dieu solaire et à toutes ces histoires. Son père lui a toujours dit de ne croire qu'en sa raison et sa mère... Ah, sa mère répétait sans cesse « Il n'y a que moi que tu dois écouter, et personne d'autre. Je suis celle qui guide tes pas. » Il l'a quittée, alors comment pourrait-elle guider ses pas aujourd'hui ? Est-ce pour ça qu'il est perdu ?

— Winter, murmure-t-il. Comment est-ce que tu fais pour décider de ton destin à chaque nouveau pas ? Comment prends-tu tes décisions sans les tourner cent fois dans ta tête ? Qu'est-ce qui te donne cette impulsion qui te pousse à choisir un camp à chaque fois ?

Il soupire. Il n'a pas la même force de caractère que la jeune femme, mais il a envie de la suivre, elle l'inspire. Elle paraît si libre malgré sa condition de voleuse, malgré le taudis dans lequel elle vivait, malgré les mensonges qui entourent toute sa vie. C'est bien pour ça qu'il a quitté le palais, non ? Pour respirer cette liberté qui est si naturelle chez Winter.

Il attrape le savon et le passe sur son corps, il frotte vigoureusement pour enlever toutes traces de savon. Il a choisi de devenir Kaplan pour être libre. Et Kaplan peut aller et venir à sa guise au palais sans être inquiété. Kaplan n'est pas un Darshian. Pour lui, le général, sa femme et sa fille, ne sont que des personnalités importantes auxquelles il accorde du respect, mais ce ne sont pas des menaces. Il va y aller la tête haute, il va sourire comme le neveu de Sir Antonin le ferait et il va récupérer Winter.

Parce que c'est ça, la véritable liberté, non ? Il se lève du bain, attrape la serviette pendue à un séchoir en bois et se frotte vigoureusement le corps pour se sécher. Ses vêtements sont trop sales

pour qu'ils les remettent, alors il attrape la tunique qu'on a laissée à son intention, l'enfile et récupère la sacoche de Winter. Quand il quitte la pièce pour revenir dans le salon, il a la tête haute et il sent qu'il n'est plus le même homme. Maëva plisse les yeux sur son passage, il lui sourit, avec l'assurance de celui qui séduit. Il ne veut pas l'induire en erreur, elle est sa sœur et il ne compte pas flirter avec elle, mais tout mâle en sa présence ferait le fier pour l'impressionner, alors la moindre des choses consiste à sourire avec confiance.

— Prêt ? demande Sir Antonin.

Il ne pose pas la question au sujet de la barbe, ou de la coupe de cheveux qu'on va lui faire. Il lui demande s'il accepte pleinement la mission.

— Prêt, répond Kaplan.

Chapitre 9

Mia a passé des années à s'entraîner à la guilde des assassins. On ne devient pas assassin par hasard. Comme Sénart, le maître de la guilde, aime à le répéter : on naît avec un don, et tout, dans notre entourage, devient une cible. Ce n'est pas une question d'armes, l'arme est un moyen, mais la cible est une finalité. N'importe quel objet peut servir d'arme à un assassin doué, il n'en a même pas besoin. Le meilleur crime est celui commis sans arme, par ailleurs, si doux, si discret, que personne ne se dit qu'il s'agit d'un assassinat. Le meurtre du roi aurait pu faire partie de cette liste, si Mia n'avait pas trouvé tout ça drôlement suspect.

Elle voit l'ombre de l'épée, ne perçoit qu'après le cri de Fall, elle roule sur le côté pour esquiver, la lame produit un tintement en rencontrant le marbre du sol, les bras de Dan tremblent et Mia est déjà debout au moment où il la cherche du regard pour savoir où elle se trouve.

— Dan ! tonne-t-elle.

Elle lui avait donné sa confiance, pourquoi veut-il tout à coup l'éliminer ? Rien ne fait sens dans cette attitude. Dan a toujours été son loyal serviteur, même s'il ne fait pas partie de la guilde. Il répond aux ordres, il est incapable de trahir la hiérarchie, alors pourquoi s'en prend-il à elle ?

— Dan ! crie Fall. Que fais-tu ? C'est Mia ! Qu'est-ce qui te prend ?

Le soldat lève à nouveau son épée, et d'une manière absolument pas experte. Il serre les dents, fait la grimace et tout en lui indique un effort quasi insurmontable.

— Magie, murmure la conseillère du roi.

Fall perçoit son chuchotement, il ouvre la bouche, veut poser une question, mais Dan abat sa lame, il recule, observe le plafond, sûrement pour vérifier que son caméléon a filé, et crie pour appeler des renforts.

— Non ! répond Mia. Pas de renforts.

C'est trop tard, son hurlement a dû alerter tout le couloir. Mia est capable de se défendre contre un adversaire, elle n'a besoin d'aucune aide.

— Qu'est-ce que je peux faire ? crie le roi.

Elle ne répond pas. Dan a encore raté son coup, la femme claque la langue contre son palais, c'est un rituel qu'elle a avant de se lancer en plein combat. Elle fait craquer les jointures de ses phalanges au moment où le soldat avance la pointe de son épée vers l'estomac de la

conseillère.

Elle esquive sur le côté d'un simple pas, s'avance dans l'ouverture, lève le pied et balance un coup au menton de Dan qui grommelle sans crier pour autant. Il tient toujours son épée, alors Mia abat son avant-bras sur le poignet du jeune homme, il grogne, elle lève le poing vers son visage et cette fois, sous le choc, il ouvre les doigts et lâche son arme. Elle tinte sur le sol au moment où quatre soldats font irruption dans la pièce. Mia se déplace pour se placer devant son roi et empêcher quiconque de s'approcher de lui.

— Maîtrisez-le ! réclame Fall.

Il a les poings serrés, sa blessure au flanc a l'air de saigner de nouveau car elle aperçoit une tache sur sa tunique. Il n'aurait pas dû marcher autant et s'agiter de la sorte. Sa mission consiste à protéger le royaume, le royaume tient encore debout grâce à la couronne, la couronne est sur la tête de Fall : elle ne peut pas perdre la dernière personne qu'elle doit protéger. On veut s'approcher d'elle, vérifier que le roi va bien, elle refuse et agit comme une louve aux abois. Pas question que quelqu'un d'autre décide de prendre en charge la sécurité de son roi. C'est sa responsabilité, son fardeau, tant que Sénart ne décide pas de la remplacer. Et s'il le décide, elle comprendra pourquoi. Elle a failli à sa mission.

— Ne lui faites pas de mal, réclame Mia.

— Mais il a attenté à ta vie ! s'exclame Fall.

Elle échange un regard avec le roi. Elle ne compte pas prononcer à nouveau ce mot, quasi interdit dans le pays, devant d'autres témoins que lui. Alors elle l'articule en silence, en tournant la tête pour que personne d'autre ne voie :

— Ma-gie.

Elle ne prononce pas une seule syllabe, mais Fall comprend, hoche la tête et appuie les ordres de la jeune femme :

— Ne lui faites pas de mal, confirme-t-il. Il a pris un coup de chaud. Les températures ne cessent d'augmenter à l'approche de la fête des lucioles. La chaleur lui aura monté à la tête et il n'a pas pris de repos depuis une éternité.

— Enfermez-le dans une cellule à l'ombre, ajoute Mia. Donnez-lui de l'eau et de la nourriture, le temps qu'il reprenne ses esprits.

— Dans les geôles, Votre Grâce ? demande un soldat qui a les mains libres.

Fall déglutit, Mia imagine qu'il pense à son amie, à cette Winter dont il s'est acoquiné.

— Pas celles de la falaise, répond le roi. Des geôles simples, d'accord ? Je ne veux pas qu'il se jette dans le vide à cause de la... folie momentanée qui a pris le contrôle de son corps.

— Mettez-le à l'isolement, ajoute Mia.

Il faut deux soldats pour maîtriser Dan, qui se débat. Un troisième attrape son épée au sol, le quatrième ferme la porte quand la vague d'uniformes bleus disparaît.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? explose Fall.

Mia ne répond pas, les murs ont des oreilles selon elles, même les murs en pierre de soixante centimètres d'épaisseur. Si la magie est à l'œuvre, elle doit se méfier encore plus que ce qu'elle pensait. Est-ce que le meurtre du père de Fall était magique, lui aussi ? Non, le poison utilisé semble bien réel, il n'y a pas de raison d'utiliser la magie. Mais est-ce que le commanditaire faisait partie de... elle n'arrive même pas à afficher le terme dans son esprit, tant il est tabou.

— Mia ! J'exige des réponses !

Elle pousse gentiment le roi vers le lit, lui fait signe de retirer sa tunique en désignant la blessure du doigt. Il obtempère, elle l'aide à passer le vêtement par-dessus ses épaules, attrape des bandages. Il y a toute une panoplie d'outils médicaux sur un plateau sur la commode à droite du lit. Elle retire le pansement, Fall grimace, elle renifle la blessure et soupire de soulagement en voyant que ce n'est qu'un point de suture qui a sauté.

— Il était trop tôt pour faire autant d'efforts, déclare-t-elle.

— Parce que j'aurais dû laisser le général Darshian prendre le pouvoir, peut-être ? Si je ne m'étais pas pointé à son bureau, vivant, il se serait sûrement couronné lui-même.

Mia sourit. Elle a toujours pris Fall pour un rêveur, un artiste qui était né au mauvais endroit au mauvais moment. Peut-être aurait-il dû être peintre, ou poète, arpenter les rues des beaux quartiers en bénéficiant de l'aide des nobles. Le mécénat l'aurait fait vivre, il aurait été la star des soirées. Mais Fall est né au sein de la famille royale alors qu'il ne dispose pas d'une once d'envie de gouverner.

Pas comme le général. Ou sa femme.

— Je ne pense pas qu'il serait allé jusqu'à se couronner, s'amuse Mia. Mais il aurait assis un peu plus son autorité, qu'il a déjà commencé à étendre depuis la mort de votre père, et il aurait sûrement acquis encore plus de crédibilité et de loyauté auprès de ses généraux. Vous n'avez pas le droit de faire un seul faux pas, Votre Altesse. À n'importe quel moment il peut décider de soulever l'armée contre votre autorité et de vous réduire à l'état d'otage ou de prisonnier, de pantin dont il pourra disposer à sa façon.

— Je suis le roi ! rétorque Fall. Il ne peut pas faire ça !

— Qui l'en empêchera ? lance Mia en retour.

— Le peuple.

Elle pouffe de rire malgré elle.

— Le peuple n'a que faire de savoir qui se tient sur le trône, Votre Grâce. Ils veulent manger à leur faim, boire de l'eau propre, ne pas

payer trop de taxes et faire leur vie sans qu'on se soucie d'eux. Je ne sais même pas s'ils connaissent votre nom à l'heure actuelle. Ils savent que Graham est mort, il y a eu une annonce, mais en attendant que vous vous rétablissiez, personne n'a indiqué que vous preniez sa place sur le trône.

Fall déglutit, sa bouche reste ouverte, ses yeux sont dans le vague. Il n'a jamais envisagé les choses du point de vue de la population. Il a toujours accordé beaucoup d'importance au statut de son père, et de son frère, s'imaginant que tout le monde lorgnait leurs places respectives, sauf lui. Qu'il faisait partie de ces personnes qui savent ce que représente vraiment la fonction du pouvoir, et qui ne souhaitent pas endosser ce rôle. Il s'est cru marginal, mais il réalise que Mia a raison : tout le monde dans la ville se fiche du nom du dirigeant, à moins que ça ait un impact direct sur leur vie. Il faut qu'il réfléchisse au genre de roi qu'il veut être.

— Mia, que s'est-il passé ? lance-t-il d'une voix plus douce, tandis qu'elle le force à s'allonger pour s'occuper de recoudre la plaie.

Elle lui fera deux points de suture au lieu du précédent. Elle hésite à lui donner un anesthésiant, il vient seulement de reprendre pleinement conscience et elle a besoin de lui dans les heures à venir pour remettre le royaume dans la bonne direction. Il faudra qu'il soit éveillé pour l'arrivée du messenger de Stym, au minimum. Non, elle ne peut pas lui donner de plantes anesthésiantes.

— Ça va faire mal, annonce-t-elle.

Il hoche la tête, s'allonge, elle lui donne un tissu à serrer entre ses dents et se met au travail.

— Je pense que Dan a été victime d'un sort.

Depuis combien de temps ce sort fait-il effet ? Est-ce qu'il a poignardé Fall ? Dans ce cas, pourquoi n'est-il pas allé au bout de sa tentative ? Aucune trace de sang n'a été retrouvée sur son arme. Les questions ne cessent de tourner dans la tête de Mia. La plus importante est celle qui lui fait le plus peur : est-ce que son instinct l'a trahie ?

— Je vais appeler des renforts, ajoute-t-elle tandis que Fall grommelle pour l'encourager à poursuivre. Je ne peux plus gérer cette affaire seule.

Elle va contacter la guilde, tout raconter à Sénart, même s'il doit déjà être au courant de la plupart des détails, et il fera dépêcher une équipe. Si les magiciens sont de retour, Mia ne sera pas de taille à lutter contre eux, pas seule. Ils auront besoin de l'expertise de leur maître.

— A... gie ? articule Fall avec le tissu.

Elle n'a pas entendu le « m », mais elle comprend qu'il ramène le sujet sur le phénomène.

— Fall, je ne sais pas ce que vous savez de la magie.

Il grogne au vouvoiement, elle soupire. Elle n'a pas pour habitude d'enfreindre le protocole, même en privé. Sénart dirait que c'est le meilleur moyen de commettre une erreur en public ensuite, mais Fall n'a plus de père, plus de frère, qui le tutoiera à l'avenir si ce n'est pas elle ? Sa future femme ? Encore faut-il qu'il soit en vie pour l'épouser.

— On raconte que la magie a disparu des terres de Krömlyn il y a trois cents ans, explique-t-elle en passant l'aiguille à travers le flanc de Fall.

Il grommelle, serre les dents et étouffe un cri de douleur.

— Isha en était le centre nerveux à l'époque. La guilde des magiciens officiait dans le bâtiment qui sert aujourd'hui de siège à la guilde des marchands. La fête des lucioles était d'ailleurs organisée par les magiciens, ils y mêlaient sorts de distraction en tous genres pour épater les foules. On y célébrait le dieu solaire et la magie dont il avait doté certains habitants.

Elle termine son œuvre, remplace un pansement et refait le bandage qui encercle l'abdomen de Fall. Elle vérifie que tout est en place, puis retire le tissu de sa bouche et l'aide à se redresser.

— Mon père ne m'a jamais parlé de magie, souffle le roi.

Il est transpirant, elle se déplace pour aller trouver la cruche d'eau et lui sert de quoi se désaltérer. Il boit à petites gorgées en lui posant des questions.

— Est-ce que ce n'est pas une légende, un conte pour enfants ? Je crois que Graham me racontait une histoire quand j'étais plus petit à ce sujet.

— Les légendes et les contes se basent tous sur des histoires tirées de la réalité, Fall. Parfois c'est une réalité déformée, mais il y a toujours un fond de vérité dans ces récits qu'on transmet de génération en génération.

Il hoche la tête en l'écoutant.

— Je ne connais pas toute l'histoire, mais on nous enseigne quelques petites choses à la guilde, comme reconnaître les signes de la magie.

— Mais il n'y a plus de magie, non ? C'est pour ça qu'on n'en parle plus.

Elle sourit.

— Nous venons d'être témoins d'un phénomène magique, Votre Altesse, on ne peut pas en déduire qu'elle n'existe pas.

— Est-on vraiment sûr que c'était de la magie ?

— C'est la troisième fois de ma vie que j'assiste à un événement magique, répond-elle. Je pense que oui, c'en était. Dan n'est pas... Dan est loyal. Il n'est pas devenu un traître ou un ennemi du jour au lendemain, j'ai vu qu'il luttait contre le sort, je l'ai senti.

— Est-ce qu'il ne pouvait pas être sous l'influence du Sylisium ?

Mia fronce les sourcils, elle doit reconnaître qu'il n'y a pas pensé, elle est d'ailleurs étonnée que le roi soit au courant de l'existence de la drogue.

— Je n'ai jamais rencontré de cas où le Sylisium provoquerait un tel effet, indique Mia. Il n'était plus maître de lui-même, et on ne pouvait pas dire qu'il avait gagné en acuité.

Le roi soupire.

— C'est vrai que je ne sais pas exactement ce que ça permet de faire. Graham m'en avait parlé si vite, que je n'ai pas tout saisi. Il paraît que ça circule beaucoup parmi nos soldats et que ça permet de renforcer leurs compétences pendant un temps, mais qu'ensuite, les effets sont dévastateurs.

Mia hoche la tête.

— Je ne crois pas que ce soit ce qui est arrivé à Dan, souffle-t-elle.

— Alors je dois croire à la magie ?

— Je ne vous demande pas de croire en quoi que ce soit.

— Si je ne crois pas en la magie, je dois croire en la trahison de Dan, et je n'ai pas envie de croire une telle chose. J'ai parlé avec lui, j'en ai appris plus sur son passé, il vient de Punt, tu es déjà allée à Punt ?

La jeune femme acquiesce. Elle connaît Punt, elle n'est pas allée chercher Dan là-bas, il était déjà au palais quand elle est entrée en mission, mais elle imagine très bien la vie qu'il a pu avoir dans cette ville puante.

— Je lui ai dit que j'irais, ajoute Fall. Je lui ai dit que je devais aller là-bas pour me rendre compte sur place de ce qu'il s'y passe, pourquoi les ordures ne sont plus ramassées par la ville, pourquoi est-ce que les gens doivent vivre au milieu de leurs déchets. C'est le rôle d'un roi de s'assurer qu'ils vivent tous une vie... décente, non ?

— Je crains que vous ayez des problèmes plus urgents à régler.

— Et c'est là qu'est le souci ! tonne Fall. Je ne devrais pas avoir de problèmes plus urgents à régler, ça devrait être ma priorité. Voilà pourquoi la ville de Punt est peut-être toujours dans l'état que Dan m'a décrit : parce qu'il y a un phénomène plus urgent qui pointe sans cesse le bout de son nez. Comment peut-on changer ça, Mia ?

— Il est un peu tôt pour décider de réorganiser le royaume. Je vous aiderai à optimiser les ressources, à déléguer et à faire en sorte que le pays se porte mieux, promet-elle. Mais je ne peux rien faire de tout ça si vous mourez. Alors pour l'instant, j'aimerais que vous preniez du repos.

— Non, déclare Fall. Je refuse de m'allonger comme un être chétif tandis que la guerre est à nos portes et que le peuple va mal.

— Vous ne pouvez rien y faire, Votre Altesse.

— Si je ne peux rien y faire, Mia, qui peut y faire quelque chose ?

Elle ouvre la bouche, ne trouve rien à redire, soupire et réalise qu'il ne la laissera pas chercher de l'aide tout de suite. Il veut commencer à faire bouger les choses. Elle ne pourra pas l'en empêcher. Que ferait Sénart ?

— Commence par me parle de la magie, décrète Fall. Explique-moi pourquoi tu penses que Dan a été ensorcelé, dis-moi pourquoi on a essayé d'attenter à ta vie et de quoi je dois me méfier.

— Votre Grâce...

— Il n'y a pas de Votre Grâce ou de Votre Altesse qui tienne, Mia. J'ai fui toute ma vie les responsabilités, j'ai prié pour ne jamais devenir roi, et voilà que je le suis. Je sens le poids du fardeau sur mes épaules et j'ai déjà la sensation de l'avoir porté toute ma vie alors que ça ne fait que quelques heures. Je comprends maintenant pourquoi mon père a donné sa vie pour le royaume, parce qu'il y a cette urgence en moi, cette envie de faire bouger les choses tout de suite, de ne pas attendre. Je suis le roi, j'ai le pouvoir, les décisions m'appartiennent, et je peux utiliser cette autorité pour aider un tas de gens. Alors dis-moi, Mia, dis-moi pourquoi je ne peux pas commencer tout de suite ?

Elle déglutit. Elle n'a aucun argument à lui opposer et elle sent bien la détresse dans laquelle il se trouve.

Alors elle lui raconte tout ce qu'elle sait sur la magie, il écoute avec attention, pose des questions et quand enfin sa bouche est sèche d'avoir trop parlé, elle lui réclame l'autorisation de partir. Il la lui donne, mais elle reste, hésitante, encore de longues minutes dans la chambre. Elle vérifie quatre fois que le passage secret est bien fermé, elle inspecte cinq fois les gardes qui viennent prendre la relève. Elle les connaît, mais elle connaît Dan également, comment savoir si la magie est à l'œuvre sur d'autres soldats ?

Elle ne pourra pas redresser la situation toute seule. Alors elle adresse une prière silencieuse au dieu solaire et au dieu lunaire, et à tous les dieux dont elle a déjà entendu le nom, elle leur demande de protéger son roi pendant qu'elle s'en va quérir des renforts.

Elle tremble quand elle quitte l'enceinte du palais. Il y a longtemps qu'elle n'a pas dû réclamer l'aide de Sénart. Elle espérait ne pas devoir se pointer devant lui pour avouer son échec. Elle ne l'a pas dit à Fall, pour ne pas lui faire peur.

Mais Sénart pourrait très bien décider de lui trancher la tête. À la guilde des assassins, on ne s'embarrasse pas de la mauvaise graine. On l'élimine.

Chapitre 10

Kaplan a pris le temps de détailler sa petite sœur pendant qu'ils étaient au salon. Avec le recul, il est étonné de l'avoir reconnue. Elle était fragile quand il a quitté le palais, il ne la voyait pas souvent et il a du mal à se rappeler ses traits pendant les années d'exil qu'il a passées dans la Fosse. Et pourtant, quand il a aperçu Maëva, il a tout de suite su que c'était elle. Elle n'est pas venue lui parler, elle n'a pas fait mine de regarder dans sa direction, mais il ne peut s'empêcher de se demander si elle l'a reconnu, elle aussi, même si elle était jeune et que sa mémoire n'était pas tout à fait formée.

Ils sont retournés chez le tailleur, le costume était prêt, Kaplan l'a enfilé immédiatement, il a fourré la tunique du salon dans la sacoche de Winter et c'est là qu'il est tombé sur l'objet. Il a voulu fouiller à l'intérieur du sac à plusieurs reprises depuis deux jours. D'abord, pour vérifier que l'artefact s'y trouvait bien, ensuite pour s'en servir comme monnaie d'échange auprès d'Aïgo, puis pour voir s'il n'y avait pas dedans quelque chose qui aurait pu l'aider à tirer Winter de prison.

Il ne l'a pas fait. Il ne sait pas si c'est parce qu'il veut respecter la vie privée de la jeune femme, ou parce qu'il avait peur d'ouvrir la sacoche et de découvrir de quoi l'aider, auquel cas il n'aurait plus eu d'excuses pour reculer.

Ils quittent le tailleur et Kaplan voit bien que Sir Antonin jette des coups d'œil appuyés au sac.

— Tu ne peux pas porter ça au palais, indique-t-il.

— Je sais, mais ce sont les affaires de Winter, elles sont précieuses et je n'ai pas d'endroit où les mettre en sécurité. J'espérais... j'espérais que vous en auriez un.

Sir Antonin fronce les sourcils.

— Je peux trouver quelque chose, mais tu me fais suffisamment confiance pour garder ce sac ?

— Non, avoue Kaplan. Mais quel autre choix ai-je à ma disposition ?

Il y a bien la guilde des voleurs, il y a bien Aïgo, mais le Joyau aura alors obtenu l'objet qu'il convoitait.

— Je suis certain qu'un garçon plein de ressources comme toi dispose d'autres possibilités.

— Je le croyais.

— Nous pouvons déposer le sac à mes appartements. Mais je ne peux pas te garantir qu'il sera en sécurité. Je ne suis pas sans ennemis.

Le médecin de la guilde grogne tandis qu'il déambule dans le long

couloir des boutiques.

— C'est au cinquième étage, ajoute Sir Antonin.

— Vous vivez à la guilde ? s'étonne Kaplan.

— Je suis souvent en déplacement, je n'ai pas besoin d'avoir un logement fixe à Isha. J'aime pouvoir me volatiliser sans laisser de traces. Le meilleur moyen pour ça est de voyager léger, de ne pas personnaliser son logement et par conséquent dormir à la guilde des marchands est un bon compromis pour moi.

— Comment est-ce que Winter récupérera son sac après la mission ?

— J'irai la trouver. Je dois lui parler.

Kaplan ferme brièvement les yeux. Même s'ils ont le même but, il y a encore trop de zones d'ombre.

— Sir Antonin, je sens bien que vous portez un intérêt sincère à Winter et que vous avez envie de la sortir de la situation dans laquelle elle se trouve, mais je ne peux pas poursuivre sans savoir pourquoi, sans m'assurer que je ne la sors pas de là pour la jeter dans un piège encore plus grand.

Sir Antonin pince les lèvres, soupire et indique la direction des escaliers à Kaplan. Ils grimpent au quatrième étage, où tout se bouscule ici aussi. L'agitation est telle que le voleur se demande s'il n'y a pas deux étages de galeries de boutiques.

— Les préparatifs de la fête des Lucioles, explique son allié. Il ne reste que quelques jours.

— Un peu moins de trois semaines il me semble, non ?

— Oui. Il y a beaucoup à faire encore. C'est un moment de grande liesse pour le peuple, mais c'est aussi l'occasion de beaucoup de transactions financières.

— J'ai entendu parler de quelque chose à ce sujet...

Il ne termine pas sa phrase, mais il se demande si Sir Antonin accepterait de lui livrer des informations sur cette grande transaction qui doit avoir lieu, qui doit remplir les coffres de la guilde. Winter aurait aimé remonter la piste, pour trouver ce qui est arrivé à Jarod. Il aperçoit des décorations qu'on déplace d'un bureau à l'autre, de jeunes gens qui courent dans tous les sens, et des cris qui s'échangent à tout l'étage.

— Les apprentis et étudiants du bâtiment sont en charge des festivités, explique Sir Antonin. Nous les épaulons, bien sûr, mais ils essaient d'apprendre à organiser un événement de A à Z, avec toutes les implications et transactions que ça induit. C'est un bon exercice pour eux.

Kaplan n'a jamais songé qu'il y avait des têtes pensantes derrière la fête des Lucioles. Il est au courant de l'existence de la cérémonie, bien sûr, mais il n'a jamais eu le droit d'y participer. Sa mère lui répétait de

s'entraîner, que ceux qui s'accordaient une pause étaient ceux qui ne réussissaient rien dans la vie, et qu'elle n'avait pas mis au monde un fils pour qu'il devienne un bon à rien. Graham y était allé, plusieurs fois, parce que le roi et ses fils doivent parader pendant le défilé. Il y a même un discours, c'est ce que Graham lui racontait. De feux d'artifice sont tirés : il pouvait les voir depuis sa chambre au palais.

Mais il n'a jamais été au cœur de l'événement.

Ils grimpent un étage de plus, ici tout est plus calme. Le sol en pierre est recouvert d'un épais tapis rouge, ils sont superposés à certains endroits pour donner l'impression d'un très long tapis. Toutes les pièces de l'étage sont fermées, à l'exception d'un espace commun, juste en face des escaliers.

— La cuisine de ceux qui vivent à cet étage, explique Sir Antonin quand ils passent devant. Les échanges sociaux sont au cœur de la guilde des marchands. Il a été prouvé qu'une personne disposant d'un plus large réseau d'amis et de connaissances et qui sait entretenir ces relations, aura plus de chances de réussir dans la vie. Je crois que c'est quelque chose que nous savions déjà individuellement. Si tu es dans la panade, il est toujours plus simple de s'en sortir quand tu as des amis pour t'aider. Mais quand la preuve a été apportée après de longues années d'observations, la guilde a entamé des travaux pour créer des espaces communs partout où c'était possible sans pour autant qu'on se sente privé de son intimité. C'est ainsi qu'ils ont créé une cuisine et un salon commun à l'étage : pour que les voyageurs de la guilde qui séjournent ici puissent se retrouver et échanger, tisser du lien, partager des informations.

Kaplan hoche la tête, il n'a jamais songé qu'avoir un réseau était un moyen d'être plus fort, ou de mieux réussir dans la vie. Ce n'est pas ce qu'on lui a enseigné, mais depuis qu'il a quitté la Fosse, il commence à se dire qu'il y a beaucoup de manières de vivre, de réussir, de choisir son destin. Les exemples qu'il trouve sur son passage sont tous plus différents les uns que les autres. On pourrait dire d'Aïgo qu'il a réussi, on pourrait dire la même chose de Sir Antonin, ou du frère de Graham.

Ils s'arrêtent devant une chambre qui porte le numéro 519, le marchand tire une clef de sa veste de tailleur, l'insère dans la serrure, la fait tourner et murmure un mot que Kaplan ne comprend pas. Ils entrent et le voleur se demande tout à coup s'il n'est pas de retour au palais.

Le luxe des chambres de la guilde est presque offensant. Tout brille et scintille, c'est à se demander comment Sir Antonin fait pour dormir la nuit au milieu des dorures. Le plafond fait partie d'une immense fresque et certaines parties sont dorées, peut-être à l'or fin. Ils traversent un court couloir pour entrer dans la pièce principale où se

trouve un immense lit à baldaquin, mais également un salon, un bar et un bureau. C'est gigantesque, bien plus grand que son petit cabinet minable de la Fosse, et encore plus grand que ses propres appartements au palais. Bon, ce dernier argument sonne creux dans sa tête. Sa mère avait fait réaménager un dressing pour qu'on l'y loge et qu'il ne se laisse pas distraire par la frivolité des lieux. Pas de fenêtres, pas d'espace autre que le lit et rien qui ne ressemblait à une chambre d'enfants. Au plafond, elle avait accroché ses propres règles, pour qu'elles s'imprègnent dans le crâne de son fils.

Kaplan frissonne. Ce ne sont pas de bons souvenirs, il n'a pas envie de se rappeler cette époque. Il n'a pas envie de remettre les pieds au palais. Néanmoins, il a pris sa décision, il ne reviendra pas dessus : peu importe à quel point il a peur, il ira sauver Winter.

— Tu peux laisser la sacoche ici, propose Sir Antonin en désignant le canapé en cuir marron.

— N'y a-t-il pas un coffre ? demande le voleur.

— Je ne crois pas.

Kaplan fait la grimace, d'un autre côté, s'il y en avait un, Sir Antonin en connaîtrait la combinaison.

— Je sais qu'il y a un artefact magique dans cette sacoche, ajoute le marchand.

Le fils du général Darshian cligne des yeux plusieurs fois.

— Tu m'as demandé des explications, Khan. Je peux te les fournir, mais il faut bien que tu comprennes que tu porteras un lourd secret ensuite, et que si j'apprends que tu as révélé quoi que ce soit à quiconque, je te tuerai, toi et tous ceux à qui tu auras raconté ce que je m'apprête à te révéler.

Kaplan déglutit. Il s'assoit sur le canapé et tient la sacoche serrée contre lui. Il se décide à l'ouvrir, en tire l'arche qu'il a trouvée dans le bureau de son père et la soulève à hauteur des yeux.

— Les magiciens ont longtemps cherché cet objet, souffle Sir Antonin en l'observant avec fascination. Je ne pensais pas qu'il se trouvait entre les mains d'un voleur.

— Mon père l'avait. Quand je suis entré à la guilde des voleurs, c'était le prix à payer. Je savais qu'un jour, on me demanderait quelque chose, et que ce quelque chose était cet objet précieux que mon père possède. Ce jour est arrivé.

— Alors l'artefact ira à la guilde ?

— Je le garde sous le coude en attendant de voir si nous parvenons à libérer Winter. Si oui, alors j'imagine qu'il ira à la guilde.

— Et si non ?

— Je comptais m'en servir comme monnaie d'échange.

— C'est un bon plan, confirme Sir Antonin en hochant la tête. Mais je crains de ne pas pouvoir laisser cet objet tomber entre les mains de

la guilde des voleurs.

Le visage de Kaplan se décompose.

— Des guerres se sont déroulées il y a fort longtemps juste pour savoir qui aurait la mainmise sur cet objet, ajoute Sir Antonin.

— Des guerres ? s'étonne.

— Les guerres des magiciens, confirme le marchand.

— Pour un objet ?

— Pour un artefact puissant.

— Je ne peux pas le croire.

— Est-ce que ton père t'a déjà expliqué ce qu'est cet objet, pourquoi est-ce qu'il l'a et en quoi il est important ?

Kaplan fait non de la tête, il a quelques réponses, mais pas toutes :

— Il a simplement dit que c'était un trophée, la preuve de la supériorité de certaines personnes sur d'autres, et qu'il fallait toujours bien choisir son camp.

Sir Antonin esquisse un sourire, il a l'air presque nostalgique.

— C'est un catalyseur de magie, explique alors le marchand.

Il n'a pas fait un seul geste pour saisir l'arche.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que si je le touchais, je pourrais y déverser une partie de mon pouvoir. De la même manière, je pourrais aussi y puiser une force nouvelle et décupler ma propre magie.

— Votre magie ?

— Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as pas compris l'évidence, Khan. Je suis un magicien.

Le voleur déglutit, pas certain de vouloir connaître la suite à présent.

— Les magiciens ont disparu du monde.

— C'est ce que ton père t'a enseigné ?

Kaplan hoche la tête.

— Il s'est trompé. Nous sommes peu nombreux, mais nous sommes bien vivants, et notre rôle est essentiel pour maintenir la vie dans ce royaume, et dans tous les autres.

— Comment ça ?

— Ce n'est pas important en cet instant. Tu m'as demandé pourquoi est-ce que je voulais retrouver Winter et si elle risquait de tomber dans un piège encore plus grand une fois qu'elle sera sortie du palais.

Il hoche la tête, il se demande tout à coup s'il ne cherche pas la réponse pour se dérober encore une fois à cette aventure. Mais non, sa volonté s'est raffermie, il ne reculera pas.

— Winter est une magicienne, annonce calmement Sir Antonin. Je la suis depuis un moment, attendant que ses pouvoirs se manifestent.

— Hein ?

— Ils se sont manifestés, j'imagine, j'ai senti l'appel, mais j'étais

occupé et je n'ai pas pu me rendre sur place. Depuis elle a été enfermée. C'est pour ça que je dois la sortir du palais : pour la prendre sous mon aile et lui enseigner à maîtriser ses pouvoirs avant...

Il ne termine pas sa phrase.

— Avant quoi ? l'encourage Kaplan.

Le marchand prend une lente inspiration, il réfléchit avant de livrer la suite, il pèse le pour et le contre, il choisit ses mots avec soins.

— Avec qu'elle ne devienne un danger pour le royaume, déclare-t-il.

Chapitre 11

Mia espère qu'elle sera rentrée pour la nuit, elle n'a pas envie de laisser Fall seul trop longtemps. Est-ce qu'elle se pose cette question parce qu'elle a peur de ne pas revenir ? La peur n'est pas quelque chose que les assassins redoutent, elle fait partie du cycle de la vie, elle n'est jamais qu'une émotion de plus, qu'ils apprennent à embrasser, à écouter, qui les galvanise même parfois.

Elle se dirige plein est, elle quitte la ville et se retrouve au bas des montagnes qui bordent Isha.

— « Dans l'effort tu trouveras la grâce », grommelle-t-elle en citant Sénart. Tu aurais pu créer le siège de la guilde à un autre endroit que dans la montagne, ça aurait évité qu'il faille se taper trois heures de marche pour y accéder.

Elle sait que ça ne lui prendra pas trois heures, elle sait aussi qu'il n'y a pas plus sûr comme lieu que les montagnes. Peu de personnes s'aventurent de ce côté-ci, elles sont réputées infranchissables et c'est peut-être la seule frontière que Krömlyn n'a pas à défendre contre un quelconque envahisseur. Pour franchir les sommets de Pycadur, il faut être non seulement entraîné, mais également équipé.

Elle commence à gravir les premiers rochers, puis s'engouffre dans un chemin sur la droite, déplace des pierres, pénètre dans une grotte et tout au fond, elle soupire devant le mécanisme d'entrée.

Il n'y a pas de porte visible, elle a été dissimulée il y a des années de ça. Mia secoue la tête de gauche à droite en cherchant la combinaison qui lui permettra d'entrer. Il en existe une centaine, Sénart prend un malin plaisir à les changer, à en inventer des nouvelles, mais toujours avec une base logique, qui permettra à quelqu'un qui a été formé à la guilde de réussir à ouvrir la porte.

Ce qui n'empêche qu'il est déjà arrivé à Mia, pourtant deuxième de sa promotion, de perdre une heure devant cette énigme. Une heure ! Est-ce qu'il croit qu'en tant que disciple accomplie, elle n'a pas mieux à faire de son temps ? Et pourquoi une telle sécurité, hein ? Ils sont des assassins, ils peuvent se défendre de toutes les attaques.

A-t-elle bien fait de venir ici ? N'aurait-elle pas dû aller trouver Aigo plutôt ? Elle tente une première combinaison en poussant sur six pierres différentes, rien ne se passe. Elle réessaie quatre fois, pousse un grognement.

— « La patience est l'arme la plus puissante d'un assassin », récite Aigo en la rejoignant dans le couloir.

Il ne porte pas la tenue officielle de la guilde, il a gardé sa cape

violette, son voile devant les yeux. Sénart le prendra comme un affront.

— Il t'a convoqué ? s'étonne-t-elle.

— Non. Je suis venu pour discuter de mes propres problèmes.

— Tu n'es pas venu à une réunion depuis des lustres, Aïgo.

Il pousse un petit soupir.

— Sois heureuse que je sois venu, car je crois que tu vas avoir besoin de mon aide pour rester en vie.

— Sénart ne t'écouterait pas, tu as trahi la guilde, il voudra ta tête.

— Sénart est un beau parleur, s'il voulait ma tête, il aurait trouvé le moyen de l'obtenir depuis le temps, non ?

— Il est nostalgique, c'est la seule raison qui fait que tu es encore en vie, décrète Mia.

— Ou alors il est intelligent et sait que ma place est influente et pourrait être utile un jour.

— Il pense plutôt à tes compétences, avec l'espoir qu'un jour tu les utiliseras pour le bien du royaume plutôt que de t'en mettre plein les poches.

Elle ne voit pas son sourire, derrière le voile, mais elle le connaît par cœur et elle sait qu'il a souri.

— Nous n'avons pas la même idée de l'art et la manière d'aider le royaume, répond-il avec calme.

— Alors pourquoi tu viens ici si c'est pour entrer en conflit avec nous ?

— J'ai mes propres choses à régler avec la guilde. Je n'apprécie pas qu'on débarque chez moi, sur mon domaine, pour massacrer les miens.

— Ce n'était pas un massacre.

Il passe devant elle et la pousse un peu pour se faire une place. Il commence à taper un code sur les pierres, qui ne fonctionne pas. Ses mains sont agiles, il va vite et continue de répondre à Mia comme si réfléchir aux différentes combinaisons ne lui posait aucun problème.

— Comment est-ce que tu qualifierais ça dans ce cas ?

— Une tentative d'intimidation et une récolte d'informations.

— Une tentative pour saper mon autorité et me ramener ici, tu veux dire ?

— Sénart n'a jamais abandonné l'idée que tu reviennes dans le droit chemin, c'est peut-être pour ça que tu respires encore d'ailleurs.

— L'espoir fait vivre.

La dernière pierre s'enfonce et devant eux, la porte s'ouvre et découvre un couloir sombre. Ils attrapent chacun une torche à l'entrée, Mia sort de quoi les allumer et, quand la lumière éclaire les murs, ils s'engouffrent dans le couloir. La porte se referme quand ils déclenchent un autre mécanisme, cette fois du pied, sur le sol, à leur

gauche, et ils patientent pour s'assurer qu'elle est bien bloquée avant de poursuivre leur avancée. Les habitudes ont la vie dure.

— Je ne crois pas que Sénart soit à l'origine de la petite altercation qui a eu lieu dans la Fosse, confie alors Aïgo.

Elle écoute ses intonations, se demande comment il a pu changer autant depuis leur promotion. Il était l'élève le plus prometteur que la guilde ait connu depuis des générations.

— Explique-moi ce qu'il s'est passé.

Elle a voulu agir comme si elle savait exactement ce qu'il était arrivé, parce que c'est un point qu'on lui aurait remonté, avant. Avant que le roi ne meure, que Graham ne meure, qu'elle se retrouve avec un prince blessé qui n'avait pas prévu de porter la couronne et qu'elle ne puisse plus être tenue correctement à jour des derniers messages reçus.

— Hmm, tu ne sais pas. C'est un indice.

— Arrête avec tes airs mystérieux, ta tenue n'est pas suffisante pour agacer les gens peut-être ? Lâche ce ton et dis-moi tout.

— Et pourquoi est-ce que je ferais une telle chose ?

— Parce que je suis ta meilleure amie, si ce n'est pas à moi que tu racontes ce qu'il se passe, à qui le feras-tu ?

— Eh bien je comptais tout déballer à Sénart et voir sa tête, pour jauger de s'il est, ou non, à l'origine de cette altercation, mais je commence à avoir ma petite théorie sur le sujet.

— Tu continues avec tes airs mystérieux, grogne-t-elle. Tu sais que je déteste ça.

— Il y a tellement de choses que tu détestes que j'ai arrêté de tenir une liste à jour.

Elle soupire, elle avait oublié à quel point il est agaçant.

— Pourquoi est-ce que tu te jettes dans la gueule du loup, hein ?

— « Le danger est notre environnement le plus familier », récite-t-il.

— Oh, foutaises ! Tu passes ton temps dans une Fosse, en souterrain, à t'amuser avec des voleurs qui ne t'arrivent pas à la cheville en termes de combat. Quels dangers est-ce que tu cours vraiment ?

Aïgo garde le silence pendant une poignée de secondes. Elle n'a pas peur de l'avoir vexé, car c'est tout bonnement impossible. Oh, elle a essayé quantité de fois, sans succès. C'est peut-être son plus cuisant échec durant ses années de formation : ne pas réussir à tirer une grimace ou un air boudeur sur le visage de son meilleur ami.

— Mia, si je te disais que je n'ai pas fait tout ça pour le simple plaisir de faire un pied de nez à la guilde ?

Elle ouvre la bouche, sans savoir quoi répondre. Est-il sérieux ? Se moque-t-il d'elle ? Qu'est-ce qu'il lui prend ? Quelle autre raison pourrait-il avoir ? Il a toujours détesté Sénart, les enseignements de la

gilde, la manière dont on leur lave le cerveau pour s'assurer qu'ils défendront le royaume coûte que coûte.

— Je te dirais qu'il faudra beaucoup d'arguments et d'explications pour me faire avaler cette couleuvre.

Il n'ajoute rien, ne se défend pas, n'essaie pas de se justifier.

— Et toi, tu viens pour te faire couper la tête ? demande-t-il sur un ton nonchalant, comme s'ils parlaient de la pluie et du beau temps.

— Tu sais à quel point j'adore qu'on me coupe la tête, rétorque-t-elle. Je viens pour mon rendez-vous hebdomadaire, on va voir si la lame tranche encore plus vite mon cou cette fois.

— Tu n'aurais pas dû venir. Il pourrait vraiment décider que tu n'es pas à la hauteur.

— Et il aura raison, je ne suis pas à la hauteur. Si je l'étais, mon roi serait encore vivant, son fils également et je ne serais pas en train d'enseigner les mystères de la magie à un cadet qui n'avait pas prévu de monter sur le trône.

— Il est réveillé ?

— Oui. Et il veut déjà sauver le monde. Il n'a aucune idée des priorités.

— Et tu es déjà en train de lui débiter tes histoires sur la magie ?

— J'ai été attaquée par un fidèle soldat, explique-t-elle. Je mise sur l'ensorcellement.

— C'est une grave accusation.

— Et c'est pourquoi j'ai besoin d'aide. Je ne peux pas continuer de prétendre que je m'en sors. Mentir aux autres est une chose, me mentir à moi-même...

Elle tourne la tête vers lui, à la recherche d'un signe de compréhension de sa part.

— Oui, ce serait stupide, confirme-t-il.

Elle lève les yeux au ciel. Au moins, Aïgo est toujours lui-même : un assassin suffisant qui n'hésite pas à enfoncer les gens dans leur malheur. Pourquoi est-ce qu'il est son meilleur ami, hein ? Est-ce que ça n'en dit pas long sur les relations qu'elle entretient ?

Ils arrivent au bout du couloir et elle prend une grande inspiration.

— Je ne le laisserai pas te faire du mal, lui assure Aïgo.

Comme quoi, il y a un cœur derrière ce voile, son air mystérieux et hautain, et les conneries qu'il débite.

— Comme c'est adorable de ta part, rétorque-t-elle sur un ton sarcastique. Et qu'est-ce que je te devrai en échange ?

— J'imagine que me supporter est une peine déjà suffisante.

— Il y a toujours quelque chose en retour avec toi. Tu ne fais rien par hasard, ou par gentillesse.

— Vraiment ? Je me rappelle t'avoir aidée à finir l'épreuve des aiguilles pendant notre formation, en toute discrétion.

— Et tu m’as demandé de te masser les pieds le soir même.

— Je n’ai pas dit que c’était lié au service que je t’avais rendu. Je n’y peux rien si tu pars du principe que tu m’es redevable à chaque fois que je te tire des ennuis.

— Je n’étais pas dans les ennuis, j’allais arriver au bout de l’épreuve et j’aurais réussi même si tu ne t’en étais pas mêlé !

— Tu serais arrivée troisième, et tu le sais.

Elle aimerait démentir, mais elle ne peut pas. À la place, elle contemple la grande entrée de la guilde. Le bâtiment, creusé à même la roche, au cœur de la montagne, ressemble à un temple. Elle a appris à aimer l’odeur d’humidité et la moiteur de sa peau quand elle arrive dans les lieux. Elle y a passé des années de son existence et ressent toujours de la nostalgie quand elle revient.

Même quand c’est potentiellement pour y mourir.

— Foutu lavage de cerveau.

— J’espère qu’il aura aiguisé la lame qui te tranchera la tête, ajoute Aïgo. Ce serait dommage qu’il se rate et que tu doives te vider de ton sang avant de rendre ton dernier souffle.

— Comme c’est touchant de te soucier de la manière dont je pourrais mourir. Je croyais que tu devais empêcher ça.

— Je ne sais pas, j’ai l’impression que tu n’apprécies pas que je me mêle de ta vie.

— Je n’ai jamais dit ça.

— J’ai eu l’impression d’entendre un reproche au sujet de cette histoire de l’épreuve de l’aiguille.

Il se moque d’elle, elle le sait, mais elle n’arrive jamais à ne pas entrer dans ses petits jeux.

— Je disais juste que j’aurais pu m’en tirer. Peut-être pas avec tous les honneurs possibles, mais j’aurais réussi.

Certaines épreuves de la formation défilent devant ses yeux tandis qu’elle fait remonter à la surface des souvenirs longtemps enfouis. Elle essaie de distinguer toutes les fois où Aïgo lui a apporté son aide. Est-ce qu’elle ne devrait pas être deuxième de sa promotion ? Est-ce que sa position n’est qu’un mensonge ? Est-ce pour ça qu’elle n’a pas réussi à voir venir tous les complots qui fondent sur la couronne et sur Krömlyn ? Elle n’est pas à la hauteur de sa mission, on l’y a mise parce qu’elle a triché, parce qu’Aïgo lui prêtait main-forte pendant les évaluations.

Non, décide-t-elle. Non, ce n’est pas vrai. Oui, il a pu lui donner un coup de pouce de temps en temps, mais les épreuves sont des représentations de tous les dangers qu’ils rencontrent dans la vie quotidienne. Il l’a aussi aidée avec la couronne, plus de fois qu’il ne veut bien l’admettre, il est un atout, qu’elle a conservé pendant et après les épreuves. Elle mérite sa deuxième place. Elle essaie de s’en

convaincre, parce que si ce n'est pas le cas, c'est qu'elle n'était pas à la hauteur de toutes les missions qu'on lui a confiées à ce jour, c'est qu'elle n'a fait que vivre un mensonge, un mensonge éhonté et...

— Vous avez décidé de ressasser le passé pendant quatre heures ou vous comptez entrer ?

Natacha les dépasse sans leur jeter un regard.

— Elle me déteste toujours, indique Mia.

— Natacha déteste tout le monde, rétorque Aïgo.

— Je crois que c'est très virulent me concernant.

— Le bas du podium ne lui sied pas.

Ils la suivent et franchissent l'entrée de l'immense guilde des assassins. Mia a étudié l'histoire de leur ordre, comme tout le monde, mais elle n'a jamais trouvé de réponse concernant la manière dont ce temple a été créé. Ont-ils taillé à même la roche de la montagne ? Ont-ils fait acheminer des pierres ? Le résultat est spectaculaire et resplendissant. Une fois l'arche qui marque l'entrée franchie, ils s'avancent sur le pont qui domine l'eau qui coule au fond de la montagne. Elle se déverse en torrents par une chute, mais l'ensemble est principalement alimenté par le lac souterrain. Elle le connaît bien, on l'y a noyée, pieds et mains attachés. Encore une épreuve où Aïgo a dû l'aider pour qu'elle s'en sorte avec les honneurs. Finalement, n'est-il pas le responsable de toute cette pagaille ? Elle n'aurait jamais obtenu son poste sans lui.

La cité des assassins est immense, si grande qu'ils n'aperçoivent pas le sommet, qu'on nomme le perchoir. Il y a sûrement un nouvel élève, là-haut, dressé en équilibre sur une jambe, dont la mission consiste à tenir le plus longtemps possible, immobile, sans jamais reposer le pied. Elle l'envie presque. Maintenant qu'elle a goûté à la vraie vie et à ces missions qu'elle voulait avec tant de hâte, elle regrette de ne pas avoir profité du temps où elle s'entraînait, et où les responsabilités ne l'accablaient pas. Oui, c'était dur. Oui, elle risquait sa vie tous les jours. Mais elle excellait, elle ne s'embarrassait pas du sort du monde, il n'y avait qu'elle, ses performances, sa capacité à s'en tirer et un coup de pouce souvent salvateur d'Aïgo pour l'emmener vers le haut du classement.

— Tout ça est ta faute, décrète-t-elle.

— Je ne doute pas d'avoir mes torts, mais il va me falloir plus de précisions pour comprendre de quoi tu parles.

Ils grimpent les premières marches qui mènent au rez-de-chaussée de la cité. Elle a été bâtie comme un palais, mais elle est si gigantesque que le château du roi n'est pas impressionnant à côté, il paraît même d'une taille ridicule. Chacun peut y avoir ses quartiers, s'il le souhaite. La guilde des assassins ne compte pas suffisamment de membres pour qu'on puisse se marcher dessus ici.

— Bon, si Natacha est là, c'est qu'une réunion a été réclamée. Je n'aurai pas de mal à mettre la main sur Sénart, reprend Aïgo.

— Non, tu n'auras pas de mal, mais vu les événements, je ne pense pas qu'il va perdre de son précieux temps avec toi.

— Oh, tu sous-estimes l'intérêt qu'il me porte, tu as dit toi-même que c'est incroyable qu'il ne m'ait pas éliminé. C'est bien la preuve qu'il a un petit faible pour moi.

— Ne te fais pas tuer par un carreau d'arbalète, il va profiter de ta présence pour lancer un exercice auprès de ses nouveaux petits favoris. Peut-être que le premier à te planter un carreau dans l'œil gagnera cent points.

— Ce n'est pas très bien rémunéré.

Au moment où ils franchissent la porte qui mène à l'immense salle de combat, tout en rond, tenue par des colonnes avec des passerelles pour que tout le monde puisse admirer depuis n'importe quelle hauteur ce qu'il s'y déroule, Mia entend le bruissement d'un carreau, le clac d'une arbalète et Aïgo esquivé le projectile avant même qu'elle puisse l'avertir ou se jeter sur lui pour le protéger.

— Première année, déclare-t-il.

— Parce que tu as esquivé ?

— Parce qu'il s'est placé à une hauteur où je pourrais facilement riposter ou le rattraper.

Il lève l'index vers le premier étage, où un jeune homme vêtu de noir tient une arbalète. Ses doigts tremblent, il est en train de recharger un carreau, mais il n'arrive pas le glisser dans l'encoche.

— Oui, confirme Mia. S'il était un peu plus doué, il serait monté plus haut.

— Mais ça nécessite d'avoir une meilleure visée encore.

— Et déjà, à cette hauteur, il t'a manqué.

— N'importe qui m'aurait manqué, rétorque Aïgo avec suffisance. J'esquive plus vite que mon ombre.

— Oh, ce que tu es fatigant avec tes airs prétentieux, tu ne peux pas devenir humble et modeste, une fois dans ta vie ?

— Tout dépend, s'amuse-t-il. Qu'est-ce que j'y gagne ?

— Tu vas t'occuper du mioche ? soupire-t-elle.

— Non.

— Tu vas le laisser te tirer dessus ?

— Ses propres camarades vont l'abattre. Ils n'ont pas envie qu'on leur pique la récompense.

— Et ça ne te dérange pas de savoir que Sénart a fait de toi une cible ?

Ils ne sont pas seuls au milieu de l'arène. Ici, du marbre recouvre le sol et Mia ne peut s'empêcher de se demander comment ils ont acheminé les pierres jusqu'ici.

Aïgo hausse les épaules.

— Que veux-tu que ces gamins me fassent ? répond-il.

Ils dépassent Natacha, en grande discussion avec un autre assassin, Mia ne voit même pas le coup venir : elle se retourne, bondit sur Aïgo et lui plante sa dague dans le cou.

Chapitre 12

— Je le connais, tonne une voix familière à la porte. On m'a demandé de venir jusqu'ici. J'étais avec lui il y a quelques jours encore et nous discussions tranquillement.

— Les ordres sont les ordres, rétorque un soldat. Personne n'entre ou ne sort tant que la conseillère n'est pas de retour.

Fall pousse un soupir, s'extirpe du lit où ses pensées l'accaparent, marche d'un pas faible jusqu'à la porte, l'ouvre d'un coup et découvre le visage de Blanche.

Sa vigueur lui revient, il réalise qu'il est encore torse nu, il se redresse, bombe les épaules et étire les lèvres.

— Blanche, comme je suis heureux de te voir.

Ses yeux noisette sont rieurs, ses cheveux châains sont parfaitement coiffés. Il admire son teint légèrement hâlé et sa musculature, fine mais robuste. La jeune fille lui sourit en retour, lance un regard hargneux aux soldats qui lui barrent l'entrée et sans même prononcer un mot, pose une question silencieuse à Fall, qu'il comprend aussitôt.

— Messieurs, je crois que vous allez m'escorter jusqu'à la salle de thé.

— Votre Altesse, nous avons pour ordre de...

— Est-ce que je ne serai pas en sécurité devant autant de témoins, là où vous pourrez surveiller toutes les entrées, pile sous vos yeux, plutôt que caché dans mes appartements ? Après tout, la dernière fois qu'on a attenté à ma vie, j'étais seul. Et aucun d'entre vous n'a rien pu voir venir.

— Votre Grâce...

— Je suis le roi. J'ai décidé d'accompagner Blanche pour prendre le thé. Débrouillez-vous.

Finalement, il commence à apprécier ce rôle et il se dit qu'il a au moins un atout dans sa manche : il a appris toutes les ruses possibles pour semer son escorte au cours des derniers mois, à chaque fois qu'il voulait voir Winter dans les jardins. Il n'a même plus à inventer d'excuses maintenant, il peut élever la voix, rappeler qu'il est le roi et on exécute ses ordres, non ?

Enfin, il l'espère, parce qu'il retourne dans sa chambre, attrape la tunique qu'il enfle à nouveau et ressort comme si on allait lui obéir. Est-ce ainsi que Graham procédait ?

— Allons-y, Blanche, ajoute-t-il.

Il lui offre son bras, contemple ses yeux magnifiques, ainsi que la

robe vert sombre qu'elle a revêtue, qui tombe jusqu'à ses pieds, mais met en valeur son buste.

— On raconte que vous avez failli mourir, lance-t-elle tandis qu'ils déambulent dans les couloirs.

Il aime l'avoir à son bras, il a l'impression qu'ils sont déjà ensemble, déjà un couple et qu'il ne reste plus qu'à officialiser l'affaire. Il est heureux qu'elle soit venue, qu'elle s'enquière de sa santé, qu'elle montre de l'intérêt pour lui.

— J'ai vu le bandage quand vous êtes sorti, ajoute-t-elle.

Elle rougit, comme si elle n'aurait pas dû poser ses yeux sur le torse nu de son roi.

— Ça guérira, je suis jeune, ce n'est pas ça qui me mettra par terre.

— Est-ce que vous savez qui a osé...

Elle ne prononce pas les derniers mots, qui ont l'air de lui faire horreur.

— Non, pas encore. J'étais inconscient.

Il avait trop bu, il ne recommencera plus. S'il avait été plus alerte, il aurait vu son ennemi, il se serait débattu, il aurait pu l'identifier, le mettre à terre et il ne se sentirait pas encore en danger, en marchant dans les couloirs de son propre palais.

Mais Blanche n'a rien fait, ça il le sait. Son regard est tendre, son inquiétude est sincère, il apprécie sa présence, il inspire son odeur apaisante et se dit qu'à ses côtés, il peut le faire. Il peut devenir roi.

Puis il réalise que ce n'était pas leur accord de départ. A-t-elle changé d'avis ? A-t-elle parlé à son père ?

— Installez-vous, propose-t-il quand ils rejoignent le salon de thé.

Il commande de quoi s'éclaircir encore les idées. Graham lui disait toujours que le thé vert était essentiel à la clarté d'esprit. Blanche demande une tisane avec une telle politesse et une telle grâce, qu'il l'imagine déjà en train de conquérir le cœur de tout le peuple. Elle est humble, modeste, il a envie d'embrasser ses lèvres et de...

Il se met à penser au royaume, à la guerre, au messenger de Stym, à tout ce qui va le ramener sur terre et lui éviter un instant gênant. Il n'a pas envie de rougir devant Blanche, ou d'avoir une soudaine érection que quelqu'un remarquera. Stym, la guerre, le général Darshian. Oui, voilà qui calme ses ardeurs.

— Je vous présente toutes mes condoléances, souffle Blanche quand les serveurs s'éloignent.

Les soldats ont fait vider la salle de leurs invités, il n'y a qu'eux et des paires d'yeux qui les surveillent de loin, comme si Blanche était un danger qui s'apprêtait à fondre sur leur roi.

Graham. Il aurait dû penser à Graham. Son excitation retombe aussitôt. Il n'est pas encore allé voir le corps de son frère. C'est la prochaine chose qu'il fera, quand Blanche partira. Il ira lui dire tout le

bien qu'il pensait de lui et le disputer pour toutes les responsabilités qu'il lui lègue.

— Merci, Blanche.

— Je...

Elle a l'air timide tout à coup, elle ne sait plus quoi dire, comment se comporter, ses joues rosissent et Fall prend du plaisir à la regarder, au milieu de la salle de thé, sur cette table blanche réservée à la royauté, alors qu'il n'y a qu'eux qui dégustent leurs boissons.

Il prend du café, d'habitude, mais aujourd'hui il sirote son thé avec l'impression d'être plus sage, d'avoir grandi à son réveil, ou d'avoir pris un coup de massue qui l'a forcé à grandir. Il doit se marier, il doit être couronné, il doit enfanter un héritier.

— Blanche, avez-vous parlé à votre père ? souffle-t-il avec douceur.

Il tend la main par-dessus la table pour saisir les doigts de la jeune fille. Il n'a jamais été autant en confiance, ce n'est pas un geste qu'il aurait osé faire aussi rapidement il y a quelque temps. Il lui a fallu des mois pour se rapprocher de Winter, et elle n'est pas la fille du chef de la guilde des marchands !

— Je... oui, mais je n'osais pas... je veux dire, je comprends si vos intentions ont changé. Vous êtes roi à présent, vous avez des responsabilités que je ne peux imaginer.

Elle a peur qu'il ait changé d'avis. Et dire qu'il avait peur lui-même qu'elle ait changé d'avis ! La couronne est un lourd fardeau et il ne veut pas lui imposer si elle ne le souhaite pas.

Mais c'est aussi un atout imparable pour la guilde des marchands, c'est une alliance formidable. Il réalise à cet instant qu'il est devenu un parti à prendre, que s'il ne déclare pas son amour ou son union dans les jours à venir, toutes les filles de bonne famille vont se bousculer pour avoir une chance d'épouser le roi.

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour réfléchir, Blanche, répond-il avec sincérité. Je n'ai pas encore démêlé tous les nœuds de ces nouvelles responsabilités. Savez-vous qu'on ne m'a pas encore laissé voir le corps de mon frère ? Ou porter mes condoléances à Lady Nataly ? J'ai la sensation que je n'ai jamais été aussi prisonnier de ma condition qu'aujourd'hui. Mais je me sens également investi d'une mission. J'ai le pouvoir de faire changer les choses, Blanche. Je peux améliorer le quotidien du peuple, je peux repousser les envahisseurs, je peux trouver le moyen pour que tout le monde vive en paix.

Il s'humecte les lèvres, il parle comme un adolescent rêveur, il en a conscience, mais il ne sait pas faire autrement.

— J'aimerais que ce soit notre peuple, Blanche. Mes sentiments pour vous m'ont accompagné depuis mon réveil. Je n'ai cessé de voir votre visage et je crois même que j'ai rêvé de vous pendant que j'étais inconscient. J'aimerais faire de vous ma reine, si vous êtes prête à

accepter cette responsabilité.

Elle baisse les yeux vers sa tisane, il tient toujours sa main et en caresse le dos avec son pouce. Il ne tremble pas, il se retient, il a l'impression d'avoir mis son cœur à nu en cet instant et d'être passé pour un poète idiot. Oh, il n'a pas fait de poésie, mais il était à deux doigts de réciter des vers.

Elle lève la tête vers lui, un sourire discret illumine son visage, comme si elle ne voulait pas étaler son bonheur, en raison des tragiques nouvelles.

— Oui, Votre Grâce. J'aimerais beaucoup devenir votre reine, et mon père a donné son accord.

Le sourire s'étire sur les lèvres du roi, il a beau essayer de le contenir, c'est impossible. Ainsi, c'est acté : il va se marier, il aura une reine, ils feront de leur mieux pour obtenir un héritier mâle dès que possible, et la dynastie continuera de vivre.

— J'en suis très heureux, Blanche, souffle-t-il.

— Moi aussi, Votre Altesse.

— Vous pouvez m'appeler Fall.

— Moi aussi, Fall, répète-t-elle.

Il aime la manière dont elle prononce son prénom, mais ne peut s'empêcher de penser à Winter, qui ne l'a jamais appelé Votre Altesse, sauf pour rire et se moquer de lui. Il frissonne, sans savoir si c'est parce qu'il va épouser Blanche, ou parce qu'il a la sensation de trahir sa meilleure amie.

Il doit la voir. Elle est dans les geôles du palais, il a besoin d'y aller, de lui parler. Il sait que s'opposer au général Darshian, ou à sa femme, est une mauvaise idée, mais il ne peut pas trahir sa meilleure amie de la sorte. Déjà qu'il va lui annoncer ses fiançailles...

— Quand pourrons-nous en parler ? demande Blanche en le tirant de ses pensées.

— Je n'y ai pas réfléchi, avoue-t-il.

— C'est normal, Votre Grâ... Fall. Vous venez de nous revenir et tout a été chamboulé.

Il hoche la tête pour acquiescer.

— La fête des Lucioles serait une bonne opportunité peut-être, non ? ajoute-t-elle.

— C'est effectivement un grand moment pour la royauté, mais également pour la guilde des marchands. Oui, nous devrions faire ça.

Peut-il accepter sans faire valider la proposition à d'autres personnes ? Il en doute, tout à coup. Il a beau être le roi, il est assez certain qu'il a besoin de la validation de Mia, ou du général, ou d'un quelconque conseil. Il y a des règles auxquelles même un roi doit se plier, il suppose.

Mais non, il s'agit de sa vie, de son destin. Il fera fi des règles, il

dira à Mia qu'il a choisi et que c'est ainsi que ça se passera. Blanche sera parfaite dans le rôle de reine, l'alliance avec la guilde des marchands leur permettra d'obtenir un prêt pour financer la guerre qui va leur tomber dessus.

— Votre Grâce ?

On se racle la gorge dans son dos. Il retient un soupir, il aurait aimé prolonger ce moment avec Blanche, encore et encore.

— Le messenger de Stym est arrivé, annonce le serviteur.

Chapitre 13

Natacha appréciait Aïgo, au tout début de leur initiation. Elle ne jurait que par lui, elle voulait le revendiquer, le faire sien, qu'ils soient ce couple fort de leur promotion, celui qui ferait fi de tous les dangers, qui se hisserait en haut du classement et qui obtiendrait les meilleures assignations de missions.

Sauf qu'Aïgo n'était pas intéressé par elle le moins du monde. Il n'avait d'yeux pour personne. Son amitié avec Mia a mis du temps à se mettre en place et une fois qu'elle a été scellée, lors d'une longue soirée d'hiver où ils ont cru qu'ils allaient mourir gelés, il ne l'a jamais laissée tomber. L'aider était devenu une seconde nature pour lui, il n'envisageait pas de finir une épreuve sans qu'elle soit à ses côtés et c'est ça, entre autres, qui a fait que Natacha a été dépassée par Mia dans le classement et qu'elle a même atterri au bas du podium. On se souvient du premier, du second et à la rigueur, du troisième. Mais la quatrième ? Son nom est tombé aux oubliettes.

En plus de vouer une haine sans nom à Mia, Natacha s'est également mise à détester Aïgo, elle a décidé qu'il était responsable de sa position dans le classement et que c'était à cause de lui si aucune mission intéressante ne lui avait été confiée à sa sortie de la promotion.

Aussi, quand elle bondit pour l'attaquer et lui planter sa dague dans le cou, Aïgo n'est pas surpris. Un mince sourire se dessine sur ses lèvres, sourire que personne ne peut observer avec son masque et son voile. Il esquive à la dernière seconde, la lame accroche le tissu qui tombe devant ses yeux et le déchire en partie, il attrape le poignet de Natacha, le tord, lui assène un coup de genou dans l'estomac et la fait basculer au sol si rapidement qu'elle se cogne le crâne et étouffe un cri de douleur.

— Natacha, c'est toujours un bonheur de croiser ton chemin, lance-t-il.

Elle veut se relever, mais Mia pose son pied en travers de sa gorge.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée, ajoute la conseillère du roi.

— Vous... êtes... fou... tus... il va... vous...

— ... exécuter ? propose Aïgo.

— ... trancher la gorge ? enchaîne Mia.

Natacha essaie de hocher la tête, sans grand succès. Ils ne lui assènent pas le coup final, ils la laissent au sol et s'éloignent pour aller vers le fond de l'arène, où Sénart se trouve. Une autre flèche est tirée,

mais l'élève qui a tenté son coup ne sait pas viser correctement et Aïgo n'a même pas à esquiver. Le projectile rebondit à un mètre de lui.

— Tu es certain de vouloir faire ça ? demande Mia tandis qu'ils marchent vers la silhouette de Sénart, dissimulé dans l'ombre d'une colonne à l'autre bout de l'entrée.

— De vouloir faire quoi ?

— De la laisser en vie.

— Oh, c'est un jeu entre Natacha et moi à ce stade, je crois que c'est une bien plus grande punition pour elle de rester en vie, ça signifie que je ne la considère pas comme assez douée pour me faire du mal un jour.

— Un jour, elle te prendra par surprise et elle y arrivera.

— Mia, personne ne peut me prendre par surprise.

La jeune femme soupire, Aïgo a toujours été comme ça : il ne prend pas les menaces au sérieux.

— Elle est douée, si tu continues de la ridiculiser, elle trouvera le moyen de te faire payer.

— Qu'elle essaie.

Sénart n'a pas changé, il se rappelle chaque ride de son visage, de ses yeux bleu pâle, de ses sourcils un peu trop courts et de ses cheveux gris. Il n'en a plus beaucoup, mais refuse de raser son crâne.

— Salut Sénart, lance Aïgo comme s'ils étaient amis de longue date. Comment se passe la formation de la future génération ?

Leur chef pince les lèvres, ses épaules gonflent tandis qu'il inspire, mais il garde le silence. Il ne porte pas la tenue noire des assassins, à la place, il a enfilé des vêtements plus amples, en lin naturel.

— Ce n'est jamais un plaisir de te voir, Aïgo, répond-il. Enlève-moi ce masque, il n'y a pas de mystères au sein de la guilde et tu le sais.

Le voleur hausse les épaules, mais ne retire pas son attirail pour autant. Il fait partie de lui, de son identité, de qui il est, et il ne compte pas plier face aux désirs de Sénart. Le vieillard a beau être un puits de sagesse et disposer de nombreuses informations utiles, il ne le considère pas comme une autorité suprême à laquelle il devrait obéir aveuglément.

— Mia, ajoute Sénart en penchant la tête sur le côté. Nous avons beaucoup à nous dire.

La jeune femme ne soupire pas, ce serait déplacé et Sénart la punirait certainement pour une telle attitude, alors elle acquiesce et article :

— Oui, Maître Sénart.

Elle se plie en deux, le poing serré sur le torse, et se redresse aussitôt, pour marquer son respect envers celui qui lui a appris tout ce qu'elle sait.

Une autre flèche échoue à quelques pas d'Aïgo.

— Peut-être que vous pourriez rappeler vos petits nouveaux et leur dire d'arrêter ? propose le Joyau.

Sénart ne fait pas la grimace, mais Aïgo est devenu expert pour lire les émotions du maître de la guilde, même quand il ne bouge pas un seul muscle de son visage. Il sait qu'il est agacé, que l'idée d'accéder à la demande de son ancien élève est insupportable, mais qu'il n'y a pas lieu de poursuivre cette mascarade non plus.

Alors le vieil homme tonne de sa voix puissante, qui fait trembler Mia :

— STOP !

Il marche vers le centre de l'arène et lève les yeux vers ses élèves.

— Vous êtes des bons à rien, tonne-t-il. Je vous donne une mission, une seule mission. Vous avez eu tout le temps du monde pour vous y préparer.

Aïgo s'amuse de cette sortie, les petits jeunes ont plutôt eu quelques secondes pour se préparer. Sa venue n'était pas prévue, et c'est Natacha qui a dû indiquer qu'il arrivait, ou bien un guetteur.

— Il s'agit d'un homme, un seul homme, vous avez le perchoir idéal pour le cribler de flèches et que vois-je ? Pas un seul d'entre vous n'est parvenu à l'égratigner.

Natacha a presque réussi, mais Natacha n'est pas une élève de première année.

— Qu'est-ce que je vais faire de vous, hein ? Pas foutus de viser correctement avec une arme ! Nous allons régler ça cette nuit. Vous irez dormir avec les bêtes sauvages. Ceux d'entre vous qui survivront vaudront peut-être quelque chose plus tard.

Mia n'a pas l'air d'apprécier la sanction qui attend les jeunes.

— Ils l'ont cherché, rappelle Aïgo.

— Ils ne l'ont pas cherché, ils ont tenté d'exécuter une mission impossible pour leur niveau actuel. Et maintenant ils vont payer le prix de la haine que te voue Sénart.

— Je t'assure que ce n'est pas que de la haine.

— Ils vont subir l'épreuve des tigres à dents de sabre, Aïgo. Ils ne sont pas prêts pour ça. Ils n'arrivent déjà pas à enfiler un carreau dans leur arbalète sans trembler.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Je ne tire pas les ficelles de la guilde. Si tu veux intercéder en leur faveur, ce que je te déconseille, tu n'as qu'à parler à Sénart et le convaincre de les laisser dormir cette nuit. Si ça te trouve, ils n'ont pas eu une nuit de sommeil au calme depuis des semaines.

Mia grogne, elle a envie de faire quelque chose, parce qu'elle se souvient de ces années à se former, à exceller dans l'art du combat, des manigances et de la ruse, mais elle se souvient aussi des épreuves, du stress, du nombre de fois où elle a voulu mourir, du nombre de fois

où ça bien failli arriver, et de comment elle s'en est sortie. Sans Aïgo, elle ne serait pas là. Mais ces jeunes n'ont peut-être pas un Aïgo pour les tirer d'affaire.

— Occupe-toi de ta propre survie, avant d'essayer de gérer celle des autres, ajoute le voleur.

— Je passe mon temps à m'occuper de la survie des autres, rappelle Mia. C'est mon job, tu l'as oublié ?

— Oh oui, pardon. La grande conseillère royale, qui doit veiller sur l'intégrité de la couronne, s'assurer que le royaume est dirigé avec équité et que les décisions sont prises dans l'intérêt du royaume avant tout.

Il balance ça sur un ton dédaigneux, qui ne plaît pas à Mia.

— Est-ce que tu es en train de te moquer de ma mission ?

— Tu sais très bien ce que je pense de cette mission.

Sénart revient vers eux, ils se taisent et patientent. Aïgo reste à couvert, à l'abri des colonnes, à l'ombre de l'étape supérieur. Même si Sénart a donné l'ordre de stopper les tentatives, il y a toujours un petit zélé parmi les premières années, qui va croire que c'est une ruse et que le maître de la guilde veut qu'ils aillent au bout de la mission. Après tout, c'est une des règles, non ? « Ne jamais s'arrêter tant que la mission n'est pas accomplie. »

— Mia, je sais ce qui t'amène, mais Aïgo, quel est le problème ?

— Blyna, répond aussitôt le voleur sans laisser le temps à Mia de défendre son cas.

— Blyna ? s'étonne Sénart.

Le Joyau hoche la tête pour confirmer. Il enregistre toutes les réactions du maître de la guilde. Sénart est expert dans l'art de mentir, de tromper et de mener les gens en bateau. Il doit lire entre les lignes pour savoir de quelles informations leur chef dispose vraiment.

— Réglons d'abord le problème de Mia, qui revêt un caractère d'urgence. Il sera toujours temps de s'occuper de Blyna, si nous ne sommes pas entrés en guerre d'ici là et que toute la paix du monde n'est pas menacée par l'incompétence de ma propre disciple.

La jeune femme encaisse la soufflante.

— J'ai demandé à nos disciples les plus brillants de se réunir aujourd'hui, ajoute Sénart. Je savais que tu viendrais.

Aïgo ne peut s'empêcher de se demander comment Sénart savait. Mia n'est-elle pas supposée être la seule représentante de leur ordre au palais ? Il vient plus ou moins de livrer l'information comme quoi il y a d'autres membres de la guilde là-bas, qui lui reportent directement. Il n'est plus aussi fort qu'avant, si Aïgo peut lire aussi facilement entre les lignes.

— Allons à l'intérieur, ajoute-t-il.

Le vieil homme tape dans ses mains et aussitôt des disciples

surgissent de partout, de tous âges. Ils portent la tenue noire et répondent en un instant aux ordres de Sénart. Ils s'alignent et emboîtent le pas à leur chef. Natacha est dans la ville. Elle n'a pas encore pris le temps de mettre un bandage autour de son crâne et du sang s'écoule avec lenteur, gouttant sur son épaule gauche. Tous ces gens ne sortent pas uniquement de la promotion d'Aïgo et Mia. Ils ne sont que dix à avoir survécu. Dix disciples au milieu des plus de deux cents qui avaient démarré l'aventure.

Ils entrent dans une pièce rectangulaire, dont le plafond est six mètres au-dessus de leurs têtes. Il y a des bancs, des tables, des chaises, disposés en rang pour faire face à une estrade. Aïgo se rappelle les années qu'il a passées ici à écouter Sénart lui expliquer les mille et un poisons qui existent pour tuer un homme lentement, sans qu'on s'aperçoive qu'il a été empoisonné en premier lieu.

— J'ai l'impression de replonger dans mon passé, souffle Mia.

Il hoche la tête, mais ne lui dit pas qu'il ressent la même chose. Il ne veut pas que la jeune femme s'imagine qu'il est nostalgique de cette époque, il ne l'est pas. Il apprécie les compétences qu'il a engrangées pendant ce temps, mais s'il avait su à quoi elles devaient servir, il se demande s'il n'aurait pas renoncé. Peut-être aurait-il intégré une autre guilde, un autre ordre. Finalement, il l'a fait. Il a pris la tête de la guilde des voleurs, il est le Joyau à présent et il veille sur son armée comme un général le ferait.

— Reste près de moi, réclame-t-il à son amie.

Elle claque la langue contre son palais, car elle n'aime pas quand il se montre trop protecteur. Mais il n'aime pas savoir qu'elle est en danger.

Sénart grimpe l'estrade, se tourne vers ses disciples. Il y en a une quinzaine en plus de Mia et Aïgo. Il se racle la gorge et braque son regard sur la conseillère du roi.

— Mia a reçu un grand honneur en quittant sa promotion, commence-t-il. Elle a reçu la plus digne des missions, celle de protéger la couronne, de s'immiscer à un haut rang de pouvoir et de tirer les ficelles, comme on lui a si bien appris à le faire ici. Mia a failli à sa mission, non pas une fois, mais deux fois, et nous ne resterons pas les bras croisés en attendant de la voir échouer une troisième fois.

Aïgo pose une main discrète sur la cuisse de son amie pour lui dire de se tenir tranquille. Les critiques sont dures, mais Sénart ne parle pas de la punir. Il n'a pas envie de se battre contre les quinze membres de la guilde qui sont présents aujourd'hui. Ce serait fâcheux, ça le retarderait beaucoup dans ses tâches du jour.

— Quelqu'un d'autre doit prendre sa place et assurer la sécurité du royaume, notre sécurité à tous. Nous ne pouvons pas compter sur le roi pour ça, il est jeune et inexpérimenté, et aucun roi n'a jamais su

gouverner correctement sans l'aide de l'un des nôtres.

Sénart semble oublier que c'est un roi qui a créé leur ordre en premier lieu, mais ce n'est pas le bon moment pour lui rappeler.

— J'aurais aimé punir Mia, parce qu'elle le mérite...

Le voilà qui prépare sa menace.

— ... mais toute personne qui prendra sa place pourra bénéficier de son expérience, il est donc important de la garder en vie pour qu'elle puisse transmettre ce qu'elle sait.

— Je ne veux pas donner mon poste, fait Mia en serrant les dents. Fall n'est pas prêt. Il y a des traîtres qui rôdent dans le palais. Même si j'ai fait des erreurs, je suis la mieux placée pour poursuivre. J'ai la confiance du roi !

Elle murmure et il n'y a qu'Aïgo qui perçoit son charabia. Il resserre sa prise sur la cuisse de la jeune femme pour lui dire de se tenir tranquille.

— Je propose donc un vote pour savoir lequel d'entre vous mérite cette place et mènera sa mission à bien. Je vous laisse choisir les candidats.

— Un vote, la belle blague, grogne Mia. Voilà que maintenant nous jouons la vie du royaume sur des votes de popularité.

Elle est très déçue de la tournure des événements.

— Tu as la vie sauve, fait remarquer Aïgo. Ce n'est pas déjà une bonne issue pour toi ?

— Je suis venue réclamer de l'aide, des renforts, je ne suis pas venue pour me faire remplacer.

— Tu avais peur de ne pas revenir, rétorque-t-il.

— J'envisageais que ce soit possible, mais je croyais que...

Elle soupire.

— Tu croyais que tu étais indispensable peut-être ? lance le voleur.

Elle serre les dents un peu plus fort. Ce n'est pas le genre de réponses qu'elle voulait entendre. Elle déteste quand il finit ses phrases et qu'il a raison en plus. Elle se demande pourquoi elle est amie avec lui, il est agaçant au possible.

— Nous avons trois candidats, indique Sénart. Natacha.

La jeune femme se lève, le sang goutte toujours, mais elle s'en fiche, elle tient l'occasion de prendre sa revanche.

— Théodore, ajoute le chef de la guilde.

Cette fois, c'est un homme un peu plus âgé, aux cheveux bruns et aux yeux clairs, qui fait un signe de la main. Il est adossé à un mur au fond de la pièce. Les assassins préfèrent les postes en périphérie, pour pouvoir observer tout ce qu'il se passe et réagir plus rapidement en cas d'activité suspecte.

— Et Daniella.

Quand cette dernière se lève, Aïgo la trouve immédiatement trop

jeune pour le poste. Mia a déjà du mal à être prise au sérieux, une fille qui paraît encore avoir le corps d'une adolescente ne pourra pas se faire une place auprès de la couronne. Et puis comment justifier son arrivée ? Bien sûr, Mia l'introduira, mais elle ne pourra pas la mettre en poste comme conseillère, personne ne croira qu'elle a l'expérience requise.

C'est donc entre Théodore et Natacha que tout va se jouer. Sénart nomme encore une fois chaque candidat et les assassins lèvent la main en fonction de la personne pour laquelle ils souhaitent voter. Il est rare qu'ils aient le droit de donner leur avis. La guilde n'est pas une démocratie, c'est une dictature, mais Sénart fait ça juste pour le plaisir d'humilier Mia, pour lui montrer que personne ici n'a de scrupules à la remplacer.

— Natacha sera la prochaine conseillère du roi. Mia, tu as pour ordre de l'introduire comme ta remplaçante et de lui faciliter la vie. Tu répondras à tous ses ordres et tu t'effaceras quand elle jugera que tu n'es plus utile.

Oh, c'est une invitation de la part de Sénart. Il propose à Natacha d'éliminer Mia, à demi-mots, à la seconde où elle considérera qu'elle n'a plus besoin de l'ancienne conseillère. Aïgo étouffe un grognement. Voilà qui va compliquer sa tâche : protéger sa meilleure amie n'est pas de tout repos.

Natacha affiche un sourire éclatant. Elle s'approche de Mia et d'Aïgo, se penche en avant pour dévoiler la naissance de ses seins.

— On a du pain sur la planche, lâche-t-elle.

Elle attrape Mia par le poignet et la tire hors de là. Aïgo hésite à les suivre, mais il a ses propres problèmes à démêler et ce n'est pas aujourd'hui que Mia va mourir. Oh, elle va passer un sale quart d'heure, son ego sera écrasé par le poids de celui de Natacha, et elle va lui mener la vie dure. Mais elle respirera, ce n'est pas aujourd'hui qu'il la retrouvera dans un coin de rue mal famé, ou noyée au-delà des remparts de la ville.

Il se lève tandis que tout le monde sort et se dirige vers Sénart, qui patiente. Il attend qu'il n'y ait plus personne, car il a bien compris que le chef de la guilde ne souhaite pas évoquer ce sujet devant des témoins.

— Blyna, lance-t-il simplement.

— J'ai perdu la trace de Blyna, avoue Sénart sans détour.

Le voleur hoche la tête pour acquiescer et remercier le maître de sa sincérité.

— Blyna a rendu visite aux voleurs, comme elle le fait souvent ces derniers temps. Il y a des luttes de territoire un brin fâcheuses. Elle met son nez dans mes affaires, Sénart.

— Ce n'est pas mon problème.

— Tu n’as plus le contrôle sur elle ?

Le vieil homme fait non de la tête.

— Sénart, pourquoi est-ce qu’elle fait ça ?

— J’ai une théorie.

Le poids des années semble tout à coup l’accabler. Il quitte l’estrade, attrape une chaise et fait face à Aïgo en s’asseyant.

— Je crois que Blyna est jalouse de toi, Aïgo.

— Je ne lui ai jamais donné de raisons de l’être. Je ne l’ai pas abordée, je ne l’ai pas... J’ai eu une discussion avec elle, il n’y a pas longtemps. Son petit groupe est venu envahir la Fosse et a massacré pas mal des miens. Elle voulait parler d’une mission que je comptais mener, et me faire comprendre qu’elle était sur le coup et que je ferais mieux d’abandonner. Je la soupçonne également d’avoir fait sauter l’auberge d’un de mes hommes.

— Je ne pense pas que ce soit ta faute. Je crois que c’est la mienne, soupire-t-il.

Aïgo attrape une chaise à son tour et s’installe en face de son maître d’armes, de celui qui lui a enseigné pendant des années à manier l’épée, l’arbalète, le poison, parfois un simple crayon.

— J’ai raté quelque chose dans son éducation, Aïgo. Elle voulait tellement me rendre fier, et je l’étais. Puis ta promotion est venue et j’ai cessé d’accorder du temps à la sienne. Ils avaient fini, ils étaient libres de vaquer à leurs missions.

— Et elle n’a pas apprécié ?

— Elle a vu l’intérêt que je te portais, j’ai parlé de toi quand nous nous retrouvions, je lui disais que je voyais les mêmes automatismes dans tes gestes que ceux qu’elle avait réussi à acquérir à force de s’entraîner. J’ai eu le compliment trop facile peut-être, j’ai utilisé des mots comme prodigieux. J’ai alimenté sa jalousie sans même m’en rendre compte. J’ai fait des erreurs.

— Alors elle a entraîné d’autres gens dans sa promotion, c’est ça ?

— Oui. Je n’ai plus le contrôle sur eux.

— Sénart, ils sont en train de devenir des concurrents de ma propre guilde, ils sont venus sur mon terrain, dans la Fosse, pour me menacer et menacer des gens placés sous ma protection. Elle veut me faire renoncer à un gros coup.

— Est-ce que tu as besoin de ce gros coup ?

— Pas pour l’argent, mais pour un artefact qui ne doit pas tomber entre de mauvaises mains et qui sera échangé au même moment.

— Alors tu es en train de le faire.

Aïgo hoche la tête.

— Le temps est venu, Sénart. Ils se sont réveillés.

— Ils ne se sont jamais éteints, rétorque le vieil homme. J’espérais mourir avant que ce jour arrive.

— J'ai commencé à rassembler les artefacts, pour les soustraire à leur vue.

— Tu as rencontré du succès dans cette mission ?

Aïgo soupire.

— Il m'en manque, bien sûr. Mais c'est la quête d'une vie, Sénart. Je ne m'attendais pas à ce qu'ils tombent du ciel et rejoignent mes coffres. Mais si Blyna commence à me mettre des bâtons dans les roues... où que j'aïlle, elle se trouve.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Parle-lui. Explique-lui que ce n'est pas une compétition, dis-lui que j'œuvre pour... pour la guilde, malgré tout.

— Tu as choisi une autre voie que celle que j'avais tracée pour toi, Aïgo.

— Mais j'ai choisi une voie qui respecte malgré tout les préceptes de notre ordre, et que quelqu'un doit poursuivre, si nous ne voulons pas voir la fin de notre monde.

Sénart hoche la tête.

— J'essaierai de la trouver et de lui parler.

— Elle est ta fille, fais appel à tes émotions et aux siennes. Sinon...

— Sinon ?

Aïgo marque un temps de pause.

— Nous parlons des magiciens, Sénart. S'ils reviennent, si les choses se passent comme il a été prédit, alors les enjeux sont colossaux. Je crois qu'ils sont déjà là.

— Tu penses que Mia est en train de lutter contre des magiciens sans le savoir ?

— Elle le sait, elle a parlé d'ensorcèlement.

— Le roi serait mort des mains d'un magicien ?

— Je n'y étais pas, je n'ai pas pu observer les indices, mais c'est fort possible. Néanmoins tu comprendras pourquoi je ne peux pas laisser Blyna agir en solo plus longtemps. Les dissensions ne sont pas tolérées au sein de cette guilde en temps normal.

— Tu es une dissension, rappelle Sénart.

— Si ta fille ne rentre pas dans le droit chemin, je la tuerai. Je ne peux laisser personne être un obstacle à ma quête. Il en va de notre survie à tous.

Chapitre 14

Kaplan humecte ses lèvres. La nuit est tombée, ils ont passé l'entrée du palais, par la grande porte cette fois-ci, et il a retenu les tremblements de son corps quand ils ont défilé devant les gardes. Sir Antonin a beau lui répéter des mots gentils pour le rassurer, en lui disant que tout va bien se passer, il n'arrive pas à calmer son angoisse alors qu'ils marchent dans le couloir qui mène à la salle de réception.

— Pourquoi Sir Antonin ? demande-t-il alors. Vous aviez donné un autre nom à Winter.

— C'est le moment de se poser des questions sur mon identité ?

— Je pense qu'à ce stade, mon nombre de questions est infini. Je cherche à focaliser mes pensées sur un autre point que le stress intense que je ressens, qui pourrait me faire transpirer d'une seconde à l'autre et ruiner ce magnifique costume que vous m'avez acheté.

— Sir Galadier est mon ancien nom, je l'utilise encore par habitude, ou par erreur. Sir Antonin est le nom sous lequel tout le monde me connaît ici, et j'apprécierais qu'ils ne se posent pas trop de questions quant à mon identité.

— Pourquoi un ancien et un nouveau nom ?

— Parce que j'ai déjà plus d'une vie, jeune homme. J'ai traversé les âges. Je n'ai pas envie que les gens fouillent à la recherche d'indications sur Sir Galadier.

— Pourquoi l'utiliser encore dans certaines circonstances dans ce cas ?

— Parce que les habitudes ont la vie dure. L'interrogatoire est-il fini ?

— Il va falloir trouver autre chose pour focaliser mon attention dans ce cas.

— Pense à Winter, elle mérite toute ton attention.

Ils entrent dans la grande salle de réception. Tous les souvenirs d'enfance de Kaplan lui reviennent, ils sont comme des morceaux de son ancienne existence, qui flottent à la surface de ses pensées et lui donnent le tournis. Combien de fois est-il venu dans cette salle, pour accompagner Graham à l'une de ces soirées où ils s'ennuyaient ferme tous les deux au milieu des adultes ? Combien de fois les a-t-on regardés comme s'ils étaient les futurs dirigeants de ce pays ? L'un devait porter la couronne, l'autre devait s'occuper des armées, loyales au nom des Darshian.

Mais Graham est mort et Kaplan a du mal avec les lumières, les rubans, les couleurs, les robes toutes plus somptueuses les unes que les

autres. Il se sent étouffé par toute cette agitation et ce bruit, il ne retrouve pas ses réflexes d'avant, qui lui permettaient de traverser avec aisance une foule de personnes. Il s'est isolé trop longtemps, il a la gorge serrée, le nombre de personnes le perturbe et il ne sait plus ce qu'il doit faire, comment il doit se comporter.

— Karl, mon neveu, indique Sir Antonin à sa gauche.

Kaplan se rappelle qu'il faut hocher la tête, sourire poliment et ne pas se laisser déborder par tout ce qu'il se passe. Une main dans son dos le ramène à la réalité, les couleurs s'estompent, il se concentre sur son interlocuteur et retrouve l'usage de sa voix.

— Enchanté.

Il tend la main, affiche un sourire poli, fait de son mieux pour paraître à son aise, mais pas trop, tandis que la valse des souvenirs s'empare de lui. C'est ici que Graham a proposé qu'ils scellent un pacte ensemble. C'est sous la grande table royale, où ils s'étaient réfugiés quand ils avaient autour de leurs dix ans, qu'ils se sont promis de se protéger l'un l'autre, de se sauver des pires situations, au péril de leur vie, et de ne jamais abandonner leurs rêves.

Kaplan déglutit.

— Il va falloir plus de concentration que ça, indique Sir Antonin.

— Je n'ai pas besoin de rester, n'est-ce pas ? Nous sommes dans le palais, je n'ai plus qu'à m'esquiver, prendre le chemin des geôles, libérer Winter...

— Pas encore, il faut attendre une diversion. Ce n'est que le début de la soirée, un meurtre a été commis il y a quelques jours, les gardes sont aux abois, ils surveilleront les moindres faits et gestes des invités qui osent s'aventurer dans les couloirs du palais alors que l'événement se déroule juste ici.

Il acquiesce malgré lui. Le marchand lui a répété les consignes maintes fois, mais il a la sensation qu'elles se perdent au milieu des images qui remontent dans ses pensées.

Il a abandonné Graham. Il le sait. La culpabilité le ronge. Il lui avait fait la promesse de le protéger, coûte que coûte, mais il l'a abandonné. Il s'est enfui, comme un lâche. Son ami était d'accord, c'est même lui qui l'a poussé à organiser ce kidnapping déguisé. Ils se sont mis d'accord sur une histoire que Graham servirait à tous ceux qui l'interrogeraient, tandis que Kaplan filait hors du palais, loin du joug de ses parents, et qu'il respirait l'air frais de la liberté pour la première fois de sa vie.

C'était plutôt un air angoissé maintenant qu'il y repense. Que croyait-il ? Qu'en faisant passer sa disparition pour un enlèvement, il n'aurait plus jamais peur, qu'il se sentirait à son aise dans ce monde ? La peur ne l'a jamais quitté, elle est restée nouée à son estomac. Chaque jour, il tremble qu'on le retrouve et il fait des cauchemars où

il voit le visage de sa mère et de son père. Il imagine les tortures qu'il subira s'il est découvert.

— Winter, murmure Sir Antonin. Elle est la seule qui compte, non ?

Les mots du marchand résonnent dans ses oreilles. Est-elle la seule qui compte ? Elle est son unique amie, à l'heure actuelle. Il ne veut pas l'abandonner comme il a abandonné Graham, il veut choisir son destin. Oui, c'est ce qu'il est venu faire aujourd'hui. Il prend en main son avenir, il ne laissera plus sa peur le gouverner.

— Oui, elle compte.

— C'est pour elle que nous sommes ici.

— Je ne m'attendais pas à faire alliance avec vous, soupire Kaplan.

— Vous n'aviez qu'à pas vous faire prendre au palais.

— Vous saviez que nous venions voler quelque chose, grogne-t-il. Pourquoi ne pas nous avoir aidés ? Ou couvert nos arrières ?

— J'avais ma propose mission à mener.

— Toujours des mystères.

Sir Antonin l'introduit auprès de splendides jeunes femmes, mais leur cœur n'y est pas. Elles ne font que tourner la tête à la recherche d'une autre silhouette.

— Elles attendent le nouveau roi, explique le marchand.

Bien sûr. Kaplan n'y a pas pensé, mais maintenant que Fall est le successeur, quantités de demoiselles vont se présenter à lui avec l'espoir de devenir sa reine.

— Eh bien, au moins, je n'aurai pas à m'embarrasser des attentions d'une demoiselle ce soir.

— Non, je crois que leur but à toutes est d'espérer apercevoir le roi.

— N'est-ce pas... déplacé d'organiser ainsi une soirée alors que Graham est mort ?

— Ne l'appelle pas comme ça, on pourrait nous entendre. Et si, ça l'est. Le palais respecte d'habitude une longue période de deuil après la mort d'un royal. Je suppose que personne n'a songé à annuler cet événement. Il y a peu de chances que le nouveau roi s'y présente, les espoirs de ces dames vont être déçus.

Kaplan n'a pas à danser, tant mieux, il n'est pas certain de se rappeler des pas. Sir Antonin et lui vont de groupe en groupe. Le marchand a l'air de connaître tout le monde, partout où ils s'arrêtent, on reconnaît son visage, on l'apostrophe et on l'accueille à bras ouverts. Il introduit Karl, son neveu et Kaplan espère que ces convives ne sont pas en train de graver son visage dans leur esprit. Il aimerait redevenir incognito aussitôt qu'il quittera les murs du palais.

Mais à mesure que le temps passe, la peur refoule : personne ne l'a reconnu. Il n'est que Karl, le neveu de Sir Antonin. On ne lit pas les traits du général en lui, on ne reconnaît la posture d'un homme qui a passé des heures à s'entraîner. Personne ne devine sa réelle identité.

Ses épaules se relâchent un peu, il prend ses aises, il s'autorise à sourire sincèrement et à espérer : cette nuit, il sortira Winter de sa geôle.

Puis ses yeux tombent sur Maëva. Elle l'observe depuis un coin de la pièce, où elle est entourée de ses amies probablement. Il ne peut pas la rater, elle ressemble tant à leur mère. Son regard accroche le sien, ses mains deviennent moites et il doit se rappeler de respirer. Il perd le fil de la conversation en cours, mais les autres rient car ils disent que le jeune homme est en train de tomber amoureux.

— Il s'agit de Maëva Darshian, souffle l'un des convives. Elle n'est pas accessible.

Kaplan secoue la tête pour lui montrer qu'il se méprend, mais il ne peut pas lui dire qu'il n'a pas de sentiments pour sa sœur. Tout jeune homme parfaitement constitué trouverait Maëva splendide. Alors il bégaie, puis enchaîne :

— O... oui, elle... elle est un... un joyau.

Le terme lui est venu naturellement, personne ne tiquera ici, ils ne connaissent pas la manière dont fonctionne la guilde des voleurs.

Il détourne le regard, mais le mal est déjà fait : il voit dans sa vision périphérique qu'elle s'avance vers lui. Sa bouche devient encore plus sèche. Sir Antonin est occupé à discuter, il ne voit pas le danger qui s'approche, mais il s'en rendra compte bien à temps. Que pourra-t-il faire ? Si Maëva crie son identité, il n'aura pas une seule seconde pour s'échapper, il sera à nouveau prisonnier de cette famille.

— K...

— Karl, coupe Kaplan quand Maëva se présente à lui et articule la première lettre de son prénom.

Il joue la comédie, il espère la duper. Comment peut-elle l'avoir reconnu ? Il a tant changé, et il ne ressemble pas à son père.

Sa sœur effectue une référence pour saluer que Kaplan lui rend aussitôt en se courbant en deux. Puis ils restent tous les deux à s'observer, sans échanger un mot. Si elle l'a reconnu, il n'y a rien qu'il puisse dire qui arrangera les choses. Et si elle éprouve une étrange fascination pour ce Karl qu'elle a croisé au salon de coiffure, eh bien jouer les benêts est un rôle tout à fait normal pour un prétendant sous le charme.

— Vous êtes ravissante, ajoute-t-il pour rester dans son rôle.

Elle pince les lèvres et fronce les sourcils, comme si ce n'était pas tout à fait la phrase à laquelle elle s'attendait. Sir Antonin se rend compte de la situation et vient à la rescousse de son protégé.

— Karl, je vois que tu as fait la connaissance de la fille du général Darshian.

Le marchand se penche en avant par respect pour saluer la fille de l'un des hommes les plus puissants de Krömlyn. Certains disent de son

père qu'il est même puissant que le roi lui-même.

— Sir Antonin, ajoute le magicien.

— Maëva, répond la sœur de Kaplan, mais vous le saviez déjà.

Elle inspire, sa poitrine se gonfle. Elle porte une robe de satin rouge qui attire tous les regards. Kaplan se rappelle une petite fille timide, mal à l'aise, qui évitait soigneusement d'être au centre de l'attention. Elle a changé.

Lui aussi.

— Nous devons parler, décrète-t-elle.

Il cligne plusieurs fois des yeux pour rester dans son rôle. Sir Antonin pose la main sur son épaule pour indiquer qu'il ne compte pas laisser filer son neveu.

— Parler ? répète Kaplan comme s'il n'avait pas bien compris.

Il est découvert, c'est une certitude maintenant.

— Oui. Prends mon bras, allons faire un tour dans les jardins.

Il jette un regard suppliant au marchand pour qu'il le tire de cette situation, mais Sir Antonin n'avait pas prévu un tel revirement et il ne trouve rien à dire. Kaplan tend son bras à sa sœur, comme s'ils étaient deux jeunes personnes qui veulent poursuivre leur discussion avec un peu moins de musique et de bruit. Elle le dirige vers les grandes fenêtres qui sont ouvertes et donnent directement sur les jardins. Elle marche avec lenteur, comme il sied à une dame de la cour, elle garde les yeux fixés devant elle, ne s'intéresse pas à tous les jeunes hommes qui l'observent. Kaplan doit créer bien des jalousies ce soir. Sa sœur est-elle déjà promise à quelqu'un ? Il ne pense pas, elle est trop jeune, et il en aurait entendu parler. Leur mère fera en sorte qu'elle scelle une alliance digne de ce nom.

Ils sortent sous les étoiles, l'air est un peu plus frais qu'à son arrivée, mais il faut encore une chaleur étouffante, même alors que l'astre solaire a disparu. Une fois que plus personne ne peut les entendre, Maëva s'arrête, retire son bras et fait face à Kaplan.

— Tu ne peux pas te pointer ici, décrète-t-elle.

— Pardonnez-moi, votre...

— Cesse de jouer tes petits jeux !

Il se tait. Elle ressemble tellement à leur mère qu'il a l'impression de se retrouver, enfant, en train de se faire disputer par cette dernière. A-t-elle hérité ses valeurs aussi ? Est-elle devenue une vipère qui veut tout contrôler ou y a-t-il encore une forme d'innocence en elle ? Il commence à chercher les issues possibles. Si elle veut lui mettre des bâtons dans les roues, ce n'est pas cette nuit qu'il pourra sauver Winter. Son amie tiendra-t-elle encore le coup ? Les géôles poussent n'importe qui à se suicider. La soif peut être étanchée, si Winter a mis en place un système pour filtrer l'humidité des roches et récupérer un peu d'eau. Mais la faim... rien ne peut entraver la faim là-bas.

— Qu'est-ce que tu fais là ? insiste-t-elle.

Peut-être qu'elle s'imagine qu'il est quelqu'un d'autre ?

— Je...

— Khan !

Cette fois, il ne peut plus s'inventer d'excuses.

— Si les parents te trouvent ici, tu sais ce qui t'attend ? ajoute-t-elle.

Il s'humecte les lèvres.

— Oui, confirme-t-il.

— Pourquoi es-tu revenu ? Je te pensais loin, si loin que je ne te reverrais jamais.

Elle lève la main vers son visage et caresse sa joue. Pour tous ceux qui les observent depuis la salle de réception, ils ont l'air de deux amoureux qui se découvrent.

— Tu as eu raison de partir.

— Hein ?

Il s'attendait à ce qu'elle crie, à ce qu'elle le dénonce, à ce qu'elle l'amène devant ses parents, comme un trophée qu'on a trouvé et qui mérite une récompense.

— Tu ne dois pas rester ici, s'ils te reconnaissent, je... je ne sais pas ce qui t'attendra, Khan.

— Kaplan, la corrige-t-il.

— Kaplan ? C'est par ce nom que tu te fais appeler ?

Il hausse les épaules, elle laisse ses doigts retomber le long de son corps.

— Ça sonnait bien et ça ressemblait assez au premier pour que j'y réponde.

— Où étais-tu ? Pourquoi es-tu revenu ?

— J'étais en ville. Je ne suis jamais vraiment parti, je n'ai pas pu.

— Pourquoi ? Tu avais la liberté qui te tendait les bras, tu avais réussi à...

— Maëva, je pensais que... je pensais que tu me dénoncerais.

— Pour qu'ils te fouettent jusqu'à ce que tu en meures ? Pour qu'ils attachent des fils de marionnette à tes bras et se servent de toi comme d'un pantin ? Tu n'as jamais su leur résister.

— Tu n'es pas comme je l'imaginais.

Elle pose ses mains sur ses hanches, jette un œil vers la soirée pour vérifier que personne ne s'approche et poursuit :

— Qu'est-ce que tu t'imaginais ? Que j'étais devenue comme mère ?

— Quelque chose comme ça, oui. Je me disais que son influence, mon départ...

— Ton départ n'a rien changé, Kh... Kaplan. Enfin si, il a tout changé. Mais je ne t'en veux pas. Je sais pourquoi tu es parti. Ce n'était pas ton combat, tu n'étais pas prêt à le mener, tu n'avais pas ce

qu'il fallait pour t'opposer à eux un jour. Ils t'auraient baladé de gauche à droite à leur guise, tu aurais souffert toute ta vie. Non, Kh... Kaplan, tu as bien fait de partir.

Il plisse les yeux et secoue la tête pour essayer de comprendre ce qu'elle lui dit. Il a tant de questions en suspens, tant de points d'ombre qu'il ne comprend pas. Est-ce bien sa sœur, ce petit être fragile qu'il a laissé derrière lui, qui lui parle avec autant d'assurance ?

— Viens avec moi, propose-t-il tout à coup. Viens, j'ai juste une courte mission à accomplir et nous pouvons partir d'ici. Nous quitterons la ville, nous referons notre vie ailleurs. Je suis débrouillard, je peux...

— Oh Kaplan, c'est ce que je voulais dire quand je disais que tu n'avais pas les épaules pour leur faire face. Je ne veux pas partir.

— Tu ne veux pas partir ?

Il est bouche bée.

— C'est mon combat, lâche-t-elle. Ils ne le savent pas, mais c'est mon combat. C'est à moi de m'opposer à eux. Je reprends le flambeau que tu n'as pas su tenir.

— Que je n'ai pas su...

Mais de quoi parle-t-elle ?

— Ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas. Mais tu ne peux pas t'éterniser ici, si je t'ai reconnu, ils te reconnaîtront. Ils ne comptent pas passer à la soirée, mais on ne sait jamais avec eux. Fais ce que tu as à faire, mais ne reviens pas.

Ne reviens pas. Comment peut-elle lui donner un tel ordre ?

— Maëva...

— Il y a des forces qui se jouent ici dont tu n'as pas idée. Je ne suis plus la petite sœur qui te regardait avec des yeux tremblants. J'ai grandi, j'ai mûri et j'ai pris les choses en main. Tu n'as plus à détourner le regard pour me protéger. Tu n'as pas à faire ce qu'ils te demandent pour m'épargner.

Il ouvre la bouche pour répondre quelque chose, mais c'est trop d'informations d'un seul coup, les questions se bousculent, il ne sait pas par laquelle commencer.

— Qu'est-ce que tu es venu faire ? lui demande-t-elle.

— Je dois libérer une amie des geôles de la falaise.

— C'était toi dans le bureau ? comprend-elle tout de suite.

Il hoche la tête.

— Oh, ça c'était bien joué.

Un grand sourire illumine son visage.

— J'ai essayé de dérober le livre à père pendant des années, mais je n'ai jamais trouvé un moyen discret d'y parvenir.

— Le livre ? s'étonne-t-il. Je n'ai pris que l'arche qui...

Elle cligne des yeux.

— Ce n'est pas toi qui as pris le livre ?

— Winter, comprend-il.

Les souvenirs de la soirée sont flous dans sa tête.

— Winter ? La fille qui a été prise ?

— Oui. C'est elle qui a dû le glisser dans son sac. C'est pour ça qu'il était si lourd.

— Tu l'as ?

— Quoi donc ?

— Le livre.

— Peut-être, je ne l'ai pas emmené ici.

— Garde-le. J'ai vu père le feuilleter à maintes reprises comme si c'était l'objet le plus précieux qu'il possédait.

Ce qui en dit long effectivement, vu le nombre d'objets précieux que leur père possède.

— Ton amie est à l'isolement, personne ne l'a vue ou entendue depuis qu'ils l'ont enfermée. Mais Père compte l'interroger demain, alors c'est ton unique chance de la faire sortir. Je vais créer une diversion, tu pourras filer vers les geôles, personne ne fera attention à toi. Tu as un plan pour ressortir ?

— Pourquoi est-ce que tu m'aides ?

Elle paraît surprise.

— Pourquoi est-ce que je ne le ferais pas ? Tu es mon frère.

— Je t'ai abandonnée, Maëva.

— Tu es parti parce que tu ne pouvais pas tenir bon, tu n'avais pas la force mentale nécessaire. Oh, crois-moi, je t'en ai voulu pendant un long moment de m'avoir laissée, même si nous n'avions jamais été... proches. Je sais que tu restais à distance pour ne pas m'attirer d'ennuis, pour ne pas qu'on m'utilise pour te faire faire des choses qui te rebutaient. D'une certaine manière, ton départ m'a protégée.

Il n'a jamais envisagé la situation sous cet angle.

— J'ai la force de faire ce qu'il faut, d'accord ? ajoute-t-elle. Il est encore trop tôt pour les renverser, mais je récolte toutes les informations que je peux et je me chargerai de leur planter la dague qui scellera leur destin. Crois-moi, c'est tout ce que j'ai à l'esprit.

Ses yeux brillent dans le noir. Il ne la connaissait pas aussi déterminée.

— Viens, retournons vers la salle de bal, que je crée ta diversion. Ensuite, file sauver ton amie.

Il ne veut pas, il a mille questions à lui poser, mais elle prend cet air autoritaire qu'il connaît bien pour avoir vu sa mère l'utiliser sur lui à maintes reprises, et elle l'entraîne vers les lumières. Les musiques battent à nouveau leur plein, ils se séparent, il rejoint Sir Antonin qui l'interroge du regard. Au moment où il s'apprête à lui livrer une explication en quelques mots, un cri retentit dans la salle.

Maëva s'est évanouie alors qu'elle venait de se mettre à danser avec un autre jeune homme.

Bien sûr, il veut se précipiter pour l'aider, mais Sir Antonin le retient. Puis il se rappelle la diversion et commence à se dire que sa sœur a beaucoup de talent. La foule s'amasse autour d'elle, on appelle les gardes, un médecin. Encouragé du regard par Sir Antonin, il s'éloigne de quelques pas, avec discrétion, puis file dans les couloirs du palais à la seconde où il découvre qu'il n'y a même plus de gardes devant la porte.

Il se retient de courir, il marche comme un gentleman le ferait. Il ne fait pas de détours, le moins de temps il passera dans les couloirs, le mieux ce sera, alors il prend le trajet le plus direct pour rejoindre les geôles.

Et c'est en tournant à droite, alors qu'il ne lui reste plus que deux cents mètres pour atteindre la porte qui ouvre sur les cellules, qu'il tombe nez à nez avec Fall.

Chapitre 15

Il reconnaît le petit frère de Graham en un clin d'œil. Il est accompagné de quatre gardes, ce qui fait que Kaplan se sent aussitôt mal. Peut-il venir à bout de quatre gardes armés alors qu'il n'a même pas une dague sur lui ? Il n'en est pas si sûr. Il était le meilleur, de son temps, mais son altercation avec Sir Antonin lui a rappelé qu'il ne s'est pas exercé au combat depuis un moment, pas en situation réelle en tout cas.

Fall a l'air d'avoir pleuré et Kaplan espère un instant qu'il va pouvoir passer à côté du roi sans qu'on l'interpelle. Il salue, puis poursuit sa route et est à deux doigts de se dire que c'est bon, quand le roi se retourne et crie :

— Que faites-vous là ?

Oui, il a raison. Que fait-il là, hein ? Pourquoi ne s'est-il pas inventé une bonne excuse ? Les invités ne circulent pas dans cette partie du palais. Il se retourne malgré lui, jette un coup d'œil aux gardes, essaie à nouveau de jauger de s'il va réussir, ou non, à se débarrasser des quatre. Peut-être. Oui, peut-être qu'il le peut. Mais le roi aura donné l'alerte d'ici là et ce n'est pas contre quatre gardes qu'il se battra, mais contre dix fois plus.

— Votre Grâce... commence-t-il.

Aucun mensonge plausible ne lui vient à l'esprit. Que ferait un jeune de son âge dans les couloirs ? Pourvu que Fall ne le reconnaisse pas.

Puis un animal vert, petit, court sur pattes, débarque depuis le plafond, saute sur le bras de Kaplan et remonte le long de son épaule.

— Igor ! s'exclame-t-il.

Les soldats se précipitent comme si le caméléon était une menace, mais Fall écarquille les yeux et leur crie d'arrêter.

— Stop !

Le silence retombe dans le couloir, troublé seulement par les piailllements du petit animal.

— Vous connaissez Igor, lance Fall.

Et lui aussi. Ils s'observent pendant de longues secondes, se jugeant l'un l'autre, cherchant à savoir s'ils peuvent se faire confiance peut-être ?

— Allons-y, lance soudain le roi.

Kaplan n'en revient pas. Les gardes ne lui posent pas d'autres questions, ils disparaissent dans le couloir et lui laissent le champ libre.

— Toi, tu es arrivé au bon moment, annonce Kaplan en caressant le caméléon.

Un piaillage aigu lui répond.

— Je ne parle toujours pas ton langage, Igor, mais si c'était un message pour dire que tu es fier de toi, tu peux l'être. Je crois que c'était moins une.

Il poursuit son avancée et tombe sur un nouvel obstacle devant la porte qui mène au long couloir qui déboule lui-même sur les geôles à flanc de falaise.

— Halte ! crie le garde en faction.

Il ne pouvait pas arriver jusque-là sans se battre. C'est à cet instant qu'il décide qu'il déteste les costumes trop serrés. Quelle est cette mode d'avoir des vêtements collés au corps ? On se bat bien mieux quand ils sont amples et qu'on peut lever la jambe sans risque d'arracher les coutures de son pantalon.

Il décide de ruser. Il s'approche avec un air de conspirateur, met un doigt sur ses lèvres pour inciter le soldat à ne rien dire. Il espère qu'il ne va pas attirer d'ennuis à Maëva, mais elle est le meilleur alibi qu'il ait en tête.

— Je cherche à rejoindre les appartements de la fille du général Darshian, explique-t-il. En toute discrétion, bien sûr.

Leurs quartiers ne sont pas du tout de ce côté du palais, mais il joue les idiots, c'est un rôle qu'il maîtrise à merveille.

— Ils ne sont pas au courant, vous vous en doutez, ajoute-t-il.

Le soldat sourit, comme s'il comprenait.

— C'est un joli brin de fille, répond-il.

Ce qui fait lever les yeux au ciel à Kaplan. Comment ose-t-il parler de sa sœur, hein ? Il fait deux pas de plus et assène un énorme coup sur la tête au soldat, qui ne se méfiait pas assez pour être sur ses gardes. Kaplan rattrape son corps tandis qu'il s'apprête à tomber au sol.

— Peut-être que j'ai trouvé ma porte de sortie, Igor.

Le caméléon acquiesce et se met à fouiller le soldat, il attrape des clefs de ses petites pattes, qu'il tend au voleur. Ce dernier ouvre la porte, tire le corps par les épaules pour l'amener dans le couloir, referme derrière eux à clef et entreprend de retirer les vêtements du soldat. Avec l'uniforme, il passera beaucoup plus inaperçu dans le palais. Il suffirait de trouver une tenue des servants propre à Winter, puisque celle qu'elle porte doit être sale, et ils pourront peut-être s'échapper sans avoir à trop ruser.

Il ne peut pas laisser le costume de Sir Antonin ici, c'est un indice trop important. Il essaie d'enfiler la veste du soldat par-dessus des propres vêtements, mais il est trop petit et maigrichon pour faire l'affaire.

— Ils prennent n'importe qui dans les rangs maintenant, grommelle-t-il.

Igor lui lance des petits cris.

— Oui, oui, je sais, ce n'est pas sa corpulence qui fait ses capacités, mais il faut admettre qu'il ne s'est pas méfié.

Il soupire. Il ne rentrera jamais dans les vêtements du soldat, mieux vaut abandonner cette idée. Chaque chose en son temps : d'abord, retrouver Winter. Il garde le trousseau de clefs sur lui et file vers les cachots en courant. Ici, il n'y a personne. Si ses parents ont décrété l'isolement, ce garde était le dernier rempart avant la solitude.

Il fonce jusqu'aux cellules, l'humidité augmente, il capte le bruit des vagues et les souvenirs remontent encore. Le nombre de fois où on l'a forcé à rester ici, en silence, sans boire, sans manger, pour voir combien de temps il pouvait tenir.

Il ralentit quand il arrive devant la cage centrale. Winter est là. Il a réussi. Elle est là. Il va ouvrir la porte, la libérer. Il ne l'a pas abandonnée, il peut résister à ses peurs, il peut les surmonter. Les larmes montent à ses yeux tant il est soulagé de ne pas être un incapable.

Il l'a retrouvée et elle est encore vivante.

Igor descend de son épaule, saute à terre et se faufile entre les barreaux pour rejoindre sa maîtresse. Elle est debout, dos à Kaplan, elle observe les étoiles probablement, parce qu'elle ne doit pas distinguer la mer dans cette nuit noire.

— Winter ? articule-t-il.

Elle ne l'entend pas. Est-elle perdue dans ses pensées ? Igor grimpe sur les vêtements de la jeune femme, mais elle ne bouge pas pour autant. Il observe le trousseau qu'il tient dans la main et cherche la clef qui la libérera de sa prison. Il en essaie une première.

— Winter, ne bouge pas, ordonne-t-il. Enfin, si, bouge, je suis là, tu peux me rejoindre.

Il a peur, tout à coup. Peur d'arriver trop tard. Pourquoi ne l'entend-elle pas ?

— Winter, c'est Kaplan, je suis venu te sauver. Tu ne croiras même pas tout ce que j'ai fait pour arriver jusqu'ici. Mais je l'ai fait ! Je suis même tombé sur ma sœur. Tu imagines ? Elle m'a reconnu !

Il continue de lui parler, en espérant la tirer de ses songes, tandis qu'il essaie de nouvelles clefs. Foutue serrure ! Il tire sur la porte, mais rien n'y fait.

— J'ai même croisé Fall et je pense qu'il m'a laissé passer parce qu'il savait ce que j'allais faire. Il voulait te libérer, lui aussi.

Nouvelle clef, toujours rien. Au milieu du bruit des vagues, il entend des pas derrière lui. La transpiration se met à couler sur son front et dans son dos. Il ne peut pas être pris, pas si près du but.

La clef tourne enfin, il entre à l'intérieur de la cage.

— Winter ! Winter, il faut qu'on y aille !

Elle se retourne enfin, mais il y a une lueur étrange dans son regard, comme un voile devant ses yeux qui sont gris blanc à présent.

— Winter ? répète-t-il.

Puis il aperçoit les silhouettes qui se fraient un chemin jusqu'à eux : ses parents sont dans le lot. Il tremble plus que jamais. Ils sont accompagnés par des soldats, il n'y a pas sa sœur. Mais non, il ne peut pas se faire reprendre. Non, non, non, pas question, plutôt mourir.

Alors il fait la seule chose qu'il peut encore faire pour se protéger : il ferme la porte à clef à nouveau en se tordant le bras pour le passer à travers les barreaux. Le cliquetis retentit, il garde le trousseau avec lui et recule tandis que le visage du général se rapproche, ainsi que celui de sa mère. Comment ont-ils su ? Est-ce Maëva ? Est-ce un garde ? Qui a parlé ? Qui leur a dit de venir jusqu'ici ?

Il fait sombre et il n'est pas certain qu'on puisse reconnaître ses traits.

— Khan ? lance pourtant son père en agrippant les barreaux. C'est bien toi ? C'est toi, mon fils. Ouvre cette porte, viens m'embrasser.

Les mots sont chaleureux, mais ils font peur à Kaplan malgré tout. Il recule d'un autre pas. Sa mère imite son père.

— Oh mon fils chéri, tu es vivant ! s'exclame-t-elle.

Elle joue la comédie comme personne. Il percute Winter, qui tend le bras pour l'attraper et le retenir. Ses yeux ont toujours cette drôle de lueur. Igor les observe tous les deux, sur la paroi de la grotte, il crie pour attirer l'attention.

— Il n'y a qu'une issue, lance Winter d'une voix cristalline.

Elle tend le bras pour qu'Igor grimpe dessus, mais il refuse, comme s'il ne lui faisait pas confiance. Kaplan perçoit un bruit de clefs et il voit un soldat tenter d'ouvrir la cellule. Ils n'ont plus le temps. Bien sûr qu'il y a un double des clefs, est-il stupide ?

— Viens, l'encourage-t-elle.

Elle resserre sa poigne sur son bras, le tire avec elle et saute dans le vide.

Chapitre 16

Stym ne leur a pas encore déclaré la guerre. C'est l'information qui tourne en boucle dans la tête de Fall. Ils peuvent encore s'en sortir, mais ça nécessite de leur donner de l'or, bref une rançon, et ça, il n'est pas d'accord. Personne n'a envie d'être arnaqué, et encore moins de débiter son règne ainsi.

Mais s'ils ne donnent pas la rançon, ils s'exposent à une attaque, et ils ne sont pas prêts pour se défendre. Il imagine que le général Darshian est arrivé à la même conclusion, il ne l'a pas encore vu. Sitôt le message entre ses mains, il a pris congé de Blanche, à son grand regret, puis il est allé réfléchir auprès du corps de Graham. C'était si étrange de voir son cadavre maquillé, mais froid, ses yeux fermés, aucune trace de sang, mais de savoir qu'il était mort malgré tout. Il a parlé pendant de très longues minutes, il lui a demandé conseil, il lui a dit tout le bien qu'il pensait de lui. Il a évoqué Stym, les bateaux, Blanche, Winter, Mia, Dan, le général. Il a parlé de Grincheux, de la manière dont ils ont été élevés, de tous les efforts que Fall aurait pu faire pour mieux apprendre, pour être plus présent, pour épauler Graham dignement.

Il est trop tard. Il est sorti de là en se disant qu'il ne pouvait plus repousser une entrevue avec le général Darshian, qu'ils devaient agir, pendant que le messenger de Stym attend leur retour en tremblant. La vie des messagers ne tient souvent qu'à un fil.

Puis il a croisé cet étrange jeune homme, qu'Igor connaissait.

Il sait pertinemment ce qu'il a fait.

Il sait exactement pourquoi le palais est sens dessus dessous, pourquoi le général et sa femme sont en train de crier. Oh, ils ont toutes les raisons du monde de crier.

D'abord, leur fille s'est évanouie. Fall savait qu'elle était fragile, c'est la réputation qu'on lui donne, mais il ne l'a pas croisée souvent et il ne sait pas si ce n'est qu'une rumeur, ou un fait avéré. Il suppose que c'est une certitude à présent qu'elle est tombée par terre en pleine soirée mondaine. Il n'était pas au courant de cette soirée, et s'il en avait eu vent, il l'aurait fait annuler. C'est déplacé d'organiser des célébrations alors que le corps de son frère n'est pas encore en terre.

Enfin, Maëva s'est évanouie, ses parents n'ont pas été prévenus tout de suite car ils étaient en train de courir à l'autre bout du palais, pour interroger Winter. Fall se demande si un de ses gardes ne les a pas prévenus de l'étrange rencontre qu'ils ont faite quand il quittait le corps de Graham.

Il a su d'instinct que ce jeune homme était là pour aider Winter, il n'a pas levé le petit doigt, il l'a laissé poursuivre sa route. Est-ce que ça fait de lui un mauvais roi ? Que va dire le général en le découvrant ? Car il le saura, il n'en doute pas. Il pourra mettre ça sur le compte du chagrin, après tout il sortait tout juste de la salle où le corps de son frère repose. Mais il ne pourra pas recommencer.

Enfin, l'information principale, qui lui met des frémissements au cœur et qui le force à cacher son sourire, est la suivante : Winter a disparu. On raconte qu'elle s'est suicidée, qu'elle s'est jetée dans le vide, mais aucun corps n'a été retrouvé et le jeune homme était là pour une bonne raison. Il a réussi à faire en sorte qu'elle s'échappe. C'est l'unique raison que Fall a de se réjouir en cet instant et il compte bien la savourer. Sa meilleure amie est en liberté, et avec un peu de chance elle va réussir à quitter la ville, à s'enfuir pour de bon. Il veut obtenir plus d'informations sur ce qu'il s'est passé. Il y avait des témoins, il compte bien récupérer un récit de l'un d'entre eux, mais il s'accroche à cette nouvelle.

— Mia ! s'exclame-t-il quand la jeune femme arrive enfin.

Où était-elle ? A-t-elle pu obtenir les renforts nécessaires ? Elle n'est pas seule, mais à voir la mine sur son visage, elle ne ramène pas de bonnes nouvelles.

— Votre Altesse, fait-elle en se courbant.

La femme à côté d'elle l'imites. Elles portent toutes les deux la tenue du palais, mais la bleue, celle qui symbolise la famille royale, le combat et non pas la jaune, symbole de ceux qui servent la couronne.

— Je vous présente Natacha, qui va s'occuper de vous.

Fall cligne des yeux. Il est à son bureau, dans sa chambre, la porte est restée ouverte pour lui permettre d'avoir un peu d'air. Il a chaud, c'est à croire que cet été va être brûlant, bien pire que tous ceux qu'il a connus jusque-là.

— À quel sujet ? demande-t-il.

— Elle va me... remplacer.

Mia s'est montrée hésitante, mais le dernier mot a tout de même franchi ses lèvres, même s'il était sur un ton moins fort.

— Je n'ai pas compris.

Non, Fall ne comprend pas. Sa sécurité est en jeu, Mia ne voulait même pas partir pour réclamer des renforts, et voilà que tout à coup, elle revient, avec une nouvelle tête, donc quelqu'un en qui il n'a pas confiance.

— Je vais l'épauler pour les premiers jours, explique la jeune femme. Et ensuite je partirai. Elle saura s'occuper de vous, elle a été désignée par...

Elle jette un oeil à la porte entrouverte, la referme et revient près du bureau.

— ... mon ordre. Elle est très compétente.

Un grand sourire s'affiche sur le visage de Natacha. Elle a de longs cheveux blonds, tenus par une queue de cheval.

— Je ne doute pas de vos compétences, Natacha, indique-t-il. J'apprécie Mia, je n'ai pas envie de m'en séparer.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas un sujet dont nous puissions discuter, ajoute l'ex-conseillère. L'ordre a été donné et je ne peux pas revenir dessus.

Quel est l'intérêt d'être roi si on ne peut rien faire de ce qu'on voudrait faire ? Fall ne comprend pas qu'il soit pieds et poings liés à chaque moment de la journée. Il ne peut pas libérer Winter. Il doit demander conseil pour épouser Blanche. Il ne peut même pas répondre au messager de Stym tout seul, et voilà qu'il ne peut pas choisir sa conseillère ?

— J'aimerais parler à la personne qui a décidé de te remplacer, lance-t-il.

Non, c'est petit joueur. Il n'a pas besoin de parler à quiconque, il est le roi ! Alors il se racle la gorge et reprend.

— Non, j'ai changé d'avis. Je ne veux pas lui parler. Natacha, vous avez l'air formidable, mais c'est Mia que je veux.

— Je ne peux pas... commence Mia.

— Je refuse une quelconque démission. J'ai besoin de personnes de confiance, si tu disparais, qui reste-t-il ? Je ne peux pas me fier au général, je ne peux pas me fier à mes propres soldats, mon frère et mon père sont morts, vers qui est-ce que je dois me tourner ?

— Vers Nata...

— Oui, j'ai bien compris. Mais je ne connais pas Natacha.

Il observe la grande blonde. Elle n'a pas l'air méchante, mais il en a marre qu'on décide à sa place. Mia est un bon élément, enfin il croit, elle a servi son père et son frère. Certes, ils sont tous les deux passés de vie à trépas sous son service, mais... ce n'est pas sa faute.

— Tu resteras, décrète-t-il en pointant l'index vers Mia. Natacha peut t'aider. Tu as dit toi-même qu'il te fallait des renforts, ils sont là. Même si une seule personne me paraît bien maigre pour t'épauler.

Natacha ouvre la bouche pour répondre quelque chose, mais Fall enchaîne :

— Nous avons un grave problème de sécurité au palais, ajoute-t-il.

Bien, maintenant il énonce des platitudes. Évidemment qu'ils ont un problème de sécurité au palais, il a été poignardé dans sa propre chambre !

— J'ai... je...

Son assurance est en train de s'envoler à mesure qu'il réalise qu'il n'a pas réfléchi une seule seconde à ce qu'il voulait dire. Comment peut-il parler de la sécurité sans pour autant parler du jeune homme

qui a pu se faufiler jusqu'à Winter ? Que ferait sa meilleure amie ? Dirait-elle la vérité ? Il a parfois du mal à discerner le vrai du faux dans les aventures qu'elle lui conte.

— Votre Grâce ? l'encourage Natacha.

Il prend une courte inspiration. Son flanc lui fait mal, son front est brûlant, sûrement parce que son corps lutte pour l'aider à se remettre de sa blessure et qu'il ne lui donne pas le repos nécessaire.

— Cartes sur table, décrète-t-il. Mia, peut-on vraiment faire confiance à Natacha ?

Sa conseillère prend le temps de la réflexion, se fait fusiller du regard par sa nouvelle collègue, grommelle et se lance :

— Je ne l'aime pas, annonce-t-elle.

— Ce n'est pas très encourageant, fait remarquer Fall.

— Je ne l'aime pas, répète-t-elle, mais elle est douée, courageuse et loyale. Sa mission consiste à protéger le royaume, elle s'est entraînée toute sa vie durant pour l'accomplir, et elle l'accomplira parfaitement. Vous pouvez en être sûr.

Natacha bombe le torse, enorgueillie par les propos de sa collègue.

— Alors vous resterez toutes les deux, annonce Fall.

Ce qui n'a l'air de plaire à aucune des jeunes femmes.

— J'ai peut-être commis une imprudence, ajoute-t-il aussitôt. Ce qui n'empêche pas que la sécurité dans ce palais est un grave problème, n'importe qui peut entrer et se déplacer à sa guise. Enfin...

Il attend de voir si elles réagissent. Au fond, il espère encore se tirer de la situation sans révéler ce qu'il a fait. Il est autant responsable de la sécurité des murs que n'importe qui d'autre. Peut-être encore plus.

— J'ai croisé un jeune homme tout à l'heure, Igor l'a reconnu.

— Igor ? demande Natacha.

— Un animal domestique qui lui rend visite, précise Mia.

— Le jeune homme n'était pas dans un lieu autorisé aux invités, et en voyant Igor, j'ai compris qu'il allait libérer Winter. Je l'ai laissé faire.

— Rusé, approuve Mia.

— Hein ?

Fall s'attendait à ce qu'on lui passe un savon.

— Vous ne pouviez pas libérer votre voleuse sans que le général Darshian s'en prenne à vous, explique la conseillère. Mais laisser quelqu'un d'autre s'en charger n'était pas un problème.

— Oui, c'est euh... exactement ce que j'ai voulu faire. Sauf que je ne suis pas responsable de la présence de ce jeune homme dans les murs. Et il a pu entrer sans que personne ne se méfie. Il y avait une soirée mondaine, qui n'aurait pas dû avoir lieu compte tenu des circonstances, j'imagine qu'il est entré avec la flopée d'invités...

— Des gens peuvent se balader à leur guise dans le palais alors ?

lance Natacha sur un ton accusateur.

— Tu es là pour aider, pas pour juger, grogne Mia en retour.

— Vous allez vraiment réussir à faire équipe ? demande Fall.

Elles soupirent toutes les deux sans se jeter un seul regard.

— Je voulais prévenir, c'est tout, ajoute le jeune homme. Si les Darshian sont dans un tel état de fureur, outre le fait que leur fille s'est évanouie, c'est ma faute. Maintenant, que faisons-nous pour Stym ?

Le sujet lui brûle les lèvres depuis tout à l'heure, il ne sait pas comment répondre à l'émissaire, il ne sait pas ce qu'il peut dire pour éviter que la guerre se déclenche, tout ce qu'il sait c'est qu'il refuse de céder au chantage.

— Quel est le message ? demande Mia.

— Tu reviens et tu n'as même pas connaissance du message ? s'étonne Natacha.

— J'étais occupée à venir chercher des renforts, je ne peux pas être partout.

— Tu devrais avoir un système d'informateurs.

— Oui, un formidable système, dans lequel je pourrais avoir confiance en temps normal s'il n'y avait pas des traîtres qui traînaient aux quatre coins du palais. Comment est-ce que je leur fais confiance dans ces circonstances, hein ?

— Tu as été trop laxiste, tu t'es laissé avoir par le temps et tu en paies les frais aujourd'hui. On dirige un royaume avec une main de fer.

— Tu ne diriges pas le royaume Natacha, grogne-t-elle.

— Notre mission consiste à en assurer la sécurité...

— ... et à servir le roi.

— Non, et c'est là que tu t'es égarée. Ta mission ne consiste pas à servir le roi.

— Si maintenir le roi en place est le meilleur moyen d'assurer la sécurité du royaume, alors notre mission consiste à servir le roi, à le protéger et à l'épauler dans toutes ses décisions.

Mia croise les bras sur la poitrine, tandis que Fall se demande comment cette querelle va finir. Ce sont toutes les deux des assassins, parfaitement formées il imagine. Il a bien vu comment Mia s'est défendue face à Dan.

— J'aimerais que vous restiez toutes les deux en vie, si possible. Et qu'on s'occupe de mes problèmes.

Elles se dévisagent, puis détournent le regard et se concentrent sur leur roi.

— La sécurité, la guerre, et j'aimerais qu'un des soldats qui a été témoin de l'évasion de Winter vienne me faire un rapport en toute discrétion.

— Ils sont tous à la botte du général, la discrétion n'est pas de mise, indique Mia.

— Je veux savoir ce qu'il s'est passé. J'ai besoin de le savoir, corrige-t-il. Également, j'ai décidé d'épouser Blanche, nous informerons le peuple lors de la fête des Lucioles.

Mia a l'air déroutée.

— Blanche ? demande Natacha.

— La fille du dirigeant de la guilde des marchands.

— Il vaudrait mieux épouser quelqu'un de Stym.

— Mon frère a épousé quelqu'un de Stym, indique Fall.

— Ce n'était pas la bonne personne de Stym à épouser, rétorque Natacha sur un ton sec.

Il n'a pas l'habitude qu'on lui parle comme ça. En fait, la seule personne qui n'emploie pas un ton mielleux avec lui, c'est Winter. Elle lui rit parfois au nez, se moque comme personne d'autre n'ose le faire, mais il sait que dans le fond, elle l'apprécie beaucoup.

— Je comprends pourquoi je devrais épouser quelqu'un de Stym, indique Fall en levant la main pour interrompre la prochaine querelle entre les deux jeunes femmes. Mais nous ne sommes pas certains que ça suffira et pour l'instant je ne compte pas négocier avec le royaume du nord. En revanche, il y a une personne qui peut nous aider : Nataly.

— Nataly est une suspecte, rappelle Mia.

— Nataly est une veuve, qui a perdu son mari, son titre et qui pense qu'il y a un traître dans le palais qui veut attenter à sa vie, précise Fall.

— Quoi ? demandent les deux jeunes femmes en même temps.

— La veille de...

Fall soupire en commençant sa phrase. Tout est allé si vite. Il n'a parlé à personne après la soirée avec Nataly la dernière fois et les informations n'ont pas circulé. Est-elle en danger à l'instant même ?

— J'ai parlé avec Nataly, juste avant d'être poignardé, rappelle-t-il.

— C'est bien pour ça qu'elle est suspecte, rappelle Mia.

— Je crois que c'est bien pour ça qu'elle ne devrait pas l'être, rétorque Fall. J'ai passé la soirée avec elle, parce qu'elle avait peur pour sa vie. Elle a reçu un mot de menaces, dans sa langue natale. Elle n'a pas voulu en parler à Graham, parce qu'il avait bien assez d'ennuis sur les épaules, mais elle pensait être la prochaine cible du tueur. Elle... elle pense qu'il vient de Stym et qu'il vient pour la tuer. Ses rapports avec sa famille n'ont jamais été bons depuis qu'elle a épousé Graham, je suppose que c'est en partie pour ça que nous sommes aux portes de la guerre. Mais je ne crois pas qu'elle ait attenté à ma vie. Si ça se trouve, la personne qui veut la tuer est toujours dans le palais, et elle est également responsable de la mort de mon père, de mon frère

et de la tentative d'assassinat sur ma personne.

— Non, répondent aussitôt Natacha et Mia en chœur.

— Non ? demande Fall.

— Les tentatives ne sont pas liées, peut-être deux d'entre elles, mais pas toutes, ajoute Natacha. Un assassin capable d'empoisonner le roi pour que ça passe pour un accident n'aurait pas été aussi grossier ensuite.

— Et il ne se serait pas raté en essayant de vous tuer, ajoute Mia.

— Je ne sais pas si je dois y voir une bonne, ou une mauvaise nouvelle, soupire le roi.

— Ni l'une ni l'autre, ce n'est qu'un fait, indique Natacha.

Il sent qu'il ne va pas l'apprécier. Elle ne fait pas d'efforts pour être gentille, elle se tient droite comme un i, les mains dans le dos, à la manière d'un soldat. S'il voulait d'un soldat comme conseiller, il en aurait demandé un.

— Vraiment, Mia ? On doit faire avec Natacha ? ose-t-il demander.

— Oui, Votre Grâce. Elle sera utile, je vous le promets. Et...

Elle prend une inspiration avant de poursuivre.

— ... je serai rassurée de savoir que je ne suis plus la seule à veiller sur votre sécurité.

— Et celle du royaume, précise Natacha.

Oui, il a bien compris que la nouvelle venue ne s'intéresse pas à sa santé, ce qu'elle veut c'est protéger Krömlын. Mais c'est ce qu'il veut aussi, alors leur alliance est possible.

— Très bien. Que fait-on ? Par quoi commence-t-on ?

— Nataly est une bonne piste. Il faudrait obtenir le mot qu'on lui a envoyé, propose Natacha.

— Je vais la convoquer, ajoute Mia. Nous devons aussi interroger Dan. Il y a de la magie dans l'air, et je n'aime pas ça.

— Donc un assassin de Stym se balade dans le palais, mais également un magicien capable d'ensorceler un soldat ? demande Natacha.

— Probablement. Peut-être un troisième, poursuit Mia.

— Vraiment, comment as-tu fait pour que les choses dérapent autant ?

Les deux jeunes femmes quittent la pièce en se disputant et Fall soupire de soulagement quand elles disparaissent. Il se lève du bureau, marche jusqu'à la porte qu'elles ont fermée, l'ouvre et tombe sur quatre soldats en faction. Quel brave roi il fait ! Il faut quatre hommes pour garder une si petite ouverture. Tout le palais doit se moquer de lui à l'heure qu'il est.

— Est-ce que vous avez entendu parler de l'évasion de la prisonnière ? demande-t-il.

— Non, Votre Grâce. Nous sommes au courant, mais aucun de nous

n'était présent.

— Vous pouvez me trouver quelqu'un qui l'était ? J'aimerais entendre le récit de vive voix, c'est bien sûr terrible... mais c'est aussi excitant, vous voyez ce que je veux dire ?

Ils ne voient pas, bien sûr. Il va passer pour un roi excentrique, excité par des choses étranges.

— C'est une évasion ! Toutes les grandes évasions donnent des frissons. Et puis il faut qu'on sache ce qu'il s'est passé pour éviter que ça se reproduise ! Allez me trouver quelqu'un qui a été témoin de l'événement.

Il revient dans son bureau. Il fait nuit noire et il sait qu'il n'aura pas le temps de dormir dans les prochaines heures. Impossible, il y a trop à faire et puis il ne voit pas comment il pourrait trouver le sommeil à présent. La dernière fois qu'il s'est assoupi, on l'a poignardé. Malgré lui, il jette un coup d'œil vers le passage secret, s'approche et tente de l'activer, sans succès. Il n'est qu'à demi rassuré.

Puis tout à coup, Igor descend du plafond et saute jusqu'à son bras, en piaillant de toutes ses forces.

Ses espoirs que Winter aille bien s'effondrent. Que fait le caméléon ici si la jeune fille s'est évadée ? Elle ne l'aurait jamais laissé derrière elle. Et il accompagnait l'invité qui est allé...

Est-ce qu'il s'est trompé sur toute la ligne ? Est-ce qu'elle a sauté comme les autres le disent ?

Est-ce que Winter est morte ?

Chapitre 17

Kaplan avait le vertige quand il était enfant. C'est l'une des raisons qui font qu'on l'a mis dans la cellule de la falaise plusieurs fois. Sa mère s'était mis en tête de lui faire perdre cette habitude, et elle répétait que ce n'était pas dangereux pour lui, qu'il ne sauterait jamais parce qu'il n'osait déjà pas s'approcher du vide.

Il a fini par vaincre sa peur et la cellule de la falaise est devenue un simple moyen de le punir, et de lui laver le cerveau, ou peut-être de le torturer.

Quand Winter le tire et plonge vers l'immensité de l'océan, il pense qu'il va mourir. Il ferme les yeux, il inspire et il songe au visage de sa sœur. Comment a-t-il pu ne pas graver ses traits dans son esprit quand il est parti ? Comment peut-elle être devenue cette femme forte, déterminée, avec autant de convictions ? Comparé à elle, il n'est qu'un lâche.

Il attend l'entrée dans de l'eau, il imagine les rochers qui transperceront son corps, il se demande s'il mourra sur le coup. Il l'espère, en fait. Il n'a pas envie d'agoniser dans les flots, à se vider de son sang, à sentir la morsure du sel sur ses plaies. Il veut une mort digne, celle qui frappe en un éclair et ne laisse pas le temps à la douleur de s'insinuer dans le corps.

Mais rien de tout ça ne se produit. Il a l'impression de flotter dans les airs, de ralentir et quand il ouvre les yeux, il est dans une sorte de bulle magique, au milieu des flots. Il tourne la tête vers Winter, elle lui tient toujours le bras et la même bulle gris argenté, à moitié transparente, l'entoure. Elle a les yeux fermés, sa main libre tendue et c'est de là que jaillit la lumière qui les enveloppe.

— Winter ? murmure-t-il.

Elle ne répond pas. La bulle repousse les rochers autour d'eux, il peut encore respirer, il est ébahi par le côté extraordinaire de la situation. Sir Antonin l'a prévenu, mais il doit dire qu'il n'y croyait pas. Comment cette voleuse, qui a galéré toute sa vie, peut-elle être une magicienne ?

Un projectile rebondit face à lui et il se demande ce qu'il se passe. Un deuxième arrive et s'échoue entre les rochers. Il s'agit d'une flèche.

— Oh bien sûr, on nous tire dessus, grogne-t-il. Winter ! Winter !

Il secoue son bras, mais la tient des deux mains, il a peur de la lâcher, de dériver, de ne plus pouvoir respirer. Elle ouvre les yeux et prend une grande inspiration comme si elle s'éveillait. La bulle disparaît, l'air aussi et ils se retrouvent sous l'eau, à nager tandis que

des flèches sont tirées depuis la falaise. Ses très chers parents n'ont pas l'air de vouloir le garder en vie. Charmantes retrouvailles.

Il fait un signe de la main pour montrer la surface, puis la flèche, et pour que la jeune femme comprenne ce qu'il se passe. Elle hoche la tête, il la tire vers elle, essaie de s'orienter en fonction de la manière dont la flèche s'est fichée dans le sol et lui désigne une direction. Il lâche enfin son poignet, ensemble ils nagent vers ce qu'il espère être le rivage, ou au minimum un endroit hors de portée des flèches.

Après une minute, il est obligé de remonter à la surface pour prendre de l'air, elle l'imite. Elle ne nage pas très bien et ils ne peuvent pas aller aussi vite qu'il le voudrait.

— Que... que s'est-il passé ? demande-t-elle. Qu'est-ce que tu fais là ? Et pourquoi tu...

Elle s'interrompt quand une flèche tombe non loin d'eux. Kaplan la force à replonger sous la surface et ils nagent entre les algues, les rochers et les poissons, pour s'éloigner le plus possible.

Ils refont surface quelques mètres plus loin, Kaplan ose se retourner et jeter un coup d'œil à la cellule. Ils sont hors d'atteinte, mais il aperçoit les silhouettes de son père et de sa mère, enfin il imagine que ce sont eux. La posture leur ressemble.

Il tire sur le poignet de Winter pour la faire sortir de l'eau, elle avale de grandes goulées d'air. Elle a l'air encore plus maigre que la dernière fois qu'il l'a vue, et pourtant elle n'a passé que deux jours ici.

— Qu'est-ce que... commence-t-elle.

— Franchement, c'est moi qui devrais poser les questions, déclare-t-il.

— Comment on a atterri ici ? D'où est-ce que tu viens ? Où est Igor ?

Il songe au caméléon, qui a refusé de monter sur le bras de Winter alors que sa magie semblait s'être activée. Est-ce qu'il n'a pas reconnu sa maîtresse ? Il espère qu'il retrouvera son chemin.

— Je ne sais pas pour Igor, il était dans la cellule avec toi, mais il a refusé de sauter, et je crois qu'il a bien fait, je ne sais pas pendant combien de temps on va devoir nager, ni quel comité d'accueil nous trouvera quand nous aurons enfin atteint la terre ferme.

La côte est une falaise qu'ils vont devoir contourner, et quand bien même ils voudraient se risquer à escalader la falaise, il faudrait ensuite grimper sur l'énorme mur lisse qui a été ajouté pour servir de remparts au palais. Tout ça pour atterrir dans les jardins, où ils seront repérés en un rien de temps. Ce n'est pas un chemin qu'ils peuvent emprunter. Ils vont devoir nager le plus loin possible pour trouver un autre endroit où s'échouer.

— Je suis venu te chercher, lance-t-il en nageant à la surface avec des gestes calmes et ordonnés.

Il lui donne quelques conseils pour améliorer sa cadence et moins s'épuiser. Si elle chope une crampe maintenant, ils sont foutus, il ne se voit pas la tirer avec lui pendant il ne sait combien de temps.

— Me chercher ? Mais pourquoi ? Et comment ?

— Crois-le ou non, j'ai reçu de l'aide d'un certain Sir Antonin.

Elle fronce les sourcils.

— Il était là à l'instant où je me suis fait arrêter et il n'a pas tenté quoi que ce soit.

— Je crois que ça a un rapport avec le fait qu'il ne pouvait pas, sous peine de briser sa couverture.

— Sa couverture ?

— Je ne sais pas exactement quel rôle il a au palais...

Il réalise qu'il lui a demandé beaucoup de choses, mais pas ça.

— ... mais il m'a aidé à entrer pour que je puisse venir te chercher.

— Mais pourquoi tu es revenu ? Tu te rends compte de tout ce qui aurait pu mal se passer ?

— Oh, je m'en rends parfaitement compte, car tout s'est mal passé si tu tiens à le savoir.

— Hein ? Mais on est dehors et...

— Je n'avais pas vraiment prévu qu'on passerait par la mer pour s'échapper. O.K., je n'avais pas vraiment prévu de moyens de retour. Mais je savais que ce n'était pas une possibilité. Je connais ces cellules par cœur.

— Kaplan, je ne suis plus rien.

Il cherche le rivage, mais tout ce qu'il voit, ce sont des falaises à perte de vue. Ils ne peuvent pas se rapprocher de la côte, sous peine qu'on leur tire dessus depuis les remparts. Winter a l'air fatiguée. Est-ce que pratiquer la magie est épuisant ?

— Fais comme moi, lance-t-il.

Il se tourne sur le dos et se laisse flotter, elle l'imité mais plonge aussitôt dans l'eau et manque de s'étouffer en buvant la tasse.

— Tends tout ton corps comme un arc, contracte là... et là...

Il touche son ventre pour lui montrer comment faire, elle rentre les fesses, étirent ses membres et le miracle se produit : elle flotte. Il attrape sa main pour qu'ils ne s'éloignent pas l'un de l'autre.

— Je... je me sentais mal que tu sois prisonnière par ma faute, et je cherchais une solution pour te sortir de là. Sir Antonin m'a trouvé. Il nous a vus ensemble au palais le soir du vol et il a compris que je cherchais à te libérer. Il voulait te sauver aussi, mais il ne pouvait pas...

— Pourquoi est-ce que ce type veut me sauver ? Je n'arrête pas de le croiser où que j'aille. Il me suit ? Il a un problème ?

— Non, il n'a pas vraiment de problèmes, soupire Kaplan. Il est...

Il espérait vraiment que ce ne serait pas lui qui devrait annoncer

toutes ces nouvelles à Winter. Il comptait sur Sir Antonin pour s'en charger. Et puis, il n'a pas tout retenu, il a peur de faire des erreurs, des approximations...

— Kaplan ?

— Il est un magicien, explique-t-il. Et il dit que tu es une magicienne aussi.

Elle pouffe de rire, mais le silence de son ami la calme très vite.

— Une magicienne ? répète-t-elle.

— Oui.

— Ce n'est pas possible. La guilde des magiciens n'existe plus.

— Elle existe toujours, Sir Antonin dit qu'il en fait partie.

— Jarod avait parlé de...

Elle ne termine pas sa phrase.

— De quoi est-ce que Jarod avait parlé ?

— C'est stupide, soupire-t-elle. Et ce ne sont pas des bons souvenirs.

Alors il t'a aidé ?

— Winter, je viens de...

Il réfléchit à ce qu'il vient de faire, se repasse la soirée en boucle, contemple les étoiles dans le ciel et réalise que la liberté a un sacré prix.

— Je viens de braver tout ce qui me faisait peur pour te retrouver, reprend-il. Je suis entré dans ce maudit palais alors que je ne voulais plus jamais y remettre les pieds.

— Tu y étais entré pour voler l'arche.

— Et j'étais déjà très angoissé ce soir-là. Quand j'ai réussi à m'échapper, je me suis dit que je n'y retournerais plus jamais, j'étais prêt à quitter la ville.

— Mais tu ne l'as pas fait.

— Non. Je suis resté, j'ai cherché une solution, pas toujours très bien et pas avec beaucoup d'efficacité. Mais Winter, cette nuit, j'ai bravé le palais, j'ai bravé ma sœur, j'ai bravé mes parents pour toi. Et tu continues de te méfier, de me faire des cachotteries ? Même Igor a eu confiance en moi !

— Tu l'as vu ?

— Oui, il m'a trouvé dans le palais, au bon moment je dois dire. J'ai croisé le roi, j'étais persuadé que j'allais me faire arrêter, mais Igor a surgi de nulle part et on m'a laissé poursuivre mon chemin comme si ma présence était tout à fait normale.

— Fall, murmure-t-elle. Fall t'a laissé passer. Il a dû comprendre que je te connaissais. Il ne m'a pas abandonnée.

Ils gardent le silence tous les deux pendant un instant.

— Merci d'être venu, Kaplan. Tu n'avais pas besoin, tu sais.

— Je n'allais pas laisser tes frères tout seuls. Ils sont incapables de se débrouiller sans toi.

— Ils vont bien ?

— Oui, Basil était prêt à tout lâcher pour te trouver.

— Il est resté chez Sébastan ?

— Je l'ai forcé. Enfin, je crois. Mais il a l'air aussi têtu que toi, alors il peut avoir changé d'avis depuis. Il m'a donné vingt-quatre heures avant de se mettre à faire des bêtises.

Il tourne la tête vers elle et voit qu'elle sourit. Elle sent son regard et tourne la tête à son tour.

— Le matin où le Coin-des-Malfrats a explosé, j'étais là.

— Je sais. Tu es venue juste après pleine de suie.

— Jarod... j'ai vu Jarod mourir.

— Tu l'appréciais beaucoup.

— Oui. Il m'a parlé un peu avant de rendre son dernier souffle, ajoute-t-elle sur un ton nostalgique.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a parlé de la guilde. Je pensais qu'il essayait de m'expliquer que les assassins étaient à l'origine de ce qui était arrivé, mais ensuite, il a prononcé le mot « magiciens ». J'ai mis ça sur le compte de... de la folie d'un homme en train de mourir. Je n'ai pas osé en parler. Je veux dire, les magiciens n'existent plus, ils ne sont qu'une légende dont on parle, mais Jarod avait l'air si... si persuadé que c'était eux qui étaient à l'origine de l'explosion de l'auberge. Ou alors il en parlait pour autre chose, je ne sais pas.

Elle soupire et Kaplan serre un peu plus fort ses doigts pour lui montrer qu'il la croit.

— Tu ne devrais pas croire d'emblée que c'est stupide. Fais confiance à tes instincts, ils te trompent rarement, non ?

— C'est vrai.

Elle observe le firmament. Parmi toutes ces étoiles, l'une d'entre elles représente sa mère, si on croit les histoires religieuses. Tous les morts sont appelés à régner auprès de l'astre solaire. Quand ils se couchent, ils prennent le relais pour illuminer le ciel et veiller sur les habitants.

— Quand Sir Antonin, ou Sir Galadier, peu importe le nom qu'il utilise, m'a parlé de la guilde des magiciens, je ne l'ai pas cru non plus. Tu as raison : on nous en parle comme d'une légende qui n'existe plus, poursuit Kaplan. Il a l'air persuadé que tu es une magicienne, Winter. J'ai eu du mal à me rentrer ça dans le crâne, jusqu'à ce que tu me fasses sauter du haut d'une falaise et que tu me sauves de mes parents, ainsi que d'une mort certaine.

— Je ne t'ai sauvé de rien du tout.

— Est-ce que tu te rappelles comment nous sommes arrivés là ?

Elle ouvre la bouche, fait appel à ses souvenirs, essaie de se revoir dans la cellule, sans succès. Elle cherche le moyen le plus plausible de

s'être retrouvée en bas.

— J'ai sauté, dit-elle simplement. On a sauté.

— Oui, tu m'as attrapé le bras et tu m'as tiré dans le vide. Je pensais qu'on allait mourir, écrasés sur les rochers, et je les connais bien ces rochers, je les ai contemplés pendant des jours et des jours depuis là-haut, j'ai cherché des heures durant une ouverture, un endroit où sauter où je ne me fracasserais pas tous les os...

— Moi aussi, le coupe-t-elle. Moi aussi.

— Il n'y en a pas.

— Il doit y en avoir un, puisque nous sommes vivants.

— Non, Winter, il n'y en a pas, c'est ta... c'est ta magie qui nous a sauvés.

— Magie ?

Elle se met à pouffer de rire.

— Je ne fais pas de magie, Kaplan, tu dérailles. Peut-être que la chute t'a grillé une partie de ton cerveau.

— Tu avais cette sphère gris argenté qui t'entourait, et m'entourait aussi, elle a protégé notre chute, on a ralenti, on s'est échoués dans l'eau et on pouvait respirer à l'intérieur. Tu étais comme en transe, tu me tenais la main et quand je t'ai secouée pour te réveiller parce que je m'inquiétais, tout s'est éteint. Voilà comment on s'est retrouvés dans l'eau, Winter.

Elle inspire avec lenteur et cherche à se rappeler tout ce qu'il lui décrit. Les images ne viennent pas à son esprit. Elle se souviendrait d'un tel événement, non ?

— Je suis désolée, Kaplan, j'ai envie de te croire, mais je...

— Tu ne te rappelles pas, soupire-t-il. Peut-être que Sir Antonin saura te dire mieux que moi. Il pourra t'apporter une preuve.

— Eh bien au moins je sais pourquoi je n'arrêtais pas de tomber sur lui. Dire que je croyais le suivre, mais c'était plutôt le contraire en fait, non ?

— Comment est-ce que tu l'as rencontré pour la première fois ?

— Je ne l'ai pas vraiment rencontré, j'ai entendu parler de lui. J'ai entendu qu'il revenait des mines de Gryve, qu'il allait demander une noble en mariage, qu'il avait une bague d'une valeur inestimable avec lui. Enfin, Tony a été capable de l'estimer. Tu vois le topo.

— Je me demande si le fait qu'il soit devenu ta cible était vraiment le fruit du hasard ou...

— ... s'il y est pour quelque chose ? Je me le demande aussi maintenant. La manière dont j'ai sans cesse croisé sa route ensuite est si suspecte. Où que j'aille, il était là. Je m'arrêtais devant la guilde des marchands, hop il apparaissait. Au palais, il est apparu. Sur la place de l'Urne, il était là aussi. Il m'a même expliqué comment prier...

— Prier ? Tu es allée prier ?

Elle souffle.

— Oui, je voulais parler à Mâ.

Elle espère que ses frères sont allés à l'embaumeur, qu'ils se sont occupés de son corps, qu'ils lui ont creusé une tombe digne de ce nom à l'extérieur de la ville, et qu'elle a eu droit à tous les honneurs qu'ils pouvaient lui donner. Elle s'en veut de ne pas avoir été là.

— Kaplan, quelle est la suite du plan ? ajoute-t-elle alors que le froid commence à s'insinuer dans ses membres. Je ne pense pas qu'on puisse flotter indéfiniment.

Heureusement que l'eau est chaude en cette période de l'année, sinon ils seraient déjà tous les deux transis, mais ça ne l'empêche pas de commencer à ne plus sentir ses orteils.

— On ne va pas nager vers les bateaux de Stym, commence-t-elle.

— Stym ?

— Oui, ils ont l'air d'avoir mis leur menace d'embargo à exécution. Fall m'en avait parlé et j'étais aux premières loges pour les observer arriver.

— Non, on ne va pas nager vers le large de toute façon. Il faut qu'on regagne le rivage, mais le plus loin possible du palais.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'espère remettre la main sur Sir Antonin et je pense qu'il te protégera.

— Et toi ?

— Moi, je...

Il n'a pas réfléchi à ce qu'il allait faire. Il n'a pas encore songé aux conséquences d'avoir été reconnu. Il sait que les choses ne seront plus jamais comme avant et il ne veut pas revenir en arrière. Avoir vu sa sœur lui a gonflé le cœur d'espoir, elle lui a insufflé quelque chose de nouveau : l'envie de combattre la tyrannie de ses parents. Il ne peut pas la laisser mener ce combat seule, alors s'il peut l'aider, il l'aidera. Il ne quittera pas la ville, il ne s'enfuira pas. Et puis de toute façon, avant de gérer cette histoire, il doit déjà s'occuper d'Aïgo.

— Tu as l'arche ? demande Winter.

— Je l'ai. Je n'ai pas osé ouvrir ta sacoche, mais elle est chez Sir Antonin. Il a dit quelque chose au sujet de l'artefact. Je ne sais pas si nous devrions le remettre à Aïgo.

— Pourquoi ? Et quelle autre option avons-nous ? C'est une dette que tu as contractée auprès de lui, Kaplan. Je ne pense pas qu'il te laissera gérer cette affaire comme tu l'entends. Et ça pourrait aussi me libérer de ma propre dette. Si je revends les autres objets...

— Les autres objets ? Tu en as pris plusieurs.

— Je n'allais pas laisser passer une telle opportunité ! Si je les revends, j'aurai certainement assez d'argent pour nous acheter une nouvelle vie, à Bâ et mes frères.

— Winter, tu ne pourras plus rester à Isha.

La phrase tombe comme un couperet.

— Pourquoi est-ce que je ne pourrais plus rester à Isha ? demande la jeune fille sans voir où Kaplan veut en venir.

— Tu vas être recherchée, tu es une prisonnière qui s'est évadée.

— Tu es le fils disparu du général Darshian et tu comptes rester en ville.

— Oui, mais rester en ville en étant caché, sans me montrer. Tu... tu espères changer la vie de ta famille, Winter. Mais si tu veux changer leur vie et les garder à Isha, ce n'est pas possible, tu ne pourras pas te balader librement dans les rues maintenant.

— Alors nous partirons...

Elle s'arrête en pleine phrase. Elle ne peut pas partir, elle vient de décrocher un apprentissage extraordinaire pour Basil. Et Bà n'a jamais quitté la ville, tout ce qu'il connaît du monde, c'est Isha. Ses frères sont seulement en train de se stabiliser dans leur vie, Mà est enterrée ici, tous leurs amis, tous les gens qu'ils connaissent sont d'ici. Et il y a Lily et Lanissa, qu'elle a juré de surveiller, même si c'est contre leur gré. Et Igor, elle ne partira pas sans lui. Tout ça sans compter Fall... Son cœur rate un battement en pensant à lui. Elle a cru qu'il l'avait abandonnée à son sort, mais peut-être qu'il était pieds et poings liés. Il a laissé Kaplan venir jusqu'à elle, en tout cas. Elle a besoin de lui reparler, de lui dire qu'elle va bien, de lui faire ses adieux si elle part.

— Non, nous ne pouvons pas partir, termine-t-elle. Je vais faire en sorte qu'ils aient tous une situation puis je partirai, pour ne pas leur attirer d'ennuis.

C'est Kaplan qui ouvre la bouche pour protester cette fois, mais quand il aperçoit le regard déterminé de la jeune femme, qui contemple les étoiles à la recherche de sa Mà, il comprend qu'il n'y a rien qu'il pourra dire pour la faire changer d'avis.

— Voilà ce que je te propose, lance-t-il alors. Nous réglons nos affaires en ville, nous nous libérons de toutes nos dettes, puis nous partons, ensemble.

— Ensemble ? s'étonne-t-elle.

— Oui, ensemble. Il te faudra bien un médecin pour t'accompagner, tu es capable de te mettre dans les pires situations possibles. Et moi... j'ai goûté à la liberté, mais il y a tant de choses que j'ignore du monde à l'air libre. J'ai vécu dans une bulle toute ma vie, Winter. D'abord, la bulle que mes parents avaient créée pour moi, puis celle que j'ai reproduite dans la Fosse. Ton aide ne sera pas de trop pour me permettre de m'en sortir.

— Alors c'est décidé, nous réglons nos affaires et nous quittons Isha.

— Oui.

Elle tourne à nouveau la tête pour le regarder. Comment le médecin de la guilde et elle sont-ils devenus si proches en quelques jours ? Elle l'a toujours apprécié, mais elle ne s'attendait pas un jour à prendre la fuite avec lui.

— C'est une lourde décision.

— Je ne reviendrai pas dessus, lui assure-t-il. Fini de fuir.

Elle sourit.

— C'est une forme de fuite, Kaplan.

— Non, je voulais dire que j'ai fini de fuir la liberté, se corrige-t-il.

Il est temps que je la saisisse.

Il lâche sa main et se retourne dans l'eau.

— Je commence à avoir froid.

— Moi aussi, avoue-t-elle.

— Tu as repris des forces ? On va devoir nager un long moment, mais ce serait bien qu'on trouve la rive avant que le jour se lève.

Elle laisse ses jambes être attirées par le fond. Ses vêtements trempés sont collés à sa peau et rajoutent du poids sur son corps.

— Allons-y. J'ai trop de choses à faire pour mourir noyée dans la mer. Je dois prendre soin de ma famille, retrouver Igor et avoir une petite discussion avec Sir Antonin.

— Je suis certain qu'il sera soulagé de te savoir vivante. Il doit y avoir tellement d'agitation au palais à l'heure actuelle. Je ne sais pas s'il a réussi à obtenir l'information sur ton saut, ta fuite, je ne sais même pas si mes parents ont compris que ce que tu avais fait était de la magie.

— C'était dur de les revoir ? demande-t-elle.

— Terrible, confirme-t-il.

— Tu crois qu'ils vont lancer des recherches pour te retrouver ?

— Je ne crois pas, j'en suis certain. Ils n'admettent pas l'échec. Ils savent que nous sommes vivants, ils ont continué de tirer des flèches pendant un moment.

— Mais pourquoi est-ce qu'ils tiraient s'ils te veulent vivant ?

— Je t'avoue que je ne sais pas s'ils me veulent vivant ou mort à ce stade.

— C'est si étrange, ce sont tes parents. Bà et Mà auraient donné n'importe quoi pour me sauver la vie s'ils avaient su que j'étais en danger.

— Nous n'avons pas grandi dans la même famille, Winter. Quand tu me parlais de tes frères à la Fosse, j'ai été jaloux un nombre incalculable de fois. Quand j'ai découvert où vous viviez, je n'ai pas vu la pauvreté et la misère. J'ai vu une famille soudée, capable de risquer sa vie pour sauver celle d'un autre membre de la famille. J'ai vu des chamailleries, mais de l'amour. Je n'ai rien eu de tout ça en grandissant.

— Je suis désolée, Kaplan. Il y a des jours où je focalise tellement sur notre pauvreté, que j'en oublie de voir l'essentiel : nous sommes ensemble et soudés, même si je reconnais avoir eu envie de frapper Aristote plus d'une fois.

— Moi aussi, confesse Kaplan. Et pourtant je ne le connais pas depuis longtemps. Je crois que c'est son visage de poupon qui m'exaspère. Ou la manière qu'il a de sans cesse remettre en question tes actions.

Elle rit et c'est en se moquant de son plus grand frère qu'ils nagent à travers les eaux. Ils contemplent la chance qu'ils ont.

Ils sont vivants.

Chapitre 18

Sir Antonin fait de son mieux pour ne pas stresser. L'alerte a été donnée dans le palais et tandis qu'il s'occupait de la fille du général, il a entendu les soldats parler d'une évasion. Jusque-là, rien d'anormal, le plan se déroule comme prévu. Sauf qu'apparemment, Kaplan et Winter ont sauté dans le vide.

Il croise les doigts pour qu'il ait mal compris. Il veut plus d'informations, il est en droit d'en réclamer, il a une position officielle au sein du palais comme enquêteur spécial et si le général veut lui déléguer la mission, il pourra étouffer l'affaire comme il le souhaite. Il l'a bien fait avec l'auberge du Coin-des-Malfrats, quand il a compris qu'un magicien était à l'origine de l'explosion, et il a tout mis sur le dos de la guilde des assassins, parce qu'il ne peut pas déceimment révéler qu'il y a des scissions au sein de sa propre guilde. Ils ne sont déjà pas très nombreux, et en plus ils se mettent des bâtons dans les roues les uns les autres. Il n'a pas réussi à reconnaître la trace magique, il n'est pas un traqueur aussi bon qu'il l'aurait souhaité, mais c'était bien de la magie et il n'est pas fou, ça ne pouvait pas être une coïncidence. Il était sur les traces de Winter depuis un long moment et voilà que tout à coup un autre magicien débarque en ville ? Il est là pour elle.

Voilà pourquoi il a multiplié les moyens d'entrer en contact avec la jeune fille, de sentir si elle avait ou non développé ses pouvoirs, pour être le premier à lui expliquer ce qu'il en est, ce qu'elle doit faire et comment les contrôler.

Elle est la première femme magicienne depuis des centaines d'années. Il attend beaucoup d'elle. La guilde attend beaucoup d'elle. Elle n'a aucune idée de la pression qui repose sur ses épaules. Elle a le pouvoir de changer le destin de ce monde, dans un sens comme dans l'autre.

Et clairement, s'il la laisse aux mains des mauvaises personnes, ça n'ira pas dans le sens qu'il souhaite et l'humanité tout entière pourrait venir à disparaître.

Il manque de percuter le général et sa femme parce qu'il est trop plongé dans ses propres pensées, à réfléchir à la fin du monde.

— Sir Antonin, tonne le général.

Il n'a presque plus de cheveux sur le haut du crâne. Il s'est dégarni au cours des dernières années, mais a encore des touffes brunes à l'arrière de la tête, au-dessus de sa nuque, qu'il refuse de couper.

— Général, je vous cherchais, je me demandais si vous aviez besoin

de mes services.

Personne ne sait qu'il est un magicien, enfin il n'a jamais prononcé les mots comme tels. Le général et sa femme ne sont pas dupes, ils se doutent bien de quelque chose, mais tant que Sir Antonin est à leur service, ils ne posent pas de questions. Ils savent, l'un et l'autre, qu'ils naviguent dans des eaux dangereuses qui pourraient se retourner contre eux à tout instant.

— Nous pourrions en avoir besoin, effectivement, confirme sa femme.

Ils échangent un regard de connivence qui ne plaît guère à Sir Antonin.

— Votre fille va mieux, précise le magicien. Je l'ai fait escorter jusqu'à vos appartements, où elle se repose.

Son sort n'a pas l'air de les inquiéter.

— Mon bureau, décrète alors le général. Maintenant.

Ils repartent dans les couloirs du palais sans échanger un mot. Sir Antonin reste un pas derrière eux, une flopée de soldats les suivent. Où qu'il aille, le général est toujours accompagné par ses loyaux serviteurs des forces de l'ordre.

Ils entrent dans le bureau, la scène de l'arrestation de Winter lui revient en mémoire. Il n'a rien pu faire ce jour-là. Sa position au sein du palais est importante pour savoir ce qu'il se trame, être au courant des derniers complots et surveiller les magiciens dissidents. Il ne peut pas risquer une telle place, la guilde a besoin de son influence. Ils sont trop peu nombreux aujourd'hui pour avoir assez d'informations à leur disposition quand les dangers se présentent aux portes des royaumes. Et il y a un magicien dans ce palais, il en est quasiment sûr. Est-ce le même type qui se balade en ville ? Il n'a pas encore réussi à l'identifier. S'il pouvait faire d'une pierre deux coups, il se sentirait mieux. S'ils sont deux, ou plus, ce n'est pas un problème qu'il a sur les bras, c'est une catastrophe et il va avoir besoin d'aide. Il a déjà fait partir un messenger pour réclamer l'assistance d'un autre membre de la guilde, mais il ne sait pas où ses collègues se terrent en ce moment. Ils n'ont pas de locaux, de quartier général, ou d'endroit habituel pour se regrouper. Ils sont disséminés aux quatre coins du monde, œuvrant pour que les forces ténébreuses ne refassent pas surface.

— Fermez la porte, Sir Antonin, ordonne le général en prenant place à son bureau.

Sa femme reste à côté de lui, debout, une main sur son épaule. La manière dont elle le manipule a toujours fasciné le magicien. Il s'est demandé à maintes reprises où elle avait été formée et si elle n'appartenait pas à une guilde secrète.

— Mon fils est vivant, lance-t-il sans détour.

Le magicien s'approche, s'arrête à deux pas du bureau et se tient

droit.

— Votre fils ?

Il joue les étonnés.

— Khan était ici, dans les murs du palais, il est venu pour libérer la prisonnière.

Est-ce pour ça qu'il a sauté ?

— Tu étais chargé de le retrouver, rappelle le général.

Et il l'a trouvé, il n'en a simplement jamais fait mention, pour protéger le jeune homme. C'est cette mission qui l'a amené à obtenir les faveurs du général, même s'il ne l'a jamais menée à bien.

— Je vais le traquer, lui assure-t-il. Je suis soulagé de savoir qu'il est vivant. Mais que s'est-il passé ? Comment connaît-il la prisonnière ? Pourquoi a-t-il voulu l'aider à s'échapper ?

Nouvel échange de regards avec sa femme, ont-ils inventé un code pour communiquer silencieusement ? Sir Antonin se méfie d'eux un peu plus chaque jour. À chaque fois qu'il découvre une nouvelle information sur eux, il frissonne.

— La prisonnière a fait quelque chose d'étrange, quelque chose qu'il ne faudrait pas ébruiter en dehors de ces murs. Nous nous sommes assurés du silence de nos soldats. La version officielle des faits est la suivante : un jeune homme est venu pour la sauver, ils ont sauté, ils sont morts écrasés sur les rochers.

— Il ne manquerait plus que les gens s'imaginent qu'on peut s'échapper de nos geôles, ajoute sa femme.

— Et quelle est la version... moins officielle ? demande Sir Antonin.

— Une sphère lumineuse grise, presque argentée, est apparue autour d'elle. Ils ont réussi à s'échapper, tous les deux. Ils nageaient en direction de l'ouest quand nous avons perdu leur trace. Sans la lumière du jour, il est difficile de traquer leurs mouvements dans l'eau. J'ai envoyé des gardes le long des remparts pour essayer de les suivre, je doute que ça donne un quelconque résultat. S'ils veulent s'extirper de là, ils n'auront pas d'autres choix que d'utiliser la plage à la sortie de la ville. Nous les cueillerons à ce moment. Mais si la fille utilise à nouveau son...

Il ne sait pas comment qualifier ce qu'il s'est passé.

— ... bouclier, propose-t-il. Nous aurons un problème. Faire taire une poignée de soldats est possible. Faire taire le grand public est une tâche d'une envergure... nous n'y parviendrons pas. Je ne veux pas que des rumeurs courent dans la ville. Je ne veux pas que notre autorité soit défiée. Je veux qu'on cueille cette fille, et mon fils, avant qu'un seul regard ne se pose sur eux. Tout le monde les croit mort, et tant que nous n'aurons pas trouvé une excuse plausible à leur survie, ils le resteront, est-ce que je suis clair ?

— Très clair, général, confirme Sir Antonin.

Il ne voit pas encore comment il va réaliser le tour de force de soustraire les deux jeunes gens à l'autorité du général. Il ne pourra pas y parvenir tout seul.

Mais Winter est une priorité. Tout le reste peut attendre. Il doit mettre la main sur elle avant quiconque d'autre. La simple pensée qu'elle est vivante est déjà rassurante. Il n'a pas attendu trois cents ans pour la perdre quand il la trouve enfin.

— Et si ce... bouclier, reprend sa femme, était l'expression d'une forme de... magie, nous voulons en savoir plus.

— Et l'utiliser, précise le général.

— Après tout, Stym s'apprête à nous attaquer, nous devons mettre de notre côté toutes les armes possibles.

Leurs sourires glacent le sang de Sir Antonin. Il n'a pas encore compris quels jeux ils jouent, ni dans quel camp ils se trouvent vraiment, mais il sait qu'il ne veut pas être leur ennemi. Les ennemis des Darshian ont une fâcheuse tendance à disparaître de manière très définitive.

— Je vais faire de mon mieux.

— Nous n'en attendons pas moins.

Il prend congé, soulagé de quitter le bureau. Il ne pourra pas mener ce coup de maître seul, pas sans griller sa couverture, et il pourrait avoir encore besoin de sa faculté à aller et venir dans le palais à sa guise, surtout avec le magicien en ville, et la menace de Stym.

Stym. Est-ce que Stym n'est pas prioritaire ? Son rôle est de lutter contre les forces ténébreuses, et en matière de ténèbres, Stym en connaît un rayon. Son propre dirigeant est un magicien. Est-ce qu'il doit y voir le signe que la prophétie a déjà commencé à se mettre en route ? Il ne sait pas, il ne peut pas interpréter à sa guise un avertissement lancé il y a des centaines d'années. C'était peut-être les paroles d'un vieux fou. Non, pourquoi se voile-t-il la face ? Il vit pour cette prophétie, il traque Winter à cause d'elle, parce qu'il est persuadé qu'elle va se réaliser s'il ne fait rien pour l'en empêcher. Et il n'a pas envie de voir le monde plonger dans les ténèbres. Personne ne se rappelle cette époque, mais ce n'est pas pour rien que les magiciens ont disparu. C'est parce qu'ils se sont sacrifiés pour lutter contre la montée des ténèbres. Il a l'impression que l'histoire se répète, avec cette nouvelle religion qui tente de percer en ville. Paléon, qui prône la multiplicité des dieux, serait-il le magicien dissident ? Non, il a trop à faire avec ses disciples, il doit prêcher sa bonne parole, convaincre les habitants qu'il y a plusieurs dieux... Quelqu'un dans son équipe peut-être ?

Il se gratte la tête en réfléchissant. Il ne peut pas chasser trois lièvres à la fois. Le cas de Winter est plus urgent.

Et tout à coup, il sait qui va pouvoir l'aider.

Chapitre 19

Basil n'arrive pas à dormir. Ils sont toujours au marché couvert, il y a d'autres badauds, comme eux, qui font un boucan pas possible en se saoulant au Splatz, et il a très envie de se lever et de leur crier de se taire. En fait, il l'a fait la nuit dernière et c'est Aristole qui lui a crié dessus juste après. Ils se sont disputés comme jamais, ce qui a laissé un goût amer dans la bouche de Basil. Mâ est morte, Winter a disparu et ils ne trouvent rien de mieux que d'avoir des querelles ? Il caresse le bandage de sa cuisse. Il a été blessé par ce Kaplan, la nuit où il a voulu en découdre avec Winter, et il se demande bien comment il peut s'imaginer que ce type va prendre soin de sa petite sœur. Il pince ses lèvres, se lève et décide d'aller marcher un peu. Il a des fourmis dans les jambes, et même s'il boite encore un peu, ça lui fait du bien de se détendre.

— Basil ? souffle son père en ouvrant un œil.

— Dors, Bâ, je vais juste me dégourdir les jambes.

— À cette heure-là ?

Le vieil homme se lève en s'appuyant au mur contre lequel il était adossé pour dormir et rejoint son fils. Ils s'éloignent de quelques pas, non sans jeter un œil au reste de la famille et s'assurer qu'ils dorment tous. N'importe quoi pourrait leur arriver dans la nuit. Un voleur pourrait glisser un couteau sous leur gorge. On pourrait leur piquer leurs dernières affaires. Basil hausse les épaules. Personne ne se soucie des pauvres. Ils n'ont pas assez pour susciter l'envie.

— Qu'est-ce qui te tracasse, mon fils ? demande Bâ.

Il est retourné aux carrières, malgré l'interdiction formelle de Winter. Les traces sur sa peau continuent de s'accumuler. La maladie des pierres progresse, et Basil n'a aucune idée de ce qu'il peut faire pour l'enrayer. Il n'a pas encore touché la première paie de son apprentissage, il a demandé à Sébastan s'il pouvait être rémunéré à la semaine, ce dernier a accepté et dans deux jours il récupérera les premiers balkars de son travail. Il dira alors à Bâ de ne plus mettre un seul pied dans cette carrière, parce qu'elle le tuera aussi sûrement que la chute a tué leur Mâ.

Sa gorge se serre en repensant à sa mère.

— Winter, répond-il en un seul mot.

Il n'a pas su protéger sa mère et il craint de ne pas être capable de protéger sa petite sœur.

— Ah, Winter, souffle son père.

Il a pris dix ans d'un coup avec la mort de Mâ, et il n'est plus le

même homme. La joie de vivre qui l'habitait a disparu, il est devenu très calme et nostalgique. Il regarde le monde avec les yeux de celui qui en a déjà trop vu.

— Je ne veux pas la perdre, ajoute Basil.

— Personne ne veut perdre le cœur de notre maison.

— Le cœur de notre maison ? Ce n'est pas comme ça qu'Aristole l'appellerait.

— Oh, il est bougon à son sujet, mais il pleurerait énormément si elle venait à disparaître pour de bon. Il ne s'en remettrait pas, je te l'assure.

— Il ne donne pas cette impression.

Ils marchent tous les deux dans les rues sombres et non éclairées. Les quartiers proches du palais sont illuminés la nuit, pour que les passants puissent se promener et voient venir les dangers, s'il y en a. Même la garde patrouille dans les rues du nord. Ici, en revanche, c'est chacun pour sa peau.

— Aristole a de la fierté, comme tous mes enfants, et il a du mal à accepter l'idée que Winter, la plus jeune de nous et la seule femme, détient la solution pour nous tirer de notre pétrin.

— Je crois que tu lui prêtes des sentiments qu'il n'a pas.

— Je connais mes enfants.

Basil hausse les épaules, il ne veut pas se disputer.

— Alors tu crois que Winter va faire ce qu'elle a dit ? Qu'elle va nous trouver un toit et que nous irons vers une vie plus décente ?

— Je crois que c'est la plus débrouillarde de nous tous, je crois aussi qu'elle a... elle est spéciale, tu comprends ?

Basil sourit à cette idée.

— Oui, elle est spéciale, confirme-t-il.

Il n'y a pas plus spéciale que sa petite sœur, qui peut bondir de toit en toit. Il l'a déjà vue faire. Il l'a vue descendre à maintes reprises l'immense arbre qui longeait la Haute comme si elle était un singe. Il l'a vue trouver des balkars quand ils n'avaient plus un rond pour acheter de la nourriture, il l'a vue se remettre de toutes les crasses que ses frères lui ont faites pendant son enfance, et relever la tête à chaque fois, avec une telle détermination dans le regard qu'il se demandait d'où lui venait toute cette énergie. Peut-être que Mâ était comme ça quand elle était plus jeune.

— Elle reviendra, assure Bâ. Elle revient toujours. Elle sait se défendre, elle va débarquer ici et nous demander pourquoi nous nous sommes tourné les pouces pendant qu'elle faisait tout le boulot.

— Oh, elle va surtout me disputer pour t'avoir laissé aller à la carrière.

— Et qu'aurais-je fait de ma journée, sinon ?

— Bâ, tu ne peux plus aller là-bas. Regarde ta peau.

Mais sous la lumière des étoiles, les taches ne se voient pas. Ils ne sont que deux silhouettes dans la nuit.

— Winter ne va pas être contente de savoir que tu y es allé. Tu devrais te reposer, tu l'as mérité. Tu as travaillé dur toute ta vie pour nous nourrir. Laisse-nous prendre le relais. J'ai un apprentissage qui rémunère bien, tu n'as plus besoin d'aller aux carrières.

— Je...

— Winter, lance une voix dans leur dos.

Basil se retourne en même temps que Bà et se met devant son père pour le protéger. Une silhouette encapuchonnée leur fait face.

— Winter, répète l'inconnu.

Comment connaît-il le nom de sa sœur ? Écoutait-il la conversation ?

— Que veux-tu ? demande Basil.

Il ne voit pas le visage de l'homme, il ne distingue pas ses traits et il n'est pas certain de ce qu'il doit faire.

— Winter.

Le mot sonne encore une fois dans le silence de la nuit.

— Winter n'est pas là. Je ne sais pas où elle est, répond Basil.

Il songe à Bà, il ne veut pas qu'il soit blessé et il préfère dire la vérité. Il n'est pas en train de trahir Winter, il ne sait vraiment pas où elle est. Au petit matin, il n'ira pas à son apprentissage, il se mettra en quête de sa petite sœur. Il doit la retrouver, il n'en peut plus de ne pas savoir. Son ami, ce Kaplan, n'a pas donné de nouvelles. Il lui a donné vingt-quatre heures et elles ne seront pas tout à fait écoulées demain matin, mais il s'en fiche.

Winter compte plus que tout. Son père a raison : elle est spéciale.

— Je veux Winter.

— Elle n'est pas là, poursuit Basil. J'aimerais bien qu'elle soit avec nous aussi, mais elle n'est pas là. Que lui veux-tu ?

— Winter.

La silhouette ne répond pas à la question, elle part à grandes enjambées, bouscule Basil et disparaît dans le noir de la nuit.

— Qui était-ce ? demande Bà.

— Je n'en ai aucune idée.

— Est-il dangereux ?

Tous les instincts de Basil lui crient que oui. Qui Winter a-t-elle pu titiller pour se retrouver avec un tel personnage à ses trousses ? C'est un homme. Le ton grave de sa voix est si prononcé qu'il est impossible d'hésiter sur ce sujet, et puis sa carrure, la largeur de ses épaules...

— Je ne sais pas.

Ils reprennent leur marche dans la nuit, retournent au marché sans faire de nouvelles rencontres et sont attirés par des cris. Basil se précipite pour savoir ce qu'il se passe, est-ce que les badauds ont fini

par décider de s'entretuer ?

— Basil ! crie la voix de Petyor.

Il trouve son frère avec le nez ensanglanté, il se tient une partie du visage et quand il retire sa main, Basil grimace en observant la couleur de son œil.

— Où sont les autres ? demande-t-il.

Bà tourne la tête dans tous les sens pour repérer ses autres fils.

— Partis à la poursuite du type, murmure Petyor.

— Un type ? Quel type ?

— Grand, cape, capuche, je n'ai pas vu son visage. Il voulait Winter.

Le même type qui vient de croiser leur route.

— Qu'a-t-elle ? souffle Petyor.

— Je n'en sais rien. Les autres n'auraient pas dû poursuivre ce gars, ils auraient mieux fait de s'occuper de toi.

Autour d'eux, personne n'a bougé, personne ne veut se mêler de leurs affaires. Dans la Haute, les gens étaient soudés, mais ici sous le marché couvert, les règles ont changé. C'est chacun pour sa peau.

— Pourquoi est-ce qu'il cherche Winter ?

Basil pince l'arête du nez de Petyor pour essayer de calmer le flot de sang qui s'écoule. Son frère grimace et grogne.

— Je ne sais pas, souffle Basil en retour.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Je ne sais pas.

Mais il a un très mauvais pressentiment.

Chapitre 20

Le soleil commence à se lever, au moment où Winter se dit qu'elle n'a plus de forces et que l'astre solaire ferait mieux de rester couché. Elle n'a pas envie de mourir à l'aube.

— Encore un petit effort, réclame Kaplan.

— Ça fait cinq heures que tu me dis ça.

— Si tu savais mieux nager, tu te serais économisée.

— Bien sûr, parce que ça un rapport avec ma technique, ça n'a pas du tout à voir avec le fait qu'on nage depuis des plombes, que je suis gelée et que les crampes de ma jambe gauche refusent de se calmer.

— Bois l'eau de la mer.

Elle lui tire la langue pour lui montrer toute l'étendue de son exaspération.

— Regarde ! Le rivage ! s'exclame alors le médecin de la guilde.

Elle reprend espoir, ses crampes disparaissent comme par magie et elle continue de brasser l'eau pour avancer vers leur destination.

Sauf qu'ils ne seront pas seuls, sur ce rivage. Winter observe le comité d'accueil de loin. Il y a une vingtaine de soldats qui les attendent, qui portent fièrement l'uniforme bleu. Pourquoi a-t-elle cru qu'elle était sortie d'affaire ? Qu'est-ce qui lui a fait croire qu'elle allait pouvoir goûter à nouveau à la liberté, sauver sa famille, s'échapper de cette ville ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? murmure-t-elle en cessant d'avancer et en bougeant uniquement les jambes pour se maintenir à la surface.

Elle sait qu'elle fatigue très vite dans cette position, mais elle n'a pas envie de faire la planche comme Kaplan lui a appris. Quand vingt soldats ont les yeux braqués sur elle, elle préfère être en état d'alerte et ne pas les quitter du regard, des fois qu'ils tentent quelque chose.

Kaplan a du mal à détourner les yeux également.

— Je ne sais pas, murmure-t-il.

— Laisse-moi y aller, propose-t-elle. C'est moi qu'ils veulent, je suis la prisonnière qui s'est échappée. Continue de nager, va plus loin, tu en as encore la force.

— Toi aussi, tu peux le faire.

— Kaplan, je n'ai pas tes ressources physiques, je suis épuisée et tu ne pourras pas m'aider à nager pendant des heures encore. Ils pourront facilement nous suivre, nous... Qu'est-ce que j'ai cru, hein ?

Elle hoquète, mais ne pleure pas.

— Avance et essaie de t'en tirer, ajoute-t-elle.

— Je t'ai laissé affronter seule le danger une fois, je ne compte pas

recommencer.

— Je suis une fugitive, tu n'es pas...

Elle s'apprête à dire « recherché », mais il est recherché. Il est recherché depuis huit longues années. Ses parents ont vu son visage, ils l'ont reconnu, sa sœur sait qu'il est vivant. Non, ils n'auront pas de repos tant qu'ils ne l'auront pas récupéré.

— Quelles sont nos options ? poursuit-elle parce qu'elle ne veut pas que Kaplan soit repris.

— Nager vers les bateaux de Stym, propose-t-il.

— Mauvaise idée. Ils pourraient nous faire prisonniers, vouloir nous échanger, faire chanter Fall...

Ce dernier ne la choisirait pas, il ne répondrait pas à du chantage pour la sauver. Il a déjà décidé d'en épouser une autre, non ? Il n'allait jamais la choisir, elle.

— Aller plus loin.

— Ils nous suivront, soupire-t-elle tandis que ses jambes semblent bientôt ne plus pouvoir bouger.

— Alors c'est ça la solution ? Se rendre ?

— Ou mourir noyés, rétorque-t-elle.

Ils ne font pas le poids face à autant de soldats. Heureusement, le général n'est pas en vue, sa femme non plus.

— Si tu as une idée, je suis preneuse, lui assure Winter.

Il garde les lèvres closes, puis avec lenteur, il se met à nager en direction de la plage et de la nuée de soldats. Quand il voit que Winter ne bouge plus, il lui attrape le bras pour la tirer avec lui.

— Je suis désolée, murmure-t-elle. Je crois que je n'ai plus de forces.

— C'est normal, c'était... ce n'était pas prévu comme ça. Je te promets que je comptais te libérer, t'emmener loin d'ici, faire en sorte que tu sois libre.

— Je sais, Kaplan. Tu n'as pas à t'excuser.

— Nous aurions quitté le palais par la grande porte, ou peut-être une porte dérobée, je ne sais pas. Je ne comptais pas te faire sauter dans le vide.

— Alors c'est toi qui m'as fait sauter ?

— Non, c'est toi, grommelle-t-il.

— Kaplan, nous sommes encore vivants. Il y a de l'espoir, d'accord ? Mais si on reste dans ces eaux...

Il soupire et la tire un peu plus vers le rivage.

— Peut-être qu'ils t'acclameront, tel le héros retrouvé, tu vois le genre ? propose-t-elle pour apaiser ses esprits.

— Non, je ne crois pas. Ils m'interrogeront, me demanderont où j'étais tout ce temps, et ne me laisseront plus jamais repartir.

— Quel est leur intérêt de faire une telle chose ?

— Il faudra leur demander.

— Pourquoi te garder contre ton gré ?

— Parce que je suis leur jouet, je suis... je n'ai pas le droit de décider pour moi, Winter. Ils ont tous les pouvoirs.

— Tu es adulte, tu as réussi à survivre pendant huit ans dans un environnement hostile, auquel tu n'étais pas habitué, reprend-elle.

— Il n'y a presque rien d'hostile à la Fosse pour moi, rétorque-t-il. C'est un cocon douillet où je n'avais qu'à faire mon job et payer ma commission.

— Je suis désolée, Kaplan. Tu n'aurais jamais dû venir me chercher.

— Je ne le regrette pas. Je ne crois pas. Mais je préfère mourir que de retourner sous leur giron.

Il a pied à présent, Winter foule le sol aussi, mais ses jambes manquent de se dérober sous son poids, alors Kaplan passe un bras sous son épaule et la soutient. Les soldats s'avancent au bord de l'eau, leurs armes sorties et pointées vers eux.

— Vis, Kaplan. Il y aura d'autres opportunités. Mais si tu meurs, il n'y en aura plus jamais.

Il observe son corps fin et trempé, ses vêtements qui lui collent à la peau. Il cherche Sir Antonin du regard, mais il n'est pas dans la foule des personnes qui l'observent sur cette plage. Est-ce qu'il trouvera une solution, lui ? Il a accès au palais, il veut libérer Winter, il pourrait le faire à nouveau ? Au moins, l'un d'entre eux goûtera à la liberté.

— Promets-moi une chose, réclame Kaplan.

— Quoi ? tousse-t-elle en crachant de l'eau de mer.

— Promets-moi de ne pas retourner en arrière pour me chercher si jamais tu parviens à t'en sortir.

Elle lève la tête vers lui, ses yeux sont brillants et il y lit la détermination farouche habituelle dont elle fait preuve. Même épuisée, incapable de tenir debout seule, elle a encore cette lueur qui la rend si spéciale.

— Je ne peux pas te faire une telle promesse, idiot. Si je m'en sors, je reviens te chercher. Je fous le feu à tout le palais s'il le faut, mais je te tire de là.

Il sourit malgré lui. Personne ne lui a fait une telle déclaration dans sa vie. On ne lui a jamais dit qu'on se battrait pour lui, qu'on le protégerait, et encore moins qu'on mettrait le feu à un palais juste pour le sauver.

— O.K., c'est un pacte. Si tu t'en sors, tu mets le feu au palais et tu tires mes sales fesses de là, décrète-t-il.

— Oui, alors, entendons-nous sur cette histoire de feu, si je peux faire autrement, je vais éviter de cramer le symbole de notre gouvernement, hein ? Fall n'apprécierait pas que je fasse un feu d'artifice de sa maison et...

On leur saisit les bras au moment où ils quittent l'eau et Winter arrête de parler. Les mains de Kaplan sont aussitôt attachées dans son dos, comme s'il était un ennemi qu'il faut immobiliser. Il tourne la tête pour voir comment Winter est traitée. Sans son soutien, elle est tombée à genoux. Un soldat lui balance un coup de pied dans les côtes pour l'inciter à se relever, elle étouffe la douleur et ne lui donne pas la satisfaction de laisser échapper un cri, mais Kaplan, lui ne peut pas se retenir :

— Laissez-la ! Elle est épuisée ! Elle ne risque pas de vous faire mal !

Il se débat. Il ne s'est pas débattu pour sa vie, parce que retomber sous le joug de ses parents a anéanti toute sa fougue. Pour Winter, en revanche, il est prêt à tout, il le sent. Il a renoncé à se terrer dans la Fosse, il n'a pas donné l'Arche à Aïgo, il est retourné au palais malgré sa peur et ses angoisses, il a nagé pendant des heures en la surveillant du coin de l'œil.

Alors il donne un coup de tête au soldat qui essaie de le maintenir immobile, puis il lève le genou pour en frapper un autre, il balance sa jambe dans l'estomac d'un troisième type et tandis que tout le monde se jette sur lui, il hurle pour se donner la force de combattre, il tente de défaire la corde qui enserre des mains, il essaie de mettre à terre le plus de monde.

Quand ils se mettent à cinq sur lui, qu'ils l'aplatissent au sol au point qu'il ne peut plus respirer, il continue d'essayer.

— Stop ! crie alors Winter. Stop ! Kaplan, stop ! Ils vont te tuer.

Ils l'ont roué de coups déjà, même s'ils ont reçu des ordres de ne pas l'amocher, ils n'ont pas pu faire autrement tant il s'est montré féroce. Winter sent les larmes lui monter aux yeux, elle les chasse parce qu'elle ne pleure pas. Une voleuse ne pleure que pour amadouer sa cible.

— Stop, répète-t-elle sur un ton plus doux quand même les soldats cessent de faire du bruit.

Elle lance un regard suppliant au soldat qui la tient debout. Il la lâche en haussant les épaules, parce qu'il voit bien que dans son état, elle n'ira pas loin. Alors elle rassemble ce qui lui reste de forces et s'avance en boitant jusqu'à Kaplan. Le sable est frais sous ses pieds, elle essaie de savourer la sensation, de respirer l'air extérieur une dernière fois. Elle tombe à genoux à côté de la tête du médecin de la guilde. Il est maintenu au sol, allongé sur le ventre, et il doit tourner la tête pour pouvoir respirer autre chose que des grains de sable.

Elle lève une main et caresse ses cheveux bruns trempés.

— Merci, murmure-t-elle simplement en laissant sa main glisser sur sa joue.

L'accalmie est de courte durée, on l'attrape sous les épaules pour

l'emmener à quelques pas de lui, tandis qu'on ligote Kaplan, pieds et mains liés, pour l'empêcher de se battre.

— Au palais ! décrète celui qui semble être le chef.

Ils remontent vers les rochers qui surmontent la plage. Winter tourne la tête, à la recherche d'une solution. Elle a beau être épuisée, elle ne peut s'empêcher de chercher une issue. Il y a bien une barque, qui porte les couleurs de Stym, qui est échouée sur la plage, mais elle ne parviendra jamais jusque-là sans qu'on l'assomme avant.

Un bruit sourd la tire de ses pensées, elle tourne la tête vers les rochers et découvre une silhouette, vêtue de la même tenue noire que celui qui est venu la voir dans sa cellule. A-t-elle rêvé cet instant ? Est-il vraiment descendu de la falaise pour la retrouver et la libérer ? Pourquoi a-t-elle dit non ? Elle n'arrive même pas à se rappeler.

— Et maintenant, beugle-t-il alors qu'il a déjà mis à terre un soldat, je peux payer ma dette ?

Elle le regarde, essaie de se faire remonter à sa mémoire les quelques mots qu'ils ont échangés. Il y avait quelque chose au sujet de sa mère. Elle est trop fatiguée pour se rappeler.

Il bondit depuis un rocher et atterrit les deux jambes dans le visage d'un autre soldat. Les épées sont tirées, le combat s'engage, mais il est si vif que personne ne semble pouvoir le toucher.

— Une réponse, gamine ? ajoute l'homme en noir.

Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine.

— Oui.

Elle a à peine murmuré sa réponse, mais il l'a entendue. Il tire deux épées longues et fines de fourreaux qu'il a dans son dos et les brandit devant lui. Winter essaie de garder les yeux ouverts tandis que la migraine l'assaille. Elle ne veut rater aucune miette du spectacle. Tandis qu'il se bat et virevolte dans les airs, invincible, elle distingue une autre silhouette, assise sur des rochers qui semble patienter le temps que le calme soit fait. Elle repère le voile violet qui recouvre le visage d'Aïgo et hésite à crier pour lui demander ce qu'il fait là.

Elle ne le fait pas, parce que le fil d'une épée se loge sous sa gorge.

— Stop ! crie le soldat qui la tient en otage. Si tu t'approches d'un seul de mes camarades, je la tue.

Il a choisi son moment pour avoir une brillante idée. Le tueur s'arrête dans son élan, il tient toujours ses deux épées, mais leur pointe est dirigée vers le sol.

— Un peu d'aide, Aïgo ? lâche-t-il.

C'est donc bien le maître de la guilde des voleurs qu'elle a repéré plus haut sur les rochers.

— Tu as l'air de très bien te débrouiller, rétorque le Joyau.

Il ne lèvera pas le petit doigt pour l'aider elle, alors ? Elle croyait qu'il l'appréciait, qu'elle avait une place spéciale dans son cœur. Elle

se fourvoyait. Elle s'est déjà trompée avec Fall, pourquoi en serait-il autrement avec Aïgo ? Que fait-elle à s'enticher d'hommes avec lesquels il ne pourra jamais rien se passer, qui ne sont même pas intéressés par elle ? Et pourquoi est-ce que ça lui fait quelque chose, hein ? Elle est une voleuse, sa vie ne tourne pas autour des relations. Elle survit, elle vole, elle aide sa famille. Voilà ses objectifs. Trouver l'amour n'en fait pas partie et elle doit arrêter de réagir comme une gamine frivole dont le cœur s'emballe dès qu'on lui fait les yeux doux ou qu'on lui témoigne un brin d'affection.

L'homme en noir soupire.

— Ta génération n'a pas appris les bonnes manières, décrète-t-il.

Il lâche une de ses épées, attrape un poignard à sa ceinture et le lance à une vitesse folle en direction de Winter. Elle croit que sa dernière heure est venue, que la lame va atterrir dans son cœur. Au moins, sa mort sera douce. Elle fait de son mieux pour garder les yeux ouverts, elle veut être courageuse jusqu'à la dernière seconde.

Après cinq secondes à regarder la mort en face, elle sent la prise autour de son cou se desserrer, le soldat s'écroule en arrière, elle se libère sans que le fil de la lame ne tranche sa gorge et se retourne, stupéfaite. Un poignard est planté dans sa gorge, et un second dans son œil. À quel moment est-ce que ce type a lancé une deuxième arme ? Elle n'a même pas vu son geste.

Les autres soldats lâchent Kaplan et reculent d'un pas. Ils connaissent la réputation de la guilde des assassins et ne comptent pas se frotter à plus fort qu'eux. Ils lèvent les mains pour indiquer qu'ils ne comptent rien faire et c'est Aïgo qui leur propose une voie d'issue :

— Vous devriez décamper au palais raconter ce que vous venez de voir. Ou vous taire, pour voir si quelqu'un se rend compte que vous avez raté le coche. Comme vous voulez, arrangez bien vos histoires, en revanche.

Un premier soldat se retourne et part en courant, Winter voit la main de l'assassin s'approcher de sa ceinture, où il y a quantités d'armes et d'objets dissimulés dans des poches. Elle se demande s'il va lui lancer un couteau pour le planter à l'arrière de la nuque du fuyard.

Aïgo claque la langue contre son palais, la main de l'assassin retombe.

— Laisse-les partir, ajoute-t-il. Ça leur fait de l'exercice de décamper comme des lapins.

— C'est moi qui ne fais pas d'exercice pendant ce temps.

— Et comme tu passes tes journées à te prélasser sous le soleil d'Isha, c'est un sacré problème, n'est-ce pas ?

Le sarcasme dans la voix d'Aïgo ne passe pas inaperçu. Winter se demande d'où ces deux-là se connaissent, elle sait que le maître de la guilde des voleurs entretient d'étroits liens avec la guilde des

assassins. La dernière altercation entre les deux ordres en est témoin. Mais comment les connaît-il ?

— Je ne me prélasser pas, et tu le sais. Je guette.

— Tu devrais apprendre à mieux guetter, et à agir. Je me coltine les ennuis des gens de ta promotion, que tu n'arrives pas à garder à l'œil.

— Je n'y peux rien si... c'est pour ça que tu es là ? Pour Blyna ?

Aïgo ne répond rien. Le prénom de Blyna évoque quelque chose à Winter, mais elle a du mal à se rappeler la dernière fois qu'elle l'a entendu.

— Non.

— Tu ne devrais pas t'approcher d'elle.

— Je ne m'approche pas d'elle, elle vient à moi, et crois-moi j'aimerais que ses attentions disparaissent.

— Tu n'as qu'à en parler au vieux.

— C'est ce que j'ai fait.

— Et ?

Winter ne comprend rien à la discussion, sa tête est lourde, son sang bat à ses tempes, ses jambes ne parviennent pas à la porter alors elle se laisse tomber sur le sable et avance à quatre pattes jusqu'à Kaplan. Le bruit des vagues couvre en partie les voix des deux autres hommes. Elle s'en fiche. Pour la première fois de sa vie, elle n'en a rien à faire de ce que dit Aïgo et de la nouvelle intrigue dans laquelle il trempe. Elle est en vie, Kaplan est en vie. Elle respire.

— Kaplan, murmure-t-elle en s'allongeant à côté de lui.

Il s'est retourné sur le dos et il inspire de grandes gorgées d'air. Il est aussi épuisé qu'elle, mais il est gonflé par la réalité : il n'est pas prisonnier.

— On devrait se lever et déguerpir, n'est-ce pas ? souffle Winter.

— Oui, on devrait. Il faut fuir tout de suite.

— Ma famille, d'abord.

— Et l'artefact. Et Sir Antonin. Tu dois voir Sir Antonin.

— Je n'ai rien à lui dire.

— Il a des choses à te raconter. Winter, si tu es une...

Il baisse d'un ton pour la suite, pour éviter de lancer l'information aux deux autres.

— ... ce qu'il pense que tu es, et je crois que tu l'es, tu dois le voir. Il a des choses à t'enseigner, peut-être que c'est dangereux, imagine si ça prend de l'ampleur, que tu ne parviens pas à le maîtriser...

— Tu as peur ? le coupe-t-elle.

— Non.

— Tu as peur, confirme-t-elle simplement après avoir senti son ton hésitant.

— J'ai peur pour toi, avoue-t-il.

— Parfait, parce que moi aussi j'ai peur pour moi.

Elle lève le bras pour trouver le sien et ils joignent les mains.

— Je t'ai dit : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— Tu avais raison, répond-il.

Elle hoche la tête dans le sable, observe le ciel qui se pare des couleurs du matin et se met à rire nerveusement. Kaplan se joint à elle et ils ne peuvent plus s'arrêter. Tout à coup, l'ombre se fait au-dessus d'eux et ils contemplent deux silhouettes penchées sur leur corps.

— Ils ont été frappés par la foudre ? demande l'assassin.

— Non, ils réalisent qu'ils s'en sont sortis.

— J'aimerais bien savoir comment, la gamine était prisonnière d'une des geôles de la falaise.

— Qu'est-ce que tu fais là, Afirat ?

— Je paie mes dettes, ce n'est pas ce que tu fais ? Ce n'est pas pour ça que tu l'as prise sous ton aile, la gamine ?

— Non.

— Tu connaissais sa mère, pourtant.

Le regard de Winter se fige sur le voile d'Aïgo en entendant ces mots.

— Tu connaissais ma mère ? répète-t-elle.

Chapitre 21

— Comment est-ce que tu la connaissais ?

Winter avale un verre d'eau, qu'elle vide d'une traite, après avoir posé sa question. Ils ont quitté la plage, elle soutenait Kaplan autant qu'il la soutenait et ils ont réussi à atteindre l'entrée de la ville. Aïgo a payé un garde pour qu'ils passent sans qu'on leur pose de questions et ils se sont engouffrés dans des ruelles avant d'atterrir dans les souterrains de la ville. Winter n'a jamais exploré cette partie, elle ne savait même pas que les tunnels s'étendaient jusque-là. Ils sont dans l'ouest, elle estime quelque part à mi-chemin entre le quartier des marchands et l'ex-tour de la Haute.

— Tu sais qu'à cause de toi, je vais être obligé de condamner cette planque ? lance l'assassin.

Il n'a toujours pas découvert son visage, mais il connaît Aïgo et rien que cette information est intrigante pour Winter. Il leur a ouvert les portes de sa planque et elle découvre que la sienne, en comparaison, n'est qu'un taudis de plus. Ici, il y a tout le confort nécessaire : une table, des chaises, un lit. Des outres d'eau potable sont rangées dans un coin et Winter se ressert. Même si elle a baigné dans l'eau de mer, et a bu la tasse un paquet de fois, elle est assoiffée.

— Merci Afirat, de nous ouvrir les portes de ta planque ultrasecrète. Tu en as combien ? Douze ? Personne n'est aussi paranoïaque que toi. Je ne doute pas que celle-ci est justement réservée aux invités, pour leur faire croire que tu vis ici.

L'assassin grommelle tandis que la voix d'Aïgo résonne entre les murs. Les bougies éclairent faiblement, mais il n'y a rien à voir de toute façon : le visage d'Aïgo est couvert tout autant que celui de l'assassin qui se fait appeler Afirat.

Kaplan est affalé sur un tabouret, à côté de Winter. Cette dernière tente de se tenir droite, mais bon sang elle a mal jusqu'aux orteils. Elle a besoin de se laver, de retrouver sa famille, de serrer Basil et son Bâ dans ses bras jusqu'à leur briser les os et de respirer l'air libre de la ville. Jamais elle n'a autant apprécié sa liberté. Elle s'est focalisée sur sa pauvreté et sa misère, sur l'odeur de la Haute, sur la nourriture qu'ils mangeaient. De temps en temps, elle se rendait compte qu'elle était plus libre que Fall ne l'a jamais été par exemple, mais c'est en cet instant qu'elle réalise la chance qu'elle a. Libre. Loin des barreaux de cette cellule atroce.

— Igor, souffle-t-elle.

Son caméléon lui manque, elle aimerait partir à sa recherche, mais

elle doit aussi obtenir des réponses.

— Comment est-ce que tu as connu ma mère ?

Elle répète sa question. L'attention d'Aïgo est de si courte durée qu'elle doit faire preuve de patience à chaque fois qu'elle tente d'obtenir une information. Il reste silencieux.

— Tu ne vas pas lui dire ? s'étonne Afirat.

— Ce ne sont pas tes affaires, rétorque Aïgo. Tu lui as dit, toi ?

— Je lui ai dit ce que je pouvais dire.

Elle tape du poing sur la table pour qu'ils cessent leurs petits jeux.

— Je veux savoir. C'est ma mère, elle est morte, je ne la reverrai jamais, elle doit être enterrée à l'heure qu'il est et je n'ai même pas pu être là. Alors, dites-moi. Peu importe qui me donne les informations. Je veux savoir d'où vous la connaissiez, comment est-ce que toi, Afirat, tu en es venu à contracter une dette qui consiste à me protéger et comment toi, Aïgo, tu l'as connue ? Et est-ce que c'est ça qui fait que tu m'as acceptée dans la guilde ? Ma dette envers la guilde la concernait, elle ! Est-ce que...

Elle souffle, avale une nouvelle gorgée d'eau et calme les battements de son cœur.

— Qui était-elle ? termine-t-elle. Qui était vraiment ma mère ? Parce que le simple fait de savoir qu'elle vous a connus, tous les deux, change la donne.

Aïgo et Afirat échangent un regard, enfin se voient-ils seulement à travers le voile de l'un et le masque de l'autre ?

— Tu comptes la garder dans l'ignorance ? demande Afirat.

— Je n'ai aucun problème à tout lui dire, c'est toi qui fréquentes encore la guilde et qui en subiras les conséquences.

— Mon petit doigt m'a dit que tu étais à la guilde pas plus tard qu'hier.

— Pour régler le problème Blyna.

— Sénart n'a pas...

— Est-ce que vous pourriez vous concentrer sur mon problème pendant plus de dix secondes ? les interrompt Winter.

Elle pose ses mains à plat sur la table et se lève en même temps qu'elle prononce ces mots. Son regard est farouche, elle veut des réponses, et elle ne veut plus attendre pour les obtenir.

— Est-ce qu'elle aurait voulu lui donner les réponses ? demande alors Aïgo.

— Mā est morte, décrète Winter. Les choix devraient revenir aux vivants, pas à ceux qui ne peuvent plus changer d'avis.

— Parce que tu crois qu'elle aurait changé d'avis ? poursuit Aïgo.

— Je crois que...

Winter se rassoit, prend une lente inspiration et essaie de faire le tri dans ses pensées. Il y a une forme d'urgence en elle, chaque seconde

qu'elle perd ici, elle n'aide pas ses frères, bien vivants, et son père, qui respire encore lui aussi. Pourquoi se concentre-t-elle sur la seule personne qu'elle ne peut plus aider ? Est-ce parce que la culpabilité la ronge ?

— Je crois que si elle était encore vivante, vous pourriez lui poser la question. Mais elle n'est plus vivante. Et elle avait horreur du mensonge, si elle savait tout ce que...

Elle s'interrompt encore une fois. Elle n'ose imaginer la réaction de Mâ si elle lui avait dit qu'elle avait rejoint la guilde des voleurs.

— Elle savait, indique alors Aïgo.

— Hein ?

Winter ne peut contenir son étonnement. Comment Mâ pouvait-elle savoir ? Elle ne lui a jamais dit, elle a pris garde à ne pas divulguer une quelconque information.

— Comment ? demande-t-elle.

— Elle savait lire les indices, poursuit Afirat.

— Elle a été formée pour, ajoute Aïgo.

— Je pense qu'elle t'a laissé croire qu'elle ne savait pas.

— Parce que c'était plus simple, continue Aïgo.

— Mais elle savait, insiste l'assassin. Il n'y a aucun doute sur le fait qu'elle savait, puisqu'elle m'en a parlé.

— Hein ?

Cette fois, ce sont Aïgo et Winter qui s'étonnent d'une même voix. Kaplan pose sa main sur la cuisse de la jeune fille, pour lui apporter son soutien. Elle se sent rassurée par sa présence.

— J'imagine qu'on va tout lui déballer, grommelle alors Afirat.

— Si tu ne le fais pas, je le ferai avec plaisir, ajoute Aïgo.

— Tu n'as pas toute l'histoire, tu n'es pas de sa promotion, tu ne sais pas ce qu'il s'est passé.

— Je sais ce qu'on raconte.

Le regard de Winter les fait taire tous les deux. S'ils repartent dans leur joute verbale, des envies de meurtres vont monter en elle. Elle n'a aucune chance face à ces deux-là, mais ça ne l'empêchera pas d'essayer. Ils jouent avec ses nerfs.

— Lyna était dans notre guilde, commence Afirat.

— Notre guilde ? répète-t-elle en fixant Aïgo.

Il hausse les épaules en guise de réponse.

— Aïgo a été formé par Sénart, le célèbre maître de la guilde des assassins, explique Afirat.

Il semble prendre un malin plaisir à révéler le secret du Joyau. Winter avait déjà relié les points entre eux. Le fait qu'Aïgo sache se battre aussi bien, le fait qu'il connaisse Afirat. Concernant sa mère, elle était arrivée à la même conclusion depuis la visite de l'assassin dans sa geôle. Quelle autre hypothèse pouvait-il y avoir ?

— Elle est allée au bout des tests, j'ai bien cru qu'elle y laisserait sa peau plus d'une fois, parce qu'elle n'était pas la plus douée d'entre nous, mais elle a réussi, elle est devenue un assassin.

Les mots d'Afirat résonnent dans la pièce. Winter a l'impression de plonger dans les secrets de sa mère, de faire une incursion dans sa vie.

— Elle n'a pas écopé des missions les plus importantes au début, du fait de son rang, explique-t-il. Elle... on l'a cantonné à des petits meurtres à gauche et à droite, des ennemis peu dérangeants, mais dont l'élimination était nécessaire. Puis un jour, elle n'a pas pu passer à l'acte.

— La cible était ton père, précise Aïgo.

— J'allais lui dire, grogne Afirat. Je ménageais l'effet de surprise.

Il soupire et ronchonne après le voleur, puis reprend ses explications sous les yeux hallucinés de Winter, qui découvre une nouvelle histoire de sa vie, un pan du passé de ses parents dont elle n'a jamais entendu parler.

— Il avait volé des balkars dans un bar et il avait volé la mauvaise personne, quelqu'un que Sénart connaissait étroitement. Il était... il n'était pas innocent, il avait volé, mais il ne menaçait pas la couronne, ou le royaume, ou quiconque. Jusque-là, Lyna avait suivi aveuglément les ordres, persuadée qu'elle œuvrait pour la sécurité de son pays. Après tout, c'est tout le but de notre guilde : protéger Krömlyn envers et contre tout, nous assurer que les habitants sont à l'abri des dangers extérieurs.

— C'est ça, le but de la guilde des assassins ? lance Winter.

— Qu'est-ce que tu croyais que c'était ? répond Afirat.

— Chercher des noises à la guilde des voleurs, ça m'a l'air d'être tout un sport pour vous.

Aïgo pouffe de rire, tandis qu'Afirat grogne, puis soupire.

— Non, ce n'est pas le but de la guilde des assassins, nous nous fichons un peu des voleurs, en tout cas nous nous en fichions jusqu'à ce qu'Aïgo décide de briser les règles.

— Lyna les a brisées avant moi, fait-il remarquer.

— Elle avait une bonne raison de le faire.

— Et je n'en avais pas ?

— Non, tu étais premier, tu aurais pu vraiment aider le royaume.

— Tais-toi, Afirat. Tu ne sais pas de quoi tu parles. Tu as encore de grandes idées dans la tête, que Sénart a implantées pendant ton entraînement, et tu n'es même plus capable d'avoir du recul.

— Est-ce qu'on pourrait revenir à ma mère ? tonne Winter.

Afirat soupire et se concentre à nouveau sur la jeune fille.

— Elle ne voulait pas que tu saches, précise-t-il.

— Je m'en doute, sinon elle m'en aurait parlé.

La voix de Winter claque dans l'air. Elle ne sait pas si elle est en

colère, frustrée ou si elle se sent trahie.

— Elle n'a pas tué ton père, cette nuit-là. Elle l'a observé, elle a vu qu'il faisait tout son possible pour vivre dans les lois et de manière décente, il n'avait même pas volé la totalité de la caisse du bar. Il avait pris uniquement ce dont il avait besoin pour s'acheter à manger ce jour-là, parce que personne ne voulait lui donner un travail.

Il marque un temps de pause.

— Je me rappelle quand elle est revenue à la guilde, ses premières questions, qui remettaient en cause les décisions de Sénart, étaient timides et presque... c'était comme si elle s'excusait d'avoir osé penser qu'il se trompait de cible. Sénart l'a remise à sa place.

— Bien sûr, commente Aïgo. Dès qu'on défie son autorité, il se sent obligé de faire une petite démonstration de sa supériorité.

— Et ta mère n'a pas discuté ses ordres pendant un moment, mais la méfiance s'était installée. Elle a surveillé ton père d'un œil, pour vérifier que Sénart ne donnait pas la mission à quelqu'un d'autre. Elle a commencé à le côtoyer, elle est tombée sur lui par hasard dans une rue, puis elle s'est assise dans un bar où il était, et petit à petit, ils ont fait connaissance. Elle laissait sa trace sur lui, des petits signes qui ne trompent pas la guilde, pour mettre au défi quiconque oserait s'approcher de lui et le tuer.

— Elle le protégeait, ajoute Aïgo. Elle envoyait un message à peine voilé, une menace qui disait « tuez-le et vous aurez affaire à moi ».

— Ce qui était amusant, ajoute Afirat, parce que de notre promotion, comme je te l'ai dit, elle n'était pas la meilleure, et nous aurions pu tous l'éliminer si elle avait voulu nous chercher des ennuis. Et pourtant, même si la mission a tourné dans les rangs, personne n'est jamais passé à l'acte.

— Sénart voulait toujours tuer mon père ?

— Oui. Il est du genre à ne pas aimer qu'on lui désobéisse, mais quand il a vu que personne, parmi les membres de la promotion, n'accomplissait le job, il a fini par laisser tomber.

— C'est la seule et unique fois que c'est arrivé, ajoute Aïgo.

— Non. C'est arrivé pour toi aussi, rappelle Afirat.

Ce qui fait rire le Joyau.

— Oui, parce que quelqu'un de la guilde se serait risqué à essayer de me tuer.

— Natacha a essayé.

— Natacha continue d'essayer, mais j'ai bien peur qu'elle subisse échec sur échec.

— Tu ne lui laisses pas une chance, fais-la frémir, laisse-la t'érafler, lui montrer que tu n'es pas invincible.

— Pourquoi ? Pour l'encourager à recommencer ? Non merci. Elle est occupée à présent, je ne devrais pas être embêté.

— Vous êtes incapables de vous en tenir à vos explications, grogne Winter. Ma mère ?

— Oui, pardon.

Afirat se lève et va chercher une nouvelle outre d'eau. Il remplit le verre de Winter, qui le vide d'une traite, puis celui de Kaplan, qui prend son temps.

— Cet acte de rébellion a soudé notre promotion, explique Afirat. Ta mère est devenue un symbole derrière lequel nous nous sommes rassemblés. Jusque-là, les assassins ne sympathisaient pas entre eux.

— Parce que vous étiez trop bêtes pour voir les avantages que ça avait, indique Aïgo.

Il se fait aussitôt fusiller du regard.

— Elle a commencé à remettre en question d'autres missions qu'on lui confiait, et à trier ce qui lui paraissait juste, de ce qui ne lui paraissait pas. Puis elle est venue me voir, un jour, pour m'annoncer qu'elle était enceinte et qu'elle quittait la guilde.

— Enceinte d'Aristole ?

— Oui. Enceinte de son premier. Elle ne voulait pas de cette vie pour sa famille, elle voulait quitter la guilde.

— Mais on ne quitte pas la guilde, indique Aïgo. On meurt à son service.

— Sénart voulait l'éliminer, ajoute Afirat, mais les liens que nous avons noués... aucun d'entre nous n'a voulu exécuter la mission.

— Alors il s'est intéressé aux promotions suivantes, ajoute Aïgo. Mais une certaine promotion est venue nous menacer de tous nous tuer si nous osions accomplir la mission.

— Ta mère a simplement rompu les liens, explique Afirat. Elle a juré de ne jamais révéler qui elle était, de ne parler d'aucun des secrets de la guilde et de ne jamais expliquer à ton père comment ils s'étaient vraiment rencontrés.

— Mais... elle l'aimait ? souffle Winter.

L'information lui paraît capitale tout à coup.

— Je...

Afirat hésite.

— Je ne connais rien à l'amour, décreète-t-il. Je n'ai pas appris à aimer. J'ai appris à observer, à tuer, à faire disparaître des cadavres, j'ai appris à écouter les bruits environnants, j'ai appris à survivre, à rester immobile et à exécuter des ordres. Je ne sais pas si ta mère aimait ton père, je me suis toujours dit qu'elle le protégeait, qu'elle s'était fait le serment que personne ne toucherait à un cheveu de sa tête juste pour que Sénart obtienne satisfaction. Mais j'imagine qu'elle l'a aimé, sinon elle ne se serait pas condamnée à une telle vie.

— Une telle...

Winter ne prononce pas les mots. Elle entend le jugement dans la

voix d'Afirat sur leur situation financière, sur les difficultés qu'ils ont rencontrées. Il savait. Il savait et il n'a rien fait.

— Nous avons continué de nous fréquenter, oh pas souvent, peut-être une fois par an. Elle continuait de voir chaque membre de la promotion.

— Mais quand ? Elle était toujours à la maison, elle s'occupait de nous, indique Winter.

— Vous n'étiez pas toujours à la maison, et un assassin a ses propres moyens, la discrétion est une de nos principales caractéristiques. Le système fonctionnait parce qu'elle ne disait rien, mais un jour, elle a eu vent d'un autre membre de la guilde, jaloux de ma position, qui voulait m'éliminer pour récupérer mes missions. Elle ne m'a rien dit, elle ne voulait pas violer son serment. Quand nous lui parlions, nous savions qu'elle était une tombe. Nous pouvions lui dire tout ce qui nous passait par la tête, elle ne répèterait jamais rien, parce que Lyna tenait ses promesses. Elle avait bien réussi à ne jamais révéler son passé à sa famille. C'était rassurant d'avoir quelqu'un à qui parler, je sortais toujours de nos rencontres soulagé.

» Elle m'a sauvé la vie. Oh, elle a bien failli y laisser la sienne, elle s'est interposée entre moi et mon rival, elle nous a tenu un discours moralisateur pendant au moins dix minutes, sur pourquoi nous devons nous entraider plutôt que de nous entretuer. Ce jour-là, je lui ai dit que j'avais une dette envers elle.

» La vérité, c'est que nous avons tous une dette envers elle. Malgré la distance qu'elle a mise entre nous et la guilde, elle a continué de veiller sur nous, elle nous a écoutés, elle nous a apaisés, rien ne l'y obligeait. Elle était comme une mère qui protégeait ses petits. Je me suis souvent demandé si son retour à la vraie vie ne lui avait pas donné une sensibilité dont nous ne disposions pas, nous autres.

» Puis elle a commencé à vieillir, ses réflexes se sont émoussés, la manière dont vous vous nourrissiez n'aidait pas, et elle refusait nos balkars. Je voulais l'aider et elle continuait de refuser les sommes d'argent. Elle m'a dit qu'elle préférait que je protège son unique fille, parce qu'elle s'était mise dans les ennuis jusqu'au cou, pour elle, et qu'elle avait emprunté une voie dangereuse. Elle m'a demandé de veiller sur toi quand elle ne le pourrait plus.

— Parce qu'elle savait que tu avais intégré la guilde des voleurs, ajoute Aïgo.

— Oui, parce que tu la connaissais aussi, indique Winter.

Elle cale son dos contre la chaise sur laquelle elle est installée, et observe ces deux personnes qui ont connu une facette de sa mère dont elle ignore tout.

— Quand tu es venue me voir pour intégrer la guilde, reprend Aïgo, tu as donné le nom de ta mère, Lyna et tu as réclamé le

médicament capable de la sauver. Tous les assassins se connaissent entre eux, alors j'ai fait quelques recherches parce que son prénom me disait quelque chose, j'ai découvert qui elle était et je suis allée la voir. Je lui ai expliqué ce que tu t'apprêtais à faire, elle a d'abord refusé et je lui ai dit que si elle venait à mourir, elle ne pourrait plus protéger son foyer. Elle a fini par accepter.

— Elle savait, murmure Winter. Elle savait que j'étais à la guilde des voleurs.

Est-ce pour ça qu'elles ne s'entendaient pas aussi bien ? Est-ce parce que Mâ savait que Winter lui mentait tous les jours ? Parce qu'elle savait que sa fille avait intégré la guilde pour elle, pour la sauver ? Tous ces non-dits, tous ces secrets...

— Elle est venue me voir après, explique Afirat. Elle devait se douter qu'un jour ou l'autre, tu t'embarquerais dans une mission sacrément risquée, ou qu'Aïgo te forcerait à...

— Je ne l'ai forcée à rien, indique-t-il. Je faisais juste en sorte que Kaplan éponge sa propre dette.

Ce dernier déglutit. Il n'apprécie pas que l'attention retombe sur lui.

— Elle était un assassin, lance Winter. Ma mère était un assassin. Pourquoi est-ce qu'elle est tombée de cette foutue échelle, alors ? Si elle a été formée comme vous deux, qu'est-ce qui fait qu'elle est tombée ? Elle aurait dû le voir que l'échelle ne tenait plus, non ?

Elle espérait que découvrir toutes ces informations la déculpabiliserait, mais non, la culpabilité est encore là, c'est un nœud qui serre son estomac et lui donne mal au ventre.

— Elle n'était plus en forme, elle ne s'entraînait plus, ses réflexes s'étaient émoussés... commence Afirat.

— Elle était malade, rappelle Aïgo. Elle ne voyait plus aussi bien qu'avant. Et peut-être qu'elle était simplement dans ses pensées.

— Qu'est-ce que je dois faire, alors ? Comment est-ce que j'explique à Bâ que leur rencontre n'est pas le fruit du hasard ? Qu'elle n'est pas tombée amoureuse de lui parce qu'il était charismatique, mais qu'elle le protégeait ?

— Je... lance Kaplan.

— Tu ne peux pas leur dire, Winter, lâche Aïgo. Ce qu'Afirat et moi venons de te révéler ne peut pas quitter cette pièce, sinon la guilde mettra un contrat sur ta tête et sur celles de tes frères et de ton père.

— Mais... mais...

— Je ne sais pas s'ils oseront exécuter le contrat, ajoute Afirat. L'affection que nous avons tous pour ta mère... mais elle n'est plus vivante. Ce n'est pas impossible qu'ils se lancent quand même. Ou que la nouvelle génération s'en charge.

Winter essaie de rassembler ses pensées, de comprendre comment

est-ce qu'elle va pouvoir porter ce nouveau fardeau sur ses épaules.

— Ta dette est payée, Afirat, lâche-t-elle alors en se levant. Tu m'as sauvée, je te remercie. Tu ne dois plus rien à ma famille.

Kaplan se lève à son tour.

— Ta dette envers la guilde des voleurs n'est pas payée, indique Aïgo.

Elle tourne la tête vers lui.

— Ma mère est morte. Je n'ai plus besoin du médicament qui la maintenait en vie. J'ai encore suffisamment d'argent à mon nom dans les coffres de la guilde pour acheter ma liberté. Tu comptes m'en empêcher ?

— Pourquoi est-ce que tu veux partir ? demande-t-il.

— Parce que mon entrée à la guilde est responsable de nos frictions, parce que... parce que si je ne l'avais pas fait, elle ne m'aurait pas détestée, je n'aurais pas passé les dernières années de sa vie à lui mentir ! Et elle le savait en plus ! Bien sûr qu'elle me regardait comme si j'étais une moins que rien, bien sûr qu'elle était plus dure avec moi qu'avec tous les autres, parce que... parce que je lui mentais tous les jours. Je la regardais droit dans les yeux, et je lui mentais.

Winter débite son discours d'une traite, tandis qu'elle ravale les larmes qui montent à ses yeux.

— Elle savait que tu le faisais pour l'aider, pour la sauver, rappelle Afirat.

— J'aurais dû trouver un autre moyen.

— Elle n'a pas dit non quand je l'ai convaincue que c'était le seul moyen, indique Aïgo. Je crois plutôt qu'elle s'en voulait de t'avoir mise dans cette situation, et qu'elle ne contrôlait pas ses émotions aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Elle laissait transparaître cette rage en elle de ne pas être capable de te protéger, de te forcer, toi, si jeune, à la protéger, elle. Mais tu as fait un boulot formidable, Winter. Sans toi, elle n'aurait pas tenu trois ans de plus, la maladie l'aurait emportée. Tu as hérité de son talent pour trouver des solutions.

Winter ne sait pas quoi répondre. Elle a beau chercher une interprétation de la situation qui ne la fait pas culpabiliser, qui ne remet pas en cause ces dernières années, elle n'en trouve pas. Voilà ce qui l'a séparée de sa mère : son entrée à la guilde. Aurait-elle pu l'éviter ? Aurait-elle pu trouver une autre solution ? Elle en a cherché des dizaines et des dizaines, elle a frappé aux portes de tous les apothicaires.

— Tu as fait ce qu'il fallait. Et la guilde te l'a bien rendu, non ? Ne nous tourne pas le dos.

— Oh, tais-toi, Aïgo ! Tu veux juste la garder dans tes rangs parce qu'elle est douée. Elle serait bien mieux à la guilde des assassins. Elle

s'est échappée de la foutue prison des falaises sans mon aide. Comment as-tu fait ? Tu aurais un bel avenir chez nous, toujours à manger, des balkars pour t'occuper de ta famille, plus besoin de vivre en fonction des vols que tu arriveras à gérer.

— Elle ne va pas rejoindre la guilde de Sénart, Afirat. Vous êtes voués à disparaître.

— Tu fais partie de cette guilde, rappelle-t-il.

— Je l'ai quittée.

— Si bien quittée que tu y étais hier encore ?

— Je dois régler le problème Blyna.

— Je surveille Blyna.

— Tu ne le fais pas très bien a priori.

Lasse de les entendre se disputer, Winter attrape le poignet de Kaplan, le tire avec elle et quitte les appartements d'Afirat. Ils se retrouvent aussitôt dans le noir, elle n'a rien pour allumer et se trouve bête d'avoir voulu partir de manière précipitée. Elle pose sa main libre sur le mur pour le longer, mais la porte se rouvre derrière eux.

— Vous ne retrouverez pas votre chemin sans moi, indique Afirat.

— Vous passez votre temps à vous disputer, tous les deux, fait-elle.

— Parce qu'Aïgo n'est qu'un idiot qui a gâché son talent, poursuit l'assassin. Et je ne te laisserai pas faire de même.

— Elle n'a pas l'âge d'intégrer la guilde, fait remarquer le Joyau.

— Elle est un peu âgée, c'est vrai, mais elle a le tempérament qu'il faut, elle pourrait être formée, façonnée, obtenir des compétences dont nul autre ne dispose.

— Sa mère n'aurait pas voulu. Lyna a quitté la guilde précisément parce que les préceptes de Sénart ne lui convenaient plus.

— Je n'ai pas dit que Sénart allait rester en poste, claque Afirat.

La phrase résonne entre les murs du tunnel.

— Je suis le premier à dire qu'il ne sait plus ce qui est bon, ou non, pour le royaume, reprend Aïgo avec prudence. Mais ce dont tu parles, c'est de la trahison.

— Et tu n'as pas trahi, peut-être, en filant prendre la direction de la guilde des voleurs ? reprend Afirat.

— J'ai choisi une voie qui me permettait d'aider le plus grand nombre, d'aider vraiment les gens, pas de les mettre six pieds sous terre parce qu'un foutu noble a décidé qu'untel le gênait.

— Et je suis d'accord avec toi, les choses ne fonctionnent plus comme avant. Sénart... il a perdu la tête, ou alors il réfléchit en termes de balkars, plutôt qu'en termes de sécurité du royaume. Il a fait son temps.

— Et qui le remplacera ?

— Nous avons déjà trouvé un remplaçant, indique Afirat.

Il tourne la tête vers Aïgo et à son ton, tout le monde comprend où

il veut en venir.

— Non, tonne le Joyau. Il n'en est pas question. Bon sang, c'est pour ça que Blyna vient me chercher des noises ? Parce que vous avez discuté entre vous de la succession de Sénart ? Tu te rends compte que c'est le meilleur moyen pour vous entretuer ?

— Non, justement. Nous avons sciemment réfléchi pour éviter de vouloir tous nous retourner les uns contre les autres. Tu es le choix le plus raisonnable, Aïgo. On ne comprend déjà pas pourquoi tu n'as pas renversé Sénart jusqu'ici.

— C'est pour ça que Natacha a voulu me tuer quand je suis arrivé ? Elle est au courant ?

— Aïgo ! crie Afirat. Tu es intelligent, tu sais très bien pourquoi tu es le candidat idéal. Pourquoi est-ce que tu veux résister ?

— Et vous comptiez me le dire ? Vous avez conscience que mon approbation est quand même primordiale ? Parce que la réponse est non, je ne compte pas participer.

— Oh, tu fais ressortir ta petite nature du temps où tu appartenais aux rangs de la guilde, hein ? Je croyais que tu avais laissé ce personnage de côté.

— Tais-toi !

Il attrape un chandelier et ses bougies dans l'appartement, puis bouscule Afirat pour sortir.

— Vous deux, lance-t-il en dépassant les jeunes. Je veux l'arche. Et je la veux tout de suite.

— Je ne l'ai pas sur moi, indique Kaplan.

— Où est-elle ?

— Planquée dans un lieu sûr.

— Va la chercher, et ramène-la moi.

— Et la récompense ? demande Winter sans perdre le nord.

— Nous en discuterons.

Il part sans un regard en arrière, laissant Kaplan et Winter dans le tunnel. Afirat part leur chercher de la lumière.

— Je vous escorte à l'extérieur, soupire-t-il comme si l'idée le fatiguait d'avance. Winter, tu devrais réfléchir à ma proposition.

— Ma mère a quitté la guilde des assassins, rappelle-t-elle.

— Parce que nous ne sommes pas dirigés par la bonne personne en ce moment. Mais imagine si Aïgo rejoint nos rangs et qu'il en prend la direction. Finalement, qu'est-ce que ça change que tu travailles pour lui au sein de la guilde des voleurs, ou pour lui au sein de la guilde des assassins ? C'est un grand dirigeant, il inspire ses troupes, il les protège.

— Il ne veut pas, il l'a dit.

— Je me chargerai de le convaincre. Tu as du talent, Winter. Pourquoi ne pas le mettre au service du royaume, plutôt qu'au service

des voleurs ?

— Mais en quoi est-ce que la guilde des assassins protège le royaume ? rétorque-t-elle.

— C'est notre mission première, indique Afirat. Nous l'avons juste perdue de vue en route.

Il les guide jusqu'à la sortie et Winter réalise qu'elle est encore trempée jusqu'aux os quand le soleil réchauffe ses vêtements et ses membres.

— Réfléchis-y, lui demande-t-il.

Il repart dans les tunnels, mais juste avant de disparaître, il la hèle :

— Winter ?

— Oui ?

— Comment t'es-tu échappée de la cellule ?

Elle ne répond pas et, après une poignée de secondes, il s'enfonce dans les couloirs souterrains. Elle jette un œil à Kaplan, qui s'est tenu très silencieux.

— Où est-ce qu'on va ? lui lance-t-elle.

— À la guilde des marchands, indique-t-il. Nous devons trouver Sir Antonin. L'arche est là-bas...

— Mais ? ajoute-t-elle en voyant qu'il n'ose pas dire la suite.

— Mais je ne suis pas certain qu'il nous laisse repartir avec.

Chapitre 22

Il a raté Winter et Kaplan de peu, mais il sait qu'ils sont tirés d'affaire. S'ils ne l'étaient pas, il ne serait pas en train de se prendre le savon de sa vie dans le bureau du général Darshian. Ses oreilles ont cessé d'écouter à la troisième insulte qu'on lui a balancée en plein visage. Il se tient droit, les mains dans le dos, le regard baissé pour montrer qu'il comprend qu'il a fauté.

Il a eu beau chercher de l'aide, il n'a pas trouvé la personne qu'il espérait. Il voulait entrer dans la guilde des voleurs, prévenir quelqu'un, n'importe qui, pour qu'ils organisent un coup et aident les deux jeunes gens à s'en tirer.

Mais par un miracle inconcevable, les choses se sont quand même arrangées. Enfin, il ne croit pas aux miracles, mais il n'a aucun doute que Syrcaël y est pour quelque chose dans cette histoire. Il ira adresser une prière au dieu pour le remercier de l'avoir aidé dans sa quête. S'il avait déployé tous ces efforts pour que Winter atterrisse de nouveau dans les geôles... il n'y aurait pas vu un signe que le dieu lui en veut, mais il y aurait quand même lu quelque chose.

— Tu n'es pas là pour me faire perdre mon temps !

Les mots du général claquent dans l'air, Sir Antonin reste dans ses pensées, dans sa bulle de sécurité. Il a besoin de sa place au palais, pour voir venir les forces des ténèbres, pour changer le destin des mondes. Winter est importante dans cette équation, il le sent, il le sait, il croit à la prophétie, même s'il est le seul vieux fou à y croire encore.

Peut-être pas le seul. Ce n'est pas une coïncidence si un autre magicien se balade en ville, est-il là pour nuire à ses intérêts, ou pour mettre la main sur Winter ?

Il doit retrouver la jeune femme, mettre les artefacts à l'abri et commencer à lui enseigner dès aujourd'hui ce qu'il sait. Si elle n'apprend pas à contrôler son don, le pire pourrait advenir.

— Je vais lancer des recherches, assure Sir Antonin. Je vais mettre la main sur elle.

— Et sur l'artefact ! peste le général.

— Bien sûr.

Il ne compte pas ramener l'objet ici un jour, mais il trouvera une excuse à ce moment-là. Jouer sur les deux tableaux ne sera pas simple : s'il ne ramène ni Winter ni l'artefact, le général va finir par le virer. Pourrait-il rester au palais d'une autre manière ? Il peut déjà aller et venir à sa guise régulièrement grâce à sa place au sein de la guilde des marchands, mais il n'aura plus accès aux mêmes informations. Le

danger qui vient de Stym n'est pas à prendre à la légère et il a l'impression que ni le général ni le roi, n'ont l'air de se rendre compte de ce qu'il se passe vraiment.

Doit-il les prévenir ? Doit-il parler de la menace qui pèse sur eux tous ? Il ne peut le faire sans révéler ses connaissances de la magie. Non, il est trop tôt pour jouer cette carte. La magie attise la convoitise autant qu'elle fait peur. Il pourrait très bien finir dans les geôles à son tour si le général décide qu'il est un traître, ou qu'il est trop utile pour rester libre de ses mouvements.

— Et retrouve Khan.

Pour ce point, il peut peut-être s'arranger. L'idée de livrer le jeune homme ne lui plaît pas, et ce n'est pas le serment qu'il a fait, mais il va devoir se débrouiller pour satisfaire le général, d'une manière ou d'une autre. Il peut lui livrer Khan, garder Winter en sécurité, garder l'artefact et essayer de s'arranger avec ce compromis. Mais Khan refusera et à moins qu'il lui coupe la langue, le jeune homme aura trop d'informations sur lui pour ne pas envisager de le compromettre auprès du général.

Il n'a pas de plan digne de ce nom. Tout s'est accéléré au cours des derniers jours et il se demande s'il n'aurait pas dû prendre Winter sous son aile plus tôt, au lieu d'attendre qu'elle manifeste ses pouvoirs.

— Nous devons également gérer Stym, ainsi que le nouveau roi, qui n'a pas été préparé. Et j'aimerais que Nataly subisse un... accident.

— N'est-elle pas un atout dans cette guerre qui se prépare ? souffle Sir Antonin.

— Elle est un danger, elle met notre roi dans une position complexe. Que doit-il faire de la femme de son frère ? Elle n'a pas été couronnée reine, mais si elle était enceinte, certains pourraient se rallier à elle et à son fils. Nous ne devons prendre aucun risque. J'avais déjà demandé à quelqu'un d'autre de se charger de cette mission, mais j'ai la sensation que je n'obtiendrai pas satisfaction.

Sir Antonin hoche la tête. Il doit enquêter sur la mort du roi, trouver qui a fait ça et résoudre ce mystère. Et maintenant il doit également s'occuper de provoquer un malencontreux accident pour éliminer Nataly ? La liste des choses qu'il est prêt à faire pour garder sa place au palais n'est pas très longue. Livrer Khan est déjà un choix difficile, tuer Nataly ne l'enchanté pas.

Mais si ça lui permet de sauver le monde, il le fera.

— Très bien.

Il claque les talons, salue et prend congé. Il n'a pas d'appartements au palais, il a besoin de rentrer à la guilde, de se laver, de se changer et de se reposer avant de réfléchir à comment organiser tout ça. Il doit remettre la main sur Winter et Khan en premier lieu. Que va-t-il leur raconter pour obtenir gain de cause ? À Winter, la vérité. Mais à Khan

? La vérité suffira-t-elle ?

Il manque de percuter deux jeunes femmes dans le couloir, accompagnées du roi et de sa garde. Il reconnaît Mia, mais ne voit pas qui est la deuxième personne. A-t-elle été introduite au palais récemment ? Doit-il s'en préoccuper ? Il secoue la tête.

Il a d'autres chats à fouetter.

Il quitte le palais sans même avoir demandé ce qui a été répondu au messager de Stym. Il sent que l'étau se resserre, que la menace du nord sera bientôt sur eux et qu'il ne pourra pas empêcher les ténèbres de revenir.

Mais il est seul. Et un magicien seul ne peut pas lutter contre la puissance d'un Orakül.

Chapitre 23

Fall a attendu le matin pour aller parler à Nataly. Il aurait aimé le faire plus tôt, mais Mia lui a déconseillé de se rendre dans les appartements de la femme de son frère en pleine nuit, sous prétexte que ça n'envoyait pas un bon message. Bon sang, c'est à croire que tout le monde s'attend à ce qu'il couche avec Nataly, comme si c'était normal que deux frères partagent la même femme.

— Non, c'est simplement une rumeur qui pourrait se répandre, et vu la précarité de votre position de roi, il serait préférable d'éviter ça, a rétorqué Natacha.

Aucun tact dans sa bouche, ses mots sont comme un fouet qui claque dans les airs, ou du sel qu'on applique sur une plaie béante. Elle n'y va pas par quatre chemins et s'il n'a pas apprécié ses premiers commentaires, il commence à se dire que c'est un atout d'avoir quelqu'un dans ses rangs qui ne cherche pas à lui dire les choses avec mille formulations de politesse.

— Donc elle s'est échappée ? murmure-t-il tandis qu'ils manquent de percuter un homme qui travaille pour le général.

Il l'a vu plusieurs fois au palais, mais il a du mal à comprendre son rôle sur le grand échiquier des intrigues de la cour.

— Oui, Votre Grâce. Winter s'est échappée.

Il a posé la question au moins huit fois depuis son réveil ce matin. La nouvelle s'est propagée un peu plus tard dans la matinée et il fait de son mieux pour l'imaginer en sécurité. Quand il a enfin obtenu le témoignage de quelqu'un, on lui a révélé que la prisonnière avait sauté de la falaise, mais qu'elle était vivante, par miracle elle n'avait pas atterri sur les rochers. Il s'est dit que le destin était de son côté.

Personne n'a évoqué le jeune homme qui est venu la libérer, en revanche, ce qui est étrange. Est-il allé jusqu'au bout de sa mission ? Ou est-ce qu'il y a eu un problème et c'est pour ça que Winter a sauté ? Pourquoi a-t-elle sauté ? Il ne peut s'empêcher d'imaginer qu'elle voulait mourir.

Mais elle est vivante. Bien vivante. Il ne sait pas s'il la reverra un jour, néanmoins le simple fait de savoir qu'elle est là, dehors, le remplit de joie.

— Vraiment, n'est-ce pas ?

— Vraiment, répond Mia en étouffant un soupir.

— Vous devriez vous concentrer sur votre prochaine tâche.

La voix de Natacha est bougonne, désagréable et ne dispose d'aucune marque de respect envers son roi. Fall s'en fiche, Winter est

vivante, et son cœur est gonflé d'espoir. Tous ses problèmes vont s'envoler, les solutions vont apparaître devant ses yeux et ce soir, quand il se couchera, la couronne ne sera plus menacée.

Ils s'arrêtent devant les appartements de Nataly. Quatre gardes sont devant.

— Et aller la voir dans ses appartements n'enverra pas un mauvais message ? souffle-t-il.

— Invitez-la à prendre le thé.

C'est à croire ce que ce salon est devenu son lieu de prédilection pour effectuer des rendez-vous. Pourquoi est-ce qu'il ne peut pas recevoir dans sa chambre, tout simplement ? Il soupire intérieurement, on frappe à la porte pour lui, puis il s'avance pour être le premier visage que Nataly verra en ouvrant.

Mais elle n'ouvre pas.

Cette fois, c'est lui qui frappe, il prononce le prénom de la femme de son frère et fait entendre sa voix.

— Nataly ! Nataly ! C'est Fall !

Aucune réponse. Il tourne la tête vers Mia, qui pince les lèvres. Est-ce que la menace de l'assassin a été mise à exécution ? Ils ne peuvent pas avoir un autre meurtre sur les bras au sein du palais, ce n'est pas possible.

— Ouvrez, ordonne-t-il aux gardes.

Un premier se décide, il appuie sur la poignée de la porte, mais elle est verrouillée de l'intérieur.

— Ouvrez-moi cette porte, insiste Fall. Enfoncez-la, brûlez-la, ça m'est égal, je veux qu'on ouvre cette porte ! Nataly est peut-être en danger !

Dire qu'il n'a même pas pris le temps de la connaître, leurs vrais échanges remontent à cette soirée où il a rencontré Blanche, avant d'être poignardé quelques heures plus tard. Avant ça, il ne pensait qu'à la réputation de Nataly, à la manière dont elle traitait le personnel, à ce que son frère pouvait bien trouver à une telle femme.

Et voilà qu'elle est morte peut-être derrière ces murs, et qu'à peine roi il faillit déjà à son devoir de protéger ses sujets, au sein de son propre palais. Si son frère peut voir ce qu'il se passe depuis les étoiles, alors il doit avoir une bien triste opinion de lui.

Deux soldats foncent dans la porte en présentant leur épaule. Elle ne cède pas, ils recommencent, hésitent à tirer leurs épées pour les passer à travers le bois, mais Natacha les arrête.

— Bande d'incapables, grogne-t-elle en leur passant devant.

Elle fait tourner une dague entre ses doigts et Fall réalise qu'il n'a pas vu qu'elle était armée jusque-là. A-t-elle le droit d'être armée en sa présence ? Les gardes le sont, mais leur mission consiste à le protéger. En tant que conseillère...

Il n'a pas le temps d'aller au bout de sa réflexion que la porte est ouverte. Natacha s'est servie de la lame comme moyen de levier, elle l'a passée dans l'encadrement de la porte et a poussé jusqu'à ce que la serrure cède.

— Nataly ? lance Fall d'une petite voix.

Il laisse deux gardes s'engouffrer à l'intérieur avant lui, il veut les suivre, mais Natacha lui passe devant. Quand enfin il met un pied dans les appartements de la reine, il doit attendre que ses yeux s'accoutument aux ténèbres pour comprendre ce qu'il se passe. Les rideaux sont tirés, la lumière du jour n'est pas entrée, ce qui signifie que Nataly ne s'est pas levée ce matin.

Il distingue sa silhouette sur son lit, un flacon encore dans la main. Les gardes sont à son chevet avant qu'il arrive. Natacha le devance et tapote la joue de la femme pour essayer de la réveiller. Elle lui prend le pouls au poignet, puis à la gorge, observe le flacon, positionne ses narines devant l'ouverture, puis va renifler l'haleine de Nataly. Natacha cherche trace du liquide qu'elle aurait avalé.

Fall reste debout, à côté du grand lit à baldaquin, à se demander pourquoi il n'a pas donné l'alerte plus tôt au sujet du message de menaces. Comment a-t-il pu oublier ?

— Je suis désolé Nataly, je suis désolé, murmure-t-il en boucle en retenant les larmes de rouler sur ses joues.

Il laisse tomber une à une les seules personnes avec lesquelles il avait établi un lien de confiance. Il a laissé Winter se débrouiller, il n'a pas soutenu Nataly quand elle en avait le plus besoin et il a bien failli perdre Mia.

Il prend de courtes inspirations et essaie de retenir la crise d'angoisse qui monte en lui. Comment peut-il protéger son peuple s'il n'est déjà pas capable de mettre en sécurité les personnes qui vivent sous son toit ?

— Poison ? demande Mia à Natacha.

— Oui, mais pas certaine duquel, rétorque cette dernière.

— Pas d'indication sur le flacon ?

— Aucune, et ça pourrait être un leurre.

— Sortez ! ordonne Mia aux soldats. Vous êtes en train de...

Natacha claque sa langue contre son palais, fait les gros yeux et d'un seul coup elle a l'attention de tous les soldats : les gardes du corps de Nataly, qui tremblent d'être punis après ce qu'il s'est passé, et ceux de Fall, qui commencent à prendre l'habitude d'obéir à une femme.

— Dehors, lâche-t-elle.

Ils obtempèrent, tandis que Mia reprend :

— En train de bousiller les indices, termine-t-elle.

— Pourquoi est-ce que tu n'as pas d'autorité sur les gardes ?

demande Natacha.

— Parce que mon rang ne me le permet pas.

— Parce que tu n'as jamais essayé, rétorque Natacha. Encore une faiblesse de ta part, tu as laissé ta nature de femme donner l'impression aux autres qu'ils pouvaient te traiter comme une inférieure.

— Je le fais parce que ça leur évite de se méfier.

— Oh oui, tu vas me faire croire que c'est calculé bientôt.

— Ça l'est, grogne-t-elle entre ses dents.

— Nataly, les interrompt Fall. Nous sommes là pour nous occuper de Nataly. Est-ce que l'une de vous compte me dire si elle est vivante ?

Son cœur bat à tout rompre dans sa poitrine tandis qu'il attend l'annonce de son sort.

— Oui, confirme Mia. Oui, Votre Grâce. Elle est encore vivante.

— Mais son cœur bat faiblement, et de manière irrégulière. Nous devons identifier le poison, il a déjà pénétré son organisme. La faire vomir ne servira à rien. Non, c'est notre seule chance : découvrir quel liquide elle a ingurgité et lui administrer l'antidote.

— Alors quel est ce liquide ? demande Fall sur un ton paniqué.

— J'hésite, soupire Natacha en tendant le flacon à Mia. Et si le flacon était un indice semé par l'assassin pour nous dérouter et nous encourager à administrer le mauvais antidote ?

— Trouvez une solution ! crie Fall.

— Et si elle s'était suicidée tout simplement ? Elle peut avoir attenté à ses jours. Elle n'a plus aucun soutien ici, les bateaux de Stym sont en approche, son avenir est sombre quoi qu'il arrive. Si elle sait qu'elle est menacée, elle peut avoir eu envie d'en finir de manière plus digne.

— Ce n'est pas digne comme mort, rétorque Natacha.

— Elle peut avoir voulu décider de la manière dont elle allait mourir, ainsi que du moment.

— Plutôt que de se battre ? grogne l'autre. Je ne comprendrai jamais les gens. Tous plus stupides les uns que les autres.

Mia soupire d'exaspération.

— J'apprécierais que tu surveilles ton langage, il ne sied pas à une conseillère du roi, et si Son Altesse a conscience de ton identité, ce n'est pas le cas des autres membres du palais. Pour rester incognito et ne pas éveiller les soupçons, tu dois faire attention aux mots qui sortent de ta bouche.

— Oh, Mia, je ne suis pas comme toi, je suis capable de jongler entre mes personnages et d'adapter mon vocabulaire à la seconde où quelqu'un entrera ici. C'est ça, le vrai talent.

— Et si quelqu'un nous espionnait en ce moment même, hein ? Ce n'est pas du talent, c'est de l'imprudence.

— Est-ce que vous comptez vous occuper de Nataly ou est-ce que vous disputer toutes les deux est une occupation de première importance ? crie Fall.

Elles se défient du regard l'une l'autre, puis tout semble oublié, car la seconde suivante, elles œuvrent de concert.

— C'est fort, je sens une pointe de menthe, indique Mia.

— Pour masquer d'autres odeurs peut-être ? propose Natacha.

— Le flacon ne vient pas d'une des souffleries d'Isha, ajoute la conseillère. Il ne porte aucune marque.

Elle tend l'objet à sa collègue, qui le saisit et renifle à nouveau. Elle l'observe ensuite sous toutes ses coutures. Pendant ce temps, Mia tourne et retourne les draps, ouvre la bouche de Nataly et y cherche des indices.

— Sa langue, lâche-t-elle. Sa langue est violette.

Natacha dépose le flacon sur le lit et se précipite pour observer le même phénomène.

— Je ne connais qu'un seul poison qui aurait entraîné une telle coloration, indique la nouvelle.

Elles hochent la tête ensemble.

— Il devrait y avoir tout ce qu'il faut aux cuisines, ajoute Mia. Tu connais le chemin ? Je reste ici.

— Pourquoi est-ce que tu resterais ? Pourquoi pas moi ?

— Parce que je connais les visages des personnes qui vont entrer dans cette chambre dans les minutes qui viennent. Je sais s'ils sont dangereux ou non. File aux cuisines, reviens avec ce qu'il faut, ne t'inquiète pas, personne ne va te piquer ta place.

Natacha grommelle, mais finit par s'exécuter.

— Quel est ce poison ? demande Fall quand ils ne sont plus que tous les deux dans la pièce.

— Aidez-moi, Votre Grâce, ajoute Mia.

Ensemble, ils font pivoter le corps de Nataly pour qu'elle soit sur le côté, plutôt que sur le dos.

— Alors ? insiste le roi.

— Je soupçonne de l'algue violette.

— De l'algue violette ?

Il n'a jamais entendu parler d'une algue qui aurait la couleur violette, et encore moins d'une algue qui pourrait servir de poison.

— C'est une algue qui ne pousse pas dans la mer, elle pousse dans le lac souterrain de Punt. On raconte que le lac est frappé par une malédiction et que quiconque en boit l'eau meurt. Il y a même une légende sur une personne qui aurait survécu après en avoir bu, on dit que le lac trie les héros sur le volet.

— Et c'est vrai ?

Mia soupire.

— Non, les gens s'inventent des histoires parce que c'est plus simple pour eux. L'algue a empoisonné l'eau.

— Comment est-ce possible ?

— Ah, il faudrait aller sur place et creuser un peu l'histoire du lac. J'imagine qu'il s'est passé quelque chose, qui a poussé une algue tout ce qu'il y a de plus normale à se transformer, et à devenir un poison.

— Est-ce qu'elle protège le lac ?

— Pourquoi est-ce qu'une algue protégerait un lac ?

Il ne sait pas, la question lui est venue par pure curiosité, à cause de la légende que Mia vient de lui raconter.

Des servants défilent dans la pièce tandis qu'ils attendent le retour de Natacha. Mia les renvoie tous.

— Il n'y a aucun autre moyen d'aider Nataly ? souffle Fall.

— Il n'y a pas beaucoup de moyens pour effacer les traces du poison. Si nous l'avions prise sur le fait, au moment où elle ingurgitait, nous aurions pu la faire vomir, mis là ce n'est plus possible.

— Est-ce que... est-ce qu'elle a vraiment voulu mourir ?

— Il faudra l'interroger à son réveil.

Puis elle ajoute, parce qu'elle ne veut pas mentir à Fall ou lui donner de faux espoirs :

— Si elle se réveille.

Ils attendent quelques minutes de plus dans un silence de plomb, troublé uniquement par les chuchotements des soldats à l'extérieur des appartements. Les rumeurs vont enfler dans la minute qui vient. Bientôt, tout le palais sera au courant du geste de Nataly. Sa réputation va en souffrir, même si elle s'en sort, elle ne sera jamais à l'aise dans ce palais qui n'est pas le sien, dans ce royaume dont elle ignorait tout il y a quelques années, sans son mari à ses côtés pour l'accompagner.

Natacha arrive en courant, elle tient un bol entre ses mains.

— Est-ce que ça va marcher ? demande Fall quand elle s'avance au chevet de Nataly.

Aucune des femmes ne lui répond. Elles redressent le corps, l'assoient dans le lit, penchent sa tête et essaient de la faire boire.

— Allez, grogne Mia en refermant la mâchoire de Nataly et en essayant de forcer son réflexe de déglutition.

— Je ne me suis pas tapé la préparation de cette mixture pour rien, elle a intérêt à l'avaler, grommelle Natacha.

Alors que Fall pense que tout va se finir ici pour la femme de son frère, les deux conseillères poussent un petit cri de joie, puis recommencent leur manège.

— Quelle quantité ? demande Mia.

— Je ne sais pas, donnons-lui tout, au pire elle sera un peu à l'ouest pendant quelques heures, mais ça dépend de la quantité de poison

qu'elle a inondé.

— Elle ne risque pas de faire une réaction ?

— Elle risque de mourir, rappelle Natacha. Si on ne lui donne pas assez d'antidote. Alors je préfère prendre le risque qu'elle soit un peu perdue à son réveil, personnellement.

— Tu as raison.

Les mots de Mia planent dans les airs, Natacha écarquille les yeux.

— J'ai raison ?

— Ne va pas m'en faire tout un drame.

— J'aimerais me rappeler ce jour pour le restant de ma vie.

— Je t'assure que si tu en fais toute une cérémonie, je ne prononcerai plus jamais ces mots. Tu vas m'inciter à me taire en ta présence.

— Ce serait également une grande joie que tu te la fermes. J'ai toujours raison. Tu n'as obtenu ce poste que parce qu'Aïgo t'a aidée.

— Je n'ai pas... oh, bon sang, Natacha, je ne dirai plus rien. Tu n'es pas seulement agaçante, tu es une plaie, voilà.

Elles sont interrompues par des toussotements, Nataly n'ouvre pas les yeux pour autant.

— C'est bon signe ? souffle Fall.

— L'antidote n'a pas encore agi, répond Natacha.

— Alors c'est bon signe ou pas ?

— Je ne sais pas.

De longues minutes s'écoulent, Nataly ne donne plus signe de vie, Mia prend son pouls régulièrement. Les deux femmes se tiennent sur le qui-vive, comme si elles allaient pouvoir changer le destin de la femme de Graham.

Puis le miracle se produit : Nataly ouvre un œil, puis un deuxième. Elle a l'air épuisée.

— Que...

— Chut, fait Mia avec douceur. Il y a eu...

Elle cherche ses mots.

— ... du repos, décide-t-elle finalement. Il faut du repos à l'organisme pour qu'il se remette. Le poison était fort.

Nataly hoche la tête pour approuver.

— Qui a administré le poison ? lance Natacha.

Mia lui fait les gros yeux.

— Vraiment ? Maintenant ? Tout de suite ? Alors qu'elle a à peine ouvert l'œil ?

— Si l'assassin est encore dans les parages, nous pouvons le rattraper.

— Assa... ssin ? souffle Nataly.

— Tu vois, grogne Natacha.

— Je regrette déjà d'être allée réclamer de l'aide, rétorque Mia.

— Qui a fait ça ? ajoute Natacha.

Mais c'est trop tard : Nataly s'est rendormie.

— Est-ce qu'elle va bien ? demande Fall.

— Elle s'en remettra, décrète Mia.

— Est-ce que ça veut dire que ce n'est pas elle qui a...

Il n'ose pas prononcer la phrase complète.

— Je ne sais pas, soupire Mia. C'est possible que ce soit une mise en scène, mais c'est possible aussi qu'elle ait voulu attenter à ses jours.

— Ce n'est pas un poison qui se fabrique ici, ajoute Natacha. Il faut se fournir à Punt.

Le nom de la ville a déjà été mentionné, mais Fall était si perturbé qu'il n'a pas fait le lien jusque-là.

— Punt, répète-t-il.

Il ne connaissait pas cette ville avant, mais quelqu'un lui en a parlé. Quelqu'un qui est maintenant dans une geôle, enfermé. Quelqu'un qui a attenté à la vie de Mia, et peut-être à la sienne aussi ?

— Dan, souffle-t-il.

Mia hoche la tête. Son regard est sombre.

— Nous devons l'interroger, lance-t-elle.

Chapitre 24

Winter sait qu'aller à la guilde est prioritaire, elle a besoin de réponses, elle a besoin de l'arche. Mais elle a aussi besoin de vêtements secs et de prévenir sa famille qu'elle va bien. Sans compter qu'elle aimerait aller au temple, pour parler à sa mère. Elle sait que les réponses ne viendront pas de sa bouche, mais elle ressent le besoin de se rendre à la place de l'urne, d'entrer dans le temple, de s'asseoir et de livrer ses pensées à sa Mère. Ce n'est pas parce qu'elle ne peut pas parler, qu'elle ne lui enverra pas un signe, n'est-ce pas ?

Et puis elle a promis de donner quelques baskars à l'office si elle réussissait à tirer sa famille de la misère. Ce n'est pas encore fait, mais elle ne voit pas de mal à commencer maintenant. Enfin, pour ça, il faudrait qu'elle ait des baskars en poche. Il en reste dans sa sacoche, qui se trouve à la guilde des marchands, et Tony lui en doit un sacré paquet.

Ils arrivent au marché couvert dans la matinée, elle a sans cesse peur qu'on lui tombe dessus, qu'on la ramène au palais et qu'on l'interroge, mais elle a encore plus peur pour Kaplan.

— Tu ne veux pas rejoindre la Fosse et m'y attendre ? propose-t-elle pour la quatrième fois.

— Non, je veux montrer à Basil que j'avais raison.

Mais quand ils arrivent, Basil n'est pas là, pas plus que ses autres frères, ou son père.

— Ils sont tous partis pour la journée, comprend-elle. Basil doit être avec Sébastien.

C'est lui et son Père qu'elle a envie de prévenir en premier. Elle se demande s'ils se sont inquiétés, s'ils vont lui en vouloir, s'ils seront soulagés de voir qu'elle va bien.

— Je ne pense pas que s'aventurer dans les quartiers du nord soit une bonne idée, lance Kaplan en faisant la grimace.

— Non, ce n'est pas une bonne idée, confirme-t-elle.

C'est trop près du palais, et puis ils détonneraient là-bas.

Winter attrape des vêtements secs dans les affaires entassées au sol qui appartiennent à sa famille, au final ceux qu'elle porte ont séché, mais ils sentent la mer, l'algue et elle n'a pas envie de les garder.

— Tourne-toi, réclame-t-elle.

— Hein ? Tu vas te changer ici ? Au milieu du marché couvert ?

— Il n'y a plus de marché, c'est un endroit pour les vagabonds, je ne sais pas s'ils en réinstalleront un ici un jour.

— Ce n'est pas le problème.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Kaplan ? Qu'est-ce que tu crois ? Que nous avons le luxe d'aller chercher une chambre pour nous changer ? Que nous pouvons faire preuve de pudeur ? Je vais changer ça, je le jure. Je ne quitterai pas la ville tant que je n'aurai pas mis ma famille à l'abri du besoin. Mais en attendant, c'est notre quotidien.

Il déglutit, conscient d'avoir touché un point sensible, il se retourne et fusille du regard toutes les personnes qui ose tourner la tête dans la direction de Winter. Il aimerait leur tordre le poignet, les étrangler et peut-être leur cogner la tête contre un mur.

— C'est bon, grommelle la jeune femme.

Elle a enfilé un pantalon de toile et un haut à manches courtes rapiécé, qui est à la fois gris et vert. Sa tignasse a perdu sa teinture noire dans la nuit, à force de baigner dans l'eau de mer, et il retrouve le roux caractéristique de ses cheveux.

— La guilde ? demande-t-il.

— Des marchands ?

Il hoche la tête.

— J'aimerais retrouver Igor, avoue-t-elle. Je ne sais pas où il est, j'espère qu'il va réussir à sortir du palais et...

— Winter, on ne peut pas retourner là-bas, c'est encore pire que de traîner du côté de la boutique de Sébastan. C'est carrément se mettre sous le nez de la garde royale.

— Il... il est venu me voir, il a cherché une solution pour me faire sortir de là-bas, j'en suis certaine. Et il a n'a pas sauté, et moi je l'ai laissé. Tu trouves ça normal ?

Kaplan humecte ses lèvres, il cherche ses mots.

— C'est un caméléon courageux, qui t'apprécie énormément. Il te retrouvera, Winter. Si ça se trouve, il est dans la Fosse, à t'attendre. Peut-être même dans mon cabinet.

— Ou bien il est encore au palais, il cherche une issue.

— On ne peut pas remettre les pieds là-bas, tu le sais.

Elle hoche la tête pour montrer qu'elle comprend, mais son cœur n'y est pas.

— La guilde, lance-t-il à nouveau.

— C'est dans les quartiers nord, rappelle-t-elle.

— Mais pas trop au nord. Et c'est notre seul moyen de trouver Sir Antonin, de récupérer ta sacoche, de...

Il ne sait plus par où prendre toute cette affaire.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Kaplan, si Sir Antonin refuse qu'on donne l'arche à Aïgo ?

— Je ne sais pas, soupire-t-il en passant la main dans ses cheveux bruns. J'essaie de démêler les nœuds, de réfléchir à comment nous allons nous tirer de cette situation, mais il n'y a rien qui me vient.

— Nous sommes deux, nous pouvons l'assommer.

— Nous n'allons pas assommer la seule personne capable de t'aider avec ta magie.

Ils commencent à longer le marché et à remonter vers le nord de la ville.

— Peut-être que ce n'est pas ce que je fais. Peut-être que c'est Mâ qui me protège depuis les étoiles.

Il ouvre la bouche pour rétorquer que c'est une idée stupide, mais la referme aussitôt. C'est une idée douce et poétique, il n'a pas envie d'être celui qui lui enlèvera cette pensée de la tête.

Ils bifurquent à un embranchement et remontent vers la place de l'urne.

— Je veux juste passer au temple, indique Winter.

À quelques pas de la grande place, ils entendent des cris et des sifflements. Quand ils s'approchent, Winter repère Paléon, sur la grande urne, en train d'haranguer les habitants. Il y a peut-être trois cents personnes rassemblées autour de lui, qui l'écoutent prêcher.

— Tous les dieux peuvent vous bénir, ils peuvent tous vous prêter un bout de leurs pouvoirs, il suffit de croire en eux. Je crois en eux, et ils me parlent tous les jours, ils me délivrent leur message et m'ont ordonné de vous parler. Je ne fais que suivre leurs directives.

Des applaudissements retentissent, il lève les mains pour demander le silence.

— Le dieu solaire n'est qu'un dieu jaloux de la puissance des autres, qui a voulu s'arroger tout l'amour du peuple. Mais il n'a pas la puissance de s'occuper de chacun d'entre vous, n'est-ce pas ? Quelle est la dernière fois que le dieu solaire a fait quelque chose pour vous ? Quand vous a-t-il aidés dans votre quotidien ? Est-ce que vous vous en souvenez ?

La foule fait non de la tête, puis des chuchotements s'élèvent et finalement des cris retentissent :

— Non ! Il ne nous a pas aidés !

— Parce qu'il n'a pas la force de s'occuper de tout le monde ! Il faut croire en tous les dieux, il faut leur montrer qu'aussi nombreux qu'ils soient, nous pensons à eux à chaque jour qui passe. Et c'est en les priant, c'est en assistant aux offices que nous attirerons leur sympathie sur nous ! Et alors, plus rien ne pourra nous arrêter quand ils nous béniront, tous ! Et vous aurez tout ce que vous avez toujours voulu !

Winter traverse à l'arrière de la foule, l'accès au temple n'est pas possible. Elle en observe la porte de loin, mais il y a des fervents de Paélon installés devant, qui repousse les gens qui voudraient aller prier.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demande-t-elle à Kaplan.

— À quel sujet ?

— Sa religion, l'idée de prier plusieurs dieux, qu'est-ce que ça lui

apporte de répandre cette idée ?

Le médecin de la guilde des voleurs hausse les épaules, il n'a pas la réponse.

— J'imagine que c'est une question d'idées et de principes.

— Ou d'argent ? propose Winter.

— D'argent ? s'étonne Kaplan.

— La vie tourne autour de ces trois grands principes : l'argent, l'amour et le pouvoir. Non ?

Il réfléchit à ses mots.

— C'est ce que tu crois ?

— Je crois que c'est ce qui fait tourner le monde, c'est ce qui pousse les gens à prendre des risques parfois insensés, et c'est ce qui déclenche des guerres.

— Pourquoi est-ce que ce ne serait pas le pouvoir alors ? Ou l'amour de son prochain ?

— Je ne sais pas. Tu as raison. Tout tourne autour de l'argent dans ma tête, et j'interprète certaines situations de travers à cause de ça.

— Nous allons réussir à mettre ta famille à l'abri, Winter. J'ai des balkars dans la Fosse. Je te donnerai tout ce que j'ai s'il le faut, mais nous y parviendrons.

— Tu n'as pas à faire ça, Kaplan. Tu ne me dois rien.

— Je t'ai promis de faire autant de jobs que possible pour t'aider et de te donner ma part à chaque fois.

— Tu es revenu au palais pour me sauver, rappelle-t-elle. Tu as payé ta dette. Je vais voir ce qu'Aïgo propose et j'aviserais ensuite, mais je compte quitter la guilde dès que possible.

— À cause de ce qu'Afirat t'a raconté ?

— Peut-être.

Elle hausse les épaules et ils remontent vers la guilde des marchands. Quand ils arrivent devant le bâtiment, ils réalisent qu'ils n'ont aucune idée de comment entrer à l'intérieur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffle Kaplan.

Elle prend une minute pour contempler ce bâtiment devant lequel elle est passée tant de fois. Ses murs épais et hauts, l'allure qu'il a, la manière dont les gens qui y entrent et en sortent ont l'air supérieurs aux autres... Elle n'y a jamais mis les pieds. Elle a toujours été persuadée qu'on la refoulerait à l'entrée, qu'on ne la laisserait pas passer, qu'il fallait payer. Oh ça ! Il faut payer pour intégrer la guilde des marchands. Mais pour entrer, pour visiter ? Sir Antonin lui avait proposé et elle avait refusé, mais ça voulait dire qu'il suffisait de passer avec lui pour circuler librement dans la guilde.

Elle inspire et se décide.

— On entre, annonce-t-elle.

Elle marche d'un pas assuré vers l'entrée, arrive au comptoir

d'accueil sans rencontrer de résistance. Il n'y a même pas de garde de toute façon. On la hèle à cet instant.

— Le registre, indique la personne à l'accueil.

Il s'agit d'un jeune homme, probablement un étudiant ici.

— Il faut signer le registre, précise-t-il.

Il pointe du doigt vers un épais carnet. Kaplan passe devant Winter et signe le premier, pour lui montrer la démarche. Il l'a déjà fait en entrant avec Sir Antonin. Le jeune garçon de l'accueil plisse les yeux.

— Vous étudiez ici ? demande-t-il.

Winter répond par réflexe :

— Non.

Elle s'en veut aussitôt.

— Je suis le neveu de Sir Antonin, explique alors Kaplan. Je viens lui présenter Winra.

Winter sourit en entendant ce surnom, qu'elle s'est donné elle-même au palais. Comment Kaplan a-t-il su ?

— Oh, pour approbation, je comprends. Bonne chance à vous deux, lance le jeune homme.

— Pour appro...

Kaplan attrape le bras de Winter et la tire en avant vers la grande cour intérieure.

— Ne pose pas des questions quand on te laisse entrer alors que tu n'es pas supposée être là, grogne-t-il. Est-ce qu'il faut que je te réapprenne les bases de la guilde des voleurs ?

— Comment est-ce que tu les connaîtrais ? rétorque-t-elle. Tu as passé ton temps dans la Fosse, ce n'est pas exactement un endroit où tu apprends le métier de voleur.

— J'ai passé du temps à observer les autres et j'ai été formé pour être discret.

— Pour être un espion, souffle Winter.

— Oui, pour être un espion.

Elle s'arrête de marcher, il lui lâche le bras. Elle ne voit même pas la beauté stupéfiante du bâtiment, ses yeux ne vont pas de statue en statue, elle ne rêve pas de la vie qu'elle aurait pu avoir si elle avait été prise ici.

— Kaplan, qu'est-ce qu'on est en train de faire ? Si on tombe sur des gardes, des soldats du palais, sur quelqu'un qui nous reconnaît, tu seras ramené là-bas, je serai aussi prisonnière, on nous interrogera... Nous ne sommes pas à notre place ici, quelqu'un va s'en rendre compte.

Il pivote et se met en face d'elle, tandis qu'elle commence à sentir le poids du danger s'abattre sur ses épaules. Il attrape ses deux mains, les serre et la regarde droit dans les yeux.

— Winter, je ne laisserai personne te ramener là-bas, lui assure-t-il.

Personne. Et je crois que Sir Antonin pense la même chose.

— Tu ne peux pas me dire ça, tu n'as pas de pouvoir sur les événements, tu n'as pas...

— Winter.

Sa voix est dure et autoritaire, il essaie de la ramener à la réalité.

— Tu as été formé pour être un espion, murmure-t-elle. Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu devrais être au palais, en train de terrasser tes parents et de prendre leur place, pour bâtir un avenir meilleur pour Krömlyn. Tu ne devrais pas être en train d'aider une vulgaire voleuse à amasser l'argent nécessaire pour tirer sa famille de la misère. Tu es promis à un grand avenir, Kaplan. Tu peux encore courir récupérer cet avenir. Ici... à mes côtés, tu ne fais que gâcher ton talent.

— Je ne veux pas retourner là-bas et tu le sais. La vie entre les quatre murs du palais n'est pas comme tu l'imagines. Je n'ai jamais aspiré à tout ça, à devenir un parfait petit soldat, un futur général, un espion de manière naturelle. On m'a forcé, on ne m'a pas donné le choix.

— Mais tu as acquis des compétences tellement utiles. Tu sais te battre, te défendre en toutes circonstances, tu...

Il caresse le dos de ses mains.

— Et j'ai promis de t'apprendre, ajoute-t-il comme elle ne termine pas sa phrase.

Il lâche ses doigts et lève son bras gauche pour atteindre son visage. Il passe avec délicatesse son pouce sur sa joue.

— On est arrivés jusque-là, murmure-t-il en collant son front contre le sien et en essayant de lui donner un peu de sa force.

— Oui, c'est vrai. On est arrivés jusque-là.

— On va récupérer ta sacoche, s'occuper de ta famille, trouver une solution pour Aigo et découvrir ce que Sir Antonin propose.

— Et mettre la main sur Igor, ajoute-t-elle.

— Bien sûr. On ne quitte pas la ville sans lui.

Il ferme les yeux et sourit. Il n'a pas envie de la lâcher. Il se sent bien, presque collé à elle. Il aimerait pouvoir la protéger de tout.

Elle se détache de lui, ouvre les yeux qu'elle avait fermés, et prend une grande inspiration. Ses épaules montent, puis s'abaissent tandis qu'elle expire.

— Très bien. Trouvons la sacoche. Je vais essayer de ne pas me laisser distraire par la magnificence des lieux.

— Et encore, s'amuse-t-il. Tu n'as rien vu. Il y a carrément des boutiques à l'étage.

Il observe sa main, qui tient encore la sienne, et se dit qu'il est temps de la lâcher. À contrecœur, il désenlace ses doigts. Ses yeux reviennent sur le visage de Winter : elle sourit. Malgré tout ce qui vient de lui arriver, elle sourit.

— Allons-y, j'ai hâte de voir ta tête quand tu découvriras les étages.

Il est sincère, il a envie de découvrir toute la palette d'émotions de Winter. Il veut la voir sourire, et rire, et pleurer, et s'énerver. Et il veut être là à chaque instant.

Chapitre 25

Ils déambulent dans les couloirs des étages pendant une ou deux heures. L'urgence de la mission n'a pas empêché Winter d'être aspirée par tous les détails qu'elle rencontre.

— Une boutique de cravates, vraiment ? Dans une guilde ?

— Il y a de tout, je t'assure !

À l'étage supérieur, l'agitation règne et Winter voit défiler des bouts de décor, des étudiants qui courent dans tous les sens et sa curiosité est plus forte.

— Viens, il faut qu'on aille voir !

Elle s'engouffre dans le couloir, s'arrête devant tous les bureaux et pose des questions comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, sous les yeux ébahis de Kaplan, qui se demande quand est-ce que la sécurité va débarquer pour les faire évacuer.

Si Winter avait su qu'elle pouvait entrer en signant simplement un registre, pour ensuite aller et venir à sa guise dans les bâtiments, elle aurait franchi le pas depuis longtemps. Ou peut-être pas. C'est si intimidant de se retrouver ici. Intimidant et génial. C'est un rêve d'enfant devenu réalité. Il n'y aurait plus qu'à décrocher un apprentissage dans la guilde et...

Elle réalise qu'elle ne peut pas, ce n'est plus possible. Elle est recherchée par la garde du palais à présent. Le général Darshian et sa femme vont vouloir mettre la main sur elle. Intégrer la guilde des marchands n'est pas envisageable, rester à Isha n'est même plus une possibilité.

— Winter ? souffle Kaplan.

— Allons trouver la chambre de Sir Antonin.

Elle quitte l'entrée du bureau où elle a posé un tas de questions sur l'organisation de la fête des lucioles, sa signification et les retombées pour la guilde. Son cerveau vrombit d'informations, qu'elle essaie d'oublier, car si tout se passe comme elle le souhaite, elle ne sera pas là, à la fête des Lucioles. Elle laissera sa famille bien installée dans un appartement douillet, elle paiera ce qu'elle doit à Sébastien et elle quittera le nord de Krömlyn. Elle n'a aucune idée de l'endroit où elle ira, elle n'a jamais voyagé dans le pays.

Ils montent un étage de plus et se retrouvent au niveau de la cuisine commune. On entend le tintement des ustensiles de cuisine. Kaplan ose jeter un œil, pour voir si le magicien se trouve là, mais il ne trouve que deux marchands qui discutent entre eux dans une langue qu'il ne comprend pas.

— Par ici, indique-t-il en posant sa main dans le dos de Winter pour la pousser dans la bonne direction.

Est-ce qu'il fait ça juste pour être en contact avec elle ? A-t-il vraiment besoin de la toucher ? Il rompt le contact en réalisant que ce n'est pas nécessaire. Lui qui n'a pas reçu d'affection quand il était enfant, qui n'a connu que les coups et les combats, il se demande comment être proche de Winter est aussi simple pour lui. Elle est la première personne à l'avoir pris dans ses bras, à avoir voulu le protéger.

Non, songe-t-il. Graham l'a fait avant, pas au péril de sa vie, mais il a menti pour qu'il puisse s'échapper, quitter les murs du palais et ne jamais revenir. Mais Graham ne l'a jamais pris dans ses bras.

— Cette porte.

Winter s'arrête devant le numéro désigné du doigt par Kaplan. Elle lève le poing, hésite, puis frappe malgré tout. Elle n'a pas emporté d'attirail pour crocheter la serrure, alors ses yeux vont et viennent dans le couloir à la recherche de quelque chose qui pourrait l'aider à entrer dans l'appartement, même si Sir Antonin ne s'y trouve pas.

Elle n'a pas le temps de trouver, que la porte s'ouvre. Et ce n'est pas Sir Antonin qui passe la tête dans l'encadrement.

— Winter, je t'attendais, souffle un homme protégé par une capuche.

— Qui êtes-vous ? demande Kaplan en mettant son bras devant le ventre de Winter pour la faire reculer.

La voix de l'inconnu est grave, il lève les deux mains, abaisse la capuche de sa cape et dévoile un visage qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui de Sir Antonin. Les mêmes yeux gris observent Kaplan. Mais le marchand qu'il connaît a le crâne chauve, tandis que l'homme qui lui fait face a encore quelques cheveux gris sur le crâne.

Winter cligne des yeux pour s'assurer que ce n'est pas la fatigue qui est en train de la terrasser et de lui donner des hallucinations.

— Je suis le jumeau de Myrno, explique-t-il.

— Myrno ? demande la jeune femme.

— Sir Antonin, précise-t-il.

La ressemblance est troublante. Il tend la main pour les saluer :

— Freyn, se présente-t-il.

Winter va pour la saisir, mais Kaplan l'en empêche.

— Nous ne vous connaissons pas. Qu'est-ce que vous faites dans la chambre de...

Il ne sait pas comment qualifier Sir Antonin. Est-il un allié ?

— Je suis venu lui rendre visite. J'étais en ville.

Les réponses sont courtes et Kaplan n'aime pas ça. Il y a deux raisons dans la vie de servir des réponses courtes : on a été formé par l'armée à ne donner que les faits, concis et précis. Ou alors on a

quelque chose à cacher.

— Nous allons attendre Sir Antonin, décrète-t-il.

— Si vous voulez, rétorque Freyn en haussant les épaules. Mais il en a peut-être pour un moment, son travail au palais l'accapare beaucoup.

Il croise les bras sur son torse, s'appuie contre l'encadrement de la porte et observe les deux jeunes gens de ses yeux gris. Il est propre, soigné et tout dans sa posture, et la manière dont il s'exprime, indique qu'il a reçu une bonne éducation. Ça n'empêche pas Kaplan d'être inquiet.

— Peut-être qu'on pourrait juste entrer récupérer ce dont on a besoin ? propose Winter.

Il voit où elle veut en venir.

— Vous avez laissé des affaires ? demande Freyn.

La jeune fille hoche la tête. Elle espère récupérer sa sacoche et filer avec l'arche. Ainsi, ils pourraient la remettre à Aïgo, obtenir une récompense, mettre la famille de Winter à l'abri et quitter la ville en un rien de temps. Dans trois jours ils pourraient être loin d'ici.

Il pince les lèvres. Ce plan est bon, mais il ne permet pas à Winter de discuter avec Sir Antonin de ses capacités magiques.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ? murmure-t-il à son amie.

Elle acquiesce après un bref instant de réflexion. Pourraient-ils trouver un autre magicien à l'extérieur des murs d'Isha qui pourra les aider au cas où ? Il n'en sait rien. Il ne connaît pas la guilde de la magie, elle n'est même pas supposée exister. Toutes les informations dont il dispose, c'est Sir Antonin qui lui en a fait part la veille.

— Très bien, princesse, vos désirs sont des ordres, lance-t-il sur un ton joyeux.

— Vous voulez entrer ? tente de comprendre Freyn.

— J'ai laissé la sacoche de mon amie à l'intérieur, explique Kaplan. Nous venions simplement la récupérer. Il n'est pas nécessaire d'attendre Sir Antonin pour ça.

— Vous vous méfiez de moi et je n'ai pas le droit d'en faire autant en retour ? lance alors Freyn avec un sourire sur les lèvres.

— Vous connaissez mon nom, rétorque Winter. Vous avez dit que vous m'attendiez. Je crois que de nous deux, c'est moi qui devrais être la plus méfiante. Vous me suivez en ville, vous m'espionnez à vos heures perdues ? Vous êtes un de ces pervers qui s'acoquine d'une fille et ne peut s'empêcher de la poursuivre où qu'elle aille ?

— Non, sourit le frère de Sir Antonin. En revanche, je t'ai sauvée des gravats de la Haute.

Elle est déstabilisée une seconde. C'est Kaplan qui l'a sauvée, non ? C'est lui qui l'a retrouvée. Elle tourne la tête vers ce dernier, qui a les sourcils froncés, il ne comprend pas plus qu'elle ce que cet étranger

essaie de leur dire.

— Enfin, tu t'es sauvée la première, pour être précis, ajoute-t-il.

Elle est encore plus perturbée parce qu'il lui raconte.

— Tu ne te rappelles pas, hein ? poursuit-il.

Elle fait non de la tête.

— Tu es tombée, tu as activé ta magie, une bulle t'a protégée du choc de la chute, et des débris qui se sont amoncelés sur toi ensuite. Je t'ai repérée grâce à mon flair.

Il tapote son nez.

— Je suis un traqueur.

Elle ne sait pas quoi répondre.

— J'ai tiré ton corps à un endroit où lui te trouverait, ou bien tes frères. Personne ne s'est demandé comment tu avais survécu à une telle chute ?

Il lève un sourcil pour appuyer ses propos et sa surprise.

— On... elle... commence Kaplan.

Non, effectivement, il n'a pas réfléchi à comment elle avait survécu, il était tellement heureux de la trouver vivante, de voir qu'elle était en un seul morceau. Et elle venait de perdre sa mère, son lieu de vie... non, il n'a pas songé une seule seconde à comment elle avait réussi à s'en tirer. Il aurait dû, il sait qu'il aurait dû. Sa mère l'aurait fouetté pour avoir négligé un tel point.

Il déglutit avant de se ressaisir.

— Non, nous étions heureux qu'elle soit vivante, lâche-t-il. Le comment ne nous intéressait pas beaucoup.

— La magie, indique Freyn. La magie t'a sauvée.

— Pourquoi est-ce que vous m'avez tirée à un endroit où on pouvait me trouver ? demande Winter, méfiante. Pourquoi ne pas m'avoir réveillée et amenée jusqu'à mes frères ?

— Parce qu'il n'était pas encore l'heure, lance-t-il. Et parce que je n'étais pas en contrôle. Il était trop tôt.

— Trop tôt ? s'étonne Winter. Trop tôt pour sauver la vie de quelqu'un.

— Oh, je t'ai sauvé la vie. Enfin, nous t'avons sauvé la vie.

— Nous ?

Elle ne comprend pas grand-chose à ce qu'il raconte. Il fait la grimace, éternue et se met tout à coup à frotter son crâne avec son poing. Il semble avoir perdu patience.

— Oui, nous.

— Vous et Sir Antonin ? propose Kaplan, car c'est la seule solution qui fait sens.

— Oh non ! Il n'aurait pas osé. Il aurait rompu toutes les règles ainsi, et même nous, nous nous demandions si nous n'étions pas en train de le faire. C'est pour ça que nous ne sommes pas allés plus loin.

Tu n'étais pas prête. Il ne voulait pas encore de toi, sinon il t'aurait donné plus de pouvoirs à cet instant. Enfin, c'est ce que nous nous sommes dit. Puis tu as disparu, nous t'avons cherchée, nous avons flairé ton odeur sans te trouver et nous nous sommes dit que notre frère avait peut-être mis la main sur toi pour te soustraire à notre influence.

— Influence ?

Winter commence à se dire que cette situation est dangereuse. Les poils sur ses bras se hérissent et elle fait confiance à son instinct, il l'a tirée d'un paquet de situations difficiles. Elle échange un regard rapide avec Kaplan. Est-ce qu'il pense à la même chose qu'elle ? Le meilleur moyen de se sortir de ce guet-apens est d'assommer Freyn, de récupérer la sacoche et de filer avant qu'il donne l'alerte.

— Il veut t'emmener de l'autre côté de la magie. Ce n'est pas le côté auquel tu appartiens.

Elle déglutit. Elle n'aime pas le ton de Freyn tout à coup, ni la manière dont il se penche en avant. Elle a l'impression qu'il va tendre le bras à tout instant pour l'étrangler. Mais il l'a sauvée ? Pourquoi est-ce que rien de tout ça ne fait sens ?

— Winter ? fait une voix dans le couloir.

Elle est soulagée d'entendre Sir Antonin, qui se précipite pour découvrir ce qu'il se passe.

— Freyn, lance-t-il en apercevant son frère jumeau.

Il se place entre les deux jeunes gens et pose aussitôt une main sur l'épaule de chacun d'entre eux. Il appuie de manière ferme pour les faire reculer.

— Vous allez descendre d'un étage, propose-t-il.

— Tu veux qu'ils aillent se planquer pendant qu'on rattrape le temps perdu ? fait Freyn avec un grand sourire.

Le sourire d'un homme fou, songe Winter.

— Recule, ordonne Sir Antonin.

Winter ne sait pas s'il s'adresse à elle, ou à son frère. Mais elle a très envie de reculer, alors elle s'exécute.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Sir Antonin.

— Je suis venu te rendre visite, voyons, répond Freyn.

Il a l'air de s'amuser, ce qui est très perturbant. Winter recule encore et se cogne au mur derrière elle. Kaplan la rejoint. Il est prêt à bondir sur le moindre danger, mais il sait qu'il ne peut rien face à la magie. Il ne sait pas comment elle fonctionne, il n'a pas appris à la combattre. En revanche, il connaît 73 façons de tuer un homme à mains nues.

Il se jette sur Freyn en réalisant qu'il peut le mettre hors d'état de nuire, ses peurs disparaissent, il n'y a qu'une voix dans son crâne qui lui crie de protéger Winter coûte que coûte. Il dépasse Sir Antonin,

lève le genou pour atteindre les parties intimes de Freyn, arme son bras pour l'étrangler, mais aucun de ses coups n'atteint son but. Il se heurte à une paroi invisible, tambourine dessus pour la franchir, sans succès.

— Recule, ordonne Sir Antonin. Ce n'est pas comme ça que tu l'auras.

— Qu'est-ce que c'est ? murmure Kaplan.

Le magicien jette un œil dans le couloir, peut-être pour vérifier qu'ils n'ont pas attiré des témoins.

— Je vais chercher des renforts, décrète alors le médecin de la guilde des voleurs.

— Non, lance Sir Antonin. J'ai besoin d'une diversion, pas de renforts. Personne n'est de taille à lutter contre Freyn, ici, à part moi. Et je ne veux pas alerter la guilde des marchands sur l'existence de la magie. Je ne veux pas alerter quiconque. La discrétion est...

— ... une force, termine Freyn. C'est le vieux qui répétait tout le temps ça, hein ?

Sir Antonin hoche la tête.

— Tu t'en souviens, donc tout n'a pas disparu de ta caboche.

— Oh non, il nous reste encore plein de choses là-dedans. Pas que des bons souvenirs, j'en ai peur, mon frère. Mais il nous guide vers un avenir meilleur.

— Qui le guide ? murmure Winter.

Sir Antonin ne lui répond pas et déglutit.

— J'ai besoin que tu quittes le bâtiment, lance-t-il à la jeune femme.

— Je ne pars pas sans ma sacoche, rétorque-t-elle.

— Même s'il en va de ta vie ?

Est-ce que ce type veut la tuer ? S'il l'a sauvée de sa chute, c'est qu'il ne veut pas qu'elle meure, non ?

— Je suis à même de me défendre, décrète-t-elle.

— Pas contre Freyn. Ni contre moi.

Elle lève un sourcil et observe le dos de Sir Antonin. Est-il un ennemi ? Pourquoi est-ce qu'elle devrait se défendre de lui ?

Elle fait un pas sur la gauche, pour se rapprocher de Kaplan et partir vers les escaliers. Elle ne sera pas utile à sa famille si elle meurt ici.

— Tu ne vas nulle part, lance alors Freyn.

Il lève la main et elle se cogne contre une paroi invisible. Kaplan tape dessus de l'autre côté, pour essayer de la rejoindre.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il.

— Je ne sais pas, murmure Winter.

Elle essaie de partir de l'autre côté, mais elle se cogne à nouveau. Elle s'avance vers Sir Antonin et même résultat. La panique monte en

elle tandis qu'elle prend de courtes inspirations. Elle est prisonnière d'une cage invisible, la voilà de retour dans une geôle, bien plus étroite, c'est tout juste si elle peut faire un pas en avant. Elle colle son dos contre le mur, tend les bras et tombe aussitôt sur la paroi que ses yeux ne peuvent pas voir, mais que ses mains et son corps peuvent sentir.

— Libère-la, ordonne Sir Antonin.

— Sors-moi de là, réclame Winter à Kaplan.

Il tape encore plus fort sur le bouclier invisible, à s'en faire mal aux phalanges, sans succès.

— Freyn, ce petit jeu a assez duré, tu la laisses sortir.

Elle a la sensation d'étouffer, elle se revoit dans la geôle de la falaise, pourtant beaucoup plus grande. Elle ne supporte pas d'être privée de sa liberté. Au moins là-bas, elle avait le choix : elle pouvait sauter et en finir. Ici, elle ne peut qu'attendre et attendre et attendre...

Un animal vert se colle à la paroi et elle se tape une joue pour vérifier qu'elle ne rêve pas.

— Igor ! s'exclame-t-elle.

Il glisse sur le bouclier magique vers le sol, essaie de planter ses griffes dedans, sans succès. Il atterrit sur le tapis rouge qui orne le sol. Kaplan tend le bras, le caméléon court jusqu'à lui et grimpe jusqu'à son épaule.

— Tu vas bien, ajoute Winter.

Des petits piailllements lui répondent, puis les grands yeux ronds du caméléon vont de Sir Antonin, à Freyn, à elle.

— Je t'expliquerai, promet la jeune femme.

— Freyn, je n'ai pas toute la journée, j'ai de sérieuses missions en cours. Libère-la, quitte la ville et aucun mal ne te sera fait, tonne Sir Antonin.

— Je crains de ne pas être d'humeur à obéir, rétorque le frère jumeau.

Il y a un instant de silence, comme le calme avant la tempête.

Puis les deux hommes activent leur magie et des éclairs jaillissent de leurs mains.

Chapitre 26

Winter se laisse glisser contre le mur quand un jet lumineux part de la main de Freyn pour se diriger vers Sir Antonin, qui esquive en se penchant sur le côté. La magie percute la cage qui entoure Winter, elle diffuse son énergie dans la paroi et la seconde suivante, alors qu'elle est assise, les genoux repliés contre elle-même, elle découvre qu'elle est libre. Elle rampe jusqu'à Kaplan, Igor bascule sur son épaule tandis que le jeune homme la prend dans ses bras, soulagé. Il la tire en arrière, mais elle l'empêche de poursuivre.

— La sacoche.

— Tu ne peux pas faire une obsession de cette sacoche.

— Il y a tout ce dont nous avons besoin pour nous tirer d'affaire à l'intérieur, je n'abandonne pas.

Des bruits aigus retentissent à son oreille, elle tourne la tête pour apercevoir la tête d'Igor, qui a changé de couleur et pointe sa patte avant vers le combat.

Les deux magiciens s'affrontent, Winter n'est pas certaine de suivre qui fait quoi. Elle voit des jets de magie jaillir à gauche, et à droite, elle sent une odeur de brûlé et elle doit lutter contre son instinct qui lui hurle de se tirer de là. Le combat se déplace dans le couloir, Freyn libère l'accès à la chambre, mais il faut quand même dépasser Sir Antonin pour se faufiler à l'intérieur.

— J'y vais, décrète Winter.

— Il n'en est pas question, grogne Kaplan en la retenant par le poignet.

— Ma liberté et la tienne reposent dans cette sacoche. Qu'est-ce qu'Aïgo fera si nous ne lui ramenons pas l'arche ? Et à quoi est-ce que ça aura servi de s'introduire dans le palais, d'être prisonnière, de s'échapper, de...

— Nous sommes en vie, Winter. Il n'y a pas besoin de plus que ça, non ?

Elle accroche son regard.

— Il y a besoin de plus que ça, décrète-t-elle. Ce n'est pas suffisant. Mâ n'a pas survécu à notre vie. Je refuse de retourner auprès de mes frères sans être capable de leur offrir autre chose que la survie. Tu as raison, nous sommes en vie, mais vivons-nous vraiment ?

Ses phrases lui coupent le souffle, il a eu la même réflexion il n'y a pas longtemps. Il lâche son poignet, elle en profite pour filer à contresens, elle se faufile à gauche de Sir Antonin en mettant ses mains autour de sa tête pour se protéger d'une éventuelle attaque

magique, même si elle n'a aucune idée des conséquences d'une telle attaque. Elle marche à moitié accroupie, penchée en avant et tourne à gauche dans la chambre dont la porte est toujours ouverte. Elle se redresse, Igor crie à ses oreilles, elle se retourne et découvre que Kaplan l'a suivie.

— Tout droit, indique-t-il.

Elle fonce en courant, tombe sur la chambre-salon, cherche une trace de sa sacoche et la trouve, sur le canapé. Elle se précipite dessus, l'ouvre, attrape l'arche, vérifie que le livre et l'écrin sont toujours en place et passe la lanière autour de son cou.

— On y va, décrète-t-elle.

Ils retournent vers la porte, les éclairs magiques ont redoublé d'intensité, elle entend les deux hommes se disputer.

— Tu n'auras pas dû venir à Isha, Freyn. Tu as signé ta perte.

— Ah oui ? Parce que tu vas me donner une leçon, c'est ça ? J'ai du mal à y croire. Tu n'es pas foutu de nous battre en duel.

— Des renforts sont en route.

— Oh, des renforts, hein ? Qui as-tu appelé à la rescousse ? Fais-moi rêver. Donne-moi des noms de magiciens rabougris pas foutus de lancer un sort en claquant des doigts, qui ont besoin d'amplifier leurs pouvoirs pour réussir à créer une flamme.

— C'est la dernière fois que je me bats contre toi. Je vais te tuer, Freyn.

— Tu n'as pas réussi la fois précédente, qu'est-ce qui te fait croire que tu y parviendras cette fois-ci, hein ?

Winter cherche une issue, elle tourne la tête dans le couloir pour observer à droite, Igor se penche pour regarder, Kaplan est juste au-dessus d'elle et il y a trois têtes qui fixent les escaliers...

... où il y a une vingtaine de personnes, partagées entre la fascination et la peur.

— On ne peut pas partir par là, souffle Winter.

— Non, on ne peut pas, confirme Kaplan.

Ils se remettent à l'abri dans l'appartement, elle claque la porte, ferme le verrou. Elle ne sait pas à quel point la magie peut ouvrir une porte facilement, mais elle préfère mettre toutes les chances de son côté. Même si ça ne ralentit que trois secondes ses adversaires, elle aura gagné trois précieuses secondes.

Ils courent jusqu'au salon, ouvrent la fenêtre et observent ce qu'il y a en contrebas.

— Des jardins, lance Winter. Une cour avec des jardins. C'est à croire qu'ils ont créé une minicité au cœur de la guilde. Il y a des parcs aussi ? Et un temple ? Sur quoi est-ce qu'on va tomber, hein ?

Elle peut se faufiler à travers la fenêtre, mais elle n'aperçoit aucune prise. Ils sont au quatrième étage, sauter n'est pas envisageable.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Kaplan jette un œil.

— Tu peux refaire ton truc de magie ? demande-t-il.

— Mon truc de magie ? Ce truc dont tu me parles, dont je ne me souviens pas et qui n'a jamais existé dans ma tête ?

— Tu ne me crois même pas quand je te raconte ce qu'il s'est passé ? s'étonne-t-il. C'est pour ça que tu ne veux pas parler à Sir Antonin ?

— Est-ce que c'est vraiment le moment de me demander des explications à ce sujet ?

— Est-ce que c'est vraiment le moment de remettre en cause ce que je te dis ? Je t'ai vu faire de la magie de mes propres yeux, et ça ressemble à ce que Freyn décrivait pour ta chute. Je... Winter, si tu es capable de faire ça, tu dois suivre un cursus, quelqu'un doit t'apprendre et Sir Antonin est le seul magicien...

— Tu oublies Freyn, le coupe-t-elle.

— ... qui a l'air d'avoir toute sa tête, que nous connaissons.

Elle prend une courte inspiration.

— Alors tu veux que je reste ici, pour qu'on voie si Sir Antonin réussit à s'en tirer vivant et qu'il puisse nous taper la discute ? T'as vu comme moi la foule dans le couloir. Il ne sortira pas indemne de cette altercation, tout le monde dans le bâtiment va être au courant que c'est un magicien, quelle va être leur réaction, hein ? Ça risque de mal se passer pour lui. On a assez d'ennuis pour ne pas être associés à ça en plus.

Igor hoche la tête pour approuver et émet un petit bruit distinct qui semble signifier « tout à fait ».

— Il nous faut une corde, lance alors Winter. Quelque chose qu'on peut accrocher, qui va nous permettre de descendre et...

Elle a un instant d'illumination.

— Le fil de pêche qui t'a permis de quitter le bureau de ton père, il est où ?

Il réfléchit à toute vitesse.

— La sacoche, indique-t-il. Je l'ai mis dans la sacoche, je l'ai roulé en boule et...

Elle attrape la sacoche par le dessous, fait passer la lanière par-dessus sa tête et vide le contenu de son sac en le renversant au-dessus du canapé. Elle pousse les objets qu'il contient à la recherche du fil, elle tombe dessus et le donne à Kaplan.

— Trouve le moyen de le faire tenir.

Elle récupère tout ce qui lui paraît important, le glisse à nouveau à l'intérieur. Pendant ce temps, le voleur déroule le fil, l'attache à l'un des montants du lit à baldaquin, fait basculer le reste par-dessus le rebord de la fenêtre et observe le vide.

— Tu sais, je ne m'attendais pas à devoir jouer les acrobates aussi

souvent.

— Parce que tu n'as pas eu à jouer les acrobates le jour où tu t'es échappé du palais ?

— Si, j'ai même dû escalader les grandes grilles. Je m'étais entraîné pendant des semaines pour être certain de ne pas tomber.

— Eh bien ton entraînement est utile aujourd'hui encore, ce n'est pas merveilleux ?

Winter est encore près de sa sacoche, elle a du mal à détacher ses yeux du grand livre à la couverture noire et aux arabesques dorées. Elle l'a piqué dans le bureau du général Darshian, il le gardait dans son coffre et elle s'est dit que c'était important. Qui garderait un livre dans un coffre ? Elle n'a pas eu l'occasion de le feuilleter encore et ça la démange.

— On y va ? demande Kaplan.

Elle hoche la tête, glisse la sacoche à son épaule à nouveau et essaie de chasser de son esprit cette envie de tourner les pages d'un livre dont elle ignore tout. Pourquoi est-ce qu'elle est obsédée comme ça, tout à coup ?

La porte d'entrée vole en éclats à cause d'un jet lumineux et elle cesse de se poser des questions.

— Freyn ou Sir Antonin ? lance-t-elle quand Kaplan tourne la tête pour observer les dégâts.

— Freyn, rétorque-t-il.

— On saute !

— Toi la première !

Il la pousse vers la fenêtre, pas question qu'il la laisse se sacrifier une deuxième fois. Elle quittera les lieux et s'il doit se battre et être fait prisonnier, tant pis pour lui. Elle grogne, résiste, veut lui céder sa place, ils en sont presque à se disputer pour savoir qui descendra le premier alors qu'ils n'ont pas le temps. C'est Igor qui les met tous les deux d'accord en piaillant si fort à l'oreille de Winter qu'elle grimace et se décide à quitter la chambre. Elle passe une jambe par-dessus le rebord de la fenêtre, puis une seconde, saisit le mince fil de pêche en se demandant comme elle peut avoir confiance dans un tel matériau, cale ses pieds l'un au-dessus de l'autre pour qu'ils amortissent le poids dans ses bras, et se met à descendre aussi vite que possible pour permettre à Kaplan de la suivre. La peau de ses mains s'ouvre à cause de la finesse du fil et de la vitesse à laquelle elle descend. Quand elle n'est plus qu'à deux mètres du sol, elle lâche tout, atterrit en grimaçant, car ses articulations n'apprécient pas la chute et crie à Kaplan :

— À toi !

Il n'est pas à la fenêtre.

— Kaplan !

Elle tire sur son cou pour observer l'ouverture au quatrième étage. Elle met ses mains en coupe, ne se rend pas compte du sang qui goutte de ses doigts et de ses paumes et hurle encore plus fort :

— KAPLAN ! Tu as intérêt à sortir de là, sinon je viens te chercher et je te tire par la peau des fesses !

Il ne sort pas. Elle tourne la tête, cherche quelque chose autour d'elle : une échelle gigantesque peut-être ? Elle ne peut pas remonter au fil, elle ne pense pas en avoir la force pour commencer et puis elle couperait la voie de sortie de Kaplan.

— Ne sois pas prisonnier, ne sois pas prisonnier, ne sois pas prisonnier.

Elle répète les mots comme un mantra, lève la tête et patiente encore, jusqu'à ce qu'Igor crie à son oreille.

— Je sais qu'on ne peut pas rester là, je le sais, crois-moi. Mais je ne peux pas partir sans lui.

Alors le caméléon soupire, lève les yeux au ciel, descend de l'épaule de Winter, saute au sol et file à toute allure jusqu'au mur du bâtiment. Il marche dessus comme s'il n'était pas à la verticale et en une poignée de secondes, il rejoint la fenêtre du quatrième étage, laissant une Winter tremblante en bas, dans les jardins, dans l'attente de les revoir.

Chapitre 27

Il est trop tard quand Kaplan veut attraper le fil de pêche et descendre à son tour. Freyn est dans la chambre, ses grands yeux gris sont braqués sur le voleur, qui ne voit pas comment il va se tirer de cette situation. Il a déjà essayé de lui sauter à la gorge sans succès, est-ce qu'il va s'entourer d'un bouclier en permanence ? Où est Sir Antonin ?

Il prend une inspiration quand le magicien se jette sur lui, il roule sur le côté pour esquiver, se redresse à côté du canapé en une fraction de seconde et cherche une arme pour se défendre.

C'est bien pratique de connaître 73 façons de tuer quelqu'un à mains nues, mais ça ne veut pas dire qu'elles sont utiles dans toutes les situations. Pourquoi est-ce que son père ne l'a jamais prévenu pour les magiciens ? Est-ce qu'il se pourrait qu'il ne soit pas au courant de leur existence ? Ce serait bien une première, tiens ! Son père qui ignore quelque chose. Non, pire : sa mère qui ignore quelque chose !

— Winter ! lâche le magicien.

Son ton est bourru, barbare et il a l'air d'avoir perdu sa capacité à s'exprimer.

— Winter ! répète-t-il.

Il a le regard d'un animal. Kaplan le voit comme un taureau qui souffle par les naseaux et s'apprête à foncer sur lui pour le renverser et le piétiner. C'est exactement ce qui se produit, il saute en l'air pour esquiver Freyn, attrape le lustre au-dessus de sa tête, se balance une fois dessus avant qu'il cède et atterrit sur le canapé juste en face. Il part en courant vers la porte en croisant très fort les doigts pour que Freyn lui coure après. Il se retourne quand il ne l'entend pas et l'aperçoit, près de la fenêtre, sur le point de se pencher et sûrement de découvrir que Winter est déjà en bas.

Kaplan a le réflexe de siffler, pour attirer l'attention du magicien, ce qui fonctionne.

— Par ici ! crie-t-il alors.

— WINTER ! hurle le jumeau de Sir Antonin.

— Exactement ! lance Kaplan. Winter est par là, je t'y emmène, tu dois me suivre !

Il aperçoit Igor sur le rebord de la fenêtre quand Freyn détourne le regard des jardins en bas. Le caméléon fonce sur ses quatre pattes, zigzague entre les jambes du magicien, accélère encore dans l'appartement et rejoint Kaplan qui est sur le point de basculer dans le couloir principal de l'étage.

— Elle ne veut pas partir, c'est ça ? grommelle le voleur au caméléon.

Une série de petits cris aigus lui répond.

— Igor, je ne suis pas capable de comprendre ce que tu racontes. Qu'est-ce qu'elle fait ? Dis-moi qu'elle a filé ! Va la convaincre de déguerpir ! Je vais trouver une solution pour m'en sortir, d'accord ?

Mais l'animal fait non de la tête, comme si ce n'était pas possible et reprend ses babillements. Freyn est presque sur eux, Kaplan décide alors qu'il est temps de s'enfuir.

— Oui ! Suis-moi ! C'est par là !

Puis sur un ton plus bas :

— Bon sang Igor, repars en bas et dis-lui de partir, O.K. ? La voie est libre, qu'elle dégage tant que c'est possible !

Le caméléon plante ses griffes dans l'épaule de Kaplan pour s'accrocher tandis qu'il se met à courir dans le couloir. Il tombe au bout de quatre pas, une vive douleur dans le dos le fait tressaillir. Igor atterrit sur le sol dans un roulé-boulé, se relève et court jusqu'au visage du voleur, aplati sur le tapis rouge, le ventre contre le sol.

Des paillements tirent Kaplan de son inconscience passagère. Il grimace de douleur quand il revient à lui. Son dos lui fait un mal de chien, il a l'impression qu'on a tracé un cercle autour de sa colonne vertébrale et qu'on a brûlé la surface de sa peau. Mince ! Il a la sensation que le fouet, à l'époque où il était au palais, faisait moins mal que ça. Il lève les coudes, s'appuie dessus pour essayer de se relever, mais la douleur est si puissante qu'elle envoie une décharge dans tous ses nerfs, de ses orteils à ses doigts.

Il prend de courtes inspirations pour calmer la douleur, Igor crie, recule puis une main attrape le voleur par les cheveux et tire son crâne en arrière. Il se sent soulevé, il grogne, cherche le corps de Sir Antonin, mais ne le trouve pas. Il n'a pas pu disparaître comme ça. Freyn l'attrape par les épaules, le fait pivoter pour qu'il soit face à lui et Kaplan aperçoit le magicien qui l'a fait entrer dans la guilde au fond du couloir, la tête contre le mur, le reste du corps affalé sur le tapis. Il tente péniblement de se relever.

Igor grimpe sur le mur, bondit sur le magicien qui menace Kaplan, atterrit sur son épaule, ouvre la gueule et lui mord l'oreille. Le voleur n'est même pas sûr que le caméléon dispose de dents dignes de ce nom. Freyn n'a pas l'air de sentir quoi que ce soit, alors l'animal se met à griffer la joue de l'homme et cette fois, le magicien lâche le voleur.

Kaplan tombe au sol, prend de courtes inspirations pour gérer la douleur qui assaille tous ses nerfs. Il se relève, recule d'un pas.

— Igor ! crie-t-il.

Le caméléon ne se fait pas prier, il saute sur l'épaule du voleur

avant que Freyn réussisse à le saisir dans sa main. Le magicien a le visage griffé, mais il n'est pas hors d'état de nuire. Il lève la main, un éclair lumineux jaune en jaillit et fonce droit sur Kaplan, qui se jette au sol pour esquiver tout en criant de douleur. Igor s'accroche au pantalon du voleur quand il se relève, reprend sa place habituelle et ils reculent tous les deux avec prudence. Ils arrivent à hauteur des escaliers et ils découvrent qu'il n'y a plus personne. Les gens sont téméraires, mais pas fous. Ils ont bien compris le danger qui les menaçait. Kaplan veut dévaler toutes les marches, il est prêt à rouler dedans si ça lui permet d'aller plus vite.

— Winter ! crie Freyn encore une fois.

Le magicien s'apprête à lui lancer un nouveau sort. Si seulement on avait formé le voleur à se défendre contre de la magie ! Il doit bien exister un moyen !

Mais rien ne lui vient à l'esprit alors il se couche au sol pour esquiver. Il roule sur le côté pour éviter de se faire marcher dessus, se redresse et se sent essoufflé.

— Tu n'iras nulle part, Freyn ! lance alors Sir Antonin. Ton parcours s'arrête ici. J'aurais dû te tuer il y a déjà un bout de temps.

Le faux oncle de Kaplan s'est relevé, il se tient au mur d'une main pour s'équilibrer. Il commence à psalmodier, ce qui suffit à accaparer l'attention de Freyn. Ce dernier se retourne, fait face à son frère jumeau et commence à marcher sur lui.

Kaplan n'a pas envie d'être là pour la suite. Il fonce jusqu'aux escaliers, qu'il dévale, avec Igor sur son épaule. Au moment où il atteint l'étage inférieur, un boum retentit et il baisse la tête par réflexe. Le plafond tremble, ainsi que les murs et il entend des cris, sans savoir si ce sont ceux de Sir Antonin ou de Freyn. Il poursuit sa descente, tombe sur des gens de la guilde, s'en fiche et part à la poursuite de l'extérieur. Quand enfin il atteint le rez-de-chaussée, Igor piaille encore à son oreille, s'accroche à son haut et lui indique les directions avec sa longue queue qu'il pointe à droite ou à gauche, pour l'aider à retrouver Winter.

Il tombe sur elle dans une cour à l'extérieur. Elle a trouvé une corde qu'elle jette pour essayer d'atteindre la fenêtre du quatrième étage. Il ne peut s'empêcher de sourire, de s'adosser au mur une poignée de secondes et de la regarder faire.

Bon sang, il est épris d'elle.

Il réalise à quel point il est stupide de perdre du temps dans un tel instant, mais un brin trop tard, car Igor s'est carapaté, a grimpé sur l'épaule de la voleuse, qui a tourné la tête et aperçu Kaplan.

— Qu'est-ce que... commence-t-elle.

Il lui sourit, une partie de lui est ravie de son effet, l'autre se dit qu'il est en train de passer pour le plus gros des imbéciles à prendre le

temps de la regarder alors qu'ils devraient fuir.

— Oh bon sang, tu vas bien ! crie-t-elle.

Elle lâche la corde, court vers lui puis ralentit et plisse les yeux.

— Tu es là depuis combien de temps ?

Son ton est suspicieux, il ne répond pas.

— Tu t'amusais à me regarder essayer de jeter cette corde à une hauteur que je ne risquais pas d'atteindre, c'est ça ? Bon sang, tu es irrécupérable !

Elle le dépasse et file vers la sortie, la sacoche sur son épaule. Il lui emboîte le pas et essaie de faire disparaître son sourire stupide de ses lèvres.

— J'ai eu quelques soucis, un magicien a décidé que je faisais un parfait déjeuner, grogne-t-il pour lui montrer que non, il n'a pas chômé.

— Sans rire, hein ? Et qui aurait dû passer le premier pour éviter de se retrouver dans une telle situation ?

Il se met à sa hauteur et cale son allure sur la sienne. Elle marche d'un pas vif, qu'il a du mal à soutenir à cause de la douleur dans son dos et... dans tout le reste de son corps. Il espérait que ça se dissiperait plus vite que ça. Il la dépasse d'un pas, parce qu'il est fier et ne veut pas lui montrer qu'il souffre ou qu'il risque d'être un poids mort. C'est là qu'elle s'arrête.

— Kaplan, ton dos... qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Elle fait un geste pour poser la main sur lui, mais s'arrête de peur de lui faire mal.

— Ce n'est pas beau à voir ? demande-t-il.

— Je dirais que c'est plutôt dégueu à voir, grogne-t-elle. Qu'est-ce que t'as foutu ? Bon sang, il va falloir soigner ça et ça va pas être coton, je te le dis. Tu es brûlé et ton vêtement s'est... enfin il a fusionné avec ta peau. J'imagine que ce n'est pas bon signe.

— Non, soupire-t-il.

Il a déjà vu ce genre de phénomène dans l'infirmierie du palais. Il a entendu les cris des soldats pendant qu'on arrachait, bout par bout, les vêtements qui avaient fondu sur leur peau. Il comprend mieux d'où vient la douleur cuisante maintenant. En revanche, ça n'explique pas ses nerfs à vif dans tout son corps. Est-ce qu'il s'est déplacé quelque chose ? Une vertèbre peut-être ?

— Tu boites, ajoute-t-elle quand il repart.

— Non, je ne boite pas, décrète-t-il.

— Kaplan, ne me mens pas, ça se voit que tu boites. Tu crois que je ne sais pas reconnaître un boitement ?

Ils avancent vers la sortie et ne sont pas les seuls. Ils se mêlent à la foule, au moins ils sortiront incognito.

— Je crois que les marchands ont la trouille, ajoute-t-elle.

— Je crois aussi, acquiesce-t-il.

Il grimace et grommelle quand on le bouscule, Winter fait de son mieux pour établir un périmètre autour de lui, mais ils sont tous épaules contre épaules et elle est trop petite pour réussir à le protéger.

— La guilde ? souffle-t-elle pour essayer de le distraire de la douleur.

— Aïgo ? demande-t-il.

Elle hoche la tête, il ne la voit pas et elle répond à voix haute :

— Oui.

— Si tu es sûre de toi...

— C'est le plan dont nous avons décidé.

— C'est le plan sur lequel tu t'es arrêtée, nuance-t-il.

— Oui, parce que demander à Sir Antonin de m'apprendre quelque chose, c'est une riche idée là tout de suite.

— Je ne sais même pas s'il est encore vivant. Mais...

Il y a trop de monde autour d'eux pour évoquer la magie, alors il utilise des termes détournés :

— ... tes capacités spéciales pourraient te blesser à terme, ou blesser les gens que tu aimes. Nous ne pouvons pas les ignorer.

— Je n'ai rien fait de spécial à mes yeux, je n'ai que tes mots pour me raconter ça et ceux de Freyn.

Il soupire.

— Si ça te tient tant à cœur que ça, nous nous mettrons en quête de quelqu'un qui pourra m'aider quand nous quitterons la ville, ça te va ? Au moins, ça donnera un but à notre voyage.

Il acquiesce, l'idée d'errer là dehors ne lui plaisait pas, pas plus que de laisser Winter sans supervision magique. Sir Antonin avait l'air de dire qu'il y avait d'autres magiciens. Ils trouveront quelqu'un pour apprendre à Winter à se servir de ses pouvoirs, il en fait le serment.

Ils se séparent de la foule dans la rue, ce qui procure un grand soulagement à Kaplan.

— On va aller directement à ta piaule avant de trouver Aïgo, décrète Winter en voyant la mine douloureuse de son ami. Tu n'es pas en état de négocier quoi que ce soit.

— Parce que tu comptes négocier avec le Joyau, qui est aussi un membre de la guilde des assassins, un membre éminent de ce que j'ai compris.

Elle veut passer son bras sous ses épaules pour le soutenir, mais ça signifie toucher son dos et elle pense lui faire plus de mal que de bien en agissant de la sorte.

— Peut-être que tu devrais intégrer la guilde des assassins, Winter. Tu serais payée, tu aurais des missions, tu resterais discrète, tu pourrais même rester en ville, continuer de fournir de l'argent à ta famille, prendre soin d'eux...

— Je ne compte pas devenir un assassin.

— Tu voulais que je t'apprenne à te battre. Ils t'apprendront cent fois mieux que moi.

— Ma mère avait choisi cette voie et elle s'en est détournée. Aïgo également. Est-ce que ça ne te donne pas des indices sur le fait qu'il ne faut pas mettre les pieds dans cette guilde ?

— Mais Afirat avait l'air de dire qu'il allait changer les choses.

— Pour mettre Aïgo à la tête de deux guildes ? Je me demande bien comment il va opérer ce tour de force et comment notre Joyau fera pour se trouver à deux endroits à la fois. Sans compter que quand ça se saura, les frictions entre les deux guildes vont s'accroître. Il y aura des jalousies de tous côtés.

— Mais tu pourrais rester ici, insiste Kaplan.

— Tu ne veux pas partir ? s'étonne-t-elle tandis qu'ils bifurquent dans une rue plus discrète pour rejoindre une boutique qui sert d'entrée à la guilde.

— Ta famille est importante pour toi, je ne veux pas que tu partes alors qu'il y a d'autres solutions.

— C'est parce qu'ils sont importants pour moi que je pars, lâche-t-elle alors.

Il ne comprend pas, elle le sent et poursuit :

— Kaplan, je vais être recherchée si je ne le suis pas encore, un jour ils découvriront qui j'étais, ils remonteront des indices qui les mèneront à ma famille. Qu'est-ce qu'il se passera alors ? Basil et Bà me protégeront coûte que coûte. Mes autres frères... ce n'est pas si certain. Et s'il y a une scission entre les hommes de la famille, comment feront-ils pour s'entraider ensuite ? Si Aristole me dénonce, que se passera-t-il ? Et comment vivra-t-il avec ce fardeau sur les épaules ?

— Aristole a l'air d'être un idiot égoïste, tu ne devrais pas ressentir de culpabilité... enfin Winter, s'il décide de te dénoncer, c'est son problème.

— Non. C'est le problème de toute ma famille. Ils pourraient être pris en otage, on pourrait les menacer... alors que si je pars, et que je leur laisse un mot pour les prévenir, avec un plan d'action pour agir au cas où un jour on frappe à leur porte pour me trouver, ils seront beaucoup plus en sécurité. Ils pourront dire que j'ai quitté la ville, qu'ils n'ont pas eu de nouvelles de moi depuis longtemps, qu'ils ne savent pas où je me trouve et tout ça sera la vérité pure. Je ne fais pas confiance aux forces de l'ordre, mais ils n'auraient aucun intérêt à interroger, torturer ou faire prisonnier des gens qui ne disposent d'aucune information.

— Alors tu fais tout ça pour les protéger ? Tu vas t'exiler parce que tu as peur qu'Aristole te dénonce et que ça crée des scissions dans ta

famille ?

— Tu sais que c'est plus compliqué que ça. Je ne veux juste pas attirer le malheur sur eux, et si pour ça je dois quitter Isha, alors je le ferai.

— Mais tu ne seras plus là pour les protéger.

— Ils seront suffisamment à l'abri pour se débrouiller.

Il est à court d'arguments alors il se tait tandis qu'ils entrent dans la boutique de chapeaux, se glissent dans l'arrière-boutique et empruntent le passage qui mène aux souterrains de la ville. Winter attrape une torche, qu'elle allume, elle passe devant Kaplan pour éclairer le chemin, il n'a pas l'air en état de tenir quoi que ce soit.

— Est-ce que ça va aller ? lui demande-t-elle.

— À quel sujet ? Notre départ ? Aïgo ?

— Ton dos, grince-t-elle. Ton boitement.

— Je ne boite pas.

Même Igor soupire sur son épaule face à l'entêtement dont Kaplan fait preuve.

Ils progressent en silence jusqu'à atteindre la Fosse. Winter est étonnée de voir que rien n'a changé. Elle a l'impression qu'il s'est écoulé une éternité depuis la dernière fois qu'elle a mis les pieds ici, et que tout, absolument tout aurait dû changer. Mais la Fosse est fidèle à elle-même : ça grouille de monde, ça crie, ça boit alors qu'il n'est que l'heure du repas de midi et ça fait la queue à la Tapisserie. Elle se demande si Tony a renfloué les caisses de la guilde, et si elle pourra récupérer ce qu'il lui doit. Quel prix pourra-t-elle tirer de l'écrin et du livre qu'elle a volés ? Des hypothèses et de savants calculs apparaissent dans son crâne. Quelle somme d'argent faudrait-il qu'elle récupère pour mettre sa famille à l'abri pour de bon ?

Elle veut aider Kaplan à descendre les marches, elle lui propose son bras, mais il refuse. Elle soupire et ils finissent par atteindre la porte de son cabinet.

Aussitôt, quatre voleurs apparaissent.

— Où t'étais ? gueule le premier.

— J'avais besoin de soins pour mon œil ! crie un autre.

Kaplan serre les dents tandis que la douleur fait tressaillir ses joues. Winter se retourne et fait face au comité d'accueil.

— Le cabinet est fermé. Il prend des jours de congé. Débrouillez-vous.

Elle a l'impression que son discours, pourtant court, a fait effet, mais elle voit que les regards des quatre hommes sont braqués sur le dos de Kaplan.

— Il va tenir l'coup ? demande l'un.

— Besoin d'aide ?

Elle ne sait pas si c'est la fatigue ou le sentiment d'être enfin en

sécurité qui la submerge, mais les larmes lui montent aux yeux. Elle les refoule, comme elle le fait à chaque fois. Elle n'a pas pleuré depuis la mort de Jarod.

— Je vais m'occuper de lui. Si j'ai besoin, je viendrai vous trouver. Il faudra peut-être le tenir immobile et...

— Laissez-les, tonne une voix.

Le Joyau apparaît sur sa droite. Il n'y a pas si longtemps, elle guettait chacun de ses mouvements, elle rêvait de pouvoir lui parler en tête-à-tête, voilà que maintenant elle tremble de ce qu'il va lui demander. Pourront-ils partir ? Va-t-il leur rendre leur liberté ?

Les voleurs obéissent, disparaissent non sans tourner la tête et murmurer. Les attentions d'Aïgo sont rares et ils doivent se demander ce qu'une gamine et un médecin ont fait pour qu'Aïgo accepte de les aider.

Kaplan ouvre la porte, ils entrent dans son cabinet sombre, il allume, respire l'odeur de renfermé qui traîne et ses épaules se relâchent un peu. Il est chez lui, comprend Winter.

Elle force le médecin à s'allonger sur sa grande table médicale, il se met à plat ventre, Igor s'installe près de sa tête pour lui apporter du soutien.

— Où est-ce que je peux trouver une pince ou quelque chose pour te retirer tout ça ? demande Winter.

— Les ustensiles sont rangés dans le premier tiroir.

Elle marche jusqu'au meuble de rangement et trouve un tas d'objets, dont elle ignore l'usage. Aïgo débarque juste à côté d'elle, attrape un outil d'une main sûre, sort un briquet et passe la flamme sur le métal.

Il revient près de la table, se penche sur le dos du médecin et soupire.

— Je vais en avoir pour un moment, décrète-t-il. Trouve-lui quelque chose à mordre.

Winter trouve un morceau de corde, qu'elle glisse dans la bouche de Kaplan. Elle n'aime pas savoir qu'il va souffrir. Elle lui attrape la main pour le soutenir, il serre si fort lorsqu'Aïgo commence à travailler sur son dos, qu'elle a peur de se retrouver avec des phalanges broyées.

Elle ne supporte pas de le sentir aussi mal, elle a l'impression de vivre la douleur avec lui. C'est si lourd, si douloureux ! Une larme roule sur sa joue, alors qu'elle s'est promis de ne pas pleurer, surtout en présence d'Aïgo. C'est la seule qu'elle laisse couler.

Car ensuite, un phénomène étrange se produit. Un phénomène que personne n'aurait pu prédire. Un phénomène qui fait qu'Aïgo recule d'un pas et lâche son ustensile.

Un phénomène magique.

Chapitre 28

Fall a réclamé d'être présent pour interroger Dan. Il veut croire que le soldat est innocent. Il ne peut pas imaginer que ce soit son propre garde du corps qui l'a poignardé. Ou qui a empoisonné la femme de son frère. Comment aurait-il pu ? Il était prisonnier !

Nataly est sous haute surveillance, Mia et Natacha se battaient pour savoir laquelle des deux devait rester à son chevet pour la protéger, ni l'une ni l'autre n'en avait envie, en fait. Mia voulait interroger Dan, car elle estimait avoir un lien avec lui, et Natacha trouvait que Nataly pouvait bien mourir au final, ce n'était pas grave, elle ne représentait pas la couronne. La seule chose qui faisait qu'elle l'avait sauvée, c'était que c'était utile pour obtenir des indices pour la suite de son enquête.

Fall a l'impression d'avoir basculé dans un autre monde, où sa vie est en péril chaque seconde. Est-ce que Graham ressentait la même chose quand leur père est mort ?

Il déglutit tandis qu'ils ouvrent la porte de la cellule de Dan. C'est finalement Natacha qui se colle à l'interrogatoire, parce que Mia ne lui faisait pas confiance pour protéger Nataly.

— Elle pourrait avoir un malencontreux accident dès qu'elle se sera réveillée et qu'elle aura donné toutes les informations utiles dont elle dispose, a lancé Natacha tandis que les deux assassins se disputaient.

— Un accident, bien sûr. Et tu penses que je te croirais ?

— Oh et que feras-tu ? Tu me dénonceras à qui, hein ?

— À Sénart, sans aucune hésitation.

— Et quand je lui dirai que Nataly n'était pas utile pour le royaume, que dira-t-il d'après toi ?

Mia a donc décidé de rester au chevet de la femme de Graham, tandis que Fall et Natacha partaient interroger Dan. Le roi commence à se dire que sa vie ne tient qu'à un fil et que Natacha pourrait à tout instant décider qu'il n'est pas utile pour la survie du royaume, et l'éliminer.

C'est ce qui fait qu'il transpire à grosses gouttes sous sa tunique bleue.

— Un problème ? demande Natacha en s'épargnant le protocole.

— Non, c'est que... je n'ai jamais interrogé de prisonnier auparavant.

Ce n'est pas un job pour un prince et il n'était pas supposé être roi, il n'avait pas besoin d'être présent les rares fois où un prisonnier était interrogé.

— C'est très simple, explique Natacha. On pose des questions, s'il

répond tant mieux, s'il ne répond pas, on le torture et on menace tous les gens qu'il aime.

La manière dont elle prononce ces mots glace le sang de Fall. C'est à croire qu'il n'y a pas une once de compassion ou même d'émotions, autre que la colère, dans le corps de Natacha.

Est-ce qu'il ne devrait pas trouver un moyen pour se débarrasser d'elle ? D'un autre côté, elle est diablement efficace.

— Dan, mon petit Dan, comment on se retrouve, lance-t-elle entrant dans la cellule.

C'est le garde qui assure la ronde du matin qui leur a ouvert. Fall lui fait signe de rester dans les parages. Le roi reste dans l'encadrement de la cellule, il n'aime pas les espaces confinés, et l'odeur qu'il sent lui donne des haut-le-cœur.

— Dan, souffle-t-il. Est-ce que ça va ?

Le soldat est libre de ses mouvements, mais il s'est collé au mur en face d'eux quand Natacha est entrée, comme s'il craignait la nouvelle.

— C'est une conseillère, explique Fall pour le rassurer. Elle travaille avec Mia.

Dan hoche la tête pour montrer qu'il a compris. Sa barbe a un peu poussé et Fall ne l'avait jamais vu avec des poils sur le menton. Il a l'impression que c'est un autre homme face à lui. Il essaie d'imaginer ce visage, penché sur lui dans sa chambre, un poignard à la main.

Non, impossible. Il ne veut pas y croire.

— On me dit que tu as voulu tuer ma collègue ? demande Natacha.

Dan fait non de la tête.

— Mia, elle s'appelle Mia. Il paraît que tu as brandi une épée au-dessus de sa tête. Mon petit, tu t'es attaqué à la mauvaise personne. J'ai essayé de tuer Mia un paquet de fois au cours des années et c'est à croire qu'un ange gardien la protège. Bon, l'ange a un nom, et je le connais, et il m'agace au possible, et lui aussi j'ai essayé de le tuer, mais bref tu me comprends, non ?

Fall déglutit. Il ne comprend pas tout ce que débite Natacha, mais le simple fait qu'elle ait tenté d'assassiner Mia lui met des frissons dans le dos.

— Allez mon petit, raconte-moi ce qui t'est passé par la tête, lance la conseillère. Non ? Rien ? Tu ne veux pas ? Et si on parlait de Nataly dans ce cas. Tu vois de qui il s'agit ?

Dan hoche la tête.

— Bien, on avance. Alors Nataly a été retrouvée presque morte, enfin l'assassin a raté son coup, ce qui braque encore les projecteurs sur toi, ce ne serait pas la première fois que tu tenterais quelque chose et que tu raterais ton coup, hein ? Elle avait ingéré du poison, un poison qu'on ne fabrique qu'à Punt, ce qui fait que tous les regards sont braqués sur toi, mon petit. Il paraît que tu viens de Punt, pas de

chance, hein ? À ta place, je n'aurais pas utilisé un poison de ma propre ville, enfin c'est tellement un indice ! Qui t'a formé ? On ne t'apprend pas à brouiller les pistes ? Et j'ai quand même une question importante : comment as-tu fait pour aller filer du poison à Nataly alors que tu croupissais ici ?

Dan garde les lèvres closes, Fall se demande s'il comprend tout. Le soldat a toujours été bon avec lui, il avait lui-même essayé de lui poser des questions quand il a pris son service, mais Dan avait l'air perturbé, comme si... comme s'il n'y avait rien à raconter sur sa vie et qu'un prince ne devrait pas s'y intéresser. Mia a parlé de magie, elle lui a expliqué que le soldat peut avoir été ensorcelé. Doit-on lui attribuer alors le crime qu'il a commis ? S'il n'était pas maître de lui-même, s'il n'avait pas le contrôle sur son corps...

— Tu sais, je peux faire ça toute la journée, puis toute la nuit, poursuit Natacha. Si tu ne réponds pas, on va pouvoir passer à mon étape préférée : je vais commencer par t'arracher les ongles, un à un. Je commence par là parce que c'est extrêmement douloureux, mais ça ne t'empêche pas de parler et ça ne met pas ta vie en danger, ce qui est très important pour la suite. J'aime que les choses durent longtemps, tu vois ? J'aime la lente agonie, celle qui prend des jours et des jours, celle où tu me supplies de t'achever. Il n'y a rien de plus doux à mes oreilles que la voix de ma victime en train de hurler « tue-moi, tue-moi ». Le regard que tu auras... ah, je vais m'en délecter !

Fall recule d'un pas malgré lui, Natacha lui fait peur et il n'a pas envie de rester dans cette pièce. Il n'a pas non plus envie que Dan soit torturé. Le soldat n'a pas l'air de comprendre ce qu'il fait là, pourquoi est-ce qu'on l'accuse de quelque chose. Il est... il est perturbé.

— Ensuite, je m'occuperai de tes dents, ajoute Natacha.

Elle attrape le menton de Dan et le force à ouvrir la mâchoire.

— Je vais les arracher une par une, tu vas crier et ce sera un supplice terrible. Mais encore une fois, ce n'est pas quelque chose qui va t'empêcher de parler, ou de vivre. Dommage pour toi, hein ?

— Stop ! ordonne Fall.

Il s'en veut presque d'avoir dit quelque chose, parce que maintenant il tremble de peur que Natacha se retourne contre lui. Bon sang, ce n'est pas lui le courageux de la bande, il n'y a même pas de bande. Enfin si, il y a Winter. Est-ce qu'elle peut lui prêter un peu de son courage ? Graham était beaucoup plus courageux que lui, mais Graham n'est plus là et il doit arrêter de se dire qu'il n'a pas été préparé pour ce poste.

Il est trop tard pour les regrets, trop tard pour refaire son enfance et son adolescence, trop tard pour changer le passé.

Il ne peut qu'avancer, aller de l'avant, s'affirmer, apprendre sur le tas, commettre un tas d'erreurs, les reconnaître, s'excuser et s'en servir

pour rebondir.

Il a peur face à Natacha, il n'aime pas l'avoir comme conseillère, mais il veut encore moins d'elle comme ennemie. Mia ne peut pas tout gérer toute seule et la présence de l'autre assassin paraît nécessaire. Néanmoins, ça ne veut pas dire qu'il doit la laisser faire tout ce qu'elle veut.

— Personne ne fera du mal à Dan, décrète-t-il.

— Hein ?

Natacha se tourne vers le roi et l'expression sur son visage est terrible : elle a l'air déçue. Qui peut être déçu de ne pas torturer une tierce personne ? Est-ce que la guilde des assassins ne recrute que des psychopathes ?

— Dan est un fidèle soldat de la couronne. Il a...

Il se rappelle le garde à la porte.

— ... été victime d'un...

Il lève la main pour faire comprendre à Natacha qu'il parle de magie, sans prononcer le mot pour autant. Mais elle n'a pas l'air de suivre, alors il murmure :

— ... d'un sort.

Puis, plus haut :

— Il n'était pas maître de ce qui lui arrivait, de ses actes ou de leurs conséquences. Je refuse qu'on le torture, je refuse qu'on le traite comme s'il était un ennemi de la couronne. Je veux qu'on comprenne ce qui lui est arrivé et qui a décidé de l'inclure dans ses manigances. Dan n'en est pas la tête pensante. Si quelqu'un doit être torturé, c'est celui qui a pris la décision de tuer mon père, de tuer mon frère, de me poignarder, d'éliminer Mia et d'empoisonner Nataly.

La liste des crimes s'allonge, ils sont tous liés, n'est-ce pas ? Il ne peut en être autrement. Natacha cligne des yeux.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ici si je n'ai pas le droit de le torturer ? demande-t-elle.

— On veut des informations sur le poison de Punt, décide Fall en croisant les bras sur sa poitrine.

Il espère que ça lui donne un air autoritaire, mais il le fait surtout pour que l'assassin ne se rende pas compte que ses mains tremblent.

— Je déteste les gens faibles, grogne Natacha en se tournant vers Dan à nouveau.

Fall ne sait pas s'il est amusé de la manière dont elle ne respecte pas le protocole, ce qui lui rappelle Winter, ou s'il est offusqué qu'elle se croit libre de tout.

— Débrouillez-vous, grogne-t-elle finalement. Je ne sais pas faire ça dans la douceur. S'il n'y a pas de sang, il n'y a pas de torture.

— Il existe plein de moyens de torturer quelqu'un sans faire jaillir une seule goutte de sang, les coupe Mia en entrant dans la cellule.

Le soulagement envahit le roi : il n'est plus seul avec Natacha.

— Qu'est-ce que tu as fait de Nataly ? demande l'assassin.

— Je l'ai mise sous bonne surveillance. Elle a pu parler et elle m'a confirmé que le poison vient bien de Punt. Elle l'a obtenu de Dan, mais elle a dû le supplier et elle l'a elle-même ingéré.

— Elle a voulu se tuer ? s'étonne Fall.

Mia hoche la tête.

— Elle s'attend à ce qu'un homme de Stym débarque à tout instant pour lui trancher la tête et elle voulait... elle voulait choisir son destin, termine la conseillère.

— Alors je n'ai pas le droit de faire joujou avec Dan ? Il a attenté à ta vie, mine de rien, indique Natacha.

— Tu vas laisser Dan tranquille et arrêter de lui faire peur. Bon sang, qu'est-ce que tu as appris à la guilde, hein ? Il y a mille moyens de torturer quelqu'un sans même l'abîmer. Pourquoi est-ce que tu veux à chaque fois du sang, du sang et du sang ? La torture psychologique est bien plus puissante que la torture physique. Ce n'est pas pour rien qu'il y a des geôles qui donnent sur la falaise et que la plupart des prisonniers deviennent fous là-bas.

Natacha lève le menton, souffle fort par les narines et s'écarte du chemin qui mène au prisonnier. Mia avance jusqu'à Dan et pose sa main sur sa joue.

— Demande au garde de partir, réclame-t-elle.

Natacha quitte la cellule, tombe sur le garde que Fall a voulu avoir près de lui, et lui réclame sur un ton sec de foutre le camp.

— Dan, personne ne te veut du mal, je te le pro... O.K., Natacha te veut du mal, mais elle saisit toutes les opportunités à sa disposition pour torturer les gens, ce n'est pas contre toi. Ce que je veux dire, c'est que je crois que tu es innocent et que quelqu'un t'a manipulé. J'ai besoin de découvrir qui est derrière tout ça, je soupçonne un magicien. Est-ce que tu vois ce qu'est un magicien ? Est-ce que tu as rencontré quelqu'un de nouveau récemment, est-ce que... est-ce qu'il y a eu quoi que ce soit d'anormal ? N'importe quoi ! Il faut que tu me racontes, Dan, pour qu'on puisse démêler les nœuds de cette histoire.

Dan a l'air terrorisé, il ne répond rien. Il tient Mia en très haute estime, mais il ne comprend même pas ce qu'il fait ici. Que s'est-il passé ? Sa mémoire est floue, son corps est ankylosé. Il a été puni, c'est certain, mais pourquoi ? Qu'a-t-il fait de si terrible ? La fille là-bas parlait d'une tentative d'assassinat sur Mia, mais pourquoi aurait-il fait une telle chose ?

— Je peux ? demande alors Fall.

Mia hésite, hoche la tête, puis s'écarte. Il entre enfin dans la cellule, tousse quand la bile lui remonte dans la gorge à cause de l'odeur, et s'approche de Dan.

— Dan, est-ce que tu te souviens avoir donné le poison à Nataly ?

Le soldat ne répond pas, il ne comprend pas la question. Nataly ? Il n'a jamais été au service de Nataly, pourquoi est-ce qu'elle l'aurait approché ?

— Je vais essayer autrement... est-ce que tu as déjà été en possession d'un poison venant de Punt ?

Cette fois, il hoche la tête pour acquiescer. Toutes les personnes qui viennent de Punt emportent un flacon de ce poison avec elles. C'est un produit qui vaut cher et qui peut être revendu sur le marché noir. Ce n'est pas pour ça que Dan l'a pris. On lui a répété que parfois, dans l'armée, quand les choses tournaient mal, il valait mieux avoir de quoi mettre fin à ses jours.

— Est-ce que ce poison était dans tes affaires ici, au palais ?

Nouveau hochement de tête de sa part. Fall utilise sa voix douce, et Dan apprécie. Il ne comprend toujours pas ce qu'il se passe, mais au moins, il a un peu plus confiance et on ne lui crie pas dessus.

— Est-ce que tu as déjà rencontré Nataly, la femme de mon frère ?

Cette fois, il ose ouvrir la bouche :

— Non, répond Dan. Enfin, oui. Mais pas en privé.

Il a déjà croisé dans les couloirs la femme de Graham, mais il ne lui a jamais adressé la parole.

— Très bien. Tu ne te rappelles pas avoir discuté avec elle ? Ou lui avoir donné un quelconque produit ?

Il fouille dans sa mémoire, mais rien ne lui revient.

— De quoi est-ce que tu te souviens en dernier ? demande Fall.

Le ton du roi est curieux à présent, parce qu'il est clair que Dan n'a pas été témoin de tout ce qui est arrivé au cours des derniers jours.

— Le cri, répond le soldat.

— Le cri ?

— Vous criez, explique Dan. Alors je suis entré.

Fall se tourne vers Mia.

— Et si la personne qui m'a poignardé avait été interrompue par Dan ? propose-t-il.

— Cela n'explique pas ce qui est arrivé à Dan ensuite.

— Imaginons qu'elle soit entrée par le passage secret, qu'elle m'ait poignardé, j'ai crié, Dan s'est précipité, il est tombé sur cette personne qui l'a ensorcelé. Mais Dan avait peut-être déjà appelé des renforts et il était trop tard pour finir le travail, il fallait déguerpir.

— Est-ce que notre roi ne serait pas en train d'inventer une hypothèse qui lui permettrait d'innocenter son soldat parce qu'il ne supporte pas l'idée qu'on le trahisse ? grommelle Natacha dans l'encadrement de la porte en croisant les bras sur sa poitrine.

Fall rougit. Il y a de ça, c'est certain. Il n'a pas envie de croire que Dan est un traître. Si le seul soldat auquel on lui a dit de faire

confiance le trahit, que peut-il faire ? Comment va-t-il survivre dans ce palais ?

— Est-ce que... est-ce qu'il y a quelque chose qu'on peut faire pour rendre sa mémoire à Dan ? demande Fall.

Natacha lève les yeux au ciel et peste que la torture serait bien plus efficace.

— Il n'a pas tort, intervient alors Mia. Ensuite, j'ai veillé notre roi en continu, j'étais donc l'obstacle suivant sur le chemin du tueur. Peut-être qu'il a fini par parler à nouveau à Dan, pour lui demander de m'éliminer.

— Il n'a pas l'air d'avoir essayé avec beaucoup de ferveur, grogne Natacha.

— Même s'il avait essayé avec ferveur, il n'aurait pas réussi, répond sa rivale.

— Ce qui veut dire que la personne qui l'a ensorcelée ne sait pas que tu fais partie de la guilde des assassins, ajoute Fall.

— Exact.

Mia déglutit, tandis que ses méninges s'agitent.

— Un élixir de vérité ? propose-t-elle en s'adressant à Natacha.

— Je ne pense pas que ça fasse effet sur un sort, rétorque cette dernière. Je crois que ce qu'il nous faut, c'est un autre magicien, si c'est bien un magicien qui s'est occupé de Dan et qu'il n'est pas en train de nous rouler dans la farine.

— Il ne ferait pas une telle chose, soupire Mia.

— Non, c'est vrai, il n'a pas l'intelligence pour, rétorque Natacha. Il n'y a pas grand-chose dans sa caboche. J'imagine que ça en fait le soldat parfait.

— Et le pantin parfait, poursuit Mia sans prendre ombrage de la remarque de sa collègue.

— Admettons.

Natacha n'a pas l'air satisfaite par l'explication, mais elle est moins braquée qu'au tout début.

— Je ne connais pas de magiciens, ajoute Mia.

— Moi non plus.

Fall observe les deux jeunes femmes. Il s'attend à ce qu'elles trouvent une solution à tout instant.

— Sénart en connaît peut-être ? propose Mia.

— Tu es prête à retourner là-bas pour lui annoncer que maintenant, c'est la femme de l'ancien roi qui a failli clamser ? Il te tranchera la tête.

— Il ne me tranchera pas la tête, il est en sous-effectif, il a besoin de moi et de mes connaissances.

— Crois-moi, j'apprécierais qu'il te tranche la tête, ce serait du bon débarras, tu n'as jamais mérité d'être là.

— Sois sérieuse deux minutes, Natacha.

— Je le suis.

— Qu'est-ce qui attirerait un magi...

Elle s'interrompt dans sa phrase en entendant des pas. Natacha tire aussitôt un poignard de sa ceinture, se met en position de garde et se prépare à attaquer le nouveau venu.

La silhouette s'avance vers eux, et c'est alors que Fall découvre le visage de Maëva. Elle n'a pas le temps de prononcer un mot que Natacha lui colle un couteau sous la gorge. Maëva se fige, elle respire avec lenteur, sans trop gonfler ses poumons, pour être la plus immobile possible. Son regard trouve celui de Fall, elle l'accroche et il ne sait pas pourquoi, mais il a l'impression qu'elle essaie de lui parler, juste comme ça, juste à travers un regard. Il retrouve en elle la même attitude farouche et déterminée qu'il a vue chez Winter. Pourtant, Maëva n'est pas de la même trempe. Elle est fragile, protégée par ses parents, elle s'est évanouie la veille, non ? Il a entendu quelque chose à ce sujet.

La jeune femme qui se tient devant lui n'a rien à voir avec ce portrait qu'il a tiré dans sa tête.

— Natacha, fait Mia en claquant sa langue contre son palais. Il s'agit de la fille du général Darshian. Ce n'est pas un ennemi.

Natacha recule, range son arme et effectue une courbette qui n'a rien de respectable. Fall se dit qu'on ne peut pas attendre plus d'elle de toute façon, c'est déjà fou qu'elle se soit pliée en deux, il imagine que c'est une manière de s'excuser. Non, en fait, non, ça ne peut pas être ça. Natacha n'est pas du genre à s'excuser pour quoi que ce soit.

Maëva jette un œil dans le couloir, d'abord à droite, puis à gauche.

— Que nous vaut votre présence dans les cachots ? demande alors Fall.

— J'ai des informations, Votre Grâce, répond-elle. Des informations qui ne peuvent plus attendre.

— Quel genre d'informations ? se méfie Natacha. Parce que nous étions au milieu d'un entretien très sérieux.

Maëva s'humecte les lèvres. Elle jette un œil au soldat prisonnier et a l'air de décider qu'elle ne peut pas dire tout ce qu'elle sait ici, alors elle laisse planer le mystère :

— Des informations qui mettent en péril la couronne, ajoute-t-elle. Et je n'ai pas beaucoup de temps avant qu'on se demande où je suis.

Fall ne connaît pas bien Maëva et il n'est pas certain de vouloir la suivre tandis qu'elle tend la main pour lui montrer la sortie. Et si c'était un piège ? Il ne peut faire confiance à personne. Elle pourrait être victime d'un sort, ou simplement vouloir lui nuire. Le général pourrait l'avoir formée à tuer. Elle n'a pas tremblé quand Natacha a posé la lame de son cou contre sa gorge...

Maëva a l'air de comprendre que la confiance n'est pas établie. Malgré la présence de Dan, elle se décide :

— La fille est vivante. Winter, c'est ça ? Elle est vivante, elle a été sauvée par mon frère, ils ont plongé vers les rochers, mais elle a fait de la magie et ils s'en sont tirés.

— De la magie ? s'étonne Fall.

Maëva hoche la tête.

— Mon père sait que les magiciens sont encore en vie, ajoute-t-elle. Mais ce n'est pas ce dont je voulais vous prévenir.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

— Mon père. Enfin, ma mère. Enfin, les deux. Ils s'apprêtent à vous renverser et à prendre le pouvoir à Isha, sous prétexte de protéger le pays de votre incompetence et de faire face à la menace au nord. Ils ont intercepté le message que vous aviez rédigé à l'intention de Stym et l'ont remplacé pour les inciter à attaquer.

— Non, il ne faut pas que Stym attaque ! s'exclame Fall. Les bateaux ne sont pas réparés, les...

— Les bateaux sont réparés, rétorque Maëva. Mon père y a veillé. Il n'a juste prévenu personne qui aurait pu relayer l'information jusqu'à vous. Il veut cette guerre, car elle lui permettra de légitimer sa prise de pouvoir.

— Qu'est-ce qu'on peut faire ? demande Fall à Mia.

C'est alors que Maëva tire un rouleau de parchemin de son corset, orné d'un sceau royal.

— J'ai peut-être intercepté le messager à mon tour, souffle-t-elle. Mais il va falloir la jouer fine pour que mon père ne comprenne pas que ses plans ont été déjoués.

— Il faut l'arrêter, oui ! crie Fall.

— Ce n'est pas possible, répond Mia.

Maëva approuve de la tête.

— Il a la loyauté de l'armée, ils ne se retourneront pas contre lui, pas sans des preuves flagrantes. Ce parchemin porte votre sceau, pas celui de mon père. Si vous voulez conserver votre couronne et arrêter la mainmise des Darshian sur l'armée, vous devez leur amener une preuve de sa culpabilité que personne, absolument personne ne pourra démentir. Il faut leur ouvrir les yeux, mais pour ça il faut frapper un grand coup. Et même dans ces circonstances, une partie de l'armée se rebellera.

— Comment faire dans ce cas ? Je suis pieds et poings liés. Même si nous réussissons à calmer le jeu avec Stym, leurs bateaux resteront là et ils pourront changer d'avis à tout instant.

— J'ai un plan, souffle Maëva. Mais il est risqué. Et il implique de faire revenir mon frère au palais.

Chapitre 29

Kaplan cesse de serrer les dents sur la corde. Il ne sent plus la douleur dans son dos, elle a été remplacée par une simple chaleur diffuse, plutôt agréable. Il tourne la tête et découvre Aïgo et Winter, face à face, en train de se dévisager. Une douce lumière dorée entoure les mains de la jeune fille. Elle les secoue pour essayer de faire disparaître la brume et elle réussit. Kaplan cligne des yeux pour vérifier qu'il n'a pas halluciné. La douleur et la fatigue peuvent créer des visions, il n'en a aucun doute, il a pu observer le phénomène maintes fois sur les soldats à l'infirmerie du palais, mais aussi sur les voleurs de la Fosse.

Il se tord le cou pour essayer d'apercevoir son dos. Il ne parvient pas à apercevoir quoi que ce soit, alors il se lève, souffle sur le miroir en pied qui se tient dans un coin sombre de la pièce, et recommence son manège. Il n'y a plus rien, absolument plus rien. Sa peau est neuve, il tord un bras pour essayer de la toucher, il n'y a pas de callosités, pas d'égratignures. Il boite toujours, mais il n'a plus mal au dos.

— C'est toi qui as fait ça ? demande-t-il en se tournant vers Winter. Bon sang, c'est toi ! Tu ne peux plus dire que je raconte n'importe quoi, tu ne peux plus nier. C'est de la magie, n'est-ce pas ?

Winter a toujours le regard braqué dans celui d'Aïgo. Il semble guetter leurs réactions respectives.

— Est-ce que tu peux essayer de guérir ma jambe ? Ou de redresser une vertèbre ? Qu'est-ce que tu peux faire exactement ? Je ne vais plus pouvoir être le médecin de la guilde, pas avec un talent comme le tien, je vais faire pâle figure comparé à...

— Ce qui est arrivé ici ne doit jamais sortir de cette pièce, lance alors Aïgo.

Winter déglutit tandis que Kaplan s'approche d'elle. Il pose ses deux mains sur la table médicale pour s'appuyer dessus et ne pas reposer son poids sur sa jambe boiteuse.

— Est-ce un phénomène que tu maîtrises ? poursuit le Joyau.

Winter fait non de la tête.

— C'est la première fois qu'elle le fait en étant consciente de ce qu'il se passe, a priori, explique Kaplan.

La jeune femme se tourne vers lui et le fusille du regard. Igor, qui est resté sur la table, observe chaque personne tour à tour, en essayant de comprendre ce qui vient de se passer.

Aïgo prend une inspiration.

— Je devrais te tuer tout de suite, décrète-t-il.

Winter écarquille les yeux, Kaplan vient se placer devant elle et la fait reculer.

— Personne ne tuera Winter, décide-t-il.

Heureusement qu'elle a réparé son dos, parce que s'il doit se battre contre Aïgo, il va déguster. Il ne pourra pas le vaincre, surtout maintenant qu'il comprend d'où lui vient son talent au combat, mais il pourra le retarder et permettre à Winter de s'enfuir.

— Beaucoup voudront la tuer, ajoute Aïgo. Je n'ai pas envie de le faire, mais ce serait la meilleure décision.

— La meilleure décision pour qui ? demande Kaplan.

— Pour le monde.

— Quel monde ?

— Notre monde. Pour tous les habitants des royaumes.

— En quoi est-ce que Winter serait une menace ?

— Les magiciens sont des menaces, rétorque Aïgo. Ils l'ont été de tout temps.

— Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté.

— Tu as été en contact avec l'un d'eux, comprend aussitôt Aïgo. Que t'a-t-il dit ? Quelles inepties est-il allé mettre dans ton crâne ? Tu es intelligent, Kaplan. On ne peut pas te convaincre de quoi que ce soit en claquant des doigts. Quels arguments avait-il ? Qu'est-ce qui fait que sa parole est plus précieuse que la mienne ? Plus précieuse que celle de quelqu'un qui t'a pris sous son aile il y a huit ans quand tu étais aux abois et qui n'a fait que tenir son engagement depuis ?

Kaplan ouvre la bouche pour répondre, mais il réalise qu'Aïgo n'a pas tort.

Mais il réalise aussi que si quelqu'un d'aussi puissant que le Joyau considère Winter comme une menace, alors viendra un jour où il décidera de la tuer.

Et il ne veut pas que ce jour arrive.

D'un coup sec, il pousse la table médicale vers Aïgo, l'assassin est surpris, il recule, trébuche et tombe à la renverse.

— Dégage de là ! crie Kaplan à Winter. Enfuis-toi !

Mais la jeune femme reste paralysée, comme si toutes les dernières révélations étaient trop pour elle.

— Winter ! crie encore Kaplan.

Il veut la secouer par les épaules, mais Aïgo s'est relevé. Il s'approche d'un pas souple.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, lance-t-il.

— Tu vas la tuer, n'est-ce pas ?

— J'y réfléchissais, mais je ne comptais pas encore passer à l'action.

— Elle n'a rien fait avec sa magie encore, pourquoi est-ce que tu la

considères comme une menace ?

— Parce qu'elle pourrait faire beaucoup de choses.

— Elle n'est que Winter ! Tu la connais !

Aïgo lève le bras et l'écrase contre le visage de Kaplan, qui grogne, pousse un cri de douleur et tombe au sol. Il se relève aussitôt et tous ses réflexes refont surface. Il lève une jambe, Aïgo esquive le coup de pied au menton que le fils du général Darshian voulait lui mettre. Il lui attrape la cheville en plein vol et s'apprête à le faire tomber. Kaplan profite de l'immobilité de son pied pour s'appuyer dessus, soulever son corps et atteindre le visage d'Aïgo avec son autre jambe. Il touche sa cible, le voile du Joyau est déchiré et en dessous, on discerne un masque noir qui recouvre tout son visage.

— Je ne te laisserai pas faire.

— Tu n'es pas de taille à lutter contre moi.

— J'essaierai. J'y laisserai ma vie s'il le faut.

— Tu tiens à elle tant que ça ? s'étonne le chef de la guilde.

Kaplan ne répond pas, il n'a pas besoin de le faire. À la place, il se met en garde, encaisse le coup suivant que lui assène Aïgo et cherche une ouverture dans la garde du Joyau. Il pare les attaques, esquive, plonge au sol, est touché à la cuisse et il comprend que le chef de la guilde essaie d'affaiblir encore plus sa jambe boiteuse. Alors il la positionne en sacrifice, Aïgo s'engouffre dans la brèche, tire un poignard à la dernière seconde de sous sa cape et le plante dans l'artère qui parcourt le muscle de la cuisse. Kaplan le laisse faire et saisit l'opportunité pour toucher Aïgo au visage. Il lui balance un coup de poing, puis un coup de coude, le Joyau retire son couteau, le sang gicle de la blessure. Kaplan étouffe la douleur. Il n'a que très peu de secondes devant lui avant de ne plus être en état de se battre, puis de se vider de son sang. Il doit utiliser ce temps pour mettre Aïgo hors d'état de nuire et permettre à Winter de s'en sortir. Il plonge sur le Joyau, le plaque au sol grâce à l'effet de surprise et le martèle de coups. Un voile blanc commence à perturber sa vision. Il sent alors qu'on parvient à le faire basculer sur le côté et à le plaquer au sol. Une lame encore poisseuse de sang vient se glisser sous sa gorge. Il respire à grandes goulées pour essayer de calmer la douleur qu'il ressent. Il va mourir, c'est certain. Quitte à mourir, il veut savoir.

Alors il lève la main, persuadé qu'Aïgo va lui trancher la gorge d'une seconde à l'autre, il tire sur le masque de son visage et le fait tomber.

Des cheveux blonds et courts tombent sur les joues du Joyau. Le couteau n'a pas tranché la gorge de Kaplan. Deux yeux bleus l'observent tandis qu'il essaie de démêler le vrai du faux. Est-ce qu'il hallucine, enfin ?

Les traits de visage devant lui sont ceux d'une femme. Aïgo est une

femme.

— C'est pour ça que tu te trimballes tout le temps avec un voile devant les yeux ? souffle Kaplan en grimaçant de douleur.

Le couteau sous sa gorge disparaît, mais il sait que c'est trop tard pour lui.

— Winter, soigne-le.

Le Joyau se redresse, s'écarte et laisse un Kaplan à l'agonie sur le sol bétonné. Igor est toujours sur la table et il émet une série de petits cris. Une de ses pattes pointe vers Aïgo, puis il se remet à piailler de plus belle.

— Winter, tonne Aïgo.

Mais est-ce son vrai prénom ?

— Sa vie dépend de toi. Soit tu restes paralysée à attendre sagement que je me décide, ou non, à te tuer, ce qui entraînera sa mort. Soit tu sors de ta torpeur, tu le soignes et ensuite nous pourrons discuter.

C'est Igor qui prend les choses en main, il saute sur Aïgo, descend le long de sa jambe pour rejoindre le sol, grimpe ensuite sur le pantalon de Winter, arrive jusqu'à son épaule et pousse un cri si aigu dans son oreille que la jeune fille tressaille. Elle tourne la tête pour le disputer, cligne plusieurs fois des yeux et découvre la scène.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Elle se précipite à genoux à côté de Kaplan.

— Non, non, non, fait-elle sur un ton suppliant. Tu ne peux pas mourir. Tu ne peux pas.

Le jeune homme essaie de garder les yeux ouverts. Elle cherche l'origine de la blessure au milieu de la mare de sang qui est en train de se former. Elle trouve la plaie à sa cuisse, appuie dessus, comprime la blessure, mais elle sent qu'il est déjà trop tard.

— Kaplan, Kaplan, Kaplan... murmure-t-elle. Reste avec moi. J'ai besoin de toi, idiot.

Elle ne sait pas quoi faire, Igor a cessé de piailler, mais elle n'arrive pas à organiser ses pensées pour autant. Elle ne peut pas paniquer, s'il y a bien un moment dans la vie où il est interdit de paniquer, c'est maintenant.

Alors elle prend une lente inspiration, la main toujours plaquée sur la blessure de Kaplan, et elle réfléchit à tout ce qu'il lui dirait de faire.

— Un garrot, décrète-t-elle. Il faut un garrot pour empêcher le sang de continuer de couler. On doit recoudre la blessure.

— Il ne s'en sortira pas, Winter. La médecine ne peut pas le sauver.

Aïgo s'agenouille à côté d'elle. Elle observe son visage féminin, se demande comment elle a pu passer à côté tout ce temps. Est-ce pour ça qu'il porte un voile en permanence ? Pour ne pas dévoiler le fait qu'il est une femme ?

— Mais tu peux le sauver, ajoute le Joyau.

— Comment ? demande-t-elle. Je ferai tout ce qu'il faudra.

— Ta magie peut le sauver. Tu l'as utilisée il y a quelques minutes. Recommence, et il vivra. N'y parviens pas, et il échouera.

Elle reste à genoux, à côté d'elle, sans bouger, sans même essayer d'enrayer l'hémorragie.

— Je ne sais pas comment faire, peste-t-elle.

Elle cherche de l'aide dans le regard d'Igor. Il secoue la tête de droite à gauche sans savoir, désespéré de ne pas pouvoir l'aider, puis soudain il tend les deux pattes vers l'avant, pour lui indiquer de faire la même chose.

Elle s'exécute, elle détache sa main de la cuisse de Kaplan, le sang se remet à s'écouler de plus belle. Elle se concentre, elle grimace, elle appelle la magie à elle, comme si c'était un animal qu'on pouvait siffler et qui débarquait au grand galop.

— Allez, il faut que ça fonctionne !

Elle ferme si fort les paupières qu'elle en a mal, les rouvre et cherche un signe quelconque que la magie opère.

Rien ne se passe.

Alors elle se jette sur Kaplan, l'attrape par les épaules et est à deux doigts de le secouer.

— Tu ne peux pas mourir ! crie-t-elle. Je te l'interdis ! Pas après tout ce qu'on vient de traverser ! Tu vivras !

Elle ressent toute la peine du monde de le voir s'éteindre ainsi, tandis qu'elle est incapable de faire quoi que ce soit pour l'aider. Et en même temps, elle a cette certitude, tout au fond d'elle, qui lui hurle que oui, Kaplan vivra, parce que ce n'est pas encore son heure et qu'il a le droit à une nouvelle chance. Il a seulement découvert le sens de la liberté, personne n'a le droit de lui arracher maintenant. Il doit en faire l'expérience, il doit la savourer, il doit apprendre à sortir de sa cage.

Une lueur dorée recouvre les mains de Winter, elle est subjuguée par cette sensation de chaleur diffuse dans ses doigts. Elle les approche de la blessure à la cuisse de Kaplan et le processus s'enclenche aussitôt. La plaie se referme lentement, le tissu se reconstruit. Bientôt, il ne reste que le sang sur le sol et le trou dans le pantalon de Kaplan comme témoignage de ce qu'il vient de se passer.

Il n'ouvre pas les yeux pour autant, alors Winter passe ses mains sur tout son corps, à la recherche d'une autre blessure qui expliquerait pourquoi il n'est pas éveillé. Elle n'a aucune idée de si elle guérit autre chose, elle n'est focalisée que sur un point : faire en sorte qu'il vive.

— C'est bon, lance Aïgo quand elle repasse pour la troisième fois sur sa cuisse. Il vivra. Il est juste fatigué, il a perdu beaucoup de sang et ta magie ne permet pas de remettre du sang dans son corps. Il doit

se reposer.

Elle lève les yeux vers celui qu'elle considérerait comme un mentor. Elle l'idolâtrait il y a quelques jours encore. Elle fantasmaït sur lui, elle le voyait comme ce chef bienveillant qui prenait soin des siens, elle l'imaginait flirter avec elle, l'aider à atteindre les sommets de la guilde. Comment a-t-elle pu être aussi sotte ? Comment n'a-t-elle pas repéré que le voleur est une femme ?

Elle secoue ses mains pour faire disparaître la lueur, ça fonctionne et elle se sent soulagée de ne plus voir la lumière dorée autour de ses doigts.

— Aide-moi à le porter, réclame-t-elle. On ne peut pas le laisser sur le sol.

Aïgo hoche la tête, elle se déplace pour attraper Kaplan par les épaules, tandis que Winter soulève ses jambes. Ensemble, elles le portent sur la table médicale. Winter cherche une couverture, quelque chose pour couvrir le jeune homme, car sa peau est froide. Elle part fouiller dans ses affaires, tant pis s'il le prend mal, mais il doit bien y avoir un duvet dans les parages. C'est Igor qui tombe dessus, en tire un coin avec sa petite gueule et pousse un piaïllement aigu pour attirer l'attention de Winter.

— Merci, tu es formidable mon petit Igor.

Elle lui dépose un baiser sur le haut de la tête et le caméléon change trois fois d'affilée de couleur. Il se rengorge d'une telle marque d'affection.

Winter tire sur le duvet pour l'attraper, le dépose sur le corps de Kaplan et fait bien attention à ce qu'il soit recouvert depuis son cou jusqu'à l'extrémité de ses pieds.

— Combien de temps avant qu'il se réveille ? demande-t-elle enfin.

— Plusieurs heures au minimum.

— Pourquoi l'avoir blessé ? Il aurait pu mourir.

— Je...

Winter n'a jamais entendu Aïgo hésiter. Elle a construit son personnage dans sa tête sur la base des rares rencontres qu'elle a eues avec elle avant tous ces événements, et sur la base des rumeurs entendues. Toutes les histoires qu'elle a écoutées sont venues compléter la grande fable qui se déroulait dans sa tête.

— Il n'avait pas l'air de vouloir arrêter le combat, il était prêt à aller jusqu'au bout, lance alors Aïgo. Mes réflexes ont pris le dessus. J'apprécie Kaplan, je ne voulais pas le tuer.

— Mais tu as été entraînée à tuer.

— Oui, toute ma vie.

— Pourquoi est-ce que tu caches ton identité ? Pourquoi est-ce que tu te fais passer pour un homme ?

Le Joyau semble hésitant à répondre. Winter réalise qu'elle ne sait

même pas comment Aïgo a gagné sa place de chef de la guilde. Est-ce qu'il y a eu un combat épique ? Est-ce que la place était libre et elle a simplement endossé le rôle ?

— Quel est ton vrai nom ? demande Winter.

— Aïga, répond-elle. J'ai choisi Aïgo par facilité, ça sonnait de manière similaire, ce qui m'évitait d'avoir à faire des efforts pour repérer le nom et c'était encore... c'était encore moi, d'une certaine façon.

— Pourquoi... pourquoi te faire passer pour un homme ? Quel est l'intérêt ?

Aïga soupire, Winter se demande si elle va vraiment tout lui raconter ou si elle va trouver un moyen d'esquiver ses questions.

Elle défait le reste de son attirail qui couvre son corps et Winter découvre une femme blonde, vêtue d'une tenue de cuir souple similaire à celle des assassins. Ses cheveux forment un carré qui lui donne un air bien plus jeune que ce que Winter pensait. Oh, elle s'imaginait régulièrement qu'Aïgo n'avait que quelques années de plus qu'elle et qu'il pourrait se passer quelque chose, sur un malentendu. Un jour il verrait à quel point elle se battait, il admirait sa ténacité, sa capacité à rebondir et il serait attiré par elle.

Qu'elle a été naïve ! Quel âge a Aïga ? À peine plus que Kaplan on dirait.

— Ça a commencé bien avant la guilde des voleurs, avant même la guilde des assassins, même si c'est là-bas que ça s'est concrétisé, explique-t-elle.

— Si loin que ça ?

Elle hoche la tête, vérifie le pouls de Kaplan et vient s'adosser contre le mur de pierres pour se laisser glisser et se retrouver les fesses contre le sol. Winter reste debout, de l'autre côté de la table médical, parce qu'elle ne veut pas quitter le chevet de son ami. Au moindre soubresaut, elle veut être là.

— Mon père aurait aimé avoir un fils, pour l'aider dans les champs, explique-t-elle. Une fille n'est pas assez forte, et puis il faut payer une dot le jour où elle se marie et il n'avait pas besoin de quiconque pour s'occuper du foyer puisque ma mère était encore là. Elle s'occupait de gérer la cabane où ils vivaient, ainsi que la vente des produits de la ferme, qui leur rapportait peu, mais leur permettait d'acheter ce qu'ils n'étaient pas capables de produire eux-mêmes.

Winter ne répond rien, elle laisse Aïga se perdre dans ses souvenirs.

— Dès que j'ai été en capacité de comprendre ce qu'on attendait de moi, j'ai essayé d'aider aux champs. Je voulais montrer à mon père que je pouvais faire tout ce qu'un fils aurait fait, alors je n'ai pas ménagé mes efforts. J'avais cinq ans. Il n'était jamais content, je ne faisais jamais assez bien et il ne cessait de me répéter que les femmes

n'étaient pas faites pour aider aux champs, que je n'avais pas la musculature ou les nerfs nécessaires, que je ne pouvais que le ralentir et qu'il donnerait tout pour m'échanger contre un fils.

— Ça ne devait pas être une enfance facile.

— Oh, elle a été de courte durée, explique-t-elle. La guerre est venue et mes parents ont été tués alors que je n'avais que six ans. Ma mère m'a suppliée de me cacher alors que je voulais les affronter, comme un homme. J'ai refusé de me glisser sous les lattes de la cuisine et je les ai défiés du regard quand ils sont venus. J'ai brandi une fourche, ils m'ont regardée en riant, ils ont réclamé de la nourriture, ma mère a accepté, elle était prête à leur donner tout ce qu'ils avaient, pourvu qu'on leur laisse la vie sauve. Mon père a refusé.

Elle marque un temps de pause tandis qu'elle se plonge dans ses souvenirs.

— Ils lui ont tranché la tête sous mes yeux, d'un coup d'épée. Puis ils ont tué ma mère. Quand mon tour est venu, j'étais en larmes, j'avais lâché ma fourche et ils ont décidé de me laisser la vie sauve. Les soldats n'aiment pas tuer les enfants, je crois que ça leur fait trop mal au cœur. Peut-être que l'un d'entre eux avait un enfant chez lui. Peut-être que j'avais cet air farouche qui leur a donné envie de me laisser vivre.

» Ils ont tout pillé. Quand ils sont enfin partis, il ne restait rien des récoltes, il n'y avait plus de nourriture et je n'avais que ma fourche pour me défendre d'une prochaine attaque.

Winter essaie d'imaginer une petite Aïga, âgée de six ans, qui se retrouve livrée à elle-même au milieu des champs.

— Je n'étais pas capable de m'occuper de la ferme toute seule, alors j'ai marché jusqu'à la suivante, pour essayer de trouver de l'aide, ou pour proposer mon aide. Tout le monde y était mort. J'ai marché jusqu'à la suivante encore. Même résultat. J'ai passé six semaines à me nourrir de ce que je trouvais, à dormir dans les arbres pour me sentir plus en sécurité, à fouiller dans les cabanes pour trouver des armes et à aiguiser des lames, parce que ça me donnait la sensation d'être une guerrière. Puis Isha était devant moi. La guerre était finie, les gens célébraient la fin des combats et je ne comprenais pas pourquoi tout le monde était en joie alors qu'il y avait tant de morts à pleurer.

— La guerre n'a jamais vraiment atteint les portes de la ville, de ce que j'ai compris, souffle Winter.

— Non, les habitants d'ici ne comprenaient pas pourquoi c'était si dérangeant de les voir faire la fête, alors que dans ma tête s'alignaient les visages de tous les corps que j'avais croisés sur ma route. Je sentais encore l'odeur des cadavres en décomposition, je voyais les corbeaux se servir à même la chair.

— Ce n'est pas un spectacle pour une si jeune enfant.

— Non, mais c'est celui de mon enfance. À Isha, j'ai frappé à toutes les portes pour trouver du travail, mais on n'embauchait pas les enfants bien sûr. J'ai essayé de comprendre comment fonctionnait la ville, j'ai cherché à intégrer des guildes, à obtenir un apprentissage... Quand on ne me répétait pas que je n'étais qu'un enfant, on me disait que non, jamais ils n'embaucheraient une fille.

— C'est là que tu as commencé à changer ton identité ? demande Winter.

— Oui. J'ai coupé mes cheveux si courts qu'ils me donnaient un air de garçon, j'ai adopté une voix plus grave, j'ai essayé de prendre une démarche plus masculine. J'ai observé pendant des heures les garçons de mon âge, j'ai appris les règles de leurs jeux, leur vocabulaire, j'ai essayé de me fondre dans la masse. Puis j'ai frappé à la porte de la guilde des voleurs, qui était réputée pour prendre les orphelins sous son aile...

— ... mais pour ne jamais les laisser partir ensuite, termine Winter. Aïga hoche la tête.

— J'ai réussi à obtenir un contact, puis de fil en aiguille j'ai été introduit jusqu'à la Fosse. On s'est moqués de moi, de mon âge, on m'a demandé si j'étais une fille, j'ai clamé haut et fort que non, mais ma voix est montée dans les aigus et m'a trahie. Sénart était là.

— Sénart ? Le chef de la guilde des assassins ? Que faisait-il ici ?

— Il essayait de remettre en place une hiérarchie digne de ce nom parmi les voleurs. Le précédent Joyau n'était pas... il était versé dans l'art du vin et des prostituées, il ne gérait rien du tout, il avait vidé les caisses de la guilde et les voleurs ne prospéraient pas, ce qui faisait d'eux des dangers. Sénart, à l'époque, n'était pas prompt à tout régler par un assassinat, surtout qu'il aurait fallu éliminer une bonne partie des voleurs qui vivaient sans règles et se permettaient de tuer les victimes de leurs larcins, dont certains nobles importants pour la ville et le royaume. Alors il est venu gérer les choses au cœur du problème, il a choisi le prochain Joyau, il lui a donné des règles, il lui a expliqué son rôle et au moment de partir, il est tombé sur moi et l'humiliation que j'étais en train de vivre. On riait aux éclats, on me tirait les cheveux et je me débattais comme une lionne.

— Je crois qu'un autre enfant se serait laissé mourir bien avant. Tu étais... seule, livrée à toi-même, depuis déjà un bout de temps. Comment as-tu pu, à six ans, parcourir autant de chemin, débarquer dans une ville que tu ne connaissais pas et...

— La fierté, la coupe Aïga. La fierté de prouver à mon père qu'il avait tort et qu'une fille aurait pu faire le travail. Je ne dis pas que c'était une bonne motivation, mais elle m'a maintenue en vie pendant un moment alors j'ai puisé dedans toutes les forces dont j'avais besoin.

Sénart s'est interposé entre moi et les voleurs, ils ne savaient pas qui il était, et je l'ignorais moi aussi, mais les autres ont senti qu'il était dangereux. Il y avait cette aura autour de lui à l'époque qui faisait qu'on marchait sur des œufs en sa présence. Il s'est accroupi, il m'a regardée et il m'a demandé si j'étais prête à travailler dur pour obtenir ce que je voulais, si j'étais prête à obtenir le respect des autres rien qu'en entrant dans une pièce. Il n'a pas parlé de défendre le royaume, il m'a juste dit que je n'aurais plus jamais faim, que je n'aurais plus jamais à demander quoi que ce soit à quiconque et que je serais si forte que je pourrais mettre des hommes au tapis en une poignée de secondes. J'ai dit oui. Il m'a pris par la main et il m'a emmenée à la guilde des assassins.

— Je n'imaginai pas que ton histoire avait démarré comme ça.

Winter soulève la couverture et glisse ses doigts dans ceux de Kaplan. Elle serre, mais pas trop, elle veut juste lui montrer qu'elle est là et lui donner l'énergie dont il a besoin pour se remettre. Igor descend de son épaule, où il s'était réinstallé et va se poser sur la poitrine du médecin. Il se roule en boule et ferme les yeux. Il n'est pas un poids suffisamment important pour empêcher le voleur de respirer, alors Winter ne lui dit rien. Elle observe le torse du jeune homme se lever et s'abaisser à un rythme régulier. Tant qu'il respire, elle respire. Tant que son pouls bat, elle ne s'affole pas. Depuis combien de temps leurs destins sont-ils aussi liés ?

— À la guilde des assassins, j'ai gardé ma coupe courte, j'ai commencé mon apprentissage et puis j'ai rencontré Mia.

— Qui est Mia ?

Aïga sourit et son regard est perdu dans le vague pendant quelques courts instants.

— Elle est comme moi, répond-elle.

— Une femme devenue homme ?

— Non, elle est un assassin.

— Oh.

— Nous avons fait notre formation ensemble. J'ai commencé à me faire appeler Aïgo peu après l'avoir rencontrée et petit à petit, les gens ont compris qu'il ne fallait plus prononcer le nom d'Aïga. Je suis devenu Aïgo.

— Mais en grandissant, tes formes ont...

Winter essaie de trouver un mot pour dire qu'elle n'a pas pu cacher toute sa vie qui elle était.

— Oui, mes formes ont évolué, j'ai appris à mieux les cacher. J'ai un bandage en permanence autour de ma poitrine pour aplatir mes seins, j'ai appris à moduler ma voix si bien que personne ne se doute que je suis une femme en l'entendant, et j'ai enfilé un masque et un voile pour que mon identité ne soit jamais révélée.

— Mais pourquoi ? Enfin, je veux dire, tu as dû régler tes soucis avec ton père depuis le temps, il est mort, il ne mérite pas que tu continues de...

Aïga lève une main.

— Je n'ai pas honte de qui je suis, ou de ce que je fais au quotidien pour me travestir. Les voleurs me respectent beaucoup plus en imaginant que je suis un homme, il y a des tas de choses inaccessibles aux femmes qui me sont accessibles quand je quitte mon voile et que j'enfile un déguisement digne de ce nom. Je ne l'ai pas fait depuis longtemps, il faudrait que je coupe à nouveau mes cheveux si je voulais sortir là-dehors en plein jour.

— Pourquoi ne pas y aller en tant que femme ?

— Parce que... parce que ça ne me convient pas, ça ne convient pas à qui je suis, ce n'est pas aligné avec moi-même. J'aime me faire passer pour un homme, Winter. Ça me donne cette confiance en moi qui me manquait le jour où les soldats sont venus. Ça me donne l'impression que rien ne peut m'ébranler, que je peux réussir tout ce que j'entreprends.

— Et en tant que femme, tu ne te sens pas capable de ça ?

Elle fait non de la tête. Winter ne sait pas sur quel pied danser, elle ne comprend pas tout à fait le besoin que ressent Aïga de se faire passer pour un homme. Est-ce qu'elle ne pourrait pas réussir tout ce qu'elle entreprend en étant une femme ? Elle tourne cette histoire dans sa tête, puis hausse finalement les épaules :

— L'important, c'est que tu te sentes bien. Si être un homme est ce qui t'aide à te sentir bien, alors... c'est bien ?

Aïga lève la tête et sourit.

— Tu ne diras rien ? demande-t-elle.

— Tu me tueras si je dis quelque chose, non ?

— Je ne sais pas, je commence à développer une forme d'affection pour toi et Kaplan. Je ne suis pas du genre à me lier d'amitié. Il n'y a que Mia qui a eu mon affection au cours des années, les autres... les autres ne sont que des pions sur un grand échiquier. Tant qu'ils me sont utiles, je les garde en vie, le jour où ils perdent de leur intérêt, je cesse de les protéger.

Winter déglutit, elle ne peut pas oublier qu'Aïga a été formée pour être un assassin, et ce discours le martèle très bien.

— Je note de t'être toujours utile.

— Tu n'es plus dans cette catégorie, Winter. Maintenant que tu sais qui je suis vraiment, et pas seulement que je suis une femme, mais d'où je viens, qui m'a formée, je dois apprendre à te faire confiance. Et puis je te l'ai dit, je me suis prise d'affection pour votre duo, même Igor me paraît presque mignon maintenant.

— Il est mignon, se défend Winter.

Il n'ouvre même pas un œil à la mention de son nom.

— Je ne peux pas non plus te laisser gambader en ville sans aucune maîtrise de tes pouvoirs. Tu ne peux pas les montrer à quiconque, tu le sais ça, n'est-ce pas ?

— Je... Kaplan a eu beau me dire que j'étais une magicienne, j'ai refusé de le croire. Et maintenant que j'ai la preuve sous les yeux, je n'ai aucune idée de ce que ça signifie. Qu'est-ce que... qu'est-ce que je dois faire ? Comment je me débarrasse de ce truc ?

— Tu ne t'en débarrasses pas, indique Aïga. En revanche, tu dois apprendre à le contrôler et surtout tu dois apprendre à bien placer ta confiance. Des magiciens viendront, et ils voudront te prendre sous leur aile, pour s'arroger tes pouvoirs, pour que tu leur obéisses à eux et que tu accomplisses leur volonté. Tu dois te méfier de tous ceux qui voudront t'enseigner quelque chose.

Winter déglutit. Elle n'est pas encore prête à affronter ce nouveau monde. Elle jette un œil à sa main libre et se demander pourquoi elle ? Pourquoi est-ce que c'est tombé sur sa petite personne ? Qu'a-t-elle fait pour mériter un tel fardeau ? Ne peut-elle pas s'en débarrasser ? Elle est sur le point de sortir sa famille de la misère !

— Est-ce qu'il y a quelqu'un, en dehors d'Isha, qui peut m'apprendre ?

— Peut-être. Il faudrait que je fasse quelques recherches.

— Kaplan et moi avons pour objectif de quitter la ville, avoue-t-elle.

Aïga hausse les épaules.

— Je me doutais que c'était votre prochaine étape.

— Ce n'est pas un problème ? Tu ne vas pas nous mettre de bâtons dans les roues ?

— Je ne contrôle pas vos vies, contrairement à ce que tu crois. En revanche, je veux l'arche avant que vous partiez.

Winter lâche la main de Kaplan. Elle a jeté sa sacoche dans un coin de la pièce en entrant. Elle se dirige vers le sac, qui contient toute sa vie, l'ouvre et pose ses doigts sur l'arche. L'objet est petit, il lui paraît quelconque. Elle le tend à Aïga. Le Joyau lève la main pour saisir l'artefact, mais au même instant, une bulle dorée se crée autour de l'objet et lui brûle les doigts.

Chapitre 30

— Qu'est-ce que c'est ? demande Aïga en secouant ses doigts pour calmer la douleur. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je n'en sais rien, murmure Winter.

Elle lâche l'objet, mais la sphère dorée qui l'encercle reste en place. Le Joyau tente encore de le saisir, sans succès. Winter se baisse, le rattrape et réussit à poser ses doigts dessus sans ressentir la moindre douleur.

L'arche s'ouvre alors : comme un pont qu'on aurait coupé en deux, les branches se tendent vers le ciel et une lumière dorée en jaillit, fonce vers le plafond et semble en traverser la structure sans créer de dégâts pour autant.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? souffle Winter.

— Je crois que tu as activé l'objet, répond Aïga en se relevant.

— Personne ne voit ça, n'est-ce pas ? Personne ne peut le voir.

— J'espère, sinon tu es en train de mettre toute la ville au courant de notre position et de celle de l'artefact.

— Comment est-ce que j'arrête ça ?

— Je ne sais pas. Je ne fais que les récolter pour les soustraire à Stym.

— À Stym ? Pourquoi Stym ?

— Leur chef appartient aux ténèbres.

— Les ténèbres ?

— Je t'expliquerai plus tard, trouve le moyen de fermer l'objet, il ne faut pas qu'il émette cette lumière partout où tu vas !

Aïga remet son masque, ainsi que son voile, elle cache ses cheveux et vérifie que tout est en place dans le miroir de la pièce. Elle s'avance vers la porte.

— Je ne peux pas laisser Kaplan ici, rappelle Winter.

— Oui, parce que rester dans la pièce avec lui et attirer tout le monde à toi est une excellente idée.

Winter ne bouge pas pour autant.

— Attends-moi, je vais vérifier ce qu'on voit depuis l'extérieur. Ne bouge pas, enferme-toi à clef, ne laisse personne entrer sauf moi.

— Comment est-ce que je saurai que c'est toi ?

— Je frapperai trois coups, puis cinq.

Aïga disparaît, elle claque la porte et Winter se précipite pour enclencher le verrou, l'arche toujours dans une main. Elle finit par poser l'objet sur la commode à tiroirs de Kaplan. Il continue d'émettre sa lumière.

— Comment je t'éteins ?

Elle tente de lui donner un ordre :

— Éteins-toi ! Ferme-toi ! Arrête !

Rien ne se passe. Igor s'étire et traverse la pièce pour la rejoindre. Il grimpe sur la commode et reste à distance respectueuse de l'objet. Il tend une patte, se brûle et gémit de douleur.

— Fais attention, grommelle Winter. Comment on l'éteint ? Une idée ?

Une série de piailllements lui répond.

— Bien sûr, je vais faire exploser la pièce pendant que Kaplan se repose, excellente idée !

Son ton sarcastique ne trompe pas Igor, qui fait une autre proposition et cette fois Winter réagit en soupirant :

— Balancer le machin au fond de la mer ? Il faudra traverser toute la ville pour ça, Igor, comment est-ce que je sors avec un truc qui envoie un signal lumineux vers le ciel ? Est-ce que ça s'arrête au moins ? Peut-être qu'il va s'arrêter tout seul quand il... quand il ne fonctionnera plus ?

Elle attrape l'arche et la jette au sol de toutes ses forces pour essayer de la briser. L'objet rebondit, la sphère dorée semble lui servir de bouclier et il n'y a même pas une égratignure sur le bois.

— Pourquoi c'est toujours à moi que ces conneries arrivent, hein ? J'aurais dû filer le sac tout entier à Aïgo !

Ou Aïga, elle ne sait plus quel nom elle a le droit d'utiliser.

— Le sac ! Le livre !

Elle retourne à sa sacoche, en tire l'ouvrage à la couverture noire et aux arabesques dorées et reste époustouflée pendant une poignée de secondes devant. Puis elle l'amène jusqu'à la commode, le dépose à côté de l'artefact et ouvre l'énorme livre.

— Il sonne magique ce livre, on est d'accord ? Il est mystérieux en tout cas. Et il était rangé précieusement dans le coffre du général Darshian, avec l'arche. Ils sont peut-être liés.

Elle tourne les pages, essaie de déchiffrer les lignes écrites à la main, mais ne comprend rien.

— Ce n'est pas la langue d'ici.

Il y a des illustrations de temps à autre, elle fait défiler les pages, avec l'espoir de tomber sur...

— Là ! s'exclame Winter. L'arche ! Je te l'avais dit Igor !

L'espoir regonfle son cœur et elle s'arrache les yeux sur les petites lignes, qu'elle ne comprend toujours pas.

— Il devrait y avoir un langage universel, grommelle-t-elle. Quelque chose qui fait qu'on se comprend tous et que je ne me retrouve pas à ne rien piger à ce qui est écrit. La solution est peut-être là et la seule chose qui m'empêche de la découvrir c'est que je ne sais

même pas de quelle langue il s'agit ! Est-ce qu'on connaît un traducteur ? Quelqu'un capable de parler toutes les langues du monde ?

Igor fait non de la tête et se penche sur le document à son tour. Il hausse finalement les pattes pour montrer qu'il n'a aucune idée de ce dont il s'agit.

On frappe à la porte, mais ce n'est pas le signal d'Aïgo. Winter essaie d'ignorer le voleur qui veut sûrement se faire soigner, elle se replonge dans l'ouvrage, tourne d'autres pages. Quel est ce livre ? A-t-il été volé à un magicien ? Le général Darshian est-il lui-même un magicien ? Est-ce possible ? Non, Kaplan l'aurait su quand même.

D'autres coups se font entendre contre la porte, et cette fois Winter comprend que quelque chose cloche. Elle s'avance à pas lents pour ne pas faire de bruit, se hisse sur la pointe des pieds et jette un œil à travers le judas.

Des voleurs s'apprêtent à enfoncer la porte avec un foutu bélier !

— On recule ! crie-t-elle à Igor.

La porte pivote sur ses gonds dans les trois secondes qui suivent, Winter ne sait plus ce qu'elle doit protéger en priorité : l'artefact ? Kaplan ? Le livre ?

Elle se positionne le plus en avant possible, pour empêcher les gens d'atteindre la commode, ou la table médicale.

— Bordel, Kaplan, si tu veux te réveiller et faire la démonstration de ton talent au combat, je crois que maintenant serait le moment idéal. Je te jure qu'ensuite j'écirai un poème sur ton héroïsme.

Igor piaille à son oreille.

— Oui c'est vrai je n'ai jamais écrit de poèmes et ça sonnera sûrement très mal, mais on s'en fiche, O.K. ? C'est l'intention qui compte.

Elle lève les mains pour montrer qu'elle ne veut aucun mal aux cinq voleurs qui viennent de débarquer. Elle repère Tony dans le lot et d'avoir un visage familier sous les yeux l'apaise.

— Tiens, Tony ! Tu me dois encore un paquet de balkars, lance-t-elle pour détendre l'atmosphère.

Mais le chef de la Tapisserie, qui gère le recel des objets volés, tourne aussitôt la tête vers la lumière de l'artefact.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demande-t-il. Et lui, qu'est-ce qu'il a ?

Il désigne Kaplan sur la table médicale. Winter ne peut s'empêcher de remarquer que tout à coup, Tony a perdu son accent.

— Il a été blessé, explique Winter.

Tony s'approche, elle hésite à lui barrer le passage, mais qu'est-ce qu'il va faire au médecin ? Rien, il l'apprécie, non ? Kaplan paie toujours sa part à la guilde, il ne fait pas de remous.

— Où a-t-il été blessé ? demande-t-il.

Il pose la question, mais ses yeux ne sont pas en train de vérifier l'intégrité du corps du voleur, ils sont braqués sur la lumière de l'artefact.

Winter recule et réalise qu'elle a laissé le chef de la Tapisserie s'approcher un peu trop de l'objet. Elle est obligée de céder du terrain, elle ne peut plus protéger Kaplan. Où est Aïga ?

— C'est ça la mission du Joyau ? demande Tony. C'est ça qu'il voulait dérober ? Il a réussi à l'avoir avant la fête des Lucioles ?

— N... De quoi est-ce que tu parles ?

Elle sait de quoi il parle, de la fameuse mission pour laquelle Jarod serait mort, celle qui consiste à aller piocher dans les caisses de la guilde des marchands pendant la fête des Lucioles pour récupérer les quatre cents millions de balkars qui seront en transit.

— Comment es-tu au courant ? insiste-t-elle en reculant.

Elle sert maintenant de bouclier à un objet. Elle ne voit pas ce qu'elle va pouvoir faire pour se défendre des autres voleurs qui s'approchent de plus en plus. Certains ont tiré leur couteau. Ah, elle est belle la solidarité entre collègues ! Pas vu pas pris, hein...

— Tony, est-ce que tu veux bien demander à tes amis de sortir ?

— Pourquoi je ferais une chose pareille, hein ? Il y en a ici qui en ont marre de payer leur commission à Aïgo, pendant qu'il essaie de se prendre pour lui tout seul une mission qui rapporte gros et qu'il ne compte même pas partager avec nous autres. Il a ses favoris, c'est ça ?

— Non, ce n'est pas ça. Rien de tout ça n'a à voir avec la fête des Lucioles, Tony. Je te le promets.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? fait la voix grave d'Aïgo.

Elle ne sait pas comment l'assassin parvient à moduler aussi bien son timbre. Le soulagement l'envahit de savoir que le Joyau est de retour. Elle réalise qu'elle se sent en sécurité quand elle est là.

— Tony ? demande Aïgo.

Elle dépasse les autres voleurs qui bloquent l'accès au corps de Kaplan et vient se positionner entre eux et Winter. Winter est entre l'artefact et Tony, et Kaplan n'a aucune idée de ce qu'il se passe depuis le fin fond de son inconscience. Pourvu que personne ne songe à s'en prendre à lui. Winter se mord l'intérieur de la joue. Si quelqu'un ose s'approcher du corps du médecin, il y a de grandes chances pour qu'elle jette l'artefact dans la foule histoire de faire diversion, et qu'elle fonce protéger son ami.

— Winter, donne-moi l'objet, réclame Tony. Il n'est pas à toi.

Winter cligne des yeux pour essayer de comprendre comment Tony pourrait savoir que l'objet ne lui appartient pas.

— À qui appartient-il dans ce cas ? demande-t-elle.

— À quelqu'un de beaucoup plus haut placé que toi, quelqu'un qui

t'écraierait par sa supériorité si tu le voyais.

— Pour qui travailles-tu vraiment, Tony ? lâche-t-elle.

Aïgo se rapproche à son tour et le chef de la Tapisserie sent l'étau se resserrer autour de lui.

— Pour quelqu'un qui me récompensera de lui ramener l'arche.

Il tend le bras pour s'emparer de l'objet, Winter ne bouge pas et le laisse faire, jusqu'à ce qu'il se brûle les doigts et pousse un juron. Il se tourne alors vers la jeune femme, fonce sur elle, lui donne un coup d'épaule qui la fait reculer et tente encore d'attraper l'objet. Il crie en posant ses doigts dessus et décharge alors toute sa colère contre Winter. Elle se protège de ses bras tandis qu'il la roue de coups, jusqu'à ce qu'Aïgo s'interpose, lui balance un direct dans le menton et le tienne à distance.

Les autres voleurs s'approchent, l'air menaçant, Tony les encourage

:

— Vous avez vu ce qu'il m'a fait ! Ce n'est pas normal ! Un chef ne traite pas ses troupes comme ça, il partage le butin, il ne garde pas tout pour lui !

— Oui ! C'est dégueulasse ! Nous aussi on veut not' part !

Ils se mettent à foncer sur Aïgo et Winter. La jeune fille tremble, elle n'a plus la force de quoi que ce soit. La journée de la veille, la nuit à nager, la matinée qui a suivie... elle n'a plus une once de réflexes, de jugeote, de...

Igor piaille à son oreille pour l'éveiller et elle se rappelle qu'elle n'a pas le droit d'abandonner. Elle glisse l'artefact dans sa sacoche à nouveau, il continue d'émettre cette lueur dorée, même à travers le tissu. Elle referme le livre et le range au même endroit. La fuite est inéluctable, autant y être préparée.

Mais elle ne partira pas sans Kaplan, et ça, ça va être une opération corsée.

— Si tu as un merveilleux plan pour nous faire disparaître en claquant des doigts, je suis preneuse, lance Winter.

— Si tu as un merveilleux plan pour éteindre l'artefact, dont la lumière se voit depuis la surface, je suis preneur, rétorque Aïgo.

Elle déglutit en imaginant le faisceau lumineux percer le sol, traverser les boutiques et maisons puis jaillir dans le ciel.

— Mais maintenant tout le monde est au courant de notre emplacement, non ? souffle-t-elle.

— Tout le monde, confirme Aïgo. Certains ne comprennent pas, d'autres doivent savoir que c'est le lieu de planque de la guilde des voleurs. La seule certitude c'est que nous n'allons pas passer inaperçus.

Elle tire deux poignards de sous sa cape.

— Je suis désolée, murmure-t-elle.

Tony attaque avant qu'elle puisse poursuivre ses excuses. Aïgo pare le coup, lève le poing et entame un combat rapproché avec le chef de la Tapisserie, pendant qu'elle fait face à une nuée de voleurs. Ils se sont rassemblés devant la porte et heureusement qu'ils ne peuvent pas tous attaquer de front, sinon elle serait emportée par un raz-de-marée.

Elle veut parer le premier coup, mais ses réflexes sont trop lents et elle reçoit le poing de son adversaire en plein visage. Igor saute sur le voleur et tente de le déconcentrer, tandis que Winter recule d'un pas et presse l'arête de son nez. Elle se concentre à nouveau, et cette fois le coup l'atteint à l'estomac. Elle se plie en deux avec sa sacoche, elle entend les cris de son caméléon qui fonce sur elle pour vérifier son état.

— Pars, Igor, murmure-t-elle en serrant les dents. Pars tant que tu peux, d'accord ?

Elle croise son regard, il hésite, puis fait non de la tête. Un voleur s'approche alors du corps de Kaplan et l'animal bondit pour se jeter sur la table, se dresser sur ses pattes arrière et grogner sur l'intrus. Winter sourit malgré elle. Elle a toujours été sur la même longueur d'onde avec Igor.

Le temps qu'elle observe l'animal, un nouveau coup la saisit au menton et lui fait voir trente-six chandelles. Elle trébuche, essaie d'attraper la commode pour se tenir debout, mais tombe par terre. Elle ne sait pas où en est Aïgo de son combat, mais peu importe la formation qu'elle a reçue, elle ne voit pas comment elle va se défaire d'autant d'adversaires. Dire que ce sont ses fidèles sujets, qu'elle a aidés pendant des années, dire qu'elle a redoré le blason de la guilde des voleurs, qu'elle a donné un toit à plein de gens, tout ça pour quoi ? Pour qu'on se retourne contre elle à la seconde où on pense qu'elle va s'en mettre plein les poches sans partager ? Qu'est-ce que les gens en savent ?

Elle tousse et sent un goût de fer dans sa bouche. Elle lève la tête, un nouveau coup la cueille au visage et elle s'allonge de tout son long. Elle sent qu'on essaie de saisir sa sacoche, de la lui arracher et d'attraper l'objet qui brille si fort dans son sac. Elle soupire.

Tant pis pour l'artefact.

Tant pis pour Aïgo.

Tant pis pour son avenir.

Sa famille s'en sortira. Basil trouvera le moyen de poursuivre son apprentissage, même si elle ne ramène pas la somme qu'il faut à Sébastan. Les autres se battront pour trouver un logement, pour protéger Bâ et se mettre à l'abri du besoin.

Elle ouvre un œil avant de s'évanouir et elle voit qu'Igor est aux prises avec un voleur qui fait les poches de Kaplan, comme s'il allait trouver des pièces à l'intérieur. Elle n'aime pas son air, elle n'aime pas

la manière dont il tripote le corps de son ami. Elle n'aime pas l'idée que Kaplan soit sur cette table, incapable de se défendre.

Et c'est ce qui lui donne la force de réagir et d'exploser.

Chapitre 31

Une lueur violette émane de ses mains, une sphère se forme entre ses doigts et file vers le voleur qui fouille Kaplan. La boule de magie crépitante le percute en plein torse, il recule, crie et son corps s'enflamme. Winter ferme les yeux brièvement devant l'horreur du spectacle. A-t-elle vraiment fait ça ? Elle s'appuie sur ses coudes pour se redresser, tandis que les yeux d'Igor vont d'elle, à la victime, de la victime à elle. Il cligne plusieurs fois des paupières, puis finalement se met à piailler en direction des autres adversaires. Un poignard jaillit et érafle le visage de la jeune femme tandis qu'elle se relève. Elle grogne, porte les doigts à sa joue et observe le sang sur la peau de ses phalanges quand elle retire sa main.

Elle lève les bras et un éclair violet jaillit, les voleurs s'écartent tandis qu'il file vers la Fosse, sans toucher personne. Les adversaires de Winter ont les yeux écarquillés et se méfient.

— Sorcière, entend-elle murmurer.

Elle ne sait pas quelles sont les croyances vis-à-vis de la magie. Pour elle, c'était quelque chose qui n'existait pas il y a quelques heures encore.

Elle ne sait pas ce qu'elle peut faire de plus. Elle tient à peine debout, tout ce qu'elle vient de faire, elle l'a fait d'instinct, sans se poser de questions, et maintenant qu'elle se demande comment faire fuir toutes ces personnes, rien ne lui vient en tête. Elle les garde à distance par le seul pouvoir de leurs propres peurs de la magie.

— Allez-vous-en ! crie-t-elle en essayant de paraître démoniaque. Filez tant qu'il est encore temps, ou je vais tous vous tuer !

Elle se rapproche de la table où Kaplan est allongé et fait signe à Igor d'aller le réveiller. Elle ne pourra pas quitter les lieux tant qu'il est endormi, ce n'est pas possible. Elle n'a pas la force de le porter, Aïgo ne va pas s'encombrer d'un corps inconscient non plus. Elle tourne la tête pour voir où il en est. Tony se prend un coup de coude en plein nez à ce moment précis, il recule de deux pas, Aïgo s'engouffre dans la brèche de sa garde et l'enchaîne jusqu'à ce qu'il tombe au sol, et ne se relève pas.

— On a un problème, indique alors le Joyau.

— Un seul ? rétorque la jeune femme.

Igor émet un cri aigu au creux de l'oreille de Kaplan et ce dernier s'éveille en sursaut. Il a le teint pâle, son regard n'est pas vif, mais au moins, il est conscient.

— On va devoir décamper, lui explique Winter.

Le médecin recule et manque de tomber de la table en voyant Aïgo.

— Il ne va rien te faire, ajoute alors la jeune femme. N'est-ce pas ?

Le Joyau hoche la tête.

— On a besoin que tu fasses de ton mieux pour tenir sur tes jambes, poursuit Winter. Nous sommes une cible formidable.

Elle désigne la lumière qui émane de son sac et change de direction à chaque fois qu'elle bouge et que l'objet tressaute à l'intérieur.

— J'imagine que je ne peux pas le laisser ici pour en être débarrassée ? continue Winter.

— J'aimerais pouvoir te dire que oui, mais c'est une très mauvaise idée.

— Les voleurs ne parviennent pas à le toucher.

— Ce n'est pas des voleurs dont j'ai peur, poursuit Aïgo.

Kaplan se lève péniblement, rejoint le mur et le longe. Winter avance vers la foule qui lui barre la route, ils ont tous peur d'elle à présent. Igor saute sur l'épaule du médecin pour ne pas avoir à courir derrière eux et Aïgo ferme la marche pour protéger leurs arrières.

— De qui alors ? demande Winter. De qui faut-il avoir peur ?

— De Stym, rappelle le Joyau. Des forces des ténèbres.

Elle reste dans l'encadrement de la porte. Une nuée de voleurs lui fait face, et elle ne sait pas comment les contrer, comme se frayer un chemin face à la foule. Elle plonge la main dans son sac, en tire l'artefact et songe à Paléon, à la manière dont il harangue les troupes.

— Ceci est un message du dieu solaire, lance-t-elle en brandissant l'arche lumineuse au-dessus de sa tête. Il m'a confié une mi...

Mais les voleurs n'y connaissent rien à la religion et on la bouscule aussitôt pour la renverser et tenter de saisir l'artefact. Si seulement elle pouvait faire jaillir un éclair de sa main tout de suite maintenant. Comment marche ce truc ? Il faut donner des ordres ?

— Éclair ! lance-t-elle. Magie !

Rien ne se passe. Elle parvient à garder l'artefact en main, car les autres se brûlent en voulant le saisir. On la piétine au sol jusqu'à ce qu'Aïgo attrape une épée, piquée à un autre voleur, et s'interpose pour maintenir tout le monde à distance.

Puis c'est finalement la voix de Sir Antonin qui se fait entendre, couvrant le bruit des battements de son cœur, qui sont si forts en cet instant qu'elle a peur que son organe explose.

— Si des gens qui ne sont pas de la guilde commencent à entrer ici... grommelle Aïgo.

— Tu viens de dire que l'emplacement était connu alors...

— Ce n'est pas une raison pour débarquer.

Elle parvient à se relever, tandis qu'Aïgo maintient les voleurs à distance. Sir Antonin est en train de descendre les marches qui mènent au rez-de-chaussée de la Fosse et au même instant, à l'opposé de lui,

un groupe d'assassins vient d'entrer.

Winter déglutit.

— Blyna, murmure Aïgo entre ses dents.

— Une rivale ?

Il hoche la tête.

— Si quelqu'un veut m'expliquer ce qu'il se passe, souffle Kaplan.

— Est-ce que je ne peux pas donner l'artefact à Sir Antonin ? propose Winter. C'est un magicien. Il pourrait en prendre soin. Il n'a pas l'air méchant...

— Qu'est-ce que j'ai dit au sujet de ceux qui voudront t'enseigner ? rétorque Aïgo.

— Il m'a protégée, il a aidé Kaplan à s'introduire ici, il veut m'enseigner la magie. Est-ce que je ne devrais pas lui donner le bénéfice du doute ?

— Winter, j'étais en train de rassembler les artefacts pour une bonne raison, parce que les ténèbres sont revenues, qu'elles arrivent directement de Stym et que personne n'a l'air de voir le danger qui nous guette. Mais si le roi-magicien met la main sur l'arche, et pire encore, sur tous les autres objets, il n'y aura plus de Krömlyn, il n'y aura plus de soleil et tu regretteras le jour où tu es née.

Winter déglutit.

— Et qu'est-ce qui nous dit que Sir Antonin est un ennemi ?

— Rien, répond Aïgo. Mais je n'ai pas assez d'informations sur lui pour lui faire confiance. Et pourtant, je connais un paquet de monde, alors explique-moi pourquoi je ne sais rien de ce type ?

— Il fréquente le palais, explique Kaplan. Il a ses entrées à la guilde des marchands également.

— C'était ma cible il y a quelques jours. C'est comme ça que je suis tombée sur lui, ajoute Winter tandis que le groupe des assassins se rapproche des voleurs.

Au moins, ses collègues se détournent d'elle maintenant qu'un danger plus pressant accapare leur attention.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Winter a l'impression d'avoir posé cette question mille fois depuis quelques jours.

— Winter ! crie Sir Antonin en se frayant un chemin.

Il a l'air dans un sale état. A-t-il vaincu son frère jumeau ? Comment est-il arrivé ici aussi vite ?

Aïgo semble prendre une décision, car il se tourne vers la jeune femme et pose une main sur son épaule.

— Je ne sais pas quel est ton rôle dans cette histoire, souffle-t-il. Je sais seulement celui que je voulais me donner. Je voulais protéger le plus de monde possible, Winter. Je voulais protéger les voleurs, que personne ne protège, plutôt que les nobles, qui paient la guilde des

assassins pour effectuer leurs sales besognes, parce que nous avons perdu de vue la protection du royaume. Je connais l'histoire de Stym, j'ai de vagues connaissances quand il est question de magie, mais je suis incapable de t'enseigner quoi que ce soit. Tout ce que je sais, c'est ce qu'un magicien m'a appris le jour... le jour où je l'ai exécuté. Je n'ai pas voulu l'écouter ou le croire, puis les signes se sont multipliés et je me suis dit, dans le doute, que ça ne ferait pas de mal de rassembler certains objets pour le jour où...

Il marque un temps de pause alors que Sir Antonin n'est plus qu'à quelques pas et que derrière Winter, les assassins ont tiré leurs épées.

— ... peut-être il me prouverait qu'il avait raison, et que je n'aurais pas dû le tuer. Stym a commencé son approche alors que je n'ai pas encore rassemblé tous les artefacts magiques pour les mettre à l'abri.

— Mais que font ces artefacts ? demande Winter.

Sir Antonin arrive à leur hauteur, Aïgo lâche l'épaule de la jeune femme et se tourne vers le magicien en pointant le bout de son épée vers sa gorge.

— Je ne vous connais pas, lance le Joyau.

— Moi non plus, répond Sir Antonin. Je sais qui vous êtes, mais je n'ai jamais eu à traiter avec vous. Et pourtant je ne vous menace pas comme si vous alliez nuire à mes plans.

— Comment êtes-vous entré ici ? poursuit Aïgo.

— J'avais commencé à activer un réseau de voleurs pour demander de l'aide pour la sauver de... de moi-même et des soldats, explique-t-il. Je n'ai fait que suivre l'un de ces voleurs auquel j'avais déjà parlé et ensuite, malgré le fait que je ne sois pas un traqueur, j'ai senti la magie.

Le combat est de courte durée derrière eux, les voleurs commencent à s'enfuir, tandis que Blyna et ses troupes s'approchent d'Aïgo. Le Joyau pousse Winter et l'artefact dans son dos, vers Sir Antonin, malgré le fait qu'il n'a pas confiance dans ce magicien. Kaplan veut se battre, mais Aïgo lui barre le chemin de sa lame.

— Tu veux mourir, c'est ça ? lui demande-t-il.

— N... non, rétorque Kaplan.

— Alors reste en arrière, ce combat ne te concerne pas.

— C'est... pour défendre Winter, non ? insiste le médecin.

— Non, souffle Aïgo.

— Comme on se retrouve ? lance Blyna en s'avançant.

Ses hommes sont derrière elle.

— Blyna, je n'éprouve aucun plaisir à te retrouver entre ces murs. Est-ce que cette rivalité peut attendre un moment moins pressant ? répond Aïgo avec politesse.

— Non. J'ai bien peur que ton temps soit venu.

— Sénart ne voudrait pas que tu me tues.

— Mais il y a un moment que je n'obéis plus à mon père, et tu le sais.

— À qui obéis-tu alors ?

— À ceux qui me paient, répond Blyna. Sans les caisses de la guilde pour renflouer nos poches, il faut bien trouver des clients. D'ailleurs, tu serais surpris de savoir quelle belle somme d'argent ils sont prêts à investir dans certaines missions. J'ai bien peur que mon très cher papa ne nous rémunère pas à notre juste valeur.

Des ricanements s'élèvent dans les rangs derrière elle.

— On ne peut pas rester ici, murmure Sir Antonin à l'oreille de Winter. La lumière de l'arche va attirer Stym aussi sûrement qu'un phare attire un bateau au milieu de la nuit.

Aïgo et Sir Antonin parlent de Stym comme d'une entité maléfique qui va débarquer et s'emparer de l'artefact. Ça ne peut pas être une coïncidence.

— Mais pour aller où ? murmure la jeune femme. Il faut fermer l'artefact, d'abord, non ?

Sir Antonin l'observe avec une grimace sur le visage.

— Je n'ai pas la puissance nécessaire pour réaliser une telle chose, avoue-t-il. Il faut beaucoup de magiciens. C'est incroyable qu'il ait été activé en premier lieu.

— Je l'ai touché et il s'est allumé.

Sir Antonin essaie de se montrer rassurant.

— Alors tu vas pouvoir le fermer. Prends-le entre tes mains.

Elle pose ses doigts sur l'arche et sa lumière dorée.

— Imagine que tu aspiras la puissance qu'il y a dans l'objet, comme si... comme si tu demandais au jet lumineux de changer de direction, d'aller vers toi plutôt que vers l'extérieur.

Winter se demande si le magicien ne s'est pas cogné trop fort la tête pendant son combat.

— Je n'y arrive pas.

— Essaie encore, sois patiente avec toi-même et avec ton pouvoir.

Sa voix est calme et douce, elle devrait rassurer Winter, mais la jeune femme ne voit que l'urgence de la situation. L'objet lumineux entre ses doigts attire tous les regards, Aïgo est face à une horde d'assassins, Kaplan tient à peine debout et Igor doit lui piailler dans les oreilles pour vérifier qu'il ne va pas s'écrouler d'un instant à l'autre.

— Je n'y connais rien ! fait alors Winter en lâchant l'objet.

Sir Antonin le rattrape avant qu'il ne tombe au sol, sans se brûler. Il est la première personne que Winter voit saisir l'artefact, à part elle bien sûr.

— Je vais t'aider, propose-t-il. Nous n'irons nulle part avec cet objet si nous ne sommes pas capables d'en dissimuler le pouvoir.

— Peut-être que ce n'est pas le meilleur endroit pour faire ça, indique Kaplan en reculant d'un pas alors que Blyna et Aïgo semblent sur le point de s'affronter.

Winter tend une oreille.

— Tu travailles pour Stym, c'est ça ? lâche Aïgo. Tu as renié ton propre royaume, tu as renié tous les préceptes que ton père t'a enseignés, tout ça pourquoi ? Pour l'argent ? Pour lui montrer que tu es capable de grandes choses ?

— Je ne suis pas la seule à ne plus être en accord avec les règles de mon père, indique Blyna. Regarde tout ce beau monde autour de moi.

— Je ne vois que des traîtres au royaume.

— Oh, parce que toi, tu n'es pas un traître peut-être ?

— Je n'ai jamais trahi le royaume de Krömlyn, Blyna. J'ai trahi la guilde si tu veux, j'ai trahi Sénart, mais je n'ai jamais œuvré pour plonger le royaume dans le désarroi. Tout ce que je fais, au quotidien, sert à aider les habitants.

— Parce que ta petite armée de voleurs a besoin d'aide pour aller détrousser les gens ?

— Tu n'as aucune idée de tout ce que j'ai accompli depuis que j'ai pris la tête de la guilde des voleurs. C'était la meilleure position possible pour protéger le royaume. Alors plutôt que de gâcher mes efforts pour empêcher ton roi-magicien de venir récupérer les artefacts et de faire régner les ténèbres à nouveau sur tous les mondes, pourquoi est-ce que tu ne m'aiderais pas à le tenir à distance ?

— C'est ça, ta mission, Aïgo ? Celle pour laquelle tu as quitté la guilde des assassins ?

— Je n'ai rien quitté du tout, rappelle-t-il.

— Et pourquoi est-ce que nous devrions défendre Krömlyn plutôt qu'un autre royaume ? Qu'est-ce que Krömlyn a de si particulier, hein ? Pourquoi est-ce que tu donnerais ta vie pour ces terres ? Qu'est-ce que le royaume a fait pour toi ? Il n'y a que des rois faibles à sa tête. Le petit dernier en date est un gamin, qui ne sait même pas compter avec ses doigts.

— Ce n'est pas un... commence Winter.

Mais Kaplan lui donne un coup de coude pour qu'elle se taise.

— Concentre-toi, Winter, réclame Sir Antonin.

Elle pose ses mains sur l'artefact, tente d'écouter ses paroles qui l'incitent au calme. Aspirer un faisceau lumineux ? Mais comment est-elle supposée faire une telle chose ?

— Est-ce qu'on ne pourrait pas briser l'objet tout simplement ? grogne-t-elle.

— Je t'en prie, si tu y arrives, tu règleras tous les problèmes du monde. Quantités de magiciens ont essayé, sans succès.

Elle soupire.

— Imagine le pont s'abaisser. Fais appel à ta force mentale, c'est elle qui dirige ton flux magique. Tu es en contrôle de ta magie, tu es celle qui lui dit quoi faire et où aller.

Winter fait de son mieux malgré sa fatigue, elle ferme les yeux pour mieux se concentrer, elle grimace, elle contracte ses muscles comme si ça allait l'aider. Sir Antonin lui rappelle au contraire de se détendre, elle n'y arrive pas et finalement, après douze longues secondes d'un silence étrange, même pas troublé par les mots de Blyna, elle rouvre les yeux.

L'artefact a retrouvé son apparence banale, il n'émet plus de lumière. Les mains de Winter, en revanche, sont d'un doré si fort qu'il lui fait mal aux yeux. Elle secoue les doigts en espérant faire disparaître la lueur, sans succès.

— Comment est-ce que je me débarrasse de ça ? lance-t-elle.

— On ne se débarrasse pas de sa magie, indique Sir Antonin. Mais tu as réussi, regarde l'artefact.

Il brandit l'objet qui n'a plus que l'apparence d'une arche en bois banale.

— Je dois me réjouir ? C'est moi qui suis un phare ambulant, comment est-ce que je suis supposée cacher mes mains ?

— Calme-toi, la magie va s'estomper, la rassure Sir Antonin.

— Donne-moi l'artefact, réclame alors Blyna.

— Je crains de ne pas pouvoir faire ça, rétorque Aïgo.

— Tu sais que je te considérais comme ma sœur ? Quand Sénart t'a prise sous son aile et t'a accueillie à la guilde alors que la nouvelle promotion n'avait pas encore démarré les épreuves, j'ai joué avec toi, je t'ai appris les premières règles, je t'ai montré tout ce qu'il y avait dans cette foutue grotte humide. Nous étions de la même famille.

— Je n'ai jamais voulu qu'il en soit autrement, Blyna. Je te considère toujours comme quelqu'un d'important.

— Non, Mia est devenue ta sœur.

Aïgo hausse les épaules, comme si ça n'était pas vrai.

— Oh, tu veux faire celle qui s'en fiche, n'est-ce pas ? Tu essaies de la protéger en montrant qu'elle ne t'intéresse pas tant que ça ? C'est peine perdue, Aïgo. Tout le monde sait que tu en pincas pour elle. Si je veux t'atteindre, je n'ai qu'une chose à faire en fait : la prendre en otage et menacer de la tuer. Tu deviendras un pantin entre mes doigts.

— Winter, va-t'en, réclame-t-il. Emporte l'artefact et va-t'en.

— Avec... avec Sir Antonin ? souffle-t-elle. Tu as dit que...

— C'est un risque à prendre. Ne te laisse pas faire. Planque cet artefact et tous ceux que tu trouveras. Le roi-magicien ne doit jamais mettre les mains dessus.

— Le roi-magicien ? ajoute la jeune femme.

— Winter ?

— Oui ?

— Je t'ai dit de partir.

C'est un ordre, cette fois, il n'y a pas de doutes. Winter déglutit. Elle ne se sent pas prête à abandonner Aïgo et la sécurité qu'elle ressent en sa présence. Elle a envie de rester dans ce cocon protecteur, mais Kaplan la pousse vers les marches de la Fosse et Sir Antonin leur emboîte le pas.

— Est-ce qu'il va mourir ? murmure-t-elle.

Une poignée d'assassins s'avance vers eux tandis qu'ils s'enfuient, mais Aïgo leur barre le chemin. Il retire sa cape, son voile et son masque. Les cheveux de la jeune femme sont libres tout à coup et elle est resplendissante dans sa tenue en cuir noir mat, qui lui colle à la peau. Winter observe toutes les armes qui ornent sa tenue : les couteaux, les potions, les deux fourreaux croisés dans son dos. Elle est impressionnée.

— Je ne sais pas, répond Kaplan. Mais je sais que nous ne devons pas rester ici pour le savoir.

Il la pousse un peu plus en avant. Igor piaille.

— Oui, oui, je sais. On y va, on y va.

Sir Antonin ouvre la marche et elle ne peut s'empêcher de lui poser la question, à lui.

— Le roi-magicien ? répète-t-elle.

— Les ténèbres de Stym, confirme-t-il. Je ne pensais pas que le roi des voleurs serait au courant.

— Le Joyau, corrige Winter. On ne l'appelle pas le roi des voleurs. Que se passera-t-il si le roi de Stym met la main sur les artefacts ?

— Nous replongerons dans les ténèbres, explique Sir Antonin. La dernière fois...

— La dernière fois ? le coupe-t-elle.

— Il y a eu des précédents. Les magiciens se sont battus pour restaurer la lumière et beaucoup y ont laissé la vie. C'est pour ça que tu ne connais pas notre guilda, parce que nous sommes si peu nombreux qu'on nous considère comme morts.

— Mais vous ne l'êtes pas.

— Non, mais nous ne sommes plus qu'une poignée et ne sommes pas de taille à lutter contre le roi-magicien s'il met la main sur les artefacts. Et les gens ont peur de nous, ils pensent que tous les magiciens amènent le malheur sur leur chemin.

— Est-ce le cas ? s'inquiète Kaplan.

— Oui. Non. Peut-être. Tout dépend la manière dont on l'interprète.

— Ce n'est pas très rassurant, soupire Winter en jetant un regard en arrière.

Elle entend les épées s'entrechoquer et aperçoit la silhouette d'Aïga

en contrebas, qui se bat contre plusieurs adversaires. C'est à ce moment aussi qu'elle repère les deux silhouettes qui les suivent.

— Deux assassins nous ont pris en chasse, indique-t-elle.

Sir Antonin s'arrête, laisse passer les deux jeunes gens devant lui, prononce des mots inintelligibles et tend le bras. Un grésillement se fait entendre, puis une paroi bleue translucide apparaît et fait barrière dans l'escalier, empêchant leurs poursuivants de passer.

— Voilà qui devrait les tenir occupés.

— Vous disiez que la dernière fois, les ténèbres s'étaient emparées du monde...

— Le roi de Stym est un magicien corrompu, explique Sir Antonin. La prophétie... je craignais que la prophétie parle de sa fille, je craignais que les ténèbres s'élèvent encore et qu'il ait la mainmise dessus. Mais tu n'es pas sa fille.

— Quelle est cette prophétie ? demande Kaplan en s'appuyant contre le mur pour continuer d'avancer.

Igor lui crie des encouragements à l'oreille, qui ont l'air de lui vriller les tympans, mais il apprécie trop le caméléon pour lui faire des reproches.

— À quoi sert une prophétie ? ajoute Winter avant même que Sir Antonin commence à répondre.

— C'est... c'est une croyance, répond Sir Antonin. J'imagine que c'est comme croire ou non en Syrcaël. On raconte que des magiciens étaient des prophètes. J'en connaissais un dans ma jeunesse et un jour, avant que les ténèbres soient vaincues...

Winter tique à cette mention. Sir Antonin est-il âgé de plusieurs centaines d'années ? Car les ténèbres et ces histoires de magiciens sont vieilles, non ? Est-ce seulement possible de survivre aussi longtemps ? La magie y est-elle pour quelque chose, ou est-il un vieux fou ?

— ... et il a professé la fin des ténèbres, il a professé la fin de la guerre que les magiciens menaient et il a également professé leurs retours.

Il marque un temps de pause pour s'orienter, allumer une torche et poursuivre la route qui leur permettra de quitter les souterrains.

— Il a indiqué que les magiciens ne seraient pas assez nombreux pour lutter contre les nouvelles forces qui se lèveraient et qu'il leur faudrait l'aide d'un être catalyseur. Il leur faudrait la femme aux pouvoirs.

Il se tait un instant.

— Il n'y avait pas de femme-magicienne en ce temps alors les paroles de ce prophète sont passées pour celles d'un vieil homme excentrique, mais moi, je le croyais. Ce n'est pas parce que nous n'avions jamais rencontré une femme disposant de pouvoirs que ça n'allait jamais arriver. Notre guilda était exclusivement masculine et

elle l'a toujours été, non pas que nous refusions les femmes, mais aucune n'était née avec le pouvoir avant toi.

— Qui était ce prophète ? Est-il encore en vie ?

— C'était mon père. Il est mort peu de temps après, pendant la guerre qui a décimé tant de magiciens que nous avons donné l'impression de disparaître de la surface de la Terre.

— Donc le père de Freyn, ajoute Kaplan. Pourquoi est-ce que Freyn veut Winter dans ce cas ? Et où est Freyn ? Il est...

— Il est attaché solidement dans ma chambre et assommé. Je n'ai pas réussi à le tuer.

— Mais il est au courant de la prophétie ? demande Kaplan.

— Oui. Mais il n'avait pas la même foi dans les paroles de notre père et Freyn n'a plus toute sa tête. Parfois, il œuvre pour le bien. Parfois, il devient cette autre personne qui appartient aux ténèbres...

— Pourquoi ne pas l'avoir tué ? poursuit Winter.

— Parce qu'il y a encore du bon en lui, et j'ai encore l'espoir de trouver la solution pour le ramener à la lumière. Il a été exposé à un sort pendant la guerre. Les ténèbres ont recouvert sa peau et même si j'ai eu l'impression de le guérir après maints essais ce jour-là, je... je n'ai pas vraiment réussi. Je me bats encore pour trouver des solutions. C'est l'un des derniers traqueurs dont nous disposons, son don est vraiment nécessaire à la survie de notre guilde, ou tout du moins c'est ce que je me dis, je crois, pour justifier le fait que je n'arrive pas à le tuer. C'est mon frère, mon jumeau, mon...

— Il n'y a pas à se justifier, souffle Winter. Je ne tuerais jamais un de mes frères. Parfois, je les déteste, j'ai envie de les étripier, et je suis même allée jusqu'à les frapper. Mais jamais je ne ferais quoi que ce soit qui nuirait à leur vie, à leur santé et les tuer... Non, Sir Antonin, il n'y a pas à se justifier de ne pas réussir à tuer votre jumeau, quoi qu'il ait fait.

— La prophétie, l'encourage Kaplan. Que disait votre père au sujet de la femme qui aurait des pouvoirs ?

— Qu'elle était la clef pour repousser les ténèbres lors de la prochaine guerre magique qui se déclencherait.

Winter déglutit avec difficulté. Elle vient seulement de découvrir qu'elle est magicienne et voilà que maintenant il y a une telle pression qui se repose sur ses épaules qu'elle en tremble.

Elle tourne la tête vers Kaplan, il se force à lui sourire malgré la fatigue. Tout ça ne fait pas partie de leur plan, ils devaient juste récupérer la somme d'argent nécessaire pour mettre sa famille à l'abri, et s'enfuir loin d'Isha.

— Je dois te former, ajoute Sir Antonin. Mais j'ai bien peur que le temps nous soit compté. Les bateaux de Stym forment un blocus en ce moment même et nous n'avons qu'une poignée de jours avant qu'ils se

décident à passer à l'attaque.

— Et que se passera-t-il alors ? enchaîne Winter.

— Si mon père avait raison, le roi-magicien débarquera et invoquera les ténèbres. Le soleil ne brillera plus jamais sur les terres d'Isha.

— Est-ce si grave que ça ? demande la jeune fille.

— Au-delà des implications sur les cultures et la vie au quotidien, cela signifie aussi que les créatures démoniaques pourront proliférer. Elles ne craignent que la lumière de Syrcaël. Il leur ouvrira un accès et elles pourront venir se nourrir de tous les êtres qui peuplent Isha. Tous les gens que vous connaissez mourront.

— Et que peut-on faire pour empêcher ça de se produire ?

— Je dois te former, Winter. Tu dois devenir la magicienne la plus puissante de ce monde.

— Nous avons combien de temps ?

Sir Antonin ne répond pas tout de suite. Winter passe devant lui, ouvre la porte qui mène à l'arrière d'une boutique et quitte les souterrains la première. Les deux autres la rejoignent. Il fait grand jour et la lumière entre dans le magasin comme jamais. Elle n'imagine pas que le soleil ne puisse plus briller un jour.

— Peu de temps, répond Sir Antonin. Trop peu de temps.

— Est-ce que ça pourrait aider ?

Elle tire de sa sacoche le livre qu'elle a piqué dans le bureau du général. Kaplan fronce les sourcils.

— Il appartient à ton père, indique-t-elle. Je n'ai peut-être pas respecté mon serment de prendre un seul objet.

Elle lui met l'écrin sous le nez, en même temps que le livre. Il hausse les épaules.

— Ce n'est pas comme si on pouvait t'empêcher de faire quoi que ce soit, s'amuse-t-il.

— Ce livre était dans le bureau du général ? s'étonne Sir Antonin en le saisissant.

— Oui, confirme Winter. Il est spécial, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à le déchiffrer, mais j'ai vu une image de l'arche et...

— Range-le, ordonne Sir Antonin.

Winter fronce les sourcils. Il ne l'a même pas ouvert.

— Il pourrait être utile, insiste-t-elle.

— Il appartient au roi-magicien, explique-t-il. C'est un livre des ténèbres.

Elle cligne des yeux plusieurs fois.

— Que faisait-il dans le bureau du général dans ce cas ? Dans son coffre personnel ?

Elle se tourne vers Kaplan à la recherche d'une réponse, mais il hausse les épaules.

— C'est une question importante, confirme Sir Antonin, qui aurait nécessité que je reste en ville encore quelques jours.

— Nous quittons la ville ? s'étonne Winter.

— Je dois récupérer Freyn, et ensuite oui, nous partons, le temps de te former.

— Mais... proteste la jeune fille.

— Ma place à la guilde des marchands n'est plus assurée, à cause de Freyn, j'ai mis une barrière sur la porte pour empêcher quiconque d'entrer, mais j'ai bien peur que le comité d'accueil qui m'attend ne me réclame de quitter la ville, et je les comprends. Les magiciens font peur. Si le mot revient jusqu'au palais, ma place là-bas est également compromise et notre source principale d'informations sur l'avancée des bateaux de Stym l'est aussi.

— Fall pourrait nous renseigner, souffle Winter.

— Fall ? Le roi ?

— Oui, je le connais. Igor le connaît.

— C'est ce que tu disais quand on t'a arrêtée au palais.

— Igor pourrait se faufiler à l'intérieur avec un message, l'amener jusqu'à Fall... enfin on pourrait mettre en place un moyen de communiquer.

— Mais où logerions-nous ? ajoute Sir Antonin.

— Nous trouverons, assurent Kaplan et Winter d'une même voix.

Ce point n'a même pas l'air de leur faire peur. Ils quittent la boutique en longeant les murs pour passer inaperçus. Ils marchent jusqu'à la guilde des marchands, pour que Sir Antonin puisse régler son problème avec Freyn et récupérer ses affaires. Il réclame l'aide d'une dizaine d'hommes avant de monter jusqu'à sa chambre. On le regarde avec un air bizarre, mais aucune consigne n'a encore été donnée quant à la manière de se comporter avec lui. Quand il ouvre la porte, Freyn a disparu, la fenêtre est ouverte et un énorme soupir s'échappe de la gorge de Sir Antonin. Winter et Kaplan restent dans le couloir à l'attendre, pendant qu'il rassemble ses affaires. Des curieux passent et les observent. On les escorte finalement à l'extérieur, sans les arrêter, ce qui est plutôt bon signe.

— Où allons-nous ? souffle le magicien.

Il se tourne vers l'immense bâtiment de la guilde avec des regrets plein les yeux. Il est en train de consentir à beaucoup de sacrifices pour s'occuper de Winter et suivre la prophétie de son père. A-t-il raison de le faire ?

— Je... commence Winter.

— À la guilde des assassins, lance alors une voix que Winter est soulagée d'entendre.

— Aïga ! s'exclame-t-elle.

La femme n'a pas remis son voile, elle s'est changée et ses cheveux

blonds volent au vent. Elle n'a pas une trace de sang sur elle, mais elle ne pourrait pas se balader en ville avec des vêtements tachés de rouge.

— À la guilde des assassins ? répète Sir Antonin.

Aïga hoche la tête.

— Nous allons reprendre le contrôle, explique le Joyau. Il est grand temps que la vieille génération laisse la place à la nouvelle. Le lieu est sécurisé, en dehors de la ville, personne ne pensera à vous chercher là et à moins que vous décidiez d'allumer un artefact vieux de plusieurs centaines d'années et de montrer à tout le monde l'emplacement de notre cachette, nous devrions être tranquilles.

— Mais... et les assassins ? demande Kaplan. Les autres, je veux dire.

— Ils ne vous feront aucun mal, lâche Afirat en atterrissant juste à côté du petit groupe dans la rue.

Winter lève les yeux vers le toit où il s'était positionné. Elle ne l'a pas entendu, ne l'a pas vu. Il est vraiment discret.

— Tu m'attendais ? grogne Aïga.

— J'espérais que tu changes d'avis. Et je surveillais la lumière étrange, rétorque l'assassin.

— Je ne m'attendais pas à faire équipe avec toi pour aller renverser le vieux et mettre à l'abri des magiciens, grommelle le Joyau.

— Et moi je m'attendais à un peu plus de reconnaissance de ta part alors que je m'apprête à t'aider à prendre la direction de notre guilde.

— Oh, toutes mes excuses, peut-être que combattre Blyna et ses acolytes a altéré mon humeur, lâche Aïga avec sarcasme. Tu étais où pendant que je taillais de l'assassin dans les souterrains, hein ?

— Je croyais que les souterrains étaient le royaume des voleurs et que je ne devais y mettre les pieds sous aucun prétexte ? rétorque-t-il.

— Tu as une foutue planque dans les souterrains, arrête de me faire rire. Et depuis quand tu respectes mes règles ?

— Tu es mon futur chef. Tu ne veux pas cacher tes cheveux ? ajoute Afirat.

— Non.

Aïga marque un temps de pause.

— Je prendrai le contrôle de la guilde en étant celle que je suis.

Ils se remettent en route dans la ville, en se dirigeant vers la porte est. Kaplan s'appuie sur tous les murs qu'il croise, Winter lève la tête en se demandant si les ténèbres vont vraiment venir.

— Ce n'était pas ce qui était prévu, murmure-t-elle au jeune homme.

— Non, confirme-t-il.

Igor piaille pour donner son opinion.

— Il est peut-être encore temps de s'enfuir, ajoute-t-elle. On pourrait respecter notre plan initial, trouver un autre magicien...

— Tu ne veux plus t'enfuir, répond-il.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que ta famille est ici, Winter. S'il y a la moindre chance que ce que raconte Sir Antonin soit la vérité, tu ne les laisseras pas ici face à un destin aussi sombre. Tu te battras pour qu'ils puissent vivre.

Elle ne répond pas tout de suite.

— À quel moment est-ce que tu as appris à me connaître aussi bien ? chuchote-t-elle.

C'est au tour de Kaplan de marquer un temps de pause.

— Je n'ai rien appris du tout, lui assure-t-il parce qu'il voit qu'elle est mal à l'aise. Igor me souffle toutes les réponses.

Elle prend la main qu'il lui tend et entrelace ses doigts aux siens. Elle sait qu'elle n'affrontera pas le danger seule.

Pour continuer l'aventure

Envie de recevoir des surprises, des histoires courtes gratuites et des chapitres en avant-première ?

Inscris-toi à la Newsletter de Jupiter Phaeton pour ne rien manquer ! Clique [ici](#) !

Il y aura toujours un panda pour te répondre.

D'autres romans de Jupiter

Phaeton

Série Ryvenn (terminée)

Tome 1 : La dernière empathie

Tome 2 : Le loup de Stony Point

Tome 3 : La bataille de New York

Tome 4 : La nouvelle meute

Intégrale

Série Akalie O'Lys (premier arc terminé)

Tome 1 : La clef des portails

Tome 2 : La reine des elfes

Tome 3 : La gardienne des clefs

Intégrale

Série Kacy Matthews (terminée)

Tome 1 : Balasai

Tome 2 : Yakuna

Tome 3 : Ygnit

Tome 4 : Castle Creek

Tome 5 : Aramis

Tome 6 : Portail

Tome 7 : Erlan

Tome 8 : Virgo

Tome 9 : Ragotar

Série Faith Ezreal (terminée)

Tome 1 : Alters

Tome 2 : Berserk

Tome 3 : Faucheur

Série Defined Zone (2 tomes)

Tome 1 : Hot Chocolate Makes Everything Better

Tome 2 : à paraître

Série Archibald Skye (terminée)

Tome 1 : Y a-t-il pénurie de chamallows à San Francisco ?

Tome 2 : Les pandas sans bambou sont-ils des tueurs à gages ?

Tome 3 : Combien de lance-flammes faut-il pour brûler San

Francisco ?

Tome 4 : Le sens de la vie se trouve-t-il dans les chamallows ?

Série Le Trône d'Illya. (3 tomes)

Tome 1 : Maja

Tome 2 : Valya

Tome 3 : à paraître

Série Haze Malone (3 tomes)

Tome 1 : Je bute des gens à la pelle (et parfois j'utilise un râteau)

Tome 2 : à paraître

Tome 3 : à paraître

Série September Jones (Terminé)

Tome 1 : Loups, Magie et Cie

Tome 2 : Sorciers, Vampires et Cie

Tome 3 : Revenants, Chamans et Cie

Tome 4 : Changelings, Fées et Cie

Hors série :

Atypique : guide de survie d'un zèbre accro au chocolat chaud

Roman avec Marlène Eloradana

Dawn & Levon

Histoire d'une flippée de l'engagement

D'autres romans de Jupiter Phaeton & Théo Lemattre

**Série Comment se Mettre en Danger Inutilement (pas mal de
tomes prévus)**

Tome 1 : Envisager de brûler la guilde de l'Oriflamme (et se foirer)

Tome 2 : Tymo s'habille en Prada

Tome 3 : à paraître

One-shot : Histoires de la saga Love in New York

C'est Noël à New York

C'est la Saint-Valentin à New York

Hors de contrôle

Un milliardaire à New York

Série Vampire Dynasty (3 tomes)

Tome 1 : Alliance de Sang

Tome 2 : Trône de Sang

Tome 3 : Magie de Sang

Un mot sur l'autrice

Hello ! Ici Jupiter Phaeton ! J'écris des romans de fantasy depuis l'âge de douze ans. Âgée aujourd'hui de trente et un ans, je vis en Dordogne. J'apprécie les grandes randonnées avec mes chiens, le yoga et je m'essaie à l'ayurveda. Tu peux me suivre et me contacter :

Blog : www.jupiterphaeton.com

Instagram : [jupiterphaeton](https://www.instagram.com/jupiterphaeton)

N'hésite pas à m'écrire ou à passer sur la page Amazon du livre pour laisser un commentaire !

Sache que je ne mords pas, je ne crie pas, je ne terrorise pas les gens (enfin bon parfois si) et mon email n'envoie pas de virus quand je réponds.

Je réponds au plus tard sous un mois et surtout sache que quoi que tu aies à me dire, ton email me fera plaisir. Et ne t'étonne pas si je te pose plein de questions en retour ! Je suis curieuse, j'aime connaître de nouvelles personnes, je pense que nous sommes tous uniques et particuliers. Mais si tu as peur de mes questions, dis-le-moi, je ferai en sorte de ne pas t'ensevelir sous mon amas de questions. Je suis capable de te demander ce que tu fais dans la vie, si tu lis beaucoup et quoi ? Est-ce que tu écris ? Tu joues d'un instrument de musique ? Tu as quel âge ? C'est quoi ton rêve le plus cher à tes yeux ? Est-ce que tu crois qu'il se réalisera un jour ? Et qu'est-ce qu'on peut faire pour qu'il se réalise ? Est-ce que tu crois que les licornes boivent du chocolat chaud ? (parce que les licornes elles aussi ont le droit de boire du chocolat chaud et comme tu l'auras compris, je suis un peu accro à cette boisson)

Bref, tu vois l'idée !

J'espère te retrouver par email et sinon sache que tu es toujours le bienvenu sur mon blog.